

REVUE  
ARCHÉOLOGIQUE

---

JANVIER-JUIN 1937



# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Raymond LANTIER

Conservateur  
du Musée des Antiquités nationales,  
Professeur à l'École du Louvre.

Charles PICARD

Membre de l'Institut,  
Professeur à la Sorbonne,  
Directeur honoraire de l'École française d'Athènes.

---

SIXIÈME SÉRIE. — TOME IX

JANVIER-JUIN 1937

---

6 ser  
9-10  
1937

PARIS (6<sup>e</sup>)

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—  
1937

Tous droits réservés





## COMITÉ DE RÉDACTION

## DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE

- I. *Préhistoire et Antiquités nationales*. — R. LANTIER, conservateur du Musée des Antiquités nationales, professeur à l'École du Louvre.
- II. *Orient asiatique*. — R. DUSSAUD, membre de l'Institut, conservateur honoraire des Musées nationaux.
- III. *Préhellénisme et Religions antiques, Art grec et romain*. — Ch. PICARD, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
- IV. *Sculpture grecque et romaine*. — E. MICHON, membre de l'Institut, conservateur honoraire des Musées nationaux.
- V. *Céramiques antiques*. — Ch. DUGAS, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon.
- VI. *Histoire et Institutions grecques*. — P. ROUSSEL, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
- VII. *Épigraphie grecque*. — G. DAUX, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon. — L. ROBERT, directeur d'études à l'École des Hautes-Études.
- VIII. *Épigraphie latine*. — A. MERLIN, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre.
- IX. *Histoire et Antiquités romaines*. — J. CARCOPINO, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
- X. *Épigraphie et Antiquités gallo-romaines*. — E. ESPÉRANDIEU, membre de l'Institut, conservateur des Musées archéologiques de Nîmes.
- XI. *Art gallo-romain et Numismatique*. — A. BLANCHET, membre de l'Institut, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale.
- XII. *Religions orientales*. — F. CUMONT, membre de l'Institut.
- XIII. *Antiquités chrétiennes*. — P. MONCEAUX, membre de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France.
- XIV. *Histoire et Art byzantins*. — Ch. DIEHL, membre de l'Institut, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Paris.
- XV. *Histoire et Art du Moyen âge et de la Renaissance*. — M. AUBERT, membre de l'Institut, conservateur adjoint au Musée du Louvre, professeur à l'École des Beaux-Arts.
- XVI. *Histoire générale de la Peinture*. — P. JAMOT, membre de l'Institut, conservateur honoraire des Musées nationaux.
- XVII. *Musées et Collections*. — SEYMOUR DE RICCI.



## LE GESTE D'APOLLON AU FRONTON OUEST D'OLYMPIE

---

Le fronton Ouest du temple de Zeus à Olympie représente en toute évidence, et au témoignage même de Pausanias<sup>1</sup>, la lutte des Centaures contre les Lapithes aux noces de Peirithoos : telle autre interprétation qu'on a voulu tenter ne saurait être retenue.

Au centre du fronton un personnage, dressé de toute sa hauteur, et dans l'attitude presque frontale, en dehors du mouvement de la tête et du bras droit, sépare les deux groupes de combattants qui remplissent, à sa droite et à sa gauche, les deux parties de la composition (fig. 1). Sa tête se tourne vers la droite, accompagnant le bras droit qui, levé, tendu horizontalement, s'allonge d'un geste énergique. Là encore l'exégèse paraît maintenant assurée<sup>2</sup> : ce personnage ne peut être, au-dessus de la mêlée, qu'un dieu, comme on voit le Zeus dressé au milieu du fronton oriental. Et quel autre dieu serait ici mieux à sa place qu'Apollon, ancêtre des Lapithes<sup>3</sup> ? Il recevait un culte à Olympie sous le nom de Θέρμιος<sup>4</sup>. Il semble que les interprétations divergentes doivent être pour toujours écartées.

Il reste que Pausanias, dans sa description sommaire des frontons du temple, plus écourtée encore pour le fronton

---

1. V, 10, 8.

2. Pour les derniers travaux de W. DÖRPFELD et A. WEEGE, de Fr. DORN. SEIFF, de G. RODENWALDT, on se reportera à *Rev. archéol.*, 1936, II, p. 99 sqq.

3. Cf. PRELLER-ROBERT, I, p. 264, n. 3.

4. *Ibid.*, p. 276, n. 2.



Ouest, s'est ici assez étrangement mépris : « Κατὰ μὲν δὴ τοῦ ἀέτοῦ τὸ μέσον Πειρίθους ἐστὶ παρὰ δὲ αὐτὸν τῇ μὲν Εὐρυτίων... καὶ Ἀμύνων Καινεὺς τῷ Πειρίθῳ... τῇ δὲ Θησεύς....<sup>1</sup> ». Pour le périégète, le personnage central serait Peirithoos. Tels archéologues ont pu se ranger à cet avis<sup>2</sup> ; il apparaît pourtant, non pas seulement que l'interprétation soit erronée, mais, plus, que le simple bon sens interdise une telle manière de voir. Le personnage ne peut, pas plus qu'au fronton Est, être un de ceux-là même qui jouent un rôle essentiel dans le drame figuré<sup>3</sup>. La composition, un peu archaïque encore, des deux frontons, avec sa symétrie exacte et raide, et qui éclate aux yeux, s'y oppose. La désignation des deux héros qui de chaque côté sont les protagonistes du combat, ne peut être que celle qui oppose Peirithoos à son compagnon Thésée : Kaineus ne ferait qu'une faible contre-partie à l'ami d'Héraclès.

L'évidence est ici telle qu'il est assez difficile d'admettre que Pausanias, ou ses exégètes, se soient ainsi trompés, d'une erreur de jugement toute personnelle et directe. Leur esprit critique pouvait être médiocre ; tout de même ils savaient, sur un sujet élémentaire, raisonner comme nous le faisons. La lourdeur de leur contre-sens est pour surprendre. Nous chercherons ici un moyen de l'alléger. N'ont-ils pas été incités à commettre une telle méprise par un *souvenir visuel* trop littéralement transporté dans un domaine différent du sien ? Ce souvenir ne serait-il pas celui d'un *geste* semblable à celui d'Apollon ?

Quelle est la signification de ce geste ? Il ne convient pas, là où nous le voyons figuré à Olympie, et s'étendant sur les groupes de combattants, de lui en donner une autre que celle d'un commandement par où le dieu exprime sa volonté,

1. PAUSANIAS, *l. l.*

2. Par exemple BRUNN (*Sitz. Ber. d. bayer. Akad.*, 1888, p. 189), FR. DORNSEIFF ; ENGELMANN et SAUER (cf. *Arch. Jahrb.*, III, 182 ; IV, 165) étaient d'avis que la figure centrale avait été laissée de côté par PAUSANIAS.

3. Pour la description d'ensemble du fronton et la dénomination des personnages, l'exposé le plus récent est celui de N. GARDINER, *Olympia*, p. 250 sqq. ; cf. aussi Ch. PICARD, *Sculpt. ant.*, I, p. 360 sqq.

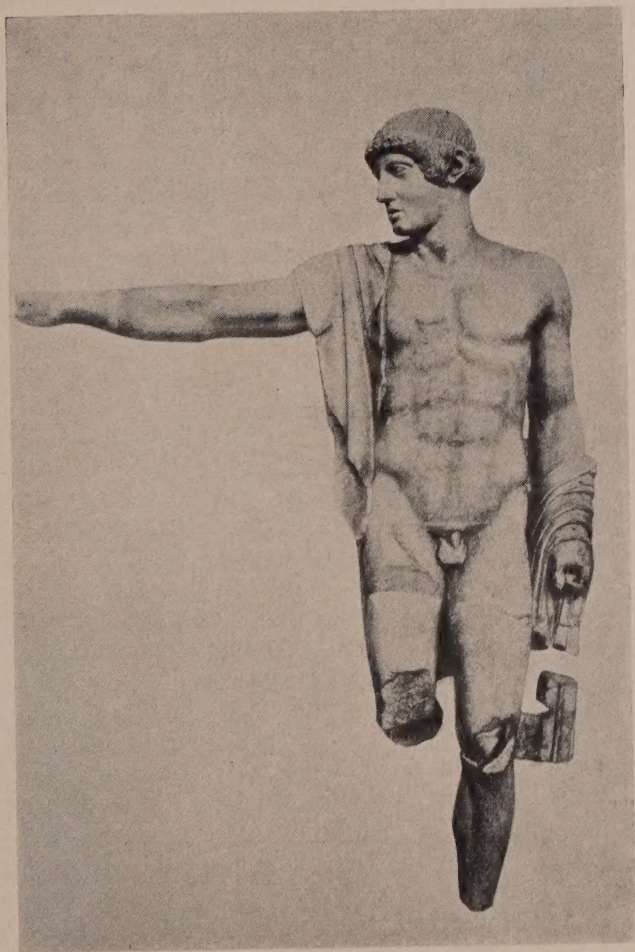


Fig 1. — Personnage central du fronton O. (Olympie).



protectrice pour les uns, menaçante pour les autres : « Au centre du fronton Apollon étend le bras, et son geste impérieux semble décréter déjà le châtimement des ravisseurs<sup>1</sup>. » On ne saurait mieux dire : la signification du geste est bien telle pour nous, et un exégète intelligent, dès l'antiquité, pouvait l'expliquer correctement. Mais un léger scrupule se présente. L'*invention* d'une telle attitude, si le sens en est purement *spirituel*, pour l'Apollon d'Olympie, qui a presque l'apparence d'une statue de ronde-bosse, ne semble-t-elle pas un peu prématurée à l'époque où nous sommes, soit aux environs de 460 ? A cette date, l'art statuaire n'est pas encore tellement éloigné de la « frontalité » de la statue soumise à la loi du plan médian, dont il s'est libéré avec peine<sup>2</sup>, de cette figure aux gestes rares et d'une pièce, où, par ailleurs, il est un peu osé de parler d'« expression » ? Un geste « impérieux » peut-il, en sculpture, au temps de cet archaïsme finissant, être conçu dans le marbre comme tel par l'esprit de l'artiste, être « sorti » du marbre comme tel, par sa main ? N'y a-t-il pas là quelque anticipation ? A l'âge classique même, trouverait-on la trace, dans la statuaire, d'une telle invention directe d'un geste expressif ? Celui de l'Apollon du fronton olympique, que nous interprétons et que nous avons raison d'interpréter *spirituellement*, ne serait-il pas — on le comprendrait mieux — la transposition d'un geste *de sens beaucoup plus matériel* ?

Il est bien certain que le sculpteur, quel qu'il soit, à qui fut confié l'exécution des frontons, particulièrement du fronton O. du temple d'Olympie, ne se fit pas faute, avant de s'adonner à son travail d'atelier, de faire son tour d'Hellade pour y étudier les compositions sculpturales qui pouvaient guider son travail. M. G. Rodenwaldt, dans une étude d'il y a quelques années sur les sculptures d'Olympie<sup>3</sup>, a bien marqué ce point. L'artiste a certainement séjourné à Athènes. Mais il n'y

1. Ch. PICARD, *l. l.*, p. 361.

2. Sur cette libération difficile et lente, cf. l'étude de W. DEONNA, *Rev. arch.*, 1931, II, p. 42 sqq.

3. *Arch. Jahrb.*, XLI, p. 205 sqq. ; *id.*, *Olympia*, 1936, *L. Réd.*

pouvait trouver en cours d'exécution aucune grande œuvre de sculpture monumentale : la période qui va des guerres médiques au temps de Phidias n'en a point vu de telle. Par contre, il y pouvait contempler les grandes compositions de l'école de Polygnote ; par là peut s'expliquer ce qu'on a justement relevé de « pictural » dans les sculptures olympiques<sup>1</sup>. Or, une de ces compositions se voyait au Théséion, dont le sujet était précisément le combat des Centaures et des Lapithes<sup>2</sup>. C'est à peine une hypothèse de considérer que, si nous la connaissions, elle témoignerait pour nous que le maître d'Olympie n'a pas été sans se souvenir, dans l'ensemble et le détail de sa composition, de son séjour athénien<sup>3</sup>.

Il est d'autre part légitime, suivant une méthode souvent appliquée, de chercher dans la peinture céramique attique de la même époque, quelque souvenir des peintures disparues. On y voyait, d'après le texte de Pausanias, Thésée tuant un Centaure ; pour les autres participants au combat, la lutte se poursuivait à égalité ; on peut penser que le groupe de Peirithoos défendant, contre la violence des monstres, sa femme Deidamie, faisait partie de ce dernier ensemble. Or tel est sans doute le motif principal de la scène représentée sur un beau cratère à figures rouges, conservé au Musée archéologique de Florence (fig. 2). Malgré son intérêt et la qualité de la peinture, il était assez peu connu jusqu'à ce que M. E. Pfuhl lui consacra une planche de son grand ouvrage et quelques lignes de parfait commentaire<sup>4</sup>. Le groupe central est à trois personnages. Un Lapithe, sans doute Peirithoos, à gauche, lutte contre un Centaure à droite ; une jeune femme, qu'on nommera Deidamie, est à terre entre les deux adversaires, gisante au sol, le vêtement à demi arraché de la poitrine ; le

---

1. G. RODENWALDT, *Arch. Jahrb.*, I. I., p. 229-230.

2. PAUSANIAS, I, 17, 2.

3. Cf. G. RODENWALDT, *Arch. Jahrb.*, I. I., p. 229.

4. E. PFUHL, *Malerei u. Zeichnung d. Griech.*, fig. 489 et p. 524 ; du même, *Meisterw. griech. Zeichn.*, pl. 74 et p. 39.

mouvement des bras marque l'effroi et l'effort de la défensive. Peirithoos est représenté sans armes, dans toute la simple beauté de son corps nu et dans toute sa noblesse athlétique. M. E. Pfuhl marque bien comment ici s'introduit l'expression d'une idée morale : la lutte de la force raisonnable et harmonieuse de l'Hellène contre la brutalité monstrueuse du

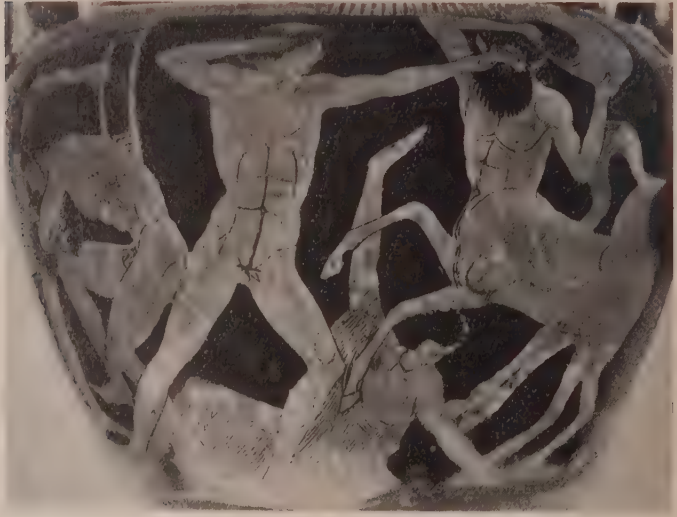


Fig. 2. — Cratère de Florence.

barbare. Toute la scène est du plus beau dessin ; mais on notera ceci surtout : le sentiment qui l'emplit est celui-là même qui, par dessus la violence de la mêlée, anime la composition d'Olympie et en fait la beauté, avec l'opposition hardie, qu'on retrouve ici, et qui va au delà du simple « réalisme », entre les traits réguliers et sans mouvement passionnel des Lapithes et le masque grossier et animal des Centaures, où s'exprime la douleur et la rage.

Si ces constatations ou ces impressions sont fondées, le beau vase de Florence ne peut pas ne pas retenir, de façon

précise, le souvenir du *Combat* du Théséion<sup>1</sup>. Et il justifie ainsi même, par un témoignage saisissant, l'hypothèse selon laquelle, le sculpteur d'Olympie s'est inspiré, non pas seulement pour le Plan général de sa conception, mais aussi pour le détail de son exécution, de la célèbre peinture d'Athènes. Peinture du Théséion, vase de Florence, fronton d'Olympie, seraient liés plus rigoureusement que par une simple communauté d'époque, et de développement artistique.

Maintenant, donnons notre regard et notre attention à l'attitude et au geste précis du Peirithoos, sur le cratère florentin. Il est en position de combat ; les jambes écartées, il se fend. Son bras droit, fortement plié au coude, l'avant-bras revenant sur la poitrine, accompagne, d'une contre-partie techniquement nécessaire, l'élan du bras gauche ; celui-ci, levé, se tend violemment de toute sa longueur... pour appliquer, sur la mâchoire du Centaure, un redoutable « direct ». Direct à part, et bras *droit* au lieu du *gauche*, c'est là, très rigoureusement, le geste même de l'Apollon d'Olympie, un Apollon, on le voit, un peu « Peirithoos » : un Peirithoos « frontal », immobilisé en calme et noble attitude. — De là notre hypothèse : le sculpteur d'Olympie ne s'est-il pas inspiré, et non pas seulement moralement, mais très matériellement aussi, du Peirithoos d'Athènes ? Le Peirithoos de la mêlée furieuse, dont il reprenait le sujet en son fronton, n'est-il pas devenu, par une curieuse transposition de geste sur un plan différent, l'Apollon majestueux, en dehors et au-dessus du combat, de la composition olympique ? Le geste *matériel* serait devenu un geste *signifiant* une idée et un sentiment. Sur la fresque d'Athènes — où déjà, d'ailleurs, l'idée spirituelle tenait une grande place — il assurait, par sa matérialité même, le triomphe *de fait* du droit et de l'humain sur la violence et l'animalité ; au fronton d'Olympie, il annonça, il ordonna, sur le plan idéal, ce même triomphe. Or, si l'*invention* d'une attitude spirituelle, en ce milieu du <sup>ve</sup> siècle, nous apparaissait quelque peu prématurée,

---

1. Cf. PFUHL, *ibid.*



il n'en est plus de même dès qu'il s'agit seulement d'une *utilisation* postérieure d'un geste plus ancien, tout simple et tout physique, d'un *infléchissement d'une attitude de force réalisée à une attitude d'impérieuse volonté*. La création *ex nihilo* pouvait surprendre ; le *progrès* s'entend mieux ; et il serait du plus haut intérêt de le saisir sur un aussi magnifique exemple.

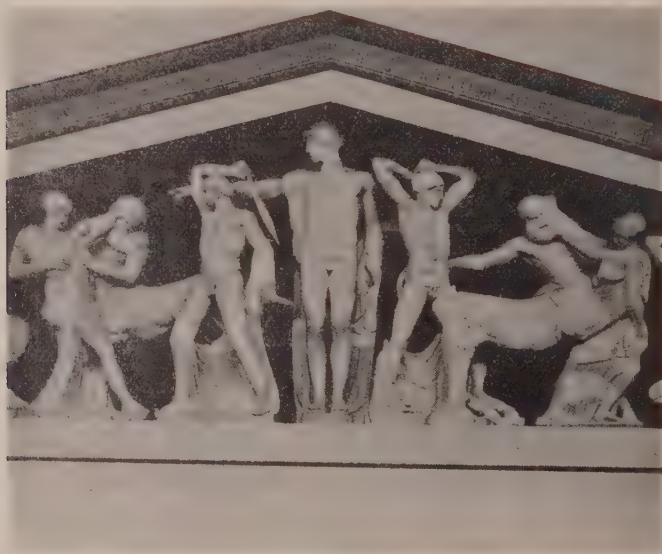


Fig. 3. — Fronton Ouest d'Olympie : partie centrale.

C'est ici le lieu de noter qu'une certaine restitution du fronton d'Olympie laisserait presque intact chez l'Apollon le geste du Peirithoos d'Athènes. La restitution communément adoptée (fig. 3) *rapproche*, les tournant en sens opposé, les deux héros qu'il faut sans doute dénommer Peirithoos — le « Kaineus » de Pausanias — et Thésée ; ils encadrent la figure centrale, dont on *éloigne*, de part et d'autre, les Centaures ravisseurs. Mais une autre restitution, celle adoptée au Musée d'Olympie, et modifiée plus tard par Treu, *rapprochait* au



contraire à droite et à gauche le Centaure et la femme qu'il cherchait à entraîner du personnage d'Apollon, plaçant aux postes opposés du groupe les héros combattants. Or, nous constatons que, dans cette restitution, le bras d'Apollon s'applique à peu près exactement à la tête du Centaure, marquant ainsi un mouvement tout analogue au « direct » de Peirithoos (fig. 4). Ce



Fig. 4. — Autre restitution.

n'est pas à dire d'ailleurs qu'il y ait là un argument en faveur de cette première restitution. Plusieurs bonnes raisons, dont l'examen ne convient pas ici, d'ordre technique et esthétique, l'infirmant, et les archéologues ont avec raison adopté celle de Treu. Allons plus loin ; on peut dire, tout au contraire, que le dieu spectateur du fronton d'Olympie, qui domine le combat sans y prendre part, ne *doit* pas marquer un mouvement *identique* à celui du combattant Peirithoos ; que ce serait là fausser tout le sens de cette partie de la composition

sculpturale, et que, plus précisément, la restitution qui rend impossible toute confusion, quant au rôle du personnage central, est la meilleure. Il reste que la transposition à partir d'un certain modèle est vraisemblable, là où un certain arrangement des figures pourrait rapprocher tout l'ensemble d'une exacte copie de ce même modèle.

Si d'ailleurs la transposition s'est faite dans le sens que nous indiquons, de la peinture attique au tableau sculpté d'Olympie, et du matériel au moral, on peut attendre qu'elle ne se soit pas accomplie sans quelque gaucherie. Et cette gaucherie, n'est-elle pas encore bien visible pour nous ? On a souvent remarqué que le geste « impérieux » d'Apollon est, pour l'effet à produire, assez fâcheusement « coupé » par le personnage même de Peirithoos, *derrière lequel* il fait le fond de la scène ; ce mouvement de commandement... qui passe ainsi au second plan, fait comme un léger faux-sens de composition ; l'œil et l'esprit sont mal satisfaits. M. G. Rodenwaldt<sup>1</sup>, appliquant ses idées sur l'opposition de concept entre la sculpture de ronde-bosse et celle de relief, voit ici un effet de la juxtaposition de deux motifs expressifs, celui du relief *narratif* et celui de l'*ἄγαλμα cultuel*<sup>2</sup>, et par conséquent « frontal » que représente la figure d'Apollon. Il en est bien ainsi ; mais ne peut-on dire en même temps que le geste physique ne pouvait, dans cette scène de violence, être détourné vers une signification toute morale, sans qu'il en résultât, dans la jonction de la figure centrale au reste de la composition, quelque déséquilibre et quelque apparence de forcé ? Le geste d'Apollon est trop superposé à la scène, scène trop mouvementée elle-même pour lui, dans sa dense concentration. C'est *qu'il vient d'ailleurs* : il n'est pas sorti de la libre imagination du sculpteur.

Il est temps d'en revenir à notre point de départ. Si ce qui précède était admis, on trouverait là peut-être une explication de la méprise assez étrange de Pausanias. Parce que

---

1. Cf. I. I.

2. Sur cette opposition en général, cf. G. RODENWALDT, *Das Relief bei den Griechen*, p. 10 sqq.

l'Apollon du fronton Ouest conserverait, adouci et comme moralisé, le geste du Peirithoos de la célèbre peinture d'Athènes, qui le dresse encore *en plein combat* sur le cratère de Florence, ou comprendrait que dans le bavardage sans critique du « guide » d'Olympie, ou même dans la seule imagination du périégète, l'erreur se soit introduite, fille d'un souvenir mal interprété. L'espèce de retour en arrière qui transposa la menace réalisée en menace indiquée, le châtiment infligé en châtiment décrété, n'aurait pas été fait dans l'esprit de l'exégète. Erreur sans doute : il faut l'accorder aux commentateurs de Pausanias et aux archéologues ; mais il faut la justifier en quelque sorte, et montrer le chemin par où elle a passé. Pourquoi Pausanias s'est-il si lourdement trompé ? Nous inclinons à penser que, si c'est avec *mauvaise raison*, ce n'est pas *sans raison*. Comment, dans son interprétation du fronton Ouest semblerait-il aller, quant à nommer le personnage central de la composition, contre l'obligatoire bon sens et la claire évidence ?

Émile CAHEN.

## IMAGO CLIPEATA ET εἰκὼν ἑνοπλος

Au point de départ de cette recherche est un décret de la ville de Mésembria, en l'honneur d'un médecin (fig. 1). On trouvera ici tout d'abord le texte. Ce décret concerne certain Glaukias, fils d'Athanaïôn, ἰατρός. L'inscription, trouvée à Mésembria, dans l'église Sainte-Paraskévi a été transportée à Saint-Georges dans la même ville, puis au Musée National de Sofia, où elle est cataloguée sous le n° 4740.

Le bas de la stèle de marbre blanc reste entier, ainsi que les deux côtés, mais le haut est incomplet. La hauteur max. atteint 0 m. 56 ; la largeur 0 m. 415, l'épaisseur 0 m. 11 à 0 m. 12. L'inscription était encadrée des deux côtés de demi-colonnes cannelées, conservées en médiocre état. L'encadrement du bas ne devait pas être identique, quoiqu'on ne puisse affirmer, étant données les mutilations, qu'il s'agisse là d'une surface primitive. Les demi-colonnes n'avaient certainement pas de base, elles pouvaient donc être de type dorique. La pierre s'amincit en bas, dans sa partie antérieure, de 2  $\frac{\text{cm}}{\text{m}}$  env., et latéralement environ de 3  $\frac{\text{cm}}{\text{m}}$ , mais non dans la partie postérieure. Cette forme paraît indiquer que la table inscrite avait été destinée à être fixée verticalement. La surface sous l'inscription est libre. La pierre a dû être longtemps couchée par terre : la partie centrale montre la trace de nombreux piétinements. Sur la photographie (fig. 1), la déformation de la prise de vue donne l'impression que la largeur de la pierre eût diminué vers le haut ; ce qui est en réalité peu sensible. M. K. Skorpil, avec sa copie, m'a communiqué aussi une transcription rapide de feu M. E. Bormann. Je dois la photographie à la grande amabilité du prof. G. Ka-

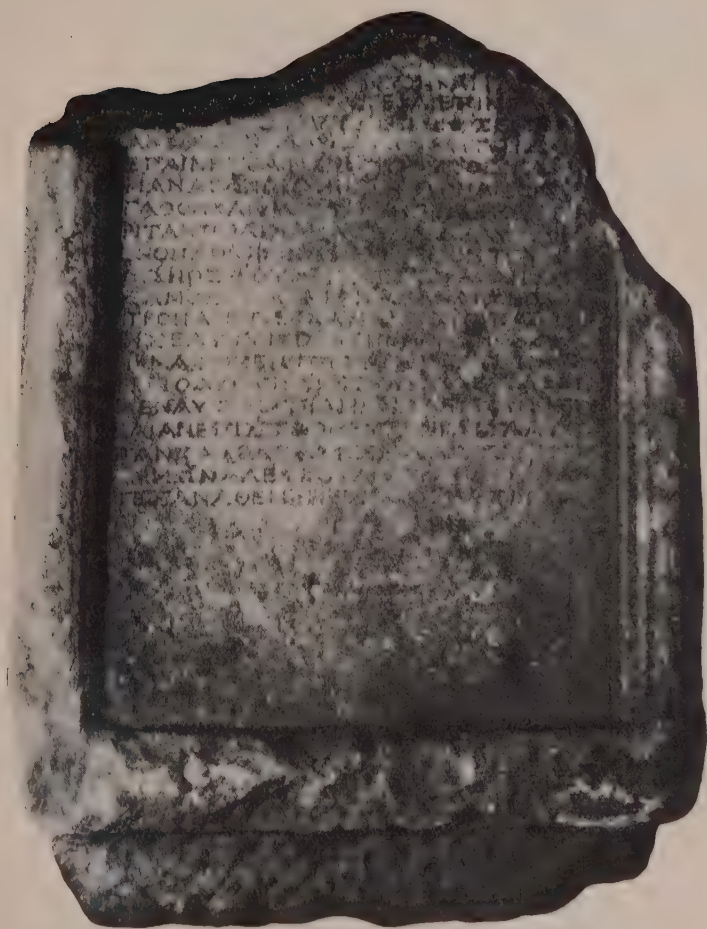


Fig. 1. — Décret de Mésembria, en l'honneur d'un médecin.



zarov, qui m'a lui-même aidé dans la révision de l'original. C'est le dévoué directeur du Musée archéologique de Varna, M. Karel Skorpil, qui a attiré mon attention sur cette inscription. Je l'en remercie bien sincèrement :

ON KAITAI E  
TEKAI EPIMEΛ  
K ΣENCΛ  
ΑΝΑΘΕΣΙΝ·ΔΙ ΑΙΤΩΙΔΑ  
5 ΕΠΑΙΝΗΣΘΑΙΜ ΠΤΟΥΤΟΣΓΛΑ  
ΚΙΑΝΑΘΑΝ ΙΩ ΓΟΝΑΝ ΡΑ  
ΓΑΘΟΝΚΑΙ ΡΕ ΕΓΓΝΟΤ Π  
ΡΙΤΑΝΠΟΛΙ Α ΕΔΕΑΥΤΟ ΑΙ  
10 ΕΝΟΠΛΟΝΙΚΟΝ ΣΤ ΟΝΤΟΥΑΡΡΟΛ  
ΑΩΝΟΣΙΟΥΙ ΕΠΙ ΑΝΤΑΣΟ  
ΔΑΜΟΣΓΛΑ ΚΙΑΝΑΘ WAI...ΝΟΣΙΑ  
ΤΡΟΝΑΡΕΤ ΣΧΑΡΙΝΚ Ι ΟΑΣΤ Σ  
ΕΙΣΕΑΥΤΟΝΙΟΔΕΓ ΝΟΜ VO ΔΑΓΑ  
NAMA OMENTΟΥΣΤ ΣΤΟΥ  
15 ΡΙ ΙΟΔΩ ΝΔΙΟΣΙΟΥΡΙΔΑΕΤΙΔΕΕΙ  
ΜΕΝΑΥΤΟΝΑΤΕΛΗΚ ΙΑΛΕΙΤ ΥΙΓΙΤΟΝ  
ΚΑΙΑΝΕΠΙΤΑΘΜΕΥ ΝΚ ΙΤΑΑΥΤΟΥ  
ΠΑΝΤΑΤΟΔΕ ΑΦΙΣΜΑΤΟΥΤΟ ΣΤΕ  
ΛΑΜΩΝΑΛΕΥΚΟΥΑΙΟ Υ/ ΝΑΓΡ ΙΑΝ  
20 ΤΕΣΑΝΑΘΕΜΕΝΕΣ ΑΣ ΛΑΠΙΗΟΝ

-- ον καὶ τᾷ ἐ---

τε καὶ ἐπιμελ---

ἰ]κ[όνο]ς ἐνό[π]λ[ου]  
ἀνάθεσιν·δ[εδόχθ]αι τῷ δά[μωι]  
5 ἐπαινησθαι μ[ὲν ἐ]π[ι] τούτ[ο]ις Γλα[υ]-  
κίαν Ἀθαν[α]ίω[νος] ἰατρ[ο]ν ἄν[δ]ρα [ἀ-  
γαθὸν καὶ [π]ρό[θυμον?] γεγονότ[α] π[ε]-  
ρὶ τὰν πόλιν· ἄν[α]ρ[θ]έμ[ε]ν[υ] δὲ αὐτοῦ κ]αὶ  
ἐνοπλον ἱκόν[α] [εἰ]ς τ[ὸ] ἱερ[ο]ν τοῦ Ἀπόλ-  
10 λωνος [τ]οῦ Π[υθ]ίου? ἐπι[γράψ]αντας· Ὁ  
δᾶμος Γλα[υ]κίαν Ἀθαναίω[νος] ἰα-  
τρὸν ἀρετᾶς χάριν κ[α]ὶ [εὖν]ο[ι]ας τ[ᾶ]ς  
εἰς ἑαυτὸν· τὸ δὲ γ[ε]νόμε[ν]ο[ν] δαπά-  
γμα [δ]όμεν τοὺς τ[αμῖα?] τοῦ[ς] πε-

- 15 ρὶ [Δ]ιδῶ[ρο]ν Διοσκούριδα· ἔτι δὲ εἴ-  
 μεν αὐτὸν ἀτελεῖ κ[α]ὶ ἀλειτ[ο]ύργητον  
 καὶ ἀνεπιστάθμευ[το]ν κ[α]ὶ τὰ αὐτοῦ  
 πάντα· τὸ δὲ ψάφισμα τοῦτο [εἰ]ς τε-  
 λαμῶνα λευκοῦ λίθ[ο]υ ἀναγράψαν-  
 20 τες(sic) ἀναθήμεν εἰς [τὸ] Ἀσ[κ]λαπίηον.

*Remarques concernant le texte* : πρόθυμον, l. 7, est très incertain, de même l'infinitif ἀναθήμεν l. 8, et Πυθίου l. 10. Aux lignes 13-14, les traces des lettres correspondent bien plutôt au rare δαπάνημα qu'au plus habituel ἀνάλωμα. Je reviens sur ces deux points, ainsi que sur la question du mot incomplet : τοὺς τ[αμῖα]ς l. 14.

Le nom de la personne honorée se rencontre deux fois dans le texte : l. 5-6 et l. 11-12. C'était Γλαυκίας Ἀθαναίου ; le démotique n'a pas été ajouté, probablement parce que le personnage honoré était citoyen de Mésembria ; sa profession est par contre indiquée : ἱατρός. Le nom Ἀθαναίων est rare<sup>1</sup> ; il se rencontre dans les colonies mégariennes, à Byzance (IG, XII<sub>5</sub>, 802<sub>10</sub>), en Chalcédoine (SGDI, 3053<sub>7</sub>, 3054<sub>3</sub>, Arch. Jahrb. Anz., 1904, col. 212), à Mésembria (A. Salatch et K. Skorpil, *Quelques monuments archéologiques de la Bulgarie Orientale*, Prague, 1928, p. 32 sq., 73 sq. du résumé français ; G. Seure, *Archéologie thrace*, I, 2<sup>e</sup> article, p. 2 sq., deux fois). Kallatis, où le nom se rencontre aussi une fois (V. Parvân, Arch. Anz., 1915, 249, n° 4, fig. 10 : Kazarov, Bull. de l'Institut arch. Bulgare, I, 1921/22, p. 229 sqq. — Salatch, *Listy Filol.*, XLIX, 1922, p. 96, sq.) était une colonie d'Héraclée du Pont, qui elle-même était une colonie mégarienne<sup>2</sup>. C'est donc pour la troisième ou plutôt la quatrième fois que le nom revient sur les inscriptions jusqu'ici peu nombreuses, de Mésembria. A mon avis, il devait être vraisemblablement

1. BECHTEL, *Die hist. Personennamen des Griechischen*, 1917, ne le cite pas.

2. Kallatis : VULIČ, P. W., s. v., col. 1611 ; Hérakleia : RUGE, P. W., s. v., n° 19, col. 433.

d'origine mégarienne, quoiqu'il ne se soit pas encore présenté dans la prosopographie même de Mégare<sup>1</sup>.

Glaukias pratiquait donc dans sa patrie la profession de médecin, à la satisfaction de ses concitoyens. Il n'obtint ainsi ni la proxénie, ni les droits de citoyen comme, par ex. à Élatée au II<sup>e</sup> siècle av. J.-Ch., un autre médecin dont le nom n'est conservé que partiellement<sup>2</sup>. Par une décision du peuple, c.-à-d. de l'Assemblée de Mésembria, Glaukias est loué publiquement ; l'octroi de cet honneur sera rendu durable et mémorable de deux façons : par l'érection d'une statue et par l'inscription sur marbre blanc du décret. La statue doit être érigée dans le sanctuaire d'Apollon ; il est malheureusement impossible de fixer l'épithète du dieu : la première lettre était probablement Π, donc peut-être Πύθιος. Une autre inscription de Mésembria (CIG, 2053b = *Ath. Mitt.*, IX, 219 = *SGDI*, 3078) stipule que la stèle portant le décret honorifique sera placée εἰς τὸ ἱερὸν τοῦ Ἀπόλλωνος.

L'épithète du dieu n'est pas indiquée. Pourtant je ne doute guère qu'il ne s'agisse dans les deux cas du même temple, et que ce ne fût le sanctuaire principal de Mésembria. C'est pourquoi je complète à la 9<sup>e</sup> ligne de l'inscription [εἰ]ς τ[ὸ ἱε]ρ[ὸν], etc. et non pas εἰ]ς τ[ὸν να]ρ[ὸν], etc.

La statue est dite deux fois (l. 3 et 9) ἑνοπλος ἰκών. Dans la dernière édition, non encore achevée, du Dictionnaire Liddell-Scott, je lis, s. v. ἑνοπλος, l'explication : « *imago clipeata*, portrait-statue in armour ». Le sens de l'expression *imago clipeata* est clair ; elle désigne une figure en relief ou peinte, sur une surface ayant la forme d'un bouclier<sup>3</sup>. Il suffit de citer la célèbre anecdote de Macrobe (*Saturnalia*, II, 3, 4) où il est dit au sujet de Cicéron : Nec Q. Ciceroni fratri circa similem mordacitatem pepercit ; nam cum in ea provincia, quam ille rexerat (c'est-à-dire dans la province d'Asie, que Q. Cicéron administra trois ans) vidisset clipeatam

1. J'ai parlé du nom Ἀστυκλίων dans *Listy Filol.*, XLIX, 1922, p. 193 sq.

2. *IG*, IX<sub>1</sub>, 104 = *SEG*, III, 416, d'après le complément de A. WILHELM.

3. Cf. *Thesaurus* I, I., s. v. clipeatus et clipeus (avec bibliographie).

imaginem eius ingentibus lineamentis usque ad pectus ex more pictam — erat autem Quintus ipse staturæ parvæ — ait : « *Frater meus dimidiatus maior est quam totus !* »

Il est certain, à mon avis, que dans notre inscription, l'expression εἰκὼν ἔνοπλος ne désigne pas la même chose que l'*imago clipeata*, mais au vrai, une statue d'homme en costume militaire. L'inscription de la ville de Chersonèse Taurique, qui, du reste, est citée au passage en question du Dictionnaire Liddell-Scott, en est une preuve irréfutable. Nous y lisons (II<sup>e</sup> s. av. J.-C.) : σταθεῖμεν δὲ αὐτοῦ καὶ εἰκόνα χαλκῆαν ἔνοπλον ἐν ταῖ ἀκροπόλε[ι] παρὰ τὸν τᾶς Παρθένου βωμὸν καὶ τὸν τᾶς Χερσονάσου ; et, l. 54, ἀναγράψαι δὲ καὶ τὸ ψάφισμα εἰς τὰν βάσιν τοῦ ἀνδριάντος (*Ios PE.*, I, 185 = I<sup>2</sup>, 352 = *Syll*<sup>3</sup>, 709). Il s'agit donc d'une figure de bronze complètement habillée, comme le traduit avec justesse Latyschev, I<sup>2</sup>, p. 307 : ἐν μῆδιγю статую вл. полнѡмъ вооруженіи ; comme il ressort aussi de la description de la pierre, p. 297 en haut : « Basis... in superficie cavernæ extant, quibus statuae pedes erant infixi. » L'expression εἰκὼν ἔνοπλος se répète aussi dans une inscription d'Olbia (*CIG*, 2059 = *Ios PE.*, I<sup>2</sup>, 40, l. 40) probablement dans le même sens. Nous lisons dans une autre inscription, de Cyrène, conservée seulement par la transcription de Fourmont, *OGIS*, 767 b, l. 23 sqq. : ἀνθεμέ[ν] εἰκόνας ἐς] ὅς κα δήληται δαμ[οσίος ἢ ἱερὸς τό]πος, καὶ ἐς τὸ τ[ῶ] 'Α[πόλλω-νος] ἱερὸν ἄγαλμα, παρ[στᾶσαι δὲ ὅ]πλον ἐπίχρυσον ἔ[χον τὰν ἐπι]γρ[αφά]ν· Φάον Κλεά[νδρ]ω, etc. avec la note de Dittenberger : « Versum 25-27 supplementa Fränkelii sunt, probabilia illa quidem, *etsi insolitum est clupeum inauratum non imaginem pictam habere, sed inscriptionem modo.* » — Il faut pourtant lire sans aucun doute, seulement : ἄγαλμα Παρ[ίω Μίθ]ω ἔνο]πλον ἐπίχρυσον κτλ. A propos de la mode des armures dorées, on se reportera aux *Entretiens socratiques*, dits « *Mémorables* » de Xénophon, III, 10, 14 : ἐνιοὶ μέντοι τοὺς ποικίλους καὶ τοὺς ἐπιχρύσους θώρακας μᾶλλον ὠνοῦνται. Le mot μᾶλλον indique qu'on préférerait ces équipements luxueux à des cuirasses d'une exécution plus parfaite pour la protection.

A Athènes, à la fin du II<sup>e</sup> et au commencement du I<sup>er</sup> s.

av. J.-C., l'expression γραπτὴ εἰκὼν ἐν ὅπλῳ se rencontre dans deux inscriptions (*IG*, II<sup>2</sup>, 1012 = *Syll.*<sup>3</sup>, 706, l. 25, a. 112/1 ; et 1639, l. 35, a. 83-78 av. J.-C.). Une note au premier passage nous dit que, d'après l'explication de Böeckh, il s'agit d'une *imago picta in clipeo ponenda*, c.-à-d. d'une *imago clipeata*. Dans l'inscription de Lykosoura datée de l'an 43 av. J.-C. (*Syll.*<sup>3</sup>, 800, l. 23) nous lisons εἰκόνας... γραπτὰς... ἐπιγραφὰν ἔχούσας, c.-à-d. *imagines pictæ*. S. Reinach s'est servi de ces exemples pour reconstituer dans l'inscription *OGIS*, II. 470, l. 26 (Odemisch, époque d'Auguste) τει[μᾶσθαι εἰκόνι γραπτῇ] ἐν ὅπλῳ ἐπιχρύσῳ<sup>1</sup>. De même on lit dans le décret de la ville de Daulis trouvé à Delphes (*FD*, III, 4, 69, l. 14-15 ; date : 86 av. J.-C., cf. G. Daux, Delphes au II<sup>e</sup> et au I<sup>er</sup> siècle, p. 402) : εἰκόνας τε αὐτοῦ ἀναθέμεν γρα[πτὰς] δ'ὅς ἐν ὅπλοις ἐπιχρύσοις. On peut lire dans le décret de la ville d'Acræiphia, du temps de Claude, qui vient d'être publié par M. L. Robert (*BCH*, LIX, 1935, II, p. 439 sq., l. 67 suiv.) : δεδόσθαι... αὐτοῖς τόπους ἐν τῷ γυμνασίῳ καὶ ἐν ᾧ ἂν ἄλλῳ ἵέλωσιν ἐπισήμῳ τόπῳ εἰκόνας τε ἀναθεῖναι ἐν ὅπλοις ἐπιχρύσοις ἐπιγράφοντες ἐπιγραφὴν. Donc εἰκὼν ἑνόπλιος aux endroits cités désigne une statue d'homme en costume militaire ; εἰκὼν γραπτὴ ἐν ὅπλῳ a le même sens que *imago picta in clipeo ponenda*. Le singulier ἐν ὅπλῳ a le même sens que : *in clipeo*. Le pluriel ἐν ὅπλοις (ἐπιχρύσοις) signifie : en costume militaire (doré), si la figure est unique ; il peut signifier *in clipeis* (*inauratis*), s'il se rapporte à deux ou plusieurs figures. La coutume de dorer les *clipei* aux figures peintes ou en relief a survécu dans l'habitude de mettre sur fond doré les personnages représentés en mosaïque ; ce qui se retrouve encore chez les peintres du début de la Renaissance.

S'agit-il dans l'inscription de Mésembria d'une statue en bronze ? Ce n'est pas certain. La coutume en vigueur à Athènes est qu'une statue érigée en l'honneur de quelqu'un soit en bronze ; quelquefois il est rappelé que la statue sera

1. Une autre restitution possible, εἰκόνι χαλκῇ] ἐνόπλῳ ἐπιχρύσῳ, est peut-être moins vraisemblable.



équestre (ἐφ' ἑππου : *IG*, II<sup>2</sup>, n. 450 b 8, de l'an 314/13 av. J.-C.) sans indication de la matière ; ailleurs, il est dit que l'effigie accordée sera équestre et en bronze (*I. l.*, 654, l. 57 ; an 289/8 av. J.-C.).

Je connais au moins un témoignage prouvant que les statues de bronze coûtaient plus cher, et ainsi étaient considérées comme plus honorifiques, par comparaison avec les statues de marbre. Dans une inscription d'Érythræ (*Syll.*<sup>3</sup>, 168, l. 11, 357/5 av. J.-C.), il est dit que Maussolos obtiendra εἰκόνα χαλκῆν ἐν τῇ ἀ[γορῇ]ι, Artemisia εἰκόνα [λιθί]νην ἐν τῷ Ἀθηναίῳ ; d'après la suite, Maussolos recevra une couronne de laurier d'or [ἐκ δαρ]εικῶν πεντήκοντα, Artemisia seulement ἐκ τριάκοντα δαρ[εικῶν]. Il est probable que le rapport du prix des deux statues a été le même, c.-à-d. de 5 à 3<sup>1</sup>.

L'inscription (l. 10-13) que nous devons nous représenter sur la base de la statue, n'exprimait sans doute que d'une façon sommaire les honneurs rendus à Glaukias. La l. 14 contient le nom de l'autorité désignée pour couvrir les frais de l'érection de la statue. Ce passage est malheureusement très détérioré. Les ταμίαι sont ordinairement les fonctionnaires en cause. Dans l'inscription déjà citée de Mésembria, certainement plus ancienne, un seul ταμίας s'occupe de l'inscription du décret honorifique ; ici, nous aurions affaire à toute une commission, οἱ ταμίαι οἱ περὶ Διόδωρον Διοσκουρίδα. Nous observons ailleurs le passage analogue d'un seul trésorier à une commission de plusieurs membres ; c'est en Chersonèse Taurique. Les frais pour l'obtention de l'inscription *Ios PEI*<sup>2</sup>, n° 344, seront fournis, d'après la l. 25, par τὸν ταμίαν τῶν [ἱερῶν, dans l'inscription (*ib.*, 352, en l'honneur de Diophantès), II, l. 55, par τοὺς ταμίας τῶν ἱερῶν (du temps

---

1. F. DREXEL ne cite pas ce témoignage (*Marmor u. Bronze als Statuenmaterial, Friedländer Sittengesch. Roms*, 9<sup>e</sup>-10<sup>e</sup> éd., IV, p. 326 sq.). A son avis, les statues de bronze et de marbre exécutées normalement avaient à l'époque impériale la même valeur. Il en était de même, paraît-il, en 1870 à Berlin. Mais il faut tenir compte du transport du marbre à Berlin qui en augmentait considérablement le prix.

de Mithridate). De même Latyschev a restitué dans l'inscription 349, l. 20 τοὺς ταμίαις τῶν ἱερῶν. La difficulté dans notre inscription provient d'une part de la grande longueur de l'intervalle, d'autre part du fait qu'à la fin du mot les lettres ...τας semblent apparaître avec évidence, peut-être même de l'expression τοὺς περὶ... L'expression τοὺς περὶ ne s'emploie, à ma connaissance, pas souvent au sujet des trésoriers, mais très souvent, au contraire, en parlant des archontes et des stratèges. Peut-être faut-il donc lire τοὺς ἀρχονταίς τοὺς περὶ Δ. Δ.

Pour désigner les frais d'exécution d'un décret honorifique, d'une couronne de laurier, d'une statue, etc. on emploie d'ordinaire le mot ἀνάλωμα, moins souvent ἀργύριον. Le terme δαπάνημα est rare, on le rencontre sur un décret de l'île d'Ios datant env. de l'an 300 av. J.-C., *OGIS*, n° 773, l. 11 : (πέμψαι...ξένια... ἀπὸ δραχμῶν : P : , τὸ δὲ δαπάνημα παρασχεῖν τοὺς [ἐ]γγλογεῖς, etc.<sup>1</sup>. D'après les traces de lettres de notre inscription, il faut restituer δαπάνημα et non pas ἀνάλωμα.

Glaukias obtiendra certains avantages : tout d'abord l'ἀτέλεια, c.-à-d. l'exemption des impôts réguliers ; il n'est pas dit qu'il sera aussi ἀφορολόγητος, c.-à-d. dispensé des contributions extraordinaires en temps de guerre et dans d'autres cas semblables. Il ne sera pas davantage obligé de participer aux liturgies, fonctions qui pouvaient être très onéreuses dans les cités grecques. Enfin, troisième avantage, il sera ἀνεπιστάζμευτος, c.-à-d. dispensé de fournir le logement et la nourriture en cas d'occupation de la ville ou lors du passage de certains personnages de marque. C'est la première fois que ce terme se rencontre sous cette forme dans un texte épigraphique. Il était connu jusqu'ici par Polybe, XV, 24, 2, passage où il est dit que les habitants de l'île de Thasos se rendirent à Métrodoros, général de Philippe de Macédoine

---

1. L'inscription *OGIS*, n° 708, l. 14 (τὸ ἀναλωθῆν δαπάνημα) pour l'érection d'une statue provient d'Égypte et date du temps de l'empereur Commode.

en 202 av. J.-C., sous la condition qu'ils seraient ἀφρούρητοι, c.-à-d. sans garnison macédonienne dans leur fort, ἀφορολόγητοι, c.-à-d. dispensés de contribuer aux dépenses de guerre, et enfin ἀνεπιστάθμευτοι, terme répété un peu plus loin sous la forme ἀστάθμευτοι. C'est la forme ἀνεπίσταθμος (écrite ANEΠICΘAMON) dans l'inscription de Κώμη Βαιτοκαϊκή : *OGIS*, n° 262 (εἶναι τὸ μὲν ἱερὸν ἄσυλον, τὴν δὲ κώμην ἀνεπίσταθμον), évidemment dans le même sens. M. B. Welles a publié récemment une nouvelle édition de ce texte important : *Royal correspondence in the Hellenistic period*, n° 70, avec un commentaire détaillé (cf. aussi les notes ἀνεπίσταθμος p. 313, et ἐπιστάθμεύω, p. 335). C'est une lettre d'un des princes du nom d'Antiochos, rois de Syrie; on ne peut préciser lequel. Peut-être la lettre est-elle de la fin du II<sup>e</sup> av. J.-C. M. B. Welles songe à Antiochos VII, vers l'an 109 av. J.-C. Ce texte n'est conservé que dans une copie qui elle-même date du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Le terme ἀνεπίσταθμος se rencontre assez souvent dans les papyrus égyptiens; M. B. Welles cite en particulier *P. Cairo, Zenon*, 54 c 3 de l'an 247/6 av. J.-C. et *P. Tebtynis*, 5, 168, de l'an 118 av. J.-C. La narration par Plutarque, *Sylla*, 25, 3 des exactions de Sylla en Asie après la mort de Fimbria, nous montre combien onéreuse pouvait être l'obligation d'héberger les troupes. Nous apprenons aussi — ceci soit dit en passant — que le locataire imposé de ce genre s'appelait ὁ καταλύτης, et le logeur de troupes (Quartiermacher) ὁ σταθμοδότης : d'après Plutarque, *Demetr. vit.*, 23. Fait intéressant, dans l'édit de Constantin de l'an 333 ap. J.-C. [*Codex Justinianus*, LIII (LII), 6] il est encore dit expressément : « Medicos et maxime archiатros vel ex archiатris... ab omni functione et ab omnibus muneribus civilibus vel publicis immunes esse præcipimus neque in provinciis hospites recipere nec ullo fungi munere. »

Le nombre d'exemptions accordées aux médecins s'est accru au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. au point qu'Antonin le Pieux dans son rescrit au κοινὸν τῆς Ἀσίας conservé dans les *Digestes* 783, 2 s'est vu obligé de le réduire à dix dans les grandes villes, à sept dans les villes moyennes et à cinq dans

les petites villes. Modestin remarque dans le commentaire de ce rescrit : τοῦτον δὲ τὸν ἀριθμὸν ὑπερβαίνειν μὲν οὐκ ἔξεστιν οὔτε ψηφίσματι βουλῆς οὔτε ἄλλῃ τινὶ παρευρέσει, etc.

Notre inscription doit être gravée sur un cippe de marbre blanc. Aux confins de la Mer Noire on ne se sert pas pour désigner ce genre de table du terme habituel στήλη, mais de τελαμών<sup>1</sup>. Notre photographie donne une idée exacte de ce τελαμών. Le cippe n'a pas été placé dans le temple d'Apollon, mais εἰς τὸ Ἀσκληπέιον. C'est la première mention épigraphique que nous ayons d'un temple d'Esculape à Mésembria. Peut-être serait-il téméraire de supposer qu'il se trouvait près de l'église Sainte-Paraskévi où, d'après K. Skorpil, la pierre inscrite a été découverte. La relation des médecins grecs avec les temples d'Esculape est bien connue, en particulier pour Cos. Mais à Athènes aussi, dès l'an 304/3 av. J.-C., un décret honorifique pour un médecin du nom de Φειδίας Ἀπολλωνίου Ρόδιος IG, II<sup>2</sup>, 483 doit être placé ἐν τῷ Ἀσκληπιείῳ; et, vers l'an 252/1 av. J.-C., il a été prouvé par l'inscription IG, II<sup>2</sup>, 772, que les médecins d'Athènes sacrifient deux fois par an à Esculape pour eux et leurs malades (l. 9 sqq. : ἐπειδὴ πάτριόν ἐστιν τοῖς ἰατροῖς ὅσοι δημοσιεύουσιν ἑλεῖν τῷ Ἀσκληπιῷ καὶ τῇ Ὑγίειᾳ δις τοῦ ἐνιαυτοῦ ὑπὲρ τε αὐτῶν καὶ τῶν σωμάτων ὧν ἰάσονται). Le culte d'Esculape a-t-il été importé à Mésembria de Mégare ou d'ailleurs? On ne peut se prononcer. Il serait aussi hasardeux de se demander à quelle école de médecine Glaukias appartenait. — Le temple d'Esculape à Mésembria devait être petit et d'importance secondaire. C'est pourquoi seule une inscription, et non pas une statue, y sera placée.

L'inscription est écrite en dialecte dorien; on ne peut prétendre que la langue corresponde exactement au grec parlé à Mésembria à cette époque. A la l. 5, nous lisons la

---

1. Cf. l'explication de BECHTEL : *Die griechischen Dialekte*, II, 1923, p. 205. — A Mégare on se sert du terme δόγμω, dans les colonies megariennes de la Mer Noire ψήφισμα est habituel, tout comme dans notre inscription (*ibid.*, p. 203).

forme ἐπαινῆσθαι pour ἐπαινεῖσθαι. Pour O. Hoffman<sup>1</sup>, c'est une forme hyperdorienne, donc artificielle.

L. 8, la restitution ἀν[α]λέμ[ε]ν me paraît plus vraisemblable que στ[α]λέμ[ε]ν ; la forme mégarienne est ἀνλέμεν<sup>2</sup>. Le nominatif ἀναγράψαντες, l. 19/20, au lieu de l'accusatif s'explique par l'anacoluthé. L'inscription d'Acraiphia (déjà citée p. 20) offre une analogie ; l. 69 sqq. : εἰκόνας τε ἀναλέμει ἐν ὅπλοις ἐπιχρύσοις ἐπιγράφοντες ἐπιγραφὴν. — L'itacisme ἰκόνα au lieu de εἰκόνα l. 9 (sans doute aussi l. 3), témoigne de l'époque tardive. L'écriture m'inciterait aussi à dater l'inscription du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., temps où, sous l'influence des guerres de Mithridate, des guerres civiles, etc., les médecins voient leur importance s'accroître ; alors aussi l'ἀνεπιστάμεια devient un privilège très apprécié<sup>3</sup>.

Il est regrettable que le début de l'inscription nous manque. Nous ignorons ainsi le détail des services rendus par Glaukias à sa patrie. C'était sans doute de ces soins dévoués, gratuits pour les pauvres, qui devinrent plus tard obligatoires pour les médecins municipaux, rétribués par la caisse de la cité, et portant le titre d'ἀρχιατρός. Peut-être pourrions-nous ainsi dater plus exactement cette inscription qui enrichit l'épigraphie peu abondante de Mésembria d'un document de grand intérêt, tant historique que linguistique.

A. SALATCH.

1. *SGDI*, IV : *Grammatik u. Wortregister in den megarischen Inschriften*, p. 352. Le décret de la ville de Byzance *IosPE* I<sup>2</sup>, n° 79, l. 25 du temps de l'empereur Claude présente quelque analogie.

2. BECHTEL, *l. l.*, p. 195 ; analogie avec le décret de Mésembria *CIG*, 5203 b.

3. Sur les médecins au 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., cf. I. L. HEIBERG, *Geschichte der Mathematik u. der Naturwissenschaften im Altertum*, VII, *Medizin*, 1925, p. 91.



# UN ÉTABLISSEMENT CELTIQUE A LA CROIX DE HENGSTBERG (COMMUNE DE WALSCHEID, SARREBOURG (MOSELLE)<sup>1</sup>

Les constructions anciennes, si répandues dans le Nord des Vosges ont attiré depuis longtemps l'attention des archéologues. Schöppflin en a fait mention<sup>2</sup>, et a propagé la théorie, chère à l'archéologie dans tous les pays, qu'il s'agissait de *limites* et de *forteresses* romaines. Ce militarisme archéologique est aujourd'hui du passé : grâce aux explorations de trois savants, MM. Welter, Fuchs et Reusch, dont les noms font honneur à la science, nous admettons désormais, que ces constructions sont bien les demeures, les cimetières, et—qui plus est—les champs d'un peuple paisible, d'un peuple qui a déboisé

---

1. E. CURWEN, *Prehistoric Agriculture in Britain*, dans *Antiquity*, I (1927), p. 261-289 (Curwen) ; A. FUCHS, *Die Kultur der Vogesensiedelungen*, Saverne, 1914 (Fuchs) ; A. GRENIER, *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, Paris, 1934 (Grenier) ; E. LINCKENHELD, *Dreiheiligen, ein keltischer Friedhof in den Vogesen*, dans *Elsassland*, VII (1927), p. 199-208 (Linckenheld 1) ; E. LINCKENHELD, *Une sépulture gauloise à enclos du Heidenschloss*, dans *Cahiers d'Archéologie d'Alsace*, 1928-9, p. 128-37 (Linckenheld 2) ; E. LINCKENHELD, *Une frontière romaine étudiée sur le terrain*, dans *Revue des Études anciennes*, XXXIV (1932), p. 265-87, 387-410 (Linckenheld 3) ; F. REUSCH, *Keltische Siedelungen in den Vogesen*, dans *Annuaire de Metz*, XXIII (1912), p. 417-446 (Reusch 1) ; F. REUSCH, *Keltische Siedelungen im Freiwald und Weiherwald*, dans *Annuaire de Metz*, XXVIII (1916), p. 45-63 (Reusch 2) ; T. WELTER, *Die Hochäcker im Vogesengebirge zu gallo-romischer Zeit*, dans *Annuaire de Metz*, XV (1903), p. 483-8 (Welter 1) ; T. WELTER, *Die Besiedelung der Vorstufen der Vogesen*, dans *Annuaire de Metz*, XVIII (1906), p. 371-412 (Welter 2).

2. *Alsalia Illustrata*, I (1751), p. 450 et suiv.

la forêt pour y former ses clairières, clairières redevenues forêts.

Mais les travaux de ces trois archéologues, publiés seulement en brochures et dans les bulletins locaux, restaient toujours un peu d'intérêt purement régional — chose qui certes n'était pas méritée et plutôt ennuyeuse pour la science. En Angleterre, par exemple, grâce à quelques circonstances d'histoire économique et même de nécessité militaire (proximité de camps d'aviation et d'établissements celtiques, qui facilitait la photographie aérienne), l'étude de l'agriculture celto-romaine a pu être poussée très loin ; pourtant en Angleterre les travaux lorrains restaient complètement inconnus, et même en France, ils n'ont pas fait grand bruit. Cependant chaque étude sur l'agriculture celtique de la Gaule, qui ne dépendrait pas de théories faites *a priori*, devrait commencer dans les Vosges et presque y aboutir, car il n'existe guère ailleurs d'autres exemples de cette mise en culture ancienne dont on saurait dire sans peur de contradiction qu'elle n'a pu être remaniée au Moyen âge ou à une époque plus récente.

L'esquisse d'une étude comparée s'imposait, mais il était nécessaire de préparer un plan pour être comparé à ceux déjà publiés en Angleterre. Les trois savants sus-nommés ont bien publié des plans<sup>1</sup>. Mais celui de Welter se bornait à une étendue un peu restreinte, tandis que celui de Reusch, arpenté seulement au pas, était absolument insuffisant pour satisfaire une critique rigoureuse. Restait donc le plan de Fuchs, mais il restait seul, et il fallait le contrôler afin de voir si les faits exposés présentaient ou non un caractère exceptionnel.

Pour ce faire, j'ai consulté M. Linckenheld sur la possibilité de dresser le plan d'un autre établissement. Il a mis à ma disposition toute sa connaissance profonde de la région, et m'a indiqué l'établissement voisin la Croix de Hengstberg, commune de Walscheid. Là les recherches de Reusch<sup>2</sup> avaient

---

1. WELTER 2, carte B ; REUSCH 2, carte ; FUCHS, *Beilage* 2.

2. REUSCH I, p. 428-9 440. A cause de la mort de Reusch, les résultats de ses fouilles n'ont jamais paru. Il faut espérer que, si le manuscrit existe encore, on entreprendra sa publication.

entr'autres choses amené la découverte d'un tombeau du type de la stèle-maison<sup>1</sup>. Il s'agissait bien d'un véritable établissement celtique, situé dans la forêt domaniale de Dabo. M. Ebelmann, brigadier des Eaux et Forêts, et M. Pierre Zell, cultivateur à Beimbach, m'ont donné maintes preuves de bienveillance et sans leur aide je n'aurais pu mener à bien ce travail. Je dois reconnaître aussi le concours fort utile que m'a prêté mon ancien étudiant, M. John Morris.

Les constructions anciennes, dont je soumetts le plan (fig. 1), appartiennent à un vaste complexe, qui s'étend à trois kilomètres au Sud de la Croix de Hengstberg, et comprend le cimetière bien connu de Trois-Saints (Dreiheiligenberg) et l'enceinte un peu énigmatique du Heidenschloss<sup>2</sup>. Il était impossible pour maintes raisons d'en dresser le plan complet. De plus, lors de ma dernière visite le terrain était couvert de 30 cm. de neige, et je n'ai pu relever les maisons et les enclos qui les accompagnent. Ils ne sont donc que provisoirement placés sur le plan.

La Croix de Hengstberg est située sur un col, entre le versant de La Bièvre et le vallon du Traubach, affluent de la Zorn Blanche. Autour de la Croix se groupe tout l'établissement principal, tandis que les champs grimpent les pentes du Fischbachberg, colline arrondie en pain de sucre, qui l'avoisine au Sud. Ils s'étendent le long des crêtes par la Croix de Beimbach jusqu'au Heidenschloss, et leurs traces sont encore visibles au-dessous du chemin forestier de Harreberg à Beimbach. Mais le temps m'a manqué pour en faire l'arpentage.

Les détails du plan peuvent en général s'expliquer d'après les doctrines de nos trois savants<sup>3</sup>. Le grès vosgien, qui forme le sous-sol, est toujours sujet à se désagréger sous l'action de la gelée et des pluies. Par conséquent, le terrain dans son état naturel est parsemé de pierres, qu'il fallait débayer, avant de

1. Sur ces stèles v. LINCKENHELD, *Stèles funéraires en forme de maison*, Paris, 1927.

2. Sur Trois-Saints et le Heidenschloss v. LINCKENHELD, 1 et 2.

3. WELTER 1, *passim* ; WELTER 2, p. 373-8, 384, 396 ; FUCHS, p. 40-44 ; REUSCH, 1. *passim* ; REUSCH 2, p. 46-51.



défricher. Pour cela on entassait tantôt ces pierres en une sorte de tumulus rond, tantôt on les disposait en longues lignes rappelant les murs en pierre sèche. Dans le pays on appelle ces deux constructions « *Rotteln* ». Les murs, *Rotteln* longs, descendent parfois la colline, mais d'ordinaire ils suivent les courbes d'altitude, et servent de soutènement aux terres, en assurant une plate-forme cultivable ; aussi le *Rotteln* long peut-il devenir une véritable terrasse. Mais ce n'est pas seulement par l'intention expresse du cultivateur que celle-ci peut se former. Si une bande non cultivée interrompt la culture d'une pente, le sol pulvérisé par l'araire glissera lentement vers le bas jusqu'à ce qu'il soit arrêté à la bande non cultivée. Ainsi sur une pente la culture à bandes interrompues accusera une succession de menus degrés, et une coupe pratiquée à travers un de ces degrés montrera une couche d'humus plus profonde<sup>1</sup>. Il est difficile de dire sans fouiller si une terrasse quelconque correspond à un véritable *Rotteln* long ou à l'une de ces terrasses quasi-naturelles<sup>2</sup> ; il est probable, du reste, que souvent les deux procédés — comblement volontaire de pierres et action naturelle de la gravitation — ont à la fois exercé leur action. Mais en règle générale on observera que les petites terrasses d'un mètre ou moins sont en terre, tandis que les grandes, qui peuvent dépasser même trois mètres de hauteur, sont en pierre.

Ces principes exposés, revenons au plan. On remarque d'abord le village, l'établissement principal, groupé autour de la Croix. Il consiste en une dizaine de petites barraques, chacune avec sa cour, d'un type déjà connu ailleurs. Un chemin le traverse, rappelant le complexe du Wasserwald. Ce chemin, qui grimpe vers les abords du Fischbachberg, ne se distingue pas facilement, mais à mesure qu'il approche de la crête, il se décèle comme pavé d'un dallage et large d'environ 3 mètres : de chaque côté se trouvent des murailles en pierre

---

1. Sur ces « rideaux » voyez surtout L. AUFRÈRE, *Ann. de géogr.*, 1929, p. 529-60.

2. Seul Reusch a bien saisi cette distinction (REUSCH 2, p. 47), qui n'est pas inconnue pourtant de Welter (cf. WELTER 2, p. 396).



sèche. A son entrée dans la forêt de sapins, il disparaît complètement, seules des fouilles pourraient en retrouver les traces. Quant aux *Rotteln* ronds, ils s'étalent un peu partout, comme on le voit sur le plan. Mais quelques constatations s'imposent : on remarque, par exemple, qu'un *Rotteln* long se termine parfois en *Rotteln* rond, et que quelquefois un *Rotteln* rond subsiste sur la crête d'un *Rotteln* long, de sorte qu'il doit être plus récent que ce dernier. D'ailleurs, ces *Rotteln* ronds se groupent le plus souvent sur un sol assez pierreux ; il semble que les cultivateurs aient ramassé les pierres des terrains mis en culture pour les amonceler en tas sur le terrain pierreux, servant peut-être de pacage.

Comme je l'ai dit, les établissements de la Croix de Hengstberg, des Trois-Saints, et du Heidenschloss, présentent une certaine unité : il est donc difficile de s'assurer si toutes les terrasses figurées sur le plan ont vraiment des rapports avec l'établissement de la Croix. Il paraît assez certain, par exemple, que les deux terrasses qui commencent au fond de la carte se rapportent à celle des Trois-Saints ; mais pour d'autres, on ne saurait préciser. D'ailleurs un *Rotteln* rond peut ressembler beaucoup à une petite maison ruinée, et j'ai l'impression qu'au point A, où se trouvent des traces très abîmées de murs, il s'agirait d'un établissement secondaire. Il peut en être de même en B, voisin, du reste, d'une source.

On a donc ici le tableau d'une exploitation agricole qui se base sur l'habitation agglomérée, c'est-à-dire, le village, et dont les cultures évitent, pour la plupart, les terres lourdes et marécageuses des vallées. Or en diverses régions de la Grande-Bretagne, principalement sur les craies du Wiltshire et du Sussex, on constate les mêmes dispositions<sup>1</sup>. Là encore on trouve des centaines de villages indigènes toujours groupés

---

1. Voyez pour le Wiltshire les deux travaux de M. O. G. S. CRAWFORD, *Air Survey and Archaeology* (Southampton, 1924) et avec A. KEILLER, *Wessex from the Air* (Oxford, 1928) ; à noter aussi *Ordnance Survey Map 1/25000, Celtic Earthworks on Salisbury Plain* : pour le Sussex, G. A. HOLLEYMAN, *Antiquity*, IX (1935), p. 443-54 ; et avec M. E. C. CURWEN, *Proceedings of the Prehistoric Society*, 1935, p. 16-38.

sur les crêtes de façon à éviter les terres lourdes des vallées. Ces villages datent du dernier âge de Bronze et durent jusqu'à l'époque romaine. De plus, la photographie aérienne a fourni aux archéologues britanniques des données assez précises sur les champs qui accompagnent ces villages. A cet égard il suffira de citer M. E. C. Curwen, dont l'étude magistrale sur l'agriculture primitive en Angleterre est un modèle<sup>1</sup>. « Les champs sont de forme carrée ou oblongue : leurs dimensions varient de 30 × 30 m. jusqu'à 100 × 60 m. ou 125 × 45 m. Il est rare qu'un champ ait plus de 125 mètres de long ou moins de 30 mètres de large. La superficie est de 1/5 à 3/5 d'hectares. » On a constaté ailleurs, surtout dans les tourbes de la Hollande, un même système de champs<sup>2</sup>, et les archéologues les ont appelés « champs celtiques ». Cependant il paraîtrait qu'ici, chez les Médiomatrices, tribu pourtant celtique, il s'agisse de quelque chose d'un peu différent. Tout en me souvenant du système britannique, j'ai repéré soigneusement des murs qui descendent les pentes et découpent ainsi les plates-formes en champs carrés ou oblongs. Mais ici ils étaient presque introuvables, et un léger examen de l'établissement voisin de l'Altdorf m'a convaincu qu'il serait aussi difficile de les y chercher. Ce n'est pas à dire qu'ils n'existent pas : de tels murs sont indiqués sur le plan de Reusch et ont été constatés par Welter<sup>3</sup>. Mais, même quand il s'agit de véritables champs carrés (je ne parle pas, bien entendu, des simples cours qui accompagnent une maison), les faits semblent encore s'opposer à la thèse britannique. Il s'en faut de beaucoup que les champs ne dépassent guère 125 × 30 m. : en Alsace, ils sont rarement aussi petits. Le système ne serait donc pas le même. Comment expliquer ces faits ? D'abord, il faut admettre qu'il ne s'agit pas de *Hochäcker*, comme on les trouve un peu partout en Allemagne.

---

1. CURWEN, *op. cit.*, p. 278.

2. A. E. VAN GIFFEN, *Antiquity*, II (1928), p. 85-7.

3. REUSCH 2, carte ; WELTER 2, p. 384 *inter alia*.

Welter s'est trompé à ce sujet, et Fuchs l'a corrigé<sup>1</sup>. Pourtant ces terrasses longues semblent vraiment accuser quelque culture à sillons longs. Elles invitent encore à établir une comparaison avec les terrasses reconnues sur les versants de collines dans le Nord de la France, où l'on a pratiqué, du moins dès le Moyen âge, la culture en bandes allongées<sup>2</sup>. Peut-être cette comparaison se justifierait-elle en signalant qu'ici on trouve rarement des traces de répartition des champs au sommet même des collines. Cette explication vaudrait s'il s'agissait d'un système quelconque de champs communs, système, du reste, qu'accompagne le plus souvent les terrasses longues. Certes au Wasserwald on trouve des murs sur le plateau, et les terrasses sont assez rares. Pourtant, au Wasserwald, l'établissement et ses champs n'occupent pour la plupart que le grand plateau, et n'en descendent guère ; le cas serait plutôt exceptionnel. D'autre part, les murs délimitent d'assez grandes étendues de terrain, ce qui conviendrait à un système de culture en commun, et on ne peut les comparer aux petits lopins des « champs celtiques », qui indiqueraient plutôt une répartition sous forme de propriété privée. Quoiqu'il en soit, les faits me semblent faire valoir l'hypothèse d'une variété vague et archaïque de la culture en commun, du *Gewanndorf* des agronomes allemands. Ce n'est encore, je le répète, qu'une hypothèse de travail et il y a encore bien des plans à relever pour en faire une certitude.

Par comparaison avec les établissements agricoles britanniques l'étude générale de ces villages vosgiens, permet de dégager quelques conclusions nouvelles. M. Linckenheld, par ses importantes recherches, vient d'établir la frontière romaine de la Germanie et de la Gaule belge. Cependant il semble que

---

1. WELTER 1, *passim* ; WELTER 2, p. 396 ; FUCHS, p. 43-44. Reusch parle d' « Ackerbeete » au Bois de Barville en ajoutant : « je ne suis pas certain s'ils sont celtiques ». (REUSCH 1, p. 426.)

2. Pour ces champs à bandes allongées v. surtout M. M. BLOCH, *La Campagne rurale française* (Oslo, 1931), p. 18-51.

la ligne ainsi précisée marque aussi nettement la limite orientale de nos villages vosgiens d'après les cartes de Reusch et de Fuchs<sup>1</sup>. Les établissements — très peu nombreux et situés au delà — seraient tous ou des camps de refuge (*Kastelberg*) ou des lieux de culte (Nideck, Heidenstadt)<sup>2</sup>. Le fait est assez curieux, mais la constatation paraît s'imposer : cette limite de provinces serait également la frontière de la région des villages vosgiens. Une étude comparée des conditions de la *Siedelungsgeschichte* en Gaule et en Grande-Bretagne montrerait, semble-t-il, l'exactitude de cette remarque. Dans les deux pays l'unité de l'habitat était, à cette époque, la ferme isolée, c'est-à-dire la *villa*. Mais, pas plus en Gaule qu'en Grande-Bretagne, la *villa* ne se rencontre pas partout sans exception : il y a toujours l'exploitation agglomérée qui s'exprime par le village indigène. Or — et cela est du plus haut intérêt — dans les deux pays l'un et l'autre types — *villa* et village — ne se rencontrent pas sur un même territoire. C'est-à-dire que presque jamais on ne trouve des *villas* dans une région de villages ou *vice-versa*<sup>3</sup>. Il résulte de ces observations que la *villa* se trouve un peu partout en Gaule et en Grande-Bretagne mais que, toujours dans quelques régions secondaires, apparaît le village, où elle est rare. Comme l'a bien montré M. A. Grenier, d'après les travaux de Fustel de Coulanges, au point de vue social, économique, financier, c'est le domaine, le *fundus* qui importe, et le centre de l'exploitation du *fundus*, c'est la *villa*<sup>4</sup>. Une région de villages où ces *villas*, et par conséquent ces *fundi*, n'existaient pas, devrait donc accuser quelque chose d'exceptionnel ou d'extra-domanial. Divers travaux, principalement ceux de M. Rostovtzeff, ont expli-

1. REUSCH 1, p. 419, 426, 430, etc.

2. LINGKENHILD 3; REUSCH 1, carte; FUCHS, *Beilage I*.

3. Pour la Grande-Bretagne cela se voit clairement grâce à l'*Ordnance Survey Map*, 2<sup>e</sup> édition, 1928. Pour la Gaule, M. Grenier fait des réserves, mais au sujet des villages qui dépendraient d'une *villa* il dit franchement : « je ne saurais, je l'avoue, citer un seul exemple certain » (GRENIER, p. 734). On n'en saurait dire davantage pour la Grande-Bretagne.

4. GRENIER, p. 884.

qué la signification de ce caractère exceptionnel. Ce savant a prouvé que de telles régions extra-domaniales étaient, du moins après le 1<sup>er</sup> siècle, surtout des Biens nationaux<sup>1</sup>, quelques rares documents font supposer qu'il en était de même dans les villages extra-domaniaux de la Grande-Bretagne<sup>2</sup>. *A priori*, on serait très tenté d'admettre la formation d'une propriété de l'État qui comprendrait les villages des Vosges, et que la frontière d'une telle propriété de l'État soit en même temps la frontière provinciale. Mais le raisonnement *a priori* n'est pas nécessaire : il y a les faits. M. Wendling a publié les inscriptions de deux bornes<sup>3</sup>, placées sur la ligne même retrouvée par M. Linckenheld. Ces bornes marquent la division entre propriété privée et propriété nationale. Or la propriété nationale se trouvait à l'Ouest de cette ligne, c'est-à-dire, sur le versant occupé par cette même région des villages vosgiens.

Sur la date de leur évacuation définitive, il y a peut-être encore quelque chose à dire. La doctrine courante est celle de l'abandon lors des invasions germaniques du III<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. C'est une doctrine, qui ne laisse pas de m'inquiéter un peu. Je ne saisis pas très facilement la notion de Germains, avides de butin, se souciant des misérables masures de cette région. Certes les monnaies, trouvées dans les établissements, ne dépassent pas le III<sup>e</sup> siècle. Mais combien y a-t-il d'établissements fouillés ? et combien de monnaies ? Fuchs n'a trouvé que deux pièces, Welter très peu, Rensch, pas une seule<sup>5</sup>. Un si maigre bilan n'atteste pas grand'chose, si ce n'est qu'il y avait peu d'argent dans ces villages. Il est possible, voire même probable, que quelques villages aient été abandonnés au III<sup>e</sup> siècle ; mais des raisons d'ordre social - - abandon volontaire, transplantation forcée - - ont été des aiguillons plus puissants, peut-être, qu'une invasion barbare. De pareilles

---

1. *Geschichte des römischen Kolonates*, p. 379.

2. V. M. R. G. COLLINGWOOD, dans l'*Oxford History of England*, I, p. 224.

3. C. I. L., XIII, 11645, 11646 ; LINCKENHELD 3, p. 385.

4. GRENIER, p. 752 ; LINCKENHELD 1, p. 207.

5. FUCHS, p. 75 ; WELTER 2, p. 379, 386, 393-5, 409.



circonstances auraient provoqué l'abandon d'un, au moins, des villages britanniques<sup>1</sup>. D'ailleurs, on peut faire entrer en ligne de compte une considération en rapport, du reste, avec cette question même de date. M. A. Grenier a bien montré la différence qui se manifeste entre les établissements celtiques et ceux des barbares, et rappelé les constatations faites en Angleterre : « Les Celto-Romains habitaient et cultivaient les hauteurs... Les Anglo-Saxons, au contraire, ont mis en culture le sol des vallées. » A l'appui de sa thèse il a publié deux cartes du Wiltshire<sup>2</sup>. Mais remarquons que les conditions du Wiltshire se répètent — *mutatis mutandis* — dans les Vosges. Ici également une région spéciale de villages, une région où les établissements anciens se trouvent sans exception sur les hauteurs, tandis que les villes et les villages modernes (Lutzelbourg, Abreschviller, Walscheid) sont situés, pour la plupart, dans les vallées. Pourquoi donc M. A. Grenier est allé chercher en Angleterre la solution d'un problème gaulois ? pourquoi n'a-t-il pas simplement reproduit la carte de Reusch ? Je l'ignore, mais une explication vient à l'esprit. Les cartes britanniques accusent un contraste frappant et complet : en Alsace, il y a une opposition — Reusch l'a bien vu<sup>3</sup> — entre les établissements celtiques des hauteurs et les villages modernes d'en bas (*Taldörfer*). Mais le contraste n'est-il pas si frappant justement parce qu'il n'est pas complet : restent toujours les villages modernes sur les hauteurs — les *Bergdörfer*, comme les appelait Reusch, tels un Dabo, un Harreberg, un Hub. Mais que dire de ces *Bergdörfer* ? Pourquoi, comme le remarquent expressément Reusch et Fuchs, le *Bergdorf* de Hub rappelle-t-il si clairement le Wasserwald, tandis que les villages des vallées ne peuvent leur être comparés<sup>4</sup> ? Pourquoi ces exceptions à une règle, qui s'accuse si nettement dans le Wiltshire ?

---

1. Rotherley, où les monnaies s'arrêtent à 272 ap. J.-C., époque de pleine paix en Grande-Bretagne (PITT-RIVERS, *Excavations in Cranborne Chase*, II, p. 189).

2. GRENIER, p. 779 et fig. 264.

3. V. la carte de REUSCH I et p. 442-6.

4. REUSCH I, p. 444 ; FUCHS, p. 18 et *Beilage* 4.

Pourquoi enfin les constructeurs des *Bergdörfer*, les Germains suppose-t-on, ont-ils abandonné ici l'usage germanique, attesté de partout, de s'établir dans les vallées ? La question ainsi posée suggère sa propre réponse. C'est que les fondateurs des *Bergdörfer* ne seraient pas des Germains<sup>1</sup>, mais que dans les *Bergdörfer* la population celtique se serait conservée intacte au milieu des Germains envahisseurs, qui ont occupé à leur habitude les vallées. Ce n'est là qu'une hypothèse, bien entendu, mais c'est une hypothèse de logique qui explique les faits et n'entre pas en contradiction avec eux. Peut-être une recherche attentive des coutumes d'administration et de culture dans ces *Bergdörfer* la justifierait-elle. Cette recherche si elle en vaut la peine, je la laisse aux savants alsaciens, héritiers de la bonne tradition scientifique des trois savants, dont les noms se rencontrent si souvent dans cette étude.

C. E. STEVENS.

---

1. Les noms de lieu germaniques n'apportent guère d'objection sérieuse. Remarquez que dans le comté anglais de Devon, où un royaume celtique existait encore à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, les noms de lieu celtiques sont extrêmement rares (*English Place-Name Society, Devon*, p. XIX).

# LA TECHNIQUE DES PONTS-DE-FASCINES DE CÉSAR<sup>1</sup>

---

« Cratibus aque aggere paludem explorare atque iter munire. »

(B. G., VII-LVIII-1.)

Une première campagne de fouilles<sup>2</sup> dans les marais de la Brèche, sur le territoire des communes de Breuil-le-Sec et de Breuil-le-Vert (Oise) avait permis, en 1935, de retrouver le trajet de deux ponts-de-fascines construits par Jules César, en 51 avant J.-C., au cours de la deuxième campagne contre les Bellovaques, alors qu'il se disposait à lancer une attaque contre le « lieu élevé » de Clermont.

Les nouvelles fouilles<sup>3</sup>, entreprises sous les auspices de l'administration des Beaux-Arts, viennent de compléter les résultats acquis. Il a été possible de dégager, sur une vaste surface, les vestiges de l'un des deux ponts<sup>4</sup> (fig. 1), dans une zone où ils sont particulièrement bien conservés, et d'étudier l'œuvre en détail.

## I. — DÉTAILS DE LA CONSTRUCTION

*La travée élémentaire de XIII pieds sur X pieds*<sup>5</sup>. — L'élément fondamental et essentiel (fig. 2, 1) d'un pont-de-fascines

---

1. Complément de l'étude sur *Les ponts-de-fascines de Jules César à Breuil-le-Sec (Oise)*, dans *Revue archéologique*, 1936, I, p. 53-94.

2. Cf. mon Rapport aux Beaux-Arts du 20 août 1935.

3. Cf. *ibid.*, 3 nov. 1936.

4. Pont I (ou du Nord), rive droite, entre section de XIII pieds et section de LX pieds, dans la partie où il s'évase.

5. Il n'est question, bien entendu, que du pied romain (*pes*) voisin de 30 % (0 m. 2971).



Tracé des ponts-de-fascines sur les marais de Breuil-le-Sec et de Giencourt (Oise).



(*pontes*) est constitué par un ensemble de pièces de bois formant « travée » de XIII pieds de large (3 m. 90) sur X de long (3 m.).

A chaque extrémité, deux poutrelles, larges et minces, calées de niveau et immobilisées, à l'aide de mortaises, par des pieux spéciaux, assurent l'horizontalité parfaite de



Fig. 1. — Vestiges du pont Nord (grand dégagement de septembre 1936).

l'élément. Sur elles, maintenus en place par des piquets d'un autre genre, 14 longerons sont disposés parallèlement, à 1 pied d'intervalle (d'axe en axe). De grosses planches plates, placées transversalement côte à côte, recouvrent les longerons. Au-dessus un tapis de clayonnage, puis une couche de sable égalisatrice.

Les travées élémentaires sont groupées (fig. 2, 11) en longueur et en largeur pour former soit des ponts-longs (*pontes longi* de XIII pieds) soit des ponts-larges (entre XIII et LX pieds). Le dispositif se prête à de multiples combinaisons ; il est extrêmement souple et répond essentiellement à des

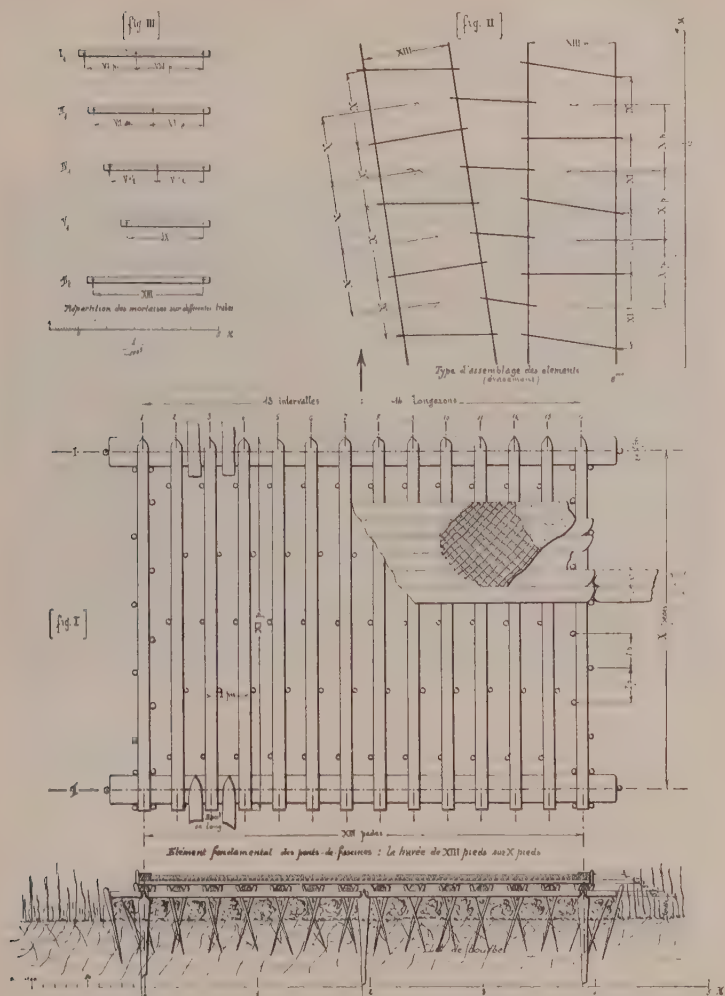


Fig. 2. — La travée élémentaire.

nécessités militaires. Tous les 3 mètres, on peut changer de direction — incliner fortement à droite ou à gauche, grâce à la disposition et à la forme terminale des longerons. On peut, par conséquent, autant qu'on le désire, transformer le tracé rectiligne en ligne brisée, courbe ou sinueuse, avec la plus



Fig. 3. — Une travée. Au premier plan, débris de bois hors-pont. (La tête de pieu, à gauche, est moderne.) Au deuxième plan, le premier élément avec ses deux *trabs* et les restes de ses quatorze longerons parallèles. On voit, au centre droit, une fausse *trabs* sous les premiers longerons ; au centre gauche, derrière les deux premiers longerons, les extrémités émergentes d'une fascine. En arrière-plan, deuxième et troisième élément.

grande facilité et la plus grande rapidité. Ce n'est pas là la moindre originalité de ces ponts si savamment conçus.

Dans les ponts-larges, on établit sur les côtés deux travées élémentaires qui jouent le rôle de fermes de bordure, et on remplit ensuite par d'autres éléments le vide intermédiaire<sup>1</sup>.

1. Le passage d'une section à une autre s'effectue donc sans transition brusque. Cette nouvelle notion a permis de compléter un détail du tracé. En réalité, il n'y a

Là encore la forme terminale des traverses a été étudiée pour faciliter le raccordement.

La longueur *constante* (X pieds) des travées doit être comptée de centre à centre (point d'intersection des diagonales), car les poutrelles consécutives — nous le verrons plus loin — ne sont pas parallèles, bien que régulièrement disposées<sup>1</sup>.

*Les poutrelles (TRABES).* — Les poutrelles ou *trabes* sont



Fig. 4. — Vestiges d'une travée élémentaire. — Troncs de renforcement. Restes de longerons. Débris de traverses. Fragments de clayonnage. Piquets de longerons. Pieux de poutrelles. Au fond, morceaux de sablière encore maintenus par les piquets. A droite, *trabs* arrière intacte, en place et de niveau. A gauche, sous le fil, reste de la *trabs* avant.

un peu plus longues que la largeur de la travée élémentaire : elles débordent d'environ 20 cm. de chaque côté.

Débitées dans de gros troncs d'arbres fendus, dont elles conservent la forme (fig. 9, 1), elles ont, en moyenne, de

---

pas de pont de XXX pieds (ce n'est qu'une moyenne) : le pont initial de XIII pieds continue au delà de la rivière mais il s'élargit progressivement (d'un côté seulement) pour atteindre la largeur de LX pieds.

1. Fig. 1, II.



20 à 30 cm. de large — jamais moins de 15 (1/2 pied) — afin d'assurer une bonne surface d'appui aux extrémités des longerons. Leur épaisseur est de 3 cm. 5. Elles possèdent des mortaises dans lesquelles viennent s'adapter les têtes pointues, jouant le rôle de tenons lâches, des gros pieux faits exprès pour elles.

La longueur normale d'une *trabs* pour pont de XIII pieds oscille autour de 4 m. 30, mais il existe tout un jeu de *trabes* permettant l'emboîtement et le raccordement des éléments sur les ponts plus larges (fig. 2, III).

La dimension caractéristique d'une *trabs* réside dans l'intervalle entre ses deux mortaises d'extrémité et non dans sa longueur totale.

Dans les ponts-larges, les poutrelles sont parallèles non pas deux à deux mais de deux en deux (fig. 2, II). Leur écartement est alternativement de IX pieds (2 m. 70) d'un côté, XI pieds (3 m. 30) de l'autre. Ce dispositif semble avoir pour but de faciliter l'accouplement en largeur des éléments, tout en donnant plus de robustesse à l'ensemble de la surface. Et, — comme tout a été prévu, — sur les bords extérieurs, dans les intervalles de XI pieds, on trouve une fausse demi-*trabs* intermédiaire chargée de soulager la portée trop longue des derniers longerons (fig. 3).

*Mortaises et encoches.* — Seules de toutes les pièces du pont, les *trabes* sont pourvues de mortaises. Une poutrelle normale en comporte généralement trois : une à chaque bout, une au milieu (fig. 9, I ; 2, III ; 9, II).

Quelquefois les mortaises sont remplacées par des encoches rectangulaires à mi-bois qui devaient faciliter la mise en place des *trabes*.

D'autre part, leur répartition, en nombre ou en position, paraît assez inégale, mais il y a toujours entre elles un nombre régulier de pieds romains : des poutrelles longues n'ont que deux mortaises alors que de courtes en ont trois ; dans d'autres cas, les mortaises d'extrémité ne sont pas symétriques par rapport à la mortaise centrale.

Taillées avec un instrument analogue au bédane, les

mortaises bien conservées sont rectangulaires ou carrées, de 8 cm. environ de côté.

*Longerons (DERECTÆ MATERIÆ).* — Les longerons (*DERECTÆ MATERIÆ*), prélevés également dans des troncs fendus — mais ceux-ci plus petits — ont habituellement XI pieds (3 m. 30) de long (fig. 9, III).

Leur épaisseur est de 5 cm. et leur largeur moyenne de 10 cm. Comme les poutrelles, ils diminuent de largeur d'un bout à l'autre.

L'extrémité dans le sens du pont est taillée en pointe arrondie (fig. 9, IV, 2) pour augmenter le jeu entre les queues des deux longerons de la travée suivante et faciliter les mouvements tournants du tracé.

Le longeron repose sur la *trabs* d'avant sans la dépasser. En arrière, au contraire, il déborde s'il se trouve du côté de l'écartement de IX pieds.

La plupart des longerons ont une section semi-circulaire car ils proviennent d'arbres de faible diamètre. Quelques-uns, tirés de troncs plus forts, présentent une section rectangulaire ; leur extrémité avant, au lieu d'être taillée en pointe, est alors à pans coupés (d'un côté au moins) pour permettre le jeu dont il a été parlé plus haut.

Les longerons sont tous tournés dans le même sens.

Chaque fois que l'un d'eux offre une résistance plus faible (nature du bois, défaut, déformation de l'arbre dans lequel on l'a taillé), il est renforcé par un longeron-jumeau qui vient en supplément du nombre ordinaire et modifie, tant soit peu, la régularité des intervalles.

*Enture à mi-bois.* — Quelques longerons, trop courts pour atteindre leur portée, sont prolongés à l'aide d'un assemblage dit « enture à mi-bois » (fig. 10, 1), placé « sur la tranche », par conséquent dans la position de meilleure résistance<sup>1</sup>.

L'enture à mi-bois des ponts de Breuil diffère de l'enture

---

1. Les liens ou frettes maintenant de tels assemblages avaient disparu dans les exemples rencontrés de sorte qu'il n'a pas été possible de connaître leur nature.

moderne en ce sens que l'about est taillé en sifflet, — d'où plus de souplesse et meilleur serrage.

Bien qu'on ait trouvé des longerons ainsi assemblés au milieu d'une travée, je crois, d'après les observations des fouilles précédentes, qu'ils étaient destinés à servir de sablières (pièces



Fig. 5. — Longerons. Une pièce intermédiaire, dont les traces ne sont pas visibles sur la photographie, corrigeait le défaut du longeron de droite de la tranchée du premier plan.

Les *trabes* de niveau se distinguent nettement dans la fosse qui fait suite.

analogues en tous points, d'ailleurs, aux autres longerons) et qu'il y a là une anomalie due à la précipitation du travail.

*Madriers du plancher* (LONGURII). — Les madriers transversaux (*longurii*), qui, selon l'expression de Peigné-Dela-court<sup>1</sup>, « ressemblaient — au fond des fosses — à des traverses

1. PEIGNÉ-DELACOURT, *Étude nouvelle sur la campagne de J. César contre les Bellovaques*, Senlis, 1869, p. 22.

de chemin de fer », sont des planches de 2 cm. 7 d'épaisseur d'une largeur moyenne de 15 cm. Leur longueur habituelle sur les ponts de XIII pieds était de 3 m. 90 (fouilles de 1868)<sup>1</sup>.

Les fouilles de 1935 et 1936 n'ont pas permis d'en retrouver d'entières. Il est difficile de savoir si, sur les ponts plus



Fig. 6. — Vestiges du plancher.

larges<sup>2</sup>, la longueur restait constante : — je ne le pense pas ; il devait y avoir plusieurs formats.

Beaucoup de madriers sont constitués par des dosses, car rien n'a été perdu dans l'utilisation des arbres abattus pour la construction des ponts.

Leur coupe terminale se présente sous une forme caractéristique, toujours la même (fig. 9, iv, 1) ; elle est arrondie d'un côté de manière à permettre le raccordement le meilleur avec le madrier placé en bout, même s'il n'est pas dans le prolongement du premier (changement de direction).

1. DU MÊME, p. 23 ; planches I et II.

2. Le plancher, partie la plus haute des ponts, est aussi la moins bien conservée car non seulement elle était la plus fragile et la plus attaquable, mais il semble aussi qu'elle n'ait pas toujours été recouverte par la tourbe qui s'est arrêtée à peu près à son niveau initial.

Toutes ces planches ont été fendues très habilement, avec beaucoup de régularité, dans des troncs d'arbres par le même processus que pour les *trabes* et les longerons.

*Clayonnage supérieur* (CRATES SUPERIORES). — Il est difficile également de savoir si le clayonnage supérieur était tressé ou s'il était simplement fourni par une couche uniforme de brindilles de bois. On n'en retrouve que des débris plus

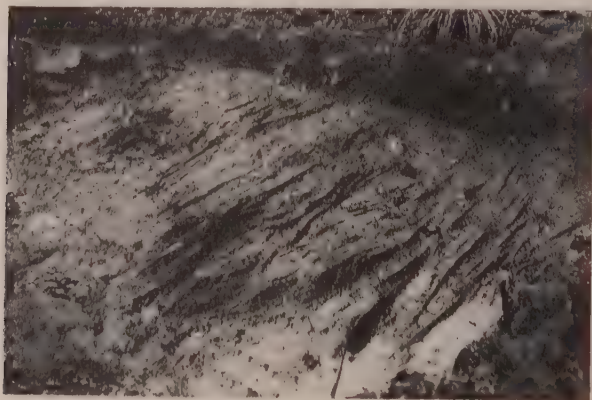


Fig. 7. — Clayonnage supérieur.

rare encore que ceux du plancher. Certains paraissent tressés (fig. 10, 4) mais la règle ne semble pas générale. On a dû utiliser des claies ordinaires de parapet préparées d'avance, et celles-ci faisant défaut, on leur a substitué un simple jeté de menues branches. C'est sous cette forme qu'a été découverte, au cours des dernières fouilles, une importante surface du tapis (fig. 7). Elle était située près de la section de 18 mètres par conséquent du côté de l'extrémité du pont. Tous les autres fragments donnant l'aspect de tresses *en diagonale*, furent rencontrés en degà<sup>1</sup>.

1. Il est donc probable que l'observation de PLESSIER (fouilles de 1868) était juste. Un clayonnage tressé figure sur ses dessins reproduits (*Rev. arch.*, 1936, 1, p. 78). La tresse est en long mais sa représentation est purement schématique.



Le clayonnage-jeté est formé de brins d'environ 1 cm. de diamètre, disposés transversalement. Sa couche, mince, n'atteint pas 2 cm. d'épaisseur.

Les débris infimes de clayonnage-tressé, remarqués sur le pont II comme sur le pont I, en 1935 et 36, comportent des brins plus forts (2 cm. à 3 cm.)<sup>1</sup>.

*Sable de couverture.* — Pour égaliser les aspérités du plan-



Fig. 8. — Lignes de piquets des sablières internes dans la partie médiane du pont Nord.

cher, les Romains ont recouvert les ponts d'une couche de sable que les lavages réitérés produits par l'épuisement des eaux<sup>2</sup> au cours des travaux de 1936, ont mis surabondamment en évidence ; et il n'est pas possible de supposer, avec Peigné-Delacourt<sup>3</sup>, que la surface des ponts était recouverte de mottes de gazon, d'autant plus que le sable n'est pas terreux comme le croyait cet auteur.

1. PEIGNÉ-DELACOURT (*loc. cit.*, p. 23) avait vu aussi un « fort clayonnage ».

2. Les vestiges se trouvent noyés dans la nappe d'eau souterraine. On ne peut travailler sur eux qu'avec le concours d'une pompe puissante.

3. *Loc. cit.*, p. 24.

La couche a 5 cm. d'épaisseur (clayonnage compris). C'est un sable blanc très fin. Il provient du « Val de Nointel », où on le trouve au pied du « Bois-des-Côtes ». C'est le même que celui qui fut beaucoup recherché autrefois, à cause de sa grande pureté, par les faïenceries disparues de la région. Il a donc été prélevé, comme tous les autres matériaux<sup>1</sup> des ponts sur la rive gauche de La Brèche (côté Romain) et ne peut être confondu avec les divers échantillons de la rive droite (côté Bellovaque) auxquels nous avons eu soin de le comparer.

*Pieux et piquets.* — Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les innombrables piquets qui se trouvent *au-dessous* du tablier ne jouent aucun rôle dans la sustentation des ponts. Ils ont seulement pour but de maintenir les pièces en place.

J'avais déjà pu établir, au cours de mes recherches antérieures<sup>2</sup>, qu'ils jouaient le rôle de clous et non celui de pilotis. Les fouilles de 1936 ont permis de connaître, en outre, le rôle précis des différents types rencontrés et d'avoir enfin l'explication de ce mode énigmatique d'enfoncement qui ne laissait subsister aucune trace de choc.

Il y a quatre catégories fondamentales de pieux ou piquets :

1. Les *pieux de TRABES* (à tête pointue) (fig. 9, iv, 3, β). — Ce sont les plus gros et, en général aussi, les plus longs, car les *trabes*, dont le rôle est de maintenir l'horizontalité des ponts, doivent être solidement arrimées.

Ils ont cette coupe pyramidale si étrange, surmontée d'une grosse tête terminée en pointe, que j'ai déjà décrite à plusieurs reprises dans différents rapports ou mémoires.

Dans les sondages de détermination du tracé<sup>3</sup>, on s'étonnait de leur rareté<sup>4</sup>. Il n'y en a, en effet, que 3 au maximum par *trabs* et, comme les *trabes* sont tous les 3 mètres, il faut

1. Cf. G. MATHIERAT, *Les ponts-de-fascines de Jules César à Breuil-le-Sec*, dans *Rev. arch.*, 1930, I, p. 66.

2. Cf. *loc. cit.*, p. 79.

3. Fouilles de 1935.

4. J'en avais même fait chercher en vain, l'an dernier, sur le pont I.

dans un sondage, tomber juste à l'aplomb d'une mortaise de l'une d'elles pour en rencontrer un.

Les pieux de *trabes* ont une section moyenne de 11 cm. de

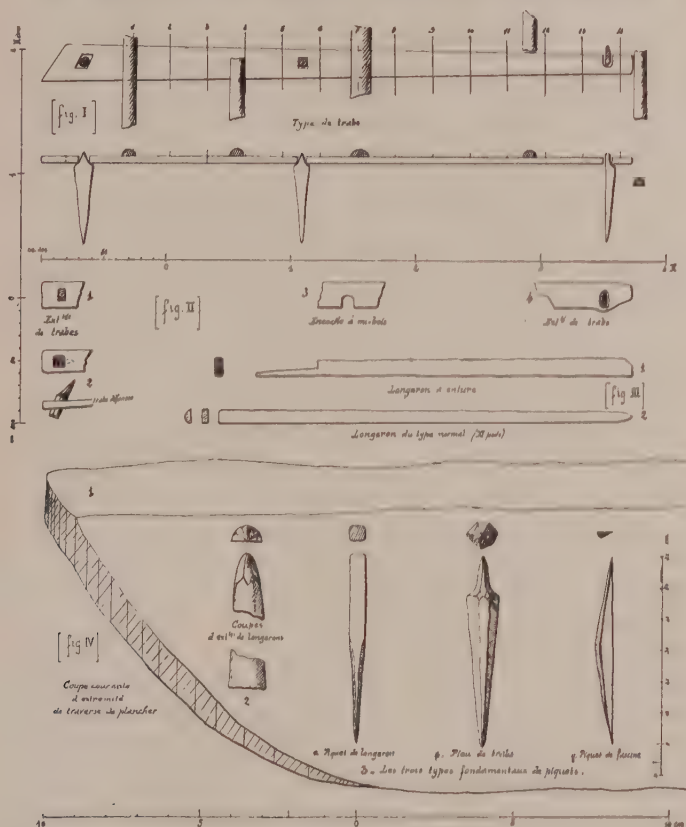


Fig. 9. — Types de pièces normales.

diamètre au renflement. Leur longueur est de 2, 3 et 4 pieds.

La forme très spéciale des têtes a été étudiée en vue d'une double opération, rapide et silencieuse : engagement facile dans les mortaises et enfoncement par pression. Lorsque

l'ensemble de la poutrelle et de ses pieux était dressé en place — pointes des pieux dans les mortaises — il suffisait que plusieurs hommes appuient simultanément sur la poutrelle pour obtenir, jusqu'au niveau voulu, la pénétration des pieux dans la tourbe, grâce à leur collet plus large que les mortaises.

II. Les *piquets de longerons* (à poignée) (fig. 9, iv, 3, α). — Ces piquets, beaucoup plus minces (4 à 6 cm. de diamètre), présentent d'un bout une sorte de manche assez long, de l'autre une pointe très allongée. Leur gamme de longueurs est : 2, 2 1/2, 3, 3 1/2 et 4 pieds. Les plus répandus sont ceux de 2 et 3 pieds. Ils servent à fixer les longerons. On les enfonce facilement à la main, grâce à leur poignée. Le long des sablières (ou longerons de bordure), ils sont uniformément répartis tous les pieds, le long des longerons ordinaires tous les deux pieds (fig. 2, 1). Leur nombre, on le conçoit, est énorme.

III. Les *piquets de fascines* (à double pointe)<sup>1</sup> (fig. 9, iv, 3, γ). — Terminés à chaque bout par des pointes effilées, ils n'ont, en général, que 2 pieds de long, et servent à « épinglez » les fascines sur la tourbe. On les rencontre en bordure des ponts.

IV. Les *piquets de calage*. — Ce sont les plus courts — en 1 ou 2 pieds, pas davantage — et leur diamètre n'excède pas 4 cm. Il y en a de deux sortes.

Les uns ont beaucoup d'analogie avec les piquets de longerons.

La tête est à poignée ou à biseau. Dans le premier cas, ils sont enfoncés, sous un grand angle, à frottement dur contre les autres piquets pour les empêcher de bouger ; — dans le second, ils les soutiennent à la façon d'un étau.

Les autres (fig. 10, 5) sont très plats, plus larges qu'épais. On les a glissés le long de certains piquets pour augmenter l'adhérence.

Il existe de nombreuses combinaisons de ces différents piquets de calage, rarement employés seuls. Ils forment de curieux groupes (fig. 10, 8) destinés à immobiliser un piquet principal dans ce milieu essentiellement mou qu'est la tourbe.

*Types particuliers de piquets :*

Parmi les quelques types spéciaux, employés par exception et constituant des spécimens à peu près uniques, il faut citer :

1<sup>o</sup> Le *pieu à fourche* (fig. 10, 6), supportant une sablière dans le prolongement d'une *trabs* trop courte ;

2<sup>o</sup> Le *pieu plat à clavette* (fig. 10, 7) jouant le même rôle que le pieu pyramidal, et trouvé à l'aplomb d'une encoche de poutrelle. Il est percé d'une mortaise munie d'un gros tenon

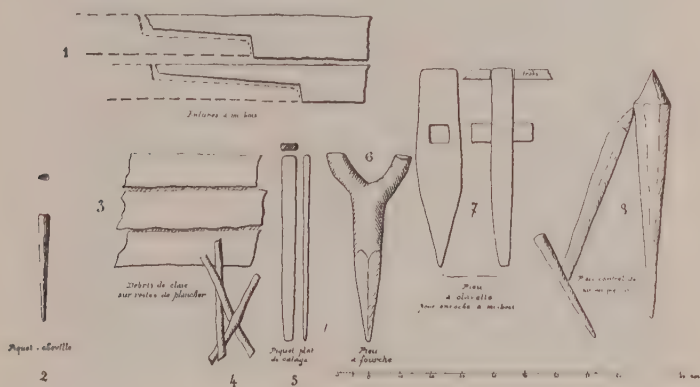


Fig. 10. — Pièces diverses ou exceptionnelles.

dépassant. Cette espèce de clavette ne supportait pas la poutrelle : elle servait donc à enfoncer le pieu à l'aide des deux mains ; elle devait aussi arrêter la pénétration dans le milieu portant, en suppléant à l'insuffisance de frottement dû au manque d'épaisseur de la pièce ;

3<sup>o</sup> Le *pieu-clavette* (fig. 10, 2) conique, à section circulaire, petit (1 pied), mince (diamètre : 2 cm.).

Tous les pieux ou piquets sont taillés d'une façon remarquable. Ils ont été faits en série sur des longueurs données. Les plus courts ont 1 pied (0 m. 30), les plus longs 4 pieds (1 m. 20). Il existe une série dans chaque type. Elle était nécessaire puisqu'on voulait maintenir l'horizontalité des



ponts sur un lit de tourbe irrégulier et de résistance variable qui exigeait une épaisseur plus ou moins grande de la couche de fascines.

La taille effilée, spéciale, de tous les piquets permettait de les enfoncer facilement sans le secours d'une masse.

*Lit de fascines* (CRATES INFERIORES). — On ne peut examiner comme on le voudrait le lit de branchages minces,

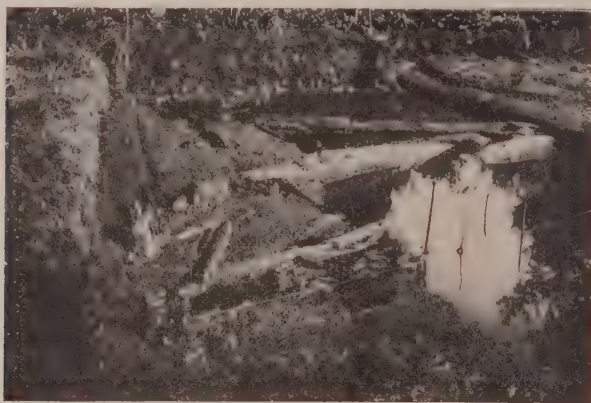


Fig. 11. — Renforcement de la couche portante de fascines par des troncs d'arbres.

aujourd'hui enfoui dans la tourbe, qui supportait le tablier.

Le dégagement des branches entremêlées étant impossible par suite du défaut de consistance des bois pourris, il faut se rabattre sur l'étude des coupes. Cependant, une bonne partie d'une fascine et quelques extrémités émergentes de certaines autres ont pu être dénudées en surface, cette année.

Les fascines sont disposées dans le sens du pont. Elles semblent se présenter sous l'aspect de fagots assez minces de 4 pieds (1 m. 20) de long, constitués de branches de 2 à 4 cm. de diamètre, munies de feuilles.

Le lit en paraît très irrégulier — tout dépendait de la surface plus ou moins accidentée de la tourbe au moment de

la construction. Il est peu épais, 20 à 30 cm. au maximum dans la région du grand dégagement de 1936 où la majorité des piquets de longerons (et même des pieux de *trabes*) ne dépassent pas 2 pieds.

La couche de fascines est renforcée de gros troncs d'arbres sur certains points où la tourbe était plus mouvante. Un exemple très curieux de ce renforcement existe dans la partie gauche de l'une des travées dégagées. Le pont aurait été complètement englouti en cet endroit si la présence de troncs longitudinaux n'avait empêché l'accident. Comme les troncs sont médians, les bords seuls de la travée élémentaire ont cédé : la *trabs* arrière se trouve maintenant incurvée en arc de cercle ; son centre est resté au niveau primitif mais, sous la charge, les mortaises d'extrémité ont éclaté et les pieux de fixation sont passés au travers de la pièce.

Les troncs de renforcement, disposés soit en long, soit en diagonalé, ont une vingtaine de centimètres de diamètre.

## II. — CARACTÈRES PARTICULIERS DES PONTS

*Métrologie*<sup>1</sup>. — Le grand dégagement de 1936 a fait ressortir, avec plus de vigueur encore, l'extraordinaire souci de méthode qui a présidé à l'établissement des ponts.

Il m'a été possible de mesurer un grand nombre de pièces ou d'intervalles. J'ai pu ainsi m'assurer, d'une manière très précise, que le pied romain (*pes*) avait bien été, *partout* et *dans tous les cas*, l'unité de mesure employée par les constructeurs.

*Horizontalité*. — La mise au jour d'une large surface des vestiges devait ménager une nouvelle surprise : c'est la parfaite horizontalité initiale des ponts.

La plupart des *trabes*, bien ancrées n'ont pas bougé : elles sont encore *de niveau* malgré l'effondrement et la dislocation du reste de l'œuvre, provoqués tantôt par la ruine,

---

1. Cf. G. MATHERAT, *loc. cit.*, p. 74.

tantôt par les affaissements partiels du lit de tourbe.

La nappe d'eau qui, dans la fouille recouvrait chaque jour complètement les vestiges et qu'il fallait épuiser pour pouvoir travailler, fournissait un excellent moyen de constater et de vérifier le fait : il est hors de doute que les Romains se sont servis du *niveau* pour dresser ces ponts-de-fascines.

S'ils l'ont fait, c'est qu'ils avaient besoin d'avancer sur eux des machines assez peu souples : les restes de *vinca*<sup>1</sup> que nous avons découverts en sont la preuve.

Le souci de l'horizontalité fut poussé très loin. Non seulement les *trabes* étaient toutes dans un même plan, mais les bois qu'elles supportaient avaient tous la même épaisseur : même épaisseur des longerons (5 cm.), même épaisseur des madriers du plancher (2 cm. 7), répartition très égale du clayonnage supérieur, couche de sable uniforme (5 cm.).

*Légèreté des ponts.* — Malgré l'immense quantité de bois employé<sup>2</sup>, les ponts-de-fascines n'en sont pas moins une œuvre très légère qui, par conséquent, ne visait aucune durée dans le temps.

Le tablier, charpente et couverture de sable comprises, atteignait à peine 15 cm. d'épaisseur<sup>3</sup>.

Celle-ci semble bien avoir été proportionnée à la charge qu'on voulait faire supporter à l'œuvre (cavalerie, machines, soldats pesamment armés), charge de l'ordre de grandeur de 150 à 200 kilos au maximum par mètre carré.

Les fascines constituant la couche portante, leur présence enrayait la flexion des longerons, donc point n'était besoin de donner à ceux-ci une haute section. On a eu grand soin, d'ailleurs, de parer à leur rupture éventuelle soit par le renforcement de la couche portante à l'aide de troncs d'arbres, soit par l'adjonction des fausses *trabes* dans les portées trop longues, soit par un calage des plus soignés.

---

1. V. *infra*, p. 50.

2. Cf. G. MATHERAT, *loc. cit.*, p. 65, 4.

3. La hauteur totale de la chaussée de bois, au-dessus du marais, ne devait pas dépasser de beaucoup 30 %.

Un pont léger était une économie de main-d'œuvre et de temps, mais il y avait aussi intérêt à ne pas l'alourdir pour l'empêcher d'enfoncer dans la tourbe par sa propre masse. Là encore apparaît la logique des constructeurs.

*Momentanéité.* — Si l'état manifeste d'abandon et de ruine, l'absence de toutes traces de réparation ou d'entretien, la pénurie extrême de mobilier, constatés en 1868 et en 1935, permettaient déjà d'affirmer<sup>1</sup> que les ponts n'avaient servi qu'une fois, la découverte récente d'une machine de guerre<sup>2</sup> abandonnée sur le premier pont vient singulièrement renforcer cette affirmation.

*Construction précipitée.* — J'avais déjà fait remarquer antérieurement que les ponts-de-fascines de Breuil avaient été établis en hâte<sup>3</sup>, car, dans une œuvre aussi méthodique, aussi régulière, où chaque chose doit être à sa place, la moindre anomalie suppose une précipitation, et il y en a plusieurs.

Voici une preuve nouvelle, bien spécifique, du fait. Certaines *trabes*, destinées de toute évidence (de par leurs dimensions) à la partie médiane du pont I, après le passage de la rivière, se trouvent soigneusement fixées dans la partie gauche où elles sont trop courtes. Il est probable que, par suite d'une fausse manœuvre des équipes de travailleurs (ou par suite d'un accident), elles n'ont pu arriver sur place dans l'ordre prévu : pour ne pas arrêter le mouvement, on a passé outre en comblant les lacunes par des moyens de fortune à portée de la main (calage, pieu à fourche). Il est certain que, si les circonstances l'avaient permis, les constructeurs auraient pris le temps d'éviter ce vice de construction, préjudiciable à la stabilité et à la durée du pont.

### III. — DÉCOUVERTES SPÉCIALES

*Projectiles.* 1<sup>o</sup> *Pierres de jet.* — Il ne fait plus aucun doute que les ponts ont été « mitraillés » au cours de la construction

1. Cf. *loc. cit.*, p. 67-68.

2. V. *infra*, p. 51.

3. *Loc. cit.*, p. 68, 1.

et pendant le passage des troupes. La présence de silex épars, provenant tous de la rive droite (côté ennemi), continue<sup>1</sup> à en faire foi. On en trouve un peu partout, exclusivement au niveau des bois — certains incrustés dans les fascines — assez disséminés du reste (3 par 15 m<sup>2</sup> en moyenne dans la zone des fouilles de 1936). Leur nombre augmente lorsqu'on se rapproche de l'extrémité des ponts.

Sans taille, tous de grosseur moyenne, ils représentent les *lapides* lancées par les Gaulois (César en parle à plusieurs reprises). Parmi eux, quelques galets ronds (rares). Ce sont les seules pierres que l'on trouve sur les ponts.

2<sup>o</sup> *Glandes incendiaires gauloises*. — J'avais signalé l'an dernier la présence assez étrange de certains morceaux d'argile cuite de forme spéciale et de la grosseur habituelle des pierres de jet parmi les débris de charbon d'une partie incendiée du pont 1<sup>2</sup>. D'autres traces d'incendies partiels, *antérieurs* à l'envahissement des vestiges par la tourbe, ont été constatés cette année. On a trouvé, *dans l'une de ces zones, au niveau des bois brûlés*, une glande d'argile<sup>3</sup>, *enveloppée de tourbe*, dont la position, la forme et la structure ne laissent plus aucun doute sur son identification.

C'est bien une de ces « *fusili ex argilla glandes* » dont parle César (B. G., V-XLIII-1).

Il n'y a pas d'argile dans la vallée calcaire où gisent les ponts et il faut aller assez loin pour en trouver.

La glande a été façonnée *à la main* en forme de poire. L'argile ferrugineuse cuite laisse voir, par une cassure, les traces d'un corps combustible brûlé, mélangé, inclus, ou malaxé avec elle. Je ne crois pas que ce soit de la houille comme le supposait Napoléon III. Le terme *fusili* et l'aspect du résidu me portent plutôt à envisager un mélange à base de métal pulvérulent. En tout cas, l'idée des auteurs qui ont

---

1. *Loc. cit.*, p. 76.

2. *Ibid.*

3. Au Musée des Antiquités nationales.



supposé que les glandes incendiaires gauloises étaient des balles creuses, doit être rejetée.

*Fer à cheval.* — Le seul objet trouvé dans la couche archéologique, au cours des récentes fouilles, est une moitié de fer à cheval<sup>1</sup>, du type ordinaire à clous, incrustée d'une gangue calcaire et enrobée dans la tourbe. Il reposait sur l'une des poutrelles du pont. C'est un fer mince, usagé, de petit module (11 cm.), analogue à ceux très nombreux, rencontrés sous les chaussées romaines de la région<sup>2</sup>.

Brisé au niveau de la pince, il fut perdu, sans doute, lors du passage de la cavalerie sur le pont. Il n'est pas sans intérêt de rappeler, au sujet de sa petite dimension, que César avait remonté sa cavalerie en chevaux d'Espagne, peu de temps avant la 2<sup>e</sup> campagne contre les Bellovaques<sup>3</sup>.

Si on le rapproche des deux éperons sans molette déjà découverts (un sur chaque pont), ce fer, insignifiant en soi, constitue un nouveau témoignage d'une certaine importance en faveur des ponts-de-fascines de Breuil<sup>4</sup>.

*Baraque d'approche* (VINEA). — Au cours du dégagement de 1936, des débris de bois, différents de ceux du pont, apparurent sur une partie du tablier qu'ils cachaient aux regards. Bien que de même facture, les pièces dans l'ensemble, étaient plus légères, plus travaillées. On trouvait, parmi elles, des planches minces et larges, des madriers équarris à mortaises nombreuses, de petits leviers, des coussinets taillés à plein bois, des fragments laissant voir l'empreinte de clous, etc. L'enlèvement méthodique des couches successives démontra qu'on était en présence d'une machine que l'abondance des bois de charonnage et certains détails faisaient prendre *a priori* pour un véhicule. Une étude plus approfondie, tenant compte

1. Au Musée des Antiquités nationales.

2. Cf. à ce sujet, *Bull. Antiq. de France*, 1935, p. 196.

3. B. G., VII, LV, 3.

4. Il prouve aussi, une fois de plus, malgré certaines affirmations retentissantes, que la ferrure à clous telle que nous l'utilisons encore, était bien connue de l'antiquité classique puisque les armées de César en faisaient usage.

de l'emplacement des nouveaux vestiges, de la position relative des différents débris, de leurs dimensions, me permit d'établir, grâce aux renseignements des auteurs antiques, qu'il s'agissait d'une de ces baraques d'approche roulantes, dites *vineæ*, servant à protéger les pontonniers et sapeurs romains lorsqu'ils édifiaient un pont ou une terrasse (fig. 12).



Fig. 12. — Débris d'une *vineæ* sur le tablier du pont Nord.

Les restes se trouvaient effectivement sur la partie droite du pont le plus proche de l'ennemi, par conséquent du côté de celui-ci. Les morceaux correspondaient bien, comme aspect et dimensions, aux différents éléments de ces machines spéciales, utilisées abondamment par César et décrites surtout par Vitruve, Végèce, Apollodore de Damas<sup>1</sup>.

La machine était construite « e lignis levioribus »<sup>2</sup>. Elle

---

1. Cf. VITRUVÉ, X, XIV ; VÉGÈCE, IV, 15 ; APOLLOD., in *Poliorecétique des Grecs* de Wescher, p. 141, 208 ; cf. aussi PLAUT, *Mil. gl.* ; CIC., *ad fam.* ; CÆS., *B. G.*, *B. C.* ; TIT. LIV. ; LUCAN ; SIL. ITAL. ; etc. — VITRUVÉ donne le nom des pièces ; VÉGÈCE les dimensions ; APOLLODORÉ les dessins (qu'on trouve aussi dans HÉRON DE CONSTANTINOPLE).

2. VÉG., *Mil.*, IV-15.

n'était couverte de bois que d'un côté et sur le toit : les planches minces (2 cm. à peine) recouvraient, en effet, la charpente effondrée ; il y en avait davantage à droite qu'à gauche, on en trouvait même sur le bord du pont.

Les bois de la charpente gisaient dans deux sens principaux : les uns étaient longs, les autres courts.

On releva parmi eux de petits leviers, — *vecles* de manœu-

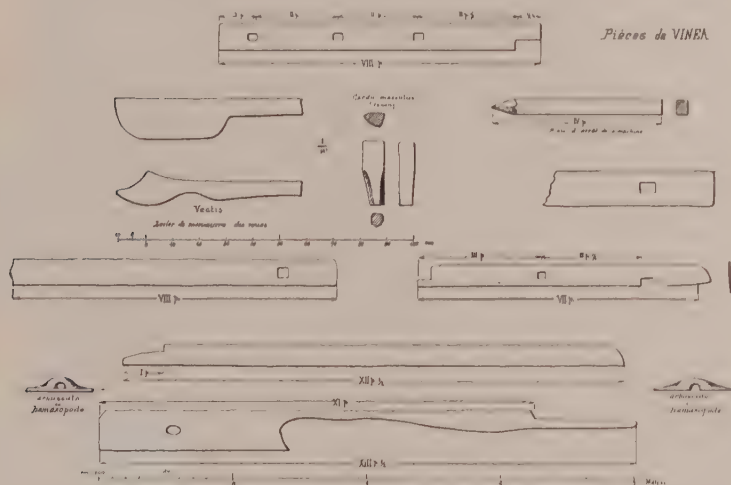


Fig. 13. — Types de pièces de *vinea*.

vre des roues ; — un pieu d'arrêt de la machine ; — et au-dessous, trois *arbusculæ* — ou mieux *hamaxopodes* — (coussinets d'essieux), pièces caractéristiques (fig. 13).

D'après l'examen des pièces, les dimensions de cette *vinea* devaient être : hauteur : VIII pieds (2 m. 40) ; largeur : VII pieds (2 m. 10) ; longueur : XIII pieds (3 m. 90).

Elle était un peu plus courte que celle de Végèce : « *alta pedibus octo, lata pedibus septem, longa pedibus sexdecim* »<sup>1</sup>.

1. VÉG., *Mil.*, IV-15.

Il est fort probable que les vestiges de cette baraque ne sont pas les seuls qui subsistent sur le premier pont-de-fascines de Breuil.

Leur présence autorise à compléter le texte laconique « *pontibus palude constrata* » (B. G., VIII-XIV-4) par la phrase plus explicite « *primo uineas agere, cratibus atque aggere paludem explere atque iter munire* » (B. G., VII-LVIII-1) car, en lançant des « *pontes* » sur les marais de La Brèche (2<sup>e</sup> campagne contre les Bellovaques) César a dû effectuer la même opération que Labienus dans les marais d'Essonne (?) (campagne contre les Parisiens).

En apportant de nouvelles preuves, toujours concordantes, en faveur du rôle historique, joué par les ponts-de-fascines de Breuil-le-Sec-Breuil-le-Vert, les fouilles de 1936 ont permis de répondre à toutes les questions soulevées par les études antérieures. Et l'on peut dire, je crois, sans exagération que les « *pontes* » des commentaires dont on se faisait une idée plus ou moins exacte sont, maintenant, choses bien connues<sup>1</sup>.

Georges MATHERAT.

---

1. V. au Musée des Antiquités nationales la collection des pièces recueillies.

## VARIÉTÉ

---

### Matériaux nouveaux pour l'étude de la civilisation lacustre.

Le dernier fascicule des *Cahiers d'Archéologie et d'Histoire d'Alsace*<sup>1</sup> contient un important article intitulé *Les palafites préhistoriques à radcaux flottants et fixes de la Schiltigheimermatt près de Strasbourg*. Au rapport de fouilles présenté par MM. Charles Goehner et Paul Amiet, ingénieurs de la ville de Strasbourg, est joint un commentaire archéologique dû à M. R. Forrer, le savant conservateur du Musée Préhistorique au Palais Rohan de Strasbourg.

La précision des constatations et l'importance des conclusions qu'elles ont permises font de cette étude, que nous nous proposons d'analyser ici, une contribution de premier ordre à la connaissance des habitats pré- et protohistoriques dans l'Est de la Gaule.

Préoccupée de parer aux inondations que cause dans la région de Strasbourg les crues simultanées de l'Ill et de la Bruche, la direction des travaux de la ville décida, en 1934, la construction d'un canal de dérivation contournant l'agglomération par l'Ouest et le Nord. C'est lors du creusement du tronçon aval de ce canal, dans un terrain appelé la Schiltigheimermatt — ou plus brièvement Schiltigmatt — situé entre la commune de ce nom et la ville de Strasbourg, que furent mis au jour les dits vestiges d'habitations.

D'aspect pauvre et dans un état de conservation précaire, ces vestiges auraient disparu sous la pioche des terrassiers si les travaux n'avaient pas été dirigés par un collaborateur du Musée Préhistorique de Strasbourg, M. Goehner, connu par ses recherches sur le réseau routier et les ouvrages d'art romain dans le Bas-Rhin, aidé en la circonstance par M. Amiet.

Dans la région de la Schiltigmatt, le creusement du canal, large ici de 35 mètres, fut compliqué par le niveau assez élevé de la nappe souterraine. Afin de pouvoir occuper un plus grand nombre de chômeurs, on renonça à travailler au moyen de dragues et l'on conçut le projet d'abaisser, d'environ 0 m. 90, le niveau de la nappe souterraine au moyen de pompes puissantes. Le canal a pu être ainsi entièrement

---

1. Publiés par la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, sous la direction de M. R. FORRER, fascicule n<sup>os</sup> 101-104, 1935-36, XXVI<sup>e</sup> et XXVII<sup>e</sup> années; 97 pages, XVII pl. et nombr. illustrations dans le texte.



creusé à sec, ce qui avait l'avantage de permettre l'exploration méthodique du gisement préhistorique mis au jour.

La constitution géologique du sous-sol exploré se présentait comme suit : le gravier du Rhin, d'épaisseur variable et reposant sur les sédiments tertiaires, fut atteint vers 4 mètres de profondeur. Au-dessus, d'importantes couches de graviers et de sable fins, ainsi que des alluvions argileuses, atteignant 3 mètres d'épaisseur, ont été déposées par la Bruche, dont un bras, aujourd'hui disparu, traversait à l'époque préhistorique la Schiltigsmatt pour opérer plus loin sa jonction avec le Rhin.

L'humidité de ce terrain assez bas avait favorisé à une certaine époque la formation d'assez importantes tourbières. La plus ancienne des trois mises au jour, atteignant 1 mètre d'épaisseur, repose à même le gravier du Rhin. Les deux autres recouvrent les dépôts de sables et de graviers de la Bruche.

Soumises à l'analyse pollénique par M. G. Dubois, directeur de l'Institut géologique de l'Université de Strasbourg, ces tourbes se sont révélées, toutes les trois, appartenir au Flandrien postglaciaire et à la phase forestière caractérisée par la chênaie mixte prépondérante, le pin sylvestre et le coudrier en régression. Cette phase, on le sait, correspond en général aux périodes finales du Néolithique.

La détermination a été confirmée par les trouvailles archéologiques recueillies dans les couches de sables et de graviers reposant immédiatement sous la base des tourbes. On y mit au jour de nombreux bois de cerf de grande taille présentant des traces indubitables d'enlèvement par main d'homme. De l'un d'eux avait été confectionnée une sorte de massue, comparable à celle recueillie par nous en 1924 dans une cave de cabane néolithique, auprès d'un squelette d'accroupi à Achenheim<sup>1</sup>.

A ce milieu néolithique appartiendraient en outre, d'après M. Forrer (*Conclusions*, p. 32), de nombreux ossements de cerfs, de bœufs et de pores, dont quelques-uns montrent des traces de sciage et de polissage, ainsi que quelques rares outils en silex, de forme peu caractéristique.

MM. Goehner et Amiet, dans leur rapport de fouilles, ne signalent la présence d'aucun tessou de poterie dans les couches de sable et de gravier contenant les bois de cerfs au-dessous des tourbes. M. Forrer, par contre, est disposé à attribuer à ce niveau néolithique certains fragments de vases, dont quelques-uns n'appartiennent pas à la céramique, caractéristique de la civilisation des palafittes, ce qui étonne évidemment dans ce milieu lacustre.

Du reste, ces fragments céramiques présentent en partie des traces de charriage, leur attribution au niveau des bois de cerfs reste donc, après tout, incertaine. C'est précisément l'absence de traces de char-

---

1. C. F. A. SCHAEFFER, *Sépultures d'accroupis et caves de cabanes néolithiques d'Achenheim (Bas-Rhin)*, dans *Cahiers d'Archéologie d'Alsace*, 1925-26, p. 275, pl. XX, 2 et XXI, 1.

riage sur les vestiges observés dans ces couches au-dessous des tourbes qui incita MM. Goehner et Amiet à admettre que ces objets ont dû choir dans l'eau aux emplacements où ils ont été trouvés. M. Forrer (p. 33) précise que ces pièces trahissent par leur conservation, par leur patine, par les traces de sable, « qu'en tombant du plancher de l'habitation ils ne sont pas tombés sur une terre sèche, mais directement dans l'eau. C'est dire que les habitants ne vivaient pas sur une terre ferme et sèche, mais sur des planchers qui surmontaient l'eau ».

Il serait évidemment difficile de vouloir distinguer, d'après leur seul état de conservation, entre des objets jetés ou tombés dans l'eau au voisinage plus ou moins proche d'une habitation et ceux tombés du haut d'un plancher surmontant l'eau. Les objets en os et en bois de cerf trouvés dans les couches les plus anciennes de sables et de graviers de la Schiltigmatt ne permettent guère de conclusion relative au genre d'habitat de leur ancien possesseur. L'hypothèse que ces objets seraient tombés directement du plancher des habitations dans l'eau nous paraît d'ailleurs peu vraisemblable, étant donné l'absence de restes céramiques. Une des caractéristiques désignant généralement l'emplacement des habitations lacustres est la présence dans la vase de quantités de fragments de poteries.

MM. Goehner et Amiet ainsi que M. Forrer admettent qu'il existe une relation entre le niveau des objets attribués au Néolithique et certains restes de constructions en bois, découverts dans les couches au-dessus, soit à la base, soit à l'intérieur des formations tourbeuses.

Voici comment sont décrites ces constructions : « Ce sont des pourrages faits de rangées superposées de bois assemblés par des lianes. Une première assise de rondins de 8 à 16  $\frac{\%}{m}$  de diamètre, placés parallèlement à 40  $\frac{\%}{m}$  d'intervalle, supportait une seconde assise de troncs d'arbres écorcés, de 22 à 26  $\frac{\%}{m}$  ou de bois équarris, également parallèles, sur laquelle, reposait une troisième assise de rondins disposés comme ceux de la première couche. Les intervalles entre les troncs ou poutres étaient garnis de fascines. Cet ensemble était peut-être complété par une quatrième assise, à en juger d'après les restes de troncs d'arbres épars aux alentours et les amas de noisettes et de glands. »

D'après ces observations très précises, les auteurs sont tentés d'admettre que les vestiges découverts par eux auraient constitué les substructures de huttes établies au-dessus de l'eau, « véritables radeaux flottants qui seraient venus s'échouer sur le sol tourbeux avec la baisse d'une crue ».

Qu'il faille se garder de nier la possibilité d'habitations sur radeaux flottants, les parallèles ethnographiques anciennes et modernes, rappelées par M. Forrer dans son commentaire, le prouvent. Mais il me semble que les constatations faites dans la Schiltigmatt ne permettent pas l'interprétation proposée par les fouilleurs.

Comment, en effet, les constructeurs de ces radeaux seraient-ils arrivés à assembler solidement au moyen de lianes des rondins placés parallèlement, à 40  $\frac{\%}{m}$  d'intervalle les uns des autres, même si les intervalles étaient garnis de fascines ? Ce qui caractérise précisément la

construction des radeaux, les parallèles ethnographiques le démontrent nettement, c'est le souci d'obtenir une plateforme solide au moyen de bois couchés sans intervalle les uns à côté des autres, solidement assemblés, et cela, souvent par plusieurs couches superposées. L'examen de l'assemblage des bois ayant servi d'assise aux habitations préhistoriques de la Schiltigermatt, d'après la description et les dessins (pl. IV, 2) publiés par les auteurs, donne l'impression d'une construction beaucoup trop lâche, si l'on peut dire. D'autre part, le fait que les divers éléments de ces radeaux ont été retrouvés dans leur position originale empêche d'admettre une dislocation des radeaux et la perte d'une partie des bois.

A notre avis, ces constructions ne pouvaient constituer des radeaux flottants, mais simplement des radiers pour remédier au peu de solidité du sol au bord d'un cours d'eau ou pour prévenir les affouillements. D'ailleurs la présence dans ces constructions de quelques pilotis, trouvés en position verticale et qui représentent peut-être les montants des parties supérieures des huttes, ne s'accorde pas très bien avec l'hypothèse de radeaux flottants.

Ces remarques n'ont d'autre but que de mettre en lumière le vif intérêt offert par les constatations faites dans les couches inférieures du gisement exploré par MM. Goehner et Amiet avec le concours de M. Forrer.

Le problème de la nature des habitations est moins compliqué dans les couches supérieures du gisement. Ici les vestiges sont situés au-dessus de la tourbe dont la formation correspond à une époque où le terrain de la Schiltigermatt était plus sec qu'au Néolithique. Les habitations que les nombreux fragments céramiques permettent d'attribuer à l'âge du Bronze, étaient installées sur un banc de sable rehaussé de tourbe, à niveau plus ou moins sec. Le sol fut consolidé par des rondins ou baliveaux couchés parallèlement à très petite distance les uns des autres et les intervalles garnis d'argile battue. Dans le corps de ces planchers sont venus s'imbriquer les vestiges abandonnés par les habitants : tessons, ossements d'animaux, restes de charbons de bois, cailloux éclatés sous l'action du feu du foyer. D'après l'opinion des auteurs, les quelques pieux appointés à la hache, fichés verticalement dans le sol au-dessous du niveau des habitations ne sont pas des pilotis destinés à supporter les planchers, mais probablement des poteaux entrant dans la construction des cabanes. On a mis au jour une douzaine de ces fonds de huttes, tous orientés dans le même sens et formant un vrai village. La délimitation des huttes n'est pas toujours aisée ; les différents groupes de rondins forment des rectangles mesurant en moyenne 6 mètres sur le côté court et 10 mètres sur le côté long ; ce qui correspond à des huttes d'assez grandes dimensions.

D'après les indices céramiques et les observations stratigraphiques, ces cabanes ne seraient pas toutes contemporaines. Les plus anciennes étaient établies sur la berge Sud du cours d'eau préhistorique ayant traversé la Schiltigermatt. A la suite d'une inondation importante dont les dépôts avaient réhaussé le terrain d'environ 70  $\frac{\text{cm}}{\text{m}}$ , la berge

fut reportée plus au Nord. De nouvelles huttes s'y établirent ; l'état du sol obligea encore les habitants à entreprendre des travaux de consolidation au moyen de fascines.

A leur tour ces habitations furent envahies par une crue exceptionnelle qui jeta sur la berge un nouveau banc de gravier et de sable dans lequel disparurent les ouvrages de fascines.

Mais obstinément l'homme resta sur ce terrain et reconstruisit ses huttes au bord de l'eau quand le niveau fut redescendu à la normale. Par suite de ces exhaussements successifs, le sol s'étant asséché et consolidé, les planchers des habitations contiennent moins de vestiges en bois, indice que l'on s'acheminait vers un mode de construction sur la terre ferme.

Le retour des hautes eaux entraînant la destruction des habitations, leur réédification par l'homme se répéta encore plusieurs fois. Seulement à mesure que les couches supérieures du gisement s'approchent de la surface actuelle du terrain, la lecture des coupes stratigraphiques devient plus difficile. Néanmoins MM. Goehner et Amiet ont pu reconnaître ici encore un établissement tardif que les vestiges céramiques permettent de classer à l'époque de Hallstatt.

En résumé, les habitations de la Schiltigmatt s'échelonnent chronologiquement depuis le Néolithique final jusqu'au début de l'âge du Fer. Elles sont à placer dans la catégorie des habitats sur sol tourbeux, dont de nombreux exemples sont connus dans les régions méridionales de l'Allemagne<sup>1</sup>, en Scandinavie<sup>2</sup> et en Pologne<sup>3</sup>.

Si les couches du gisement de la Schiltigmatt attribuées au Néolithique restent extrêmement pauvres en vestiges mobiliers, au contraire celles de l'âge du Bronze ont livré de nombreux fragments céramiques mélangés à des ossements d'animaux domestiques (bœuf, porc, chèvre, chien, cheval), et sauvages (cerf). Parmi les poteries, M. Forrer signale des fragments de grandes jarres ventruées, faites d'une terre assez grossière additionnée de sable comme dégraissant, utilisés pour la conservation des provisions alimentaires. Des récipients de plus petite taille, à en juger par les dépôts adhérent encore au fond, ont servi à la préparation des mets. L'ornementation est sommaire et ne consiste qu'en de simples cordons présentant des impressions au poinçon ou simplement au doigt.

La poterie fine, faite d'une argile épurée fort bien cuite, est généralement de teinte noire. Les profils de certains vases rappellent nettement la céramique à angles accentués de la fin du Bronze. Le

1. H. REINERTH, *Die Wasserburg Buchau*, Augsburg, 1928 et du même : *Das Federseemoor als Siedlungsland des Vorzeilmenschen*, Augsburg, 1929.

2. Svenska Fornminnesplatser, n° 10, *Bulverket*, Stockholm, 1935.

3. M. R. Lantier me signale la découverte dans la presqu'île du lac Biskupin, au cours d'extractions de tourbe, d'un village dont les fascines reposent directement sur le sol marécageux portant des poutres horizontaux servant de sol aux rues ou de planchers aux maisons. Ce village est attribué aux VII<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles avant notre ère (civilisation lusacienne). Cf. *L'Illustration*, 4 avril 1936, p. 397-98. (*Une cité prélatave découverte en Pologne*) et J. Kostrzewski et collaborateurs, *Fsada bagienka w Biskupinie*, Poznan, 1936.



décor, gravé avec soin, est assez varié : triangles, dents de loup, motifs solaires. M. Forrer signale aussi la ressemblance entre quelques fragments de vases ornés de dents de loup gravées, remplies de traits parallèles, et le décor analogue de certaines cruches provenant des sépultures sous tumulus de la forêt de Haguenau. Un rapprochement semblable pourrait être établi entre le fragment d'une petite pyxide ornée de triangles profondément imprimés dans la pâte encore molle et certains de ces beaux vases au décor sculpté ou estampillé des mêmes *tumuli*. Dans l'ensemble cependant la poterie trouvée à la Schiltigmatt appartient nettement à la céramique caractéristique de la civilisation lacustre.

Le seul objet de métal mis au jour est un grand anneau de bronze (diamètre non indiqué). M. Forrer le tient pour un anneau de jambes et le rapproche des nombreuses pièces analogues que nous avons signalées dans les sépultures des nécropoles tumulaires de la forêt de Haguenau. Cette pièce confirme que les habitations de la Schiltigmatt avaient été occupées jusqu'au commencement de l'époque de Hallstatt. A cette phase appartiennent également plusieurs vases (pl. VIII, n° 17, 21 et IX, 3 et 5) qui par leurs formes, notamment l'urne à col cylindrique, se rattachent à la céramique caractéristique de la civilisation qui enterrait ses morts, après incinération, dans de vastes cimetières ou champs d'urnes.

A la fin de l'âge de Bronze, cette civilisation s'était installée aux dépens des populations indigènes, dans toute la vallée inférieure du Rhin et débordait à l'Est et à l'Ouest, dans les régions de l'Allemagne du Sud et dans l'Est de la France. D'où venaient ces « envahisseurs » et quelle était leur origine ?

A cette question de nombreux travaux ont été consacrés, notamment par M. G. Kraft<sup>1</sup>, qui a mis en lumière le grand nombre de vestiges de la civilisation des champs d'urnes provenant des stations lacustres suisses et montré les ressemblances étroites que présentent les types céramiques à travers la vaste région conquise par cette culture et aussi les dissemblances dues aux facies locaux. Cet auteur arrive à la conclusion que la civilisation des champs d'urnes représente l'un des éléments constitutifs de la civilisation lacustre suisse assez complexe dès l'âge du Bronze. Il se rallie ainsi à l'opinion de l'anthropologue Schliz qui considérait les palafittes des lacs suisses comme le centre de diffusion de la population des champs d'urnes.

De notre côté, nous nous étions occupés de la question à propos des sépultures à incinération sous tumulus et des champs d'urnes de la région de Haguenau<sup>2</sup>. Nous avions admis que les représentants de la civilisation pratiquant la crémation dans cette région du Bas-Rhin ont

1. G. KRAFT, *Beiträge zur Kenntnis der Urnenfelderkultur in Süddeutschland*, in *Bonner Jahrbücher*, 1921, n° 131, p. 154. DU MÊME, *Die Stellung der Schweiz innerhalb der bronzezeitlichen Kulturgruppen Mitteleuropas*, in *Anzeiger für schweizerische Altertumskunde*, 1927-28.

2. C. F. A. SCHAEFFER, *Les Tertres funéraires préhistoriques dans la forêt de Haguenau*, Haguenau, 1926 et 1930, vol. I, p. 250 ; vol. II, p. 299.



dû venir d'un centre de diffusion qui serait probablement à chercher dans les pays des Alpes centrales et orientales. C'est ainsi, notamment, que s'explique l'influence très nette exercée par les produits de l'industrie de l'Italie septentrionale, à la fin du Bronze, sur l'industrie des pays au Nord des Alpes<sup>1</sup>.

Il faut avouer que les trouvailles de la Schiltigmatt n'apportent pas de matériaux particulièrement significatifs pour l'étude de la question. Mais M. Forrer sait mettre à profit les moindres indices. Relevant la contemporanéité et la parenté des urnes de la Schiltigmatt d'une part, avec celles des champs d'urnes alsaciens de Wingersheim, Achenheim, Lingolsheim, etc., et de l'autre, avec celles des nécropoles analogues du Rhin moyen, de la Suisse et de la vallée du Rhône, le savant préhistorien se demande s'il ne s'agit pas là tout simplement des cimetières des populations lacustres. Celles-ci, à la suite d'une invasion encore hypothétique venue du Nord-Est, se seraient expatriées et mises à la recherche de nouvelles terres en suivant le cours des grands fleuves naissant en Suisse. Dans cette migration, l'Alsace serait devenue la principale étape des tribus lacustres ayant choisi la route du Nord, celle de la vallée du Rhin.

Cette hypothèse très séduisante, en précisant et en simplifiant les opinions antérieures citées plus haut, trancherait toutes les difficultés du problème tant débattu. A l'appui de sa thèse, M. Forrer signale deux faits importants. En Suisse, les tribus ayant évincé les Lacustres délaissaient les habitations sur pilotis et pratiquaient l'enterrement sous tumulus. De même en Alsace, après l'époque correspondant à l'évacuation des habitats lacustres, le mode d'inhumation sous tertre revient en usage après avoir, pendant la phase intermédiaire entre l'âge du Bronze et du Fer, cédé devant la coutume de la crémation et des champs d'urnes. Dans la vallée du Rhin, il s'agissait donc d'un retour à une coutume funéraire pratiquée antérieurement et qui retrouva ses adeptes lorsque l'élément étranger et novateur, en l'espèce les Lacustres, se fut assimilé aux autochtones<sup>2</sup>.

Mais en Suisse ? On n'a jamais trouvé les cimetières des vastes stations lacustres et c'est précisément le manque de matériel ostéologique et d'observations relatives aux rites funéraires qui rendait et rend encore si difficile l'étude de l'origine de la race des Lacustres.

Ici intervient l'autre fait signalé par M. Forrer. Si les cimetières à incinération, les champs d'urnes, ne font pas complètement défaut en Suisse, comme cet auteur l'admet<sup>3</sup>, du moins n'y sont-ils nulle part en rapport avec les palafittes. Les cimetières de celles-ci restent introuvables. Il est d'autant plus significatif que l'on a mis au jour dans la vase des anciens fonds lacustres et entre les pilotis qui supportaient

1. *Tertres funéraires*, I, p. 188.

2. Voy. à ce sujet nos observations dans la région septentrionale du Bas-Rhin, *Tertres funéraires*, I, p. 250 et suiv.

3. Dans son étude déjà signalée sur *Stellung der Schweiz innerhalb der bronzezeitlichen Kulturgruppen Mitteleuropas*, M. G. KRAFT signale la présence de plusieurs champs d'urnes dans la Suisse septentrionale.

les habitations, de nombreuses poteries ainsi que plusieurs urnes analogues aux types si caractéristiques des champs d'urnes<sup>1</sup>. M. Forrer n'hésite pas à conclure que les Lacustres, eux aussi, pratiquaient la crémation et qu'ils avaient l'habitude de conserver les urnes cinéraires soit dans leurs habitations même, soit dans le fond des lacs au-dessous de leurs huttes, à l'instar de certaines tribus de palafiteurs modernes dans l'île de Bornéo.

La coutume de conserver les morts, dans ou au-dessous des habitations des vivants, était tellement répandue dans les civilisations pré et protohistoriques qu'il n'y a, dans l'usage attribué aux Lacustres, rien d'étonnant ni d'exceptionnel<sup>2</sup>.

La coutume ne pouvait du reste présenter chez eux aucun inconvénient du fait de la pratique de la crémation. On comprend fort bien, de la part des Lacustres, vivant, notamment pour des raisons de sécurité, dans leurs huttes érigées avec tant de peine au-dessus des lacs, l'impossibilité de se décider à confier leurs morts à la terre ferme, hors de l'enceinte protectrice de leurs villages. D'autre part, comment auraient-ils pu conserver des cadavres dans leurs habitations sur pilotis où la place était mesurée ou dans le fond vaseux dans lequel ils enfouaient les pieux supportant le plancher de leurs huttes ? La pratique de l'incinération devint pour eux une impérieuse nécessité. Lors de la destruction des huttes par incendie, catastrophe, qui, d'après les indices relevés, devait, dans ces villages tout en bois, arriver assez souvent, les urnes cinéraires furent enfouies sous les décombres sombrant dans l'eau. De même lorsque les palafittes furent abandonnées au début du Hallstattien, à la suite d'une période de grandes inondations, semble-t-il, les urnes cinéraires et leur contenu ne pouvaient échapper à la destruction. Voilà pourquoi les cimetières des habitations lacustres devaient rester introuvables même en Suisse où l'investigation archéologique commença de très bonne heure et fut, depuis, poursuivie avec une méthode remarquable.

Mais on a trouvé, de-ci de-là, dans les palafittes des crânes ou fragments de crânes humains. Cela ne prouverait-t-il pas que les Lacustres inhumaient leurs morts ? Il se peut que les traditions funéraires aient varié pendant la longue durée de la civilisation lacustre depuis le Néolithique jusqu'à la fin du Bronze. Il est certain, par exemple, que les Lacustres dont les villages ont été retrouvés dans le loess de la vallée du Rhin avaient pratiqué l'inhumation sous le sol de leurs huttes<sup>3</sup>. Cependant la grande rareté des restes d'ossements humains

1. Notamment dans la palafitte étudiée par M. Viollier à l'Alpenquai de Zurich où, pour la première fois, l'on se donna la peine de reconstruire ces grands et fragiles récipients retrouvés toujours brisés en de nombreux fragments.

2. Il suffit de rappeler en effet les nombreuses sépultures d'accroupis retrouvées dans les caves de cabanes néolithiques, précisément de certaines tribus apparentées aux lacustres dans la vallée du Rhin ; cf., pour ne citer que les découvertes les plus récentes, celles faites à Achenheim près de Strasbourg, signalées par M. Forrer et nous-même dans les *Cahiers d'Archéologie d'Alsace*, années 1912, 1925, 1926, 1931, 1932.

3. C. F. A. SCHAEFFER, *Sépultures d'accroupis et caves de cabane néolithiques*

dans toutes les stations lacustres, par ailleurs si prodigieusement riches en vestiges archéologiques, engageait la plupart des exploitateurs à ne considérer ces crânes que comme les restes d'individus accidentellement noyés dans le lac. Malgré l'expérience des Lacustres et leur adaptation à ce genre de vie au-dessus des eaux, cet événement a dû arriver assez souvent. Il n'est pas non plus défendu d'admettre que la haine ou la vengeance aient pu, à l'occasion, aboutir à un crime... Toutes les hypothèses sont permises. A ce sujet une autre explication est présentée par M. Forrer, précisément dans son commentaire aux découvertes faites à la Schiltigmatt, où l'on avait recueilli une calotte crânienne entière et des fragments de deux autres crânes. D'après le niveau dans lequel ils reposaient on les attribuerait à l'âge du Bronze.

La calotte est nettement brachycéphale, ce qui, dans ce milieu lacustre, n'est pas sans étonner. Il est vrai que, d'après les observations antérieures, la race des Lacustres, en Alsace, semble avoir été assez métissée, comme l'indiquent d'ailleurs les différents types de crânes relevés dans les sépultures<sup>1</sup>. Cependant on peut admettre que les types dolichocéphales et mésocéphales prédominent, du moins à l'époque néolithique. Comme le brachycéphale de la Schiltigmatt appartient, de toute apparence, à l'âge du Bronze, il n'est pas possible de dire s'il représente, ou non, le type normal des habitants de cette région. D'ailleurs, faute de matériel d'études, l'anthropologie de l'âge des métaux en Alsace est à peu près *terra incognita*. L'hypothèse émise par M. Forrer, d'après laquelle le crâne de la Schiltigmatt serait un trophée conservé en souvenir de la lutte contre un envahisseur de race différente ne peut donc, pour le moment, être vérifiée. Notons qu'en principe rien ne s'oppose à l'idée que les Lacustres d'Alsace, aussi bien que ceux de Suisse, aient connu la coutume des trophées crâniens. Il suffit de rappeler les calottes crâniennes, ayant de toute apparence été utilisées comme coupes à boire, trouvées dans les stations lacustres suisses de Schaffis et de Sutz, ou les rondelles perforées prélevées sur les crânes des dolmens et grottes de la Lozère et de la Marne. Précisément sur l'un des fragments de crâne de la Schiltigmatt, M. Forrer a observé des traces d'entailles produites par un ciseau métallique. Le fragment semble donc avoir été intentionnellement détaché d'une calotte crânienne sans doute pour en faire une amulette.

L'étude des trouvailles et des observations faites à la Schiltigmatt permet encore d'aborder un autre problème intéressant la civilisation des âges des métaux dans l'Est de la France, problème qui se rattache à la question plus générale des causes ayant provoqué l'abandon des palafittes. On sait que dans les milieux lacustres de la Suisse, de la

---

d'Achenheim (Bas-Rhin), *Cahiers d'Archéologie d'Alsace*, 1925-26, p. 273. Du même, *Nouvelles sépultures néolithiques trouvées à Lingolsheim et à Enzheim*, l. c., 1931-32, p. 3.

1. R. Forrer, *Das Schaedelmaterial der elsassischen Neolithik*, *Anzeiger für Elsaessische Altertumskunde* (*Cahiers d'Archéologie*, etc.), 1912, p. 287.

Savoie et de l'Allemagne du Sud, cet événement s'est produit à peu près en même temps, au début de l'époque hallstattienne. On a pu constater presque partout que les palafittes volontairement évacuées par leurs habitants avaient été envahies par l'eau. Même constatation dans les habitations élevées pendant l'âge du Bronze aux bords des lacs ou des cours d'eau sur terre ferme ; à la fin de cet âge, de nouveaux planchers ont dû être superposés aux anciens, afin de permettre aux occupants de se défendre contre l'humidité croissante du sol. A la fin de cette lutte qui dura probablement plusieurs générations<sup>1</sup>, et qui coïncida avec le début du Hallstattien, l'homme dut abandonner la partie et quitter ses habitations en émigrant sur les rives hautes. Dans ces gisements, les botanistes examinant les pollens et les restes de plantes ont pu observer une prédominance de la flore atlantique avec raréfaction ou même disparition complète des espèces, si répandues à l'âge du Bronze, préférant le climat continental. Les tourbes et les marais de l'Allemagne du Nord et de la Scandinavie, ayant été en régression pendant l'âge du Bronze forment pendant l'époque de Hallstatt d'épaisses couches à restes de flore atlantique, ce qui témoigne d'un accroissement considérable de l'humidité du sol.

Tous ces faits prouvent que le climat continental ayant régné à l'âge du Bronze avait fait place au début de l'époque hallstattienne à un climat plus humide, ce qui provoqua une élévation du niveau de tous les lacs et toutes les rivières.

Dans une série d'études publiées entre 1926 et 1928, nous avons, pour la première fois, pu démontrer que les effets de ces modifications climatiques aux âges du Bronze et du Fer avaient été ressentis également en Alsace<sup>2</sup>. Ils avaient notamment, influencé considérablement la colonisation de la région forestière du Bas-Rhin septentrional. Les observations faites à la Schiltigsmatt concordent fort bien avec les conclusions auxquelles nous étions arrivé dans nos études précitées.

L'abaissement du niveau des eaux ayant favorisé la formation des tourbes sur lesquelles ont été posés les radiers des habitations de l'âge du Bronze de la Schiltigsmatt, est une conséquence du climat continental assez sec ayant régné à cette époque. Ce climat fut, en même temps, la cause de toute une série de phénomènes<sup>3</sup> qui vinrent

1. Comme les observations stratigraphiques au lac de Hallwil l'ont montré, cf. R. BOSCH, *Das Moorbautendorf am Hallwilersee*, *Anzeiger für Schweiz. Altertumskunde*, 1924.

2. C. F. A. SCHAEFFER, *Les terres funéraires préhistoriques dans la forêt de Haguenau*, vol. I, *Les tumulus de l'âge du Bronze*, Haguenau, 1926, p. 234 ; *La colonisation de la région de Haguenau à l'âge du Bronze et du Fer, contribution à l'étude du climat post-glacial en France*, *Revue anthropologique*, 1926 ; *La question des variations du climat à l'âge du Bronze et du Fer*, *Bull. Archéologique*, 1928-1929, p. 451.

3. Diminution de la surface des lacs suisses depuis celui de Constance jusqu'au Léman et déplacement des palafittes de l'âge du Bronze par rapport à celles de l'époque néolithique. Fréquence de la colonisation des Hautes-Alpes jusqu'à une altitude jamais atteinte aux époques antérieures et postérieures.



à travers de vastes régions en Europe, modifier sensiblement l'emplacement et le genre des habitations préhistoriques.

L'effort déployé par les habitants de la Schiltigmatt pour combattre l'humidité croissante du sol et réparer les dégâts causés par les inondations marque le retour du climat atlantique caractérisé par une augmentation de la moyenne annuelle des pluies. A en juger d'après l'âge des objets, le changement de climat dans la région de la Schiltigmatt se place dans les autres parties de l'Alsace et de l'Europe à la transition de l'âge du Bronze et de l'âge du Fer.

Cette longue analyse aura atteint son but, si elle a pu attirer l'attention des préhistoriens sur la riche moisson des renseignements que l'on doit aux recherches dans la station lacustre de la Schiltigmatt près de Strasbourg et aux commentaires des archéologues ayant publié ces fouilles.

C. F. A. SCHAEFFER.

---

Dans les tourbes de l'Europe septentrionale les trouvailles de l'âge du Bronze reposent dans des couches sèches accusant un retrait des marais. Dans tous ces pays, les plantes et les essences de bois réclamant un climat humide diminuent pour faire place à des espèces adaptées au climat continental.



## NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

---

**MEILLET (ANTOINE), 1866-1936.**

Encore qu'il ne fût point spécialement archéologue, A. Meillet a touché à tant de questions historiques avec maîtrise, qu'il a semblé qu'on dût faire place ici à la mention d'un si éminent linguiste.

Il était né à Moulins. Après des études au lycée de cette ville, il vint à Paris où il fut successivement le disciple de Ferdinand de Saussure, de Michel Bréal et de Louis Havet. Il devait, plus tard, succéder à chacun de ces trois maîtres : à de Saussure comme maître de conférences de grammaire comparée des langues européennes, puis comme directeur d'études à l'École des Hautes-Études, en 1891 ; à Michel Bréal, comme professeur au Collège de France, à partir de 1906 ; à Louis Havet, en 1925, comme président de la quatrième section de l'École des Hautes-Études.

À l'École des langues orientales, il professa, de 1902 à 1906, le cours d'arménien, langue du groupe indo-européen dont il possédait particulièrement la pratique, après plusieurs missions et voyages en Arménie.

Il était membre associé ou correspondant des Académies d'Amsterdam, de Belgrade, de Bruxelles, de Copenhague, de Cracovie, de Dublin, de Göttingue, de Christiania, de Petrograd, de Prague, de la Philological Society de Londres, de la Société finno-assyrienne d'Hel-singfors, etc.

Son œuvre publiée est considérable<sup>1</sup>, et de l'avis des maîtres de la philologie, « d'une valeur qui défiera le temps ».

Antoine Meillet était considéré en Europe comme une grande gloire française. Le diplôme de docteur *honoris causa* que lui décernait, il y a vingt-six ans, l'Université de Berlin, le signale notamment comme : *grammaticæ comparatæ auctor gravissimus*. On lui ferait tort

---

1. *Etudes sur l'étymologie et le vocabulaire vieux slave.* — *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique.* — *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes.* — *De quelques innovations de la déclinaison latine.* — *Les dialectes indo-européens.* — *Aperçu d'une histoire de la langue grecque.* — *Grammaire du vieux perse.* — *Caractères généraux des langues germaniques.* — *Les langues dans l'Europe nouvelle.* — *Linguistique historique et linguistique générale,* etc.

en ne retenant pas aussi que, sur les premières périodes du peuplement de la Méditerranée, par exemple, il a — par ses études spécialisées — jeté des lumières qui contrôlent et confirment celles de l'archéologie ; ses observations ont, de plus, maintes fois préparé la tâche des historiens.

X.

### DEGLATIGNY (LOUIS), 1854-1936.

Louis Deglatigny, décédé à Rouen, le 15 septembre 1936, appartenait à cette classe d'industriels fortunés qui considèrent comme un devoir de venir largement en aide aux labeurs désintéressés. L'archéologie normande lui doit beaucoup : achats et donations à l'État du site du Fort-Harrouard, du cimetière de Saint-Samson-la-Roque, près Pont-Audemer. Deglatigny avait encore pris à sa charge l'entretien et la conservation des *fana* gallo-romains, dispersés à travers les forêts de la Seine-Inférieure. Nombre de publications ont pu, grâce à lui, voir le jour ; et sa sollicitude, toujours infiniment discrète, a secouru bien des sociétés savantes en détresse dans les moments difficiles de l'après-guerre. Enfin, après de nombreux dons au Musée des Antiquités nationales, il a tenu à léguer à cet établissement la totalité de ses collections archéologiques.

Deglatigny était né, en 1854, à Rouen où il fit ses études au Lycée Pierre-Corneille. Il entra de bonne heure dans l'industrie, mais son activité ne fut pas dirigée exclusivement du côté des affaires. Curieux de préhistoire, il entreprit toute une suite d'explorations méthodiques des terrasses de la Seine, aux environs de la cité ; ses récoltes constituent une remarquable collection pour l'étude du Paléolithique ancien et moyen de la région normande. Dans les départements de la Seine-Inférieure et de l'Eure, Deglatigny suivait attentivement tous les travaux entrepris par l'État et les municipalités. L'archéologie lui doit ainsi nombre de constatations et découvertes d'une précision rigoureuse.

Nommé en 1898 membre de la Commission départementale des antiquités, président en 1900 de la Société des Amis des monuments rouennais, il se préoccupa de sauver les anciens monuments de sa ville natale. Il fut assez heureux pour éviter la pioche des démolisseurs à la célèbre demeure de la rue Saint-Romain. Sous une rudesse affectée, il cachait un cœur excellent et un sentiment très vif de la beauté. Il ne laisse pas que des collections archéologiques, mais encore de belles séries d'estampes et de dessins originaux<sup>1</sup>.

R. L.

1. Bibliographie : *Notes sur le temple gallo-romain de Saint-Ouen-de-Thouberville, et sur un ex-voto en bronze du Musée de Rouen*, Rouen, Lecerf fils, 1922 ; *Fouilles de la place des Carmes à Rouen, en 1923. Cachette de bronzes découverte à Biessard, près de Rouen*, Rouen, Lecerf fils, 1923 ; *Documents et notes archéologiques*, Rouen, Lecerf fils, 1925 ; *Notes sur quelques enceintes de l'arrondissement de Bernay. Les plans de F. Ameline, agent-voier*, Rouen, Lecerf fils, 1926 ; *Département de l'Eure. Les vingt-cinq plans de F. Ameline*, Rouen, Lecerf fils, 1927 ; *Documents et notes archéologiques*, 2<sup>e</sup> fascicule (*Ruines gallo-romaines, enceintes et temples de la Seine-Inférieure et de l'Eure*), Rouen, Lecerf fils, 1927 ; *Nou-*

**PORTAL (CHARLES), 1862-1936.**

Le 4 octobre s'est éteint à Albi, après une longue et douloureuse maladie, Charles Portal, archiviste honoraire du Tarn. Cet érudit modèle, cet homme si courtois, a donné un rare exemple de fidélité à la terre natale. Né à Castelnau-de-Montmiral (Tarn) le 25 juin 1862, il passait à Toulouse la licence en droit, puis entra aux Chartes en novembre 1885. Archiviste paléographe en janvier 1889, il était nommé archiviste du Tarn le 1<sup>er</sup> janvier 1890 et devait exercer ces fonctions jusqu'à la fin de l'année 1927. Sa bibliographie est copieuse : ce fut un collaborateur assidu de la *Revue du Tarn*, des *Annales du Midi* et des Congrès des Sociétés savantes (il était membre non résidant du Comité des travaux historiques). A l'archiviste on doit un *Inventaire des archives de Cordes* (1903), celui des *séries G et H* (1915), de la *série Q* (1919), de la *série L* (dont le premier tome a seul paru, 1926). Le savant est l'auteur de très nombreuses études, qui concernent toutes les époques, du Moyen-âge à l'époque contemporaine. Il a publié notamment : le *Catalogue des incunables et des livres de la première moitié du seizième siècle de la bibliothèque d'Albi* (1892), le *Cartulaire des Templiers de Vaour* (1894, avec Edmond Cabié), *Histoire de la ville de Cordes* (1902), *Historique de la région albigeoise* (1911), *Le département du Tarn au dix-neuvième siècle* (1912, volume de synthèse qui présente en de clairs chapitres l'activité politique, sociale et économique et n'a guère de pendant en France), *Documents sur le commerce des draps à Lavaur au seizième siècle* (1915), *Dictionnaire des artistes et ouvriers d'art du Tarn du treizième au vingtième siècle* (1925) ; à sa plume, enfin, est due la notice sur Cordes incluse dans le Congrès archéologique de Toulouse de 1929.

Président de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres du Tarn de 1917 à 1934, chevalier de la Légion d'honneur depuis 1926, le défunt avait voué un amour d'historien et d'archéologue à l'une des perles de l'Albigeois, la cité médiévale de Cordes : il en avait étudié tous les aspects, contribué à lui garder le plus possible sa physionomie ancienne ; c'est là qu'il repose depuis le 6 octobre.

Pierre BAYAUD.

(*Débats*, feuille du 21 octobre 1936.)

**LEFEBVRE DES NOËTTES (Le Commandant), † 1936.**

Homme de cheval et bon connaisseur de tout ce qui touche au noble animal, cet ancien officier de cavalerie mit au service des historiens et des archéologues les enseignements qu'il avait recueillis au cours de sa carrière militaire. Ses travaux sur l'attelage du cheval

---

velles notes sur les enceintes de l'arrondissement de Bernay et les plans de F. Ameline, Rouen, Lecerf, 1931 ; *Inventaire archéologique de la Seine-Inférieure. Période gallo-romaine*, Evreux, Hérissé, 1931 ; *Additions et corrections*, Evreux, Hérissé, 1933.

dans l'antiquité, les voies de communication, les modalités du transport, ont apporté quelque chose de vraiment nouveau et de précis à l'histoire des techniques. Conscient à juste titre de ses connaissances dans cette branche, il refusa parfois de se rendre à l'évidence de découvertes archéologiques certaines, mais venant à l'encontre de théories qui lui étaient particulièrement chères. Par ailleurs, un certain nombre des conclusions sociologiques qu'il crut pouvoir dégager de ses découvertes sont sujettes à révision<sup>1</sup>.

R. L.

### VLASTOS (MICHEL), † 1936.

Collectionneur passionné et admirateur très averti de l'antiquité grecque, ce riche Hellène qui fut longtemps notre compatriote, tenait son goût érudit de sa race. Il descendait en effet de la grande famille byzantine qui émigra au ix<sup>e</sup> siècle en Crète, pour y renforcer l'élément grec, puis essaima de là à Venise, Gênes, Livourne et Marseille, où Michel Vlastos fit ses études et prit une âme française. Il trouva le temps de faire fortune et d'acquérir un magnifique trésor d'art ; ses monnaies de Tarente étaient connues de tous les historiens ; d'ailleurs, on le chargea d'organiser les séries mêmes du musée de la ville ; sa collection de céramique et de terres-cuites, surtout formée en Grande-Grèce, contient des pièces de premier ordre, dont il tira quelques monographies<sup>2</sup>, et dont il avait toujours très libéralement autorisé l'étude, voire la publication.

Michel Vlastos s'était, il y a quelques années retiré à Athènes, sa patrie, ce que la *Revue archéologique* annonça. Il avait, dès ce retour, fondé des réunions savantes, et avec le concours d'amateurs, la *Société des amis du Musée national d'Athènes*, qui a enrichi déjà les nouvelles vitrines de pièces de haute valeur (cf. mes *Courriers de l'art antique*, 1934-1936). Les collections de M. Vlastos reviendront, selon son vœu, au Musée d'Athènes.

Ch. P.

### BLAKEWAY (ALAN-ALBERT), 1898-1936.

Une dure fatalité a éprouvé par deux fois depuis peu l'École anglaise d'Athènes. A peine avions-nous annoncé la mort si prématurée de H. G. G. Payne, qu'il faut déplorer aussi celle de son successeur à la direction ; il disparaît lui-même à 38 ans !

Fils de Ch. Ed. Blakeway archidiacre de Stafford, A. A. Blakeway avait fait ses études à Oxford ; après le décès de son ami, on l'avait désigné pour sa place, qu'il n'eût guère le temps d'occuper.

1. Un compte rendu de son dernier livre d'études sur la marine antique paraîtra ici même.

2. Études sur les monnaies de Tarente, sur les monnaies du roi Alexandre d'Épire, fils de Néoptolème. En 1922, dans la série des *Monographies numismatiques américaines*, il avait publié son : *Τάρας οβυσσῆς*. L'Académie des Inscriptions lui avait accordé un des prix Allier de Hauteroche.

A. A. Blakeway avait fouillé avec Payne à Pérachora (Sanctuaire d'Héra Akraia), et il avait donné des indications historiques pour la publication de l'*Archaic marble sculpture (Introd.)*; il commençait à publier ses études personnelles sur les relations commerciales entre la Grèce et l'Orient<sup>1</sup>. Il devait reprendre la publication de Pérachora. Une notice émise de M. H. J. Wade-Gery (*Times*, 12 oct. 1936)<sup>2</sup>, donne des renseignements sur le caractère actif, vivant, du savant disparu : infirme de bonne heure, menacé dans sa santé, il avait eu beaucoup à souffrir, et savait ainsi combien l'intimité de la pensée et de l'art grec peut apporter de réconfort à l'esprit. Ch. P.

#### UGOLINI (LUIGI-MARIA), 1895-1936.

Le vaillant explorateur de l'Albanie et de Malte est mort à 41 ans des suites de blessures de guerre qui lui avaient valu, de 1916 à 1918, la médaille militaire italienne. Malgré son invalidité, il avait assumé depuis lors, en 1924, la direction des travaux qui ont tant éclairé notre connaissance sur l'Acropole de Phœniké (Feniki) et sur Boutrothon (Butrinto) : ses découvertes ont été exposées notamment dans un volume intitulé *Albania*, et en de nombreux articles, dont certains parurent ici-même (*Rev. arch.*, 1933, II, p. 220-226).

Entre ses campagnes, L. M. Ugolini avait entrepris une enquête générale sur Malte et son histoire, qui l'entraîna à de nombreuses études comparatives (sur le premier tome, *Malta, origini della civiltà mediterranea*, 1934, cf. *Rev. arch.*, 1936, II, p. 223). Le Gouvernement italien avait récemment nommé l'auteur de ce traité, dont la suite était prévue, « docent » de l'Université de Rome. Un bel article de M. P. Marconi, paru dans la *Tribuna* du 17 nov. 1936, a marqué la perte faite par la science italienne. Ch. P.

#### Fonds de cabanes néolithiques de Dachstein (Bas-Rhin).

Le village de Dachstein est déjà connu pour avoir fourni des sépultures et des fonds de cabanes appartenant à la civilisation de la céramique rubanée. En particulier il existe, au Sud-Est de la route qui mène de Dachstein à Avolsheim, une carrière de loess, pour ainsi dire inexploitée, et où j'ai pu, ces dernières années, fouiller quelques cabanes (fig. 1). Celles-ci qui affectent toutes la forme d'un sac renflé à la base, tranchent par leur couleur noir foncé sur le fond jaune clair du loess. Elles étaient au nombre de cinq. L'une d'entre elles comportait, à côté de la cavité principale, assez profonde et de forme trapézoïdale, une petite poche remplie de charbons et de déchets : débris d'os et de coquilles (voir fig. 2).

1. Articles du *BSA.*, XXXIII, 1932-1933, p. 170-208 : sur le commerce grec avec l'Italie, la Sicile et l'Occident; et dans le *JRS*, 1935, *Demaratus* (p. 129-149).

2. Nous remercions M. A. Merlin d'avoir bien voulu nous la communiquer.



La même disposition se retrouve dans certaines habitations du village d'Ante (Meuse)<sup>1</sup> dont la céramique ressemble beaucoup à celle de Dachstein, et dans une cabane découverte près de Mudolsheim<sup>2</sup>.

La petite fosse était probablement placée sous le foyer de la hutte, comme l'atteste la grande abondance d'os et de fragments de charbons de bois qui la remplissaient.

Cette cabane a donné un mobilier assez riche : un lissoir (fig. 3, K),



Fig. 1. — Région de Dachstein, d'après la carte au 1:50.000<sup>e</sup> (c = carrière où furent découverts les fonds de cabane).

2 poinçons en os (fig. 3, J, N), une petite herminette en schiste poli (fig. 3, Q), recueillis dans la petite fosse ; une dent de peigne à carder (fig. 3, L), 2 ciseaux (fig. 3, E, I), un perçoir en os (fig. 3 M), ainsi que de nombreux tessons de poterie (fig. 3, III-VII), dans la grande excavation. Deux autres fonds de cabanes ont donné : le premier, des fragments de céramique (fig. 3, I, II, VIII-XIII), 3 esquilles d'os, aiguilles ou perçoirs (fig. 3, A, B, C), et 2 lames en silex (fig. 3, B, G) ; le second, un talon de hache polie (fig. 3, P), un aiguisoir en grès

1. G. CHENET, *Le village néolithique d'Ante*, extrait du *Bull. de la Soc. arch. champenoise*, 1926 ; G. GOURY, *L'Homme des cités lacustres*, I, p. 32.

2. R. FORRER, *Cahiers d'arch. et d'hist. d'Alsace*, 1912, p. 250.

(fig. 3, O), une fusaiole en terre-cuite (fig. 3, F). Enfin, dans le remblai près de la route, une pointe de flèche en silex (fig. 3, H).

Les tessons, céramique rubannée, sont en terre noire, grise, beige lustré, souvent assez mal cuits. Quelques-uns portent des traces d'incrustations calcaires (fig. 3, VIII-X). Les uns sont décorés de lignes courbes, d'autres d'incisions et de droites. Certains portent de petits mamelons de préhension, parfois perforés pour le passage d'une anse de corde (fig. 3, I-V, VII). Quelques fragments (fig. 3, VI) portent les traces d'anciennes réparations. Le décor incisé est assez varié :

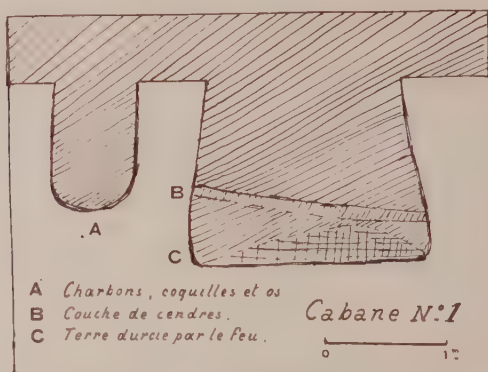


Fig. 2. — Coupe d'un fond de cabane de Dachstein.

demi-circonférences, cercles (fig. 3, VIII-IX), triangles (fig. 3, I). Le profil est différent selon que le dessin a été tracé avec un burin à angle dièdre ou un poinçon conique (profondeur des incisions : 1  $\frac{m}{m}$  à un dixième de millimètre). Aucun de ces fragments ne présente un décor qui ne soit déjà représenté dans les séries alsaciennes de cette civilisation.

L'outillage lithique ou osseux ne diffère pas de ce qui a été recueilli dans les fonds de cabanes appartenant aux groupes de la céramique rubannée. Une seule pièce fait exception : la pointe de flèche, découverte dans un ancien front de taille abandonné, sur le versant Sud-Sud-Est de la carrière<sup>1</sup>.

Toutes ces pièces constituent un ensemble parfaitement homogène et caractéristique de l'industrie des porteurs de la *Bandkeramik*. Elles faisaient partie des collections que j'ai réunies, mais j'ai été heureux de les offrir au musée des Antiquités nationales. J.-J. HATT.

1. DU MÊME, *ibid.*, 1922, p. 16.



### Un nouveau site néolithique à Chypre.

Poursuivant ses recherches (cf. *Illustr. London News*, 19 janvier 1937), sur la civilisation de l'époque néolithique à Chypre, M. Dikaïos, curateur du Cyprus Museum<sup>1</sup>, a découvert au printemps dernier un nouveau site à Khirokitia, au trentième mille près de la route Nicosie-Limassol. Parmi les huttes rondes, il a dégagé un monument soigneusement construit, composé d'un mur en fer à cheval, entourant un enclos circulaire ; le couloir ainsi formé était réservé au rite, des amas carbonisés d'os d'animaux et deux plates-formes rondes, évidemment tables sacrificielles, en font foi. A l'intérieur de l'enclos étaient érigés deux piliers *construits*, avec une cavité au sommet destinée aux libations ; la présence de cinq squelettes conduit à interpréter cet ensemble comme un mausolée réservé à la famille de prêtres ou de chefs. Cette installation, qui rappelle à la fois les enclos funéraires de Mallia, avec leurs autels bas (Katô-Chrysolakkos), le cercle des tombes de Mycènes, et la *théê* des Vierges hyperboréennes à Délos, souligne une fois de plus, les analogies très anciennes qui existent entre les cultures créto-mycénienne et chypriote.

Le matériel trouvé dans les maisons : vases en pierre (andésite), ustensiles en pierre, silex et os, grossière idole en pierre, est plus ancien que celui provenant d'Erimi ; M. Dikaïos est amené ainsi à distinguer quatre moments dans le Néolithique à Chypre : *a*) une phase ancienne (4500-400), celle de Khirokitia, caractérisée par l'emploi de la vaisselle en pierre ; la poterie rouge incisée recueillie à la surface du site serait représentative ; *b*) une phase intermédiaire (à Soteira), à laquelle succéderait rapidement ; *c*) une phase récente (3500-3000), celle d'Erimi, avec l'usage presque exclusif de la poterie blanche à peinture rouge ; *d*) enfin on distinguerait une phase intermédiaire à laquelle appartiendraient les sites de Kythraea et de Lapithos (vaisselle rouge polie) ; elle précéderait immédiatement l'âge du Bronze.

Les découvertes de sites, qui se multiplient sur l'ensemble de l'île, prouvent bien l'importance de Chypre comme centre néolithique. Il semble en dernier lieu que ce soit vers l'Ouest — vers la Grèce néolithique qu'il faudra chercher les points de comparaison de cette civilisation (*Illustr. London News*, 26 déc. 1936). S. BESQUES.

### Un architecte royal honoré au XIV<sup>e</sup> s. av. J. C. : le temple funéraire d'Amenhotep.

En 1934-1935, MM. Alex. Varille et Cl. Robichon, architecte, membres l'un et l'autre de l'Institut français, ont eu la bonne fortune de mettre au jour, au N. de Médinet-Habou dans la nécropole thébaine,

1. L'auteur a exposé lui-même ses découvertes à l'été de 1936, devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

le temple funéraire de l'architecte royal et scribe Amenhotep, fils de Hapou, qui se vit ainsi honoré vers 1380 av. J. C.<sup>1</sup>. Non loin de l'édifice s'élevait un des Colosses dits de Memnon, amenés grâce à Amenhotep lui-même, d'Héliopolis à Thèbes. — Amenhotep<sup>2</sup> à bénéficié en Égypte — comme déjà bien avant lui Imhotep, l'architecte de la pyramide funéraire de Zosir, — d'une renommée de sage, et même, près d'Aménophis III, des pouvoirs d'un homme d'État. Il finit par être déifié. L'Égypte, grâce à ses Pharaons, savait honorer ses meilleurs artistes, et l'on pourrait songer qu'à ce point de vue, la Grèce, plus démocratique — avec les procès qu'elle intenta, à ses sculpteurs et les difficultés qu'elle fit à ses bâtisseurs — n'a pas bien su imiter l'exemple reçu.

Les découvertes de MM. A. Varille et Cl. Robichon, très soigneusement publiées par eux<sup>3</sup>, attestent même — plusieurs temples étant maintenant alignés côte à côte, dans cette partie de la nécropole, — que le simple sujet avait pu l'emporter sur un prince par un plus grand édifice : installé derrière celui d'Aménophis III, le lieu d'éternité de l'architecte dépasse de beaucoup en dimensions (110 m. × 45) le sanctuaire royal de Thoutmès II (17 m. × 12), qui fut, au vrai agrandi plus tard. La « fondation » d'Amenhotep, organisée avec tout un personnel, fonctionnait sous la XX<sup>e</sup> dynastie; elle a encore été entretenue, semble-t-il, d'après un papyrus démotique du Bristish Museum, sous Ptolémée III, Evergète I (228-227). Le plan reconstitué de l'édifice découvert (pl. XI) — avec, principalement, un jardin, une cour bordée de chapelles, et un ensemble de salles moins accessibles — sera précieux par son état de conservation ; les murs de l'édifice même — dégradés au temps d'Akhenaten où l'on détruisit les cartouches d'Amon — ont livré les restes d'intéressantes sculptures. Ch. P.

### Fouilles du Göllüdağ.

*Türk Tarih, Arkeologya... dergisi*, III, 1936, p. 3-20, donne des renseignements et publie des documents se rapportant aux fouilles exécutées récemment en ce haut-lieu (2.142 m.), par ordre du Gouvernement turc, sous la direction de M. Remzi Oğhuz Arik.

Le Göllüdağ est un point stratégique sur les routes de Kayseri à Konya, et de Kayseri à Tarse. Une enceinte flanquée de tours enferme, outre un lac volcanique, l'Acropole, et les quartiers d'une ville ancienne. A l'entrée du réduit de l'acropole, des lions jumelés traités en bas-relief à la mode hittite, avec tête en ronde-bosse, gardaient le passage (Musée de Kayseri) ; ils rappellent les lions de

1. A. était connu depuis 1838 par la Stèle 138 du B. Mus. (texte sur l'administration de la fondation funéraire), et par d'autres documents (statues, sarcophages, etc.). Il dirigeait une pléiade d'artistes (cf. p. 27, n. 1 : bibliogr.).

2. C. Robichon et A. Varille, *Le Temple du Scribe royal Amenhotep, fils de Hapou*, I, Le Caire, Inst. gr. d'arch. orientale, 1936, gd in-4<sup>e</sup>, 56 p. et 48 pl. Le catalogue des textes et objets découverts fera l'objet d'un second volume.



Zenjirli, et datent au plus tard du ix<sup>e</sup> s. La céramique (8 planches en couleurs) s'échelonne entre le xiii<sup>e</sup> s. av. J. C. et la période ottomane; les vestiges post-hittites, phrygiens, puis romains, semblent avoir été les plus importants. Nombreux plans et dessins. Ch. P.

### A quoi servait le décor des vases grecs ?

« Les vases peints de la Grèce », écrivait en 1895 le regretté Edm. Pottier, « sont à peu près pour nous ce que serait l'imagerie de nos revues et de nos journaux illustrés, si notre peinture tout entière périssait d'un seul coup... Nous les comparerons plus justement encore à ces émaux de Limoges, à ces majoliques italiennes, à ces porcelaines du xviii<sup>e</sup> s., qui répètent sous une forme libre et pourtant dans un style d'imitation, *les scènes religieuses*, les portraits de personnages célèbres, les pastorales et les sujets de genre traités par la grande peinture de leur époque » (*Introd. au Cat. des vases antiques du mus. du Louvre*, 1895, p. 14-15.)

Après quarante ans, ces lignes de ton si juste n'ont pas cessé d'être actuelles, puisque M. Ch. Dugas reprend la comparaison, en termes fidèles, dans un article de la *REG*, 49, 1936, 440-464 (*Décoration et imagerie dans la céramique grecque*, cf. p. 455-456, et *passim*.) Mais Edm. Pottier n'oubliait pas de signaler l'importance des scènes religieuses dans l'« imagerie » antique; et il sera permis de penser que M. Ch. Dugas force un peu, par ailleurs, le rapport avec le papier illustré moderne, auquel correspondraient d'ailleurs aussi, en Grèce, les *pinakes* des temples, des grottes, des maisons et des tombes. Nous n'ignorons plus l'existence de la peinture archaïque *sur bois* (ex-voto de Pitsa, vi<sup>e</sup> s. av. J. C.), qu'il eût fallu signaler. Au v<sup>e</sup> s., nous avons des séries de reliefs méliens, d'autres de plaquettes d'argile (type Locres-Medma-Sélinonte), qui obligent à ne plus poser la question en termes trop étroits.

Peut-être surtout fait-on tort à la céramique grecque classique en ne lui laissant guère qu'une valeur d'imagerie, d'amusement visuel. Même si le fait était sûr, l'évolution présumée, de la décoration à l'imagerie, ne prouverait-elle pas qu'*aux origines*, la céramique grecque ne se souciait pas tant de plaire que de répondre à un besoin d'*offrande*? M. Ch. Dugas est bien forcé de noter (p. 457) que « la plupart des vases *restés en Grèce* étaient consacrés dans les sanctuaires ». C'est en effet au bénéfice des divinités des sanctuaires, ou des mânes des nécropoles, qu'ils avaient été créés *d'abord*; pour des séries entières, il n'y a eu d'autre utilisation, *d'abord*, que sacrée ou funéraire: ne pourrait-on essayer, avec le *Corpus vasorum* qui progresse — d'une statistique, apte à montrer, sur les vases importants, la part respective des assemblées divines, des scènes de culte, des mythes olympiens ou héroïques — d'une part — et, par ailleurs, de tout le reste ?

On aura grand avantage à ne pas accepter, sans critique ce qui est dit non plus de la non-adaptation (?) du « décor » à la forme des vases grecs; pour des coupes par exemple comme celle de Brygos (*Ilioupersis* du Louvre), qui peut sérieusement l'admettre ?

Le problème, capital, ne doit pas d'ailleurs être posé trop spécialement pour la céramique ; il intéresse aussi la sculpture monumentale, qui, en Grèce, vise tout autant à *édifier l'esprit* qu'à réjouir les yeux. On ne croira pas volontiers qu'au Parthénon, comme il est dit, la sculpture paraisse à l'étroit, ou ne soit pas placée de favorable manière ! Tout fait corps, au contraire, avec le temple, matière et esprit. De même des vases très réussis du point de vue décoratif, comme l'hydrie de Vivenzio, peuvent avoir aussi, en soi, une belle valeur intrinsèque ; mais c'est que le dessinateur, expert, n'a pas perdu de vue les nécessités décoratives ; et il a ainsi triomphé par deux fois. Ch. P.

### La lance d'Alexandre.

La lance d'Achille figurait comme relique à Phasélis (Lycie) dans un temple d'Athéna, au temps d'Alexandre. Une épigramme archaïsante de l'*Anthologie palatine* (VI, 97), œuvre d'Antiphilos de Byzance, nous a appris qu'une lance d'Alexandre était conservée, d'autre part, dans un sanctuaire d'Artémis.

Voici la traduction des distiques, récemment donnée par M. P. Waltz, l'éditeur du l. VI de l'*Anthologie* dans la Coll. Budé : « Lance d'Alexandre ! c'est lui, dit l'inscription, qui t'a consacrée à Artémis comme symbole de ses victoires, toi qui armais son bras invincible. O belle arme, à qui cédaient et la mer et la terre, lorsqu'il te brandissait ! Sois bonne pour nous, lance intrépide ! Mais toujours à ta vue tous trembleront, en se souvenant de la main intrépide qui te portait. »

Cette consécration, qui n'est pas autrement mentionnée — mais qui avait sans doute comporté une dédicace réelle (inscription, v. 1<sup>1</sup>) — a embarrassé les commentateurs. La mention : ἸΑΧΕΩΝ ἔγχος|ῶ πόντος καὶ χθὼν εἶκε κραδαινόμενον, appelle pourtant l'attention sur la seule circonstance où Alexandre a pu se servir victorieusement de sa lance *sur mer* (la mer étant ici nommée avant la terre). C'est au passage de l'Hellespont<sup>2</sup>, quand le prince macédonien, allant aborder l'Asie, après avoir sacrifié à Poseidon et aux Néréides, et gouvernant lui-même sa nef capitane, futur vainqueur du Granique, « darde par dessus bord son javelot qui se fixe sur le sol troyen »<sup>3</sup>.

« Le premier, couvert de ses armes, il bondit sur le sable de la rade, et, comme inspiré, il s'écrie que, par la volonté des dieux, l'Asie lui appartient *en vertu du droit de la lance* » (*ibid.*).

C'est le seul cas où la lance d'Alexandre avait « vaincu » *sur mer*. Il est possible, sinon certain, comme le dit M. P. Waltz — que la dédicace de la lance ait été faite dans l'Artémision d'Éphèse, car on

1. Aucune raison de la révoquer en doute, d'autant que le folklore de la lance guérisseuse d'Achille devait être connu du conquérant de l'Asie : ἸΑΧΕΩΝ, δούραζ ἀταρβέζ, dit l'épigramme, *suggérant un culte*.

2. Entre Éléonte, région du Tumulus de Protésilas, et les parages d'Hissarlik (« Port des Achéens »).

3. G. Radet, *Alex. le Grand*, 1931, p. 32.

pourrait penser, en principe, à tout autre sanctuaire artémisiaque rencontré entre le Port des Achéens et les parages du Caystre<sup>1</sup>. Nul doute, du moins, qu'il ne s'agisse pas « d'actions de grâces pour un vœu exaucé ». La lance était (v. 2) : ἐκ πολέμου... σύμβολον. Il y a donc chance qu'elle ait été consacrée après le *Granique*, où elle s'était brisée dans les mains du roi, l'écuyer d'Alexandre n'ayant pu la remplacer, et le Corinthien Démarate, un des *Amis*, ayant dû prêter sa pique au prince en un instant de détresse.

La consécration à Éphèse reçoit, de ces circonstances, au moins une plus grande probabilité, l'Ephésia ayant de tout temps entretenu de bons rapports avec les armées et agréé les offrandes militaires, non pas seulement les dîmes de butin. On retiendra aussi que l'Alexandre Rondanini de Munich, qui a la ressemblance d'Alexandre jeune et une posture propre aux *Poseidons lysippiques*, doit avoir été en rapport, quoiqu'on ait dit<sup>2</sup>, avec les rites du passage de l'Hellespont par Alexandre-pilote et son armée.

Ch. P.

### A propos des tumuli de Karalar.

Nous avons reçu de M. J. Coupry la lettre suivante qui se réfère à l'article publié, *Rev. archéol.*, 1935, II, p. 133-151, sur la sépulture de Deiotaros II :

« Je n'ai nullement à revenir sur les conclusions générales, historiques et chronologiques, que j'ai présentées à propos de l'építaphe de Deiotaros II<sup>3</sup>. Je veux seulement reprendre ici, très brièvement, la question de géographie politique ancienne que soulèvent les dernières lignes de mon étude<sup>4</sup>, et poser quelques problèmes, même si je ne dois pas les résoudre<sup>5</sup>.

1. Alexandre à la lance figure sur des monnaies d'Ilion Novum : W. Dörpfeld, *Troja u. Ilion*, II, *Beil.* 62 (32-34) ; *Beil.* 65 (108). Le personnage de ces monnaies est mentionné sous le nom d'Hector, mais le type dérive de la création lysippique faite pour Alexandre. A Pergame, où Télèphe était *akiste*, on eût pu se souvenir des « vertus » de la lance d'Achille, qui avait blessé, mais guéri le héros du combat du Caïque. Pourtant, quand Alexandre est représenté en Doryphore par Lysippe, c'est à Éphèse, et le texte de Plutarque, relevant à ce sujet la critique du Sicyonien sculpteur contre la peinture d'Apelle (Alexandre en Zeus au foudre), exalte précisément les mérites de la lance du roi, « sa propriété, sa force ».

2. Max. Collignon, *Hist. sculpt. gr.*, II, p. 433, se contredit d'une page à l'autre, pour avoir hésité sur le rattachement à Lysippe. Ceux qui, comme F. Köpp, ont pensé à l'Alexandre de Léocharès, statue *chryselephantine* du Philippeion, oublient trop que le symbolisme marin de l'Alexandre Rondanini eût été incompréhensible dans l'Altis ; sur sa base demi-circulaire, le groupe du Philippeion, avec Amyntas, Philippe, Alexandre, trois rois, et deux reines : Eurydice et Olympias, ne visait qu'à faire « antithèse » avec le groupe central, à cinq figures aussi, visible au fronton Est du temple de Zeus.

3. *Rev. arch.*, 1935, II, p. 140-151. Le texte de cette építaphe permet de préciser la personnalité politique des deux princes associés — Deiotaros Philoromaïos et son fils — et d'attribuer une date nouvelle, au moins approximative (mars 43-41/40) au crime de Gorbous et à l'unification de la Galatie par Deiotaros Philoromaïos.

4. *Ibid.*, p. 150-151.

5. On verra que dans ces réflexions, ma propre part reste mince, mais je ne

« J'avais, après Stähelin<sup>1</sup>, jugé possible que Deiotaros Philoromaïos eût, dès 48/7 av. J. C., annexé le territoire du tectosage Domnilaos. Autant il est interdit de penser que Deiotaros, vers 43, eût spécifié qu'il n'était que tétrarque de deux clans sur trois, s'il avait été dès ce moment-là, le seul maître de la Galatie unifiée, autant il serait peu étonnant que, tant qu'il laissa subsister un bloc tectosage indépendant et ne put pas encore se dire « le tétrarque des Tectosages », il n'ait pas rappelé dans ses titres un détail aussi secondaire qu'un empiètement encore très incomplet sur un territoire voisin. J'avais encore, après Th. Reinach<sup>2</sup> et Stähelin<sup>3</sup>, admis la possibilité de situer le territoire de Domnilaos dans la partie Nord du pays tectosage. La sépulture du roi Deiotaros II ayant été découverte à courte distance, au Nord-Ouest, d'Ancyre, l'ancienne capitale des Tectosages<sup>4</sup>, et dans une région que l'on considère assez communément comme tectosage<sup>5</sup>, je me demandais s'il ne fallait pas voir là un indice en faveur de l'annexion par Deiotaros, en 48/7, du territoire de Domnilaos.

« En fait, dans l'ignorance où l'on reste des limites du pays tectosage, aucune raison majeure n'empêche d'opposer aux probabilités que j'avais cru reconnaître, d'autres possibilités<sup>6</sup>, et M. W. Ruge, à qui je suis très reconnaissant d'avoir bien voulu m'autoriser à reproduire son opinion, m'écrit : « Ich halte es nicht für ausgeschlossen, « dass die Tolistobogier soweit nach Osten gereicht haben ; die Senkung der Murtađ Ova könnte die Grenze gewesen sein. » Si l'on

crois pas inutile de grouper dès maintenant — avec l'assentiment de ceux qui les ont exprimés — des avis susceptibles d'apporter de nouvelles lumières à notre connaissance de la Galatie.

1. *Gesch. d. Kleinas. Gal.*, p. 92, n. 2 ; cf. *Rev. arch.*, *ibid.*, p. 149, n. 2.

2. *L'hist. par les monnaies*, p. 157.

3. *L. I.*, p. 91, n. 3.

4. Une quarantaine de kilomètres sépare seulement Karalar d'Ancyre, ce qui n'est qu'une faible distance au milieu des grands territoires de Galatie.

5. Cf. BÜRCHNER, P. W., *s. v. Galatia*, col. 529-530 (carte). On admet d'ordinaire que les Tectosages, en gros, habitaient « autour d'Ancyre » (cf. STÄHELIN, *l. l.*, p. 42 ; on lit dans Strabon, IV, 187 : τριῶν γὰρ ὄντων ἔθνων, ἐν ἑξ αὐτῶν τὸ περὶ Ἀγκυραν πόλιν Τεκτοσάγων λέγεται ; mais περὶ n'a évidemment qu'un sens très imprécis, et, malgré l'argument de Stähelin, p. 42, n. 4, j'hésitais à situer la capitale des Tectosages vers l'extrême limite du pays ; l'Olympe tolistobogien n'était qu'à trois jours de marche d'Ancyre : mais en réalité trois jours de marche peuvent déjà représenter une assez longue distance, et l'on ignore la position exacte de cet Olympe tolistobogien ; cf. STÄHELIN, p. 55, n. 5 ; W. RUGE, P. W., *s. v. Tektosagen*, col. 173, ne présente que comme une hypothèse l'identification de l'Olympe avec la montagne d'Asarly Kaya ; à ce propos et en faveur même du penchant que j'avais à considérer toute cette région comme tectosage, voir encore la vieille opinion, sinon inattaquable, au moins pleine de bon sens, de PERROT, *Explor. de Galatie*, p. 216). Je note que la phrase qui m'a échappé (p. 150) : « Ancyre (Angora) était au centre du pays tectosage » donne une précision toute gratuite et imprudente.

6. Voir en dernier lieu et particulièrement sur nos ignorances, W. RUGE, P. W. *s. v. Tektosagen*, col. 173. Peut-être n'ai-je pas apprécié à leur juste valeur les hypothèses d'ANDERSON, J. H. S., XIX, 1899, p. 94, concernant la situation possible de Blukion et de Peion (même si l'on songe maintenant à proposer, pour Blukion tout au moins, une identification nouvelle ; cf. plus loin.



admet que le territoire tolisobogien put s'étendre ainsi vers le Nord-Est, ma démonstration touchant la suppression très tardive par Deiotaros Philoromaïos de l'indépendance tectosage, pourra être simplifiée et renforcée, en ce sens qu'il ne sera plus nécessaire, pour expliquer le choix du lieu de sépulture de Deiotaros II, de faire intervenir l'annexion préliminaire et partielle de 48/7, annexion qui reste vraisemblable, mais n'est pourtant point définitivement prouvée.

« Ignorant le détail des fouilles, je m'en suis strictement tenu à l'épigraphie même qui marquait le *tumulus* de Deiotaros II. M. Remzi Oğhuz Arik a par ailleurs décrit d'autres tombeaux trouvés à Karalar<sup>1</sup>. Il est évident que ces tombes, puisque tout indice précis fait défaut, doivent rester « anonymes », et M. Remzi Oğuz Arik a fait preuve de prudence en n'essayant point d'identifier les *tumuli* autres que celui de Deiotaros le Jeune. Il est pourtant une hypothèse<sup>2</sup> que l'on peut formuler, sous réserve de trouvailles nouvelles : les *tumuli* B (tombe de Deiotaros II) et C sont très proches l'un de l'autre et presque « jumelés » ; le tombeau C est d'autre part important et riche : n'aurait-il pas abrité les restes de Deiotaros Philoromaïos, qui, reposant non loin de son fils, eût prolongé au-delà de la vie son association royale avec Deiotaros (Philopator ?) le Jeune ?

« L'existence d'une nécropole princière (cf. encore le *tumulus* A) appelle assez naturellement l'hypothèse d'un βασιλειον. Sommes-nous près de la vieille demeure familiale de Deiotaros ou d'une résidence nouvelle — qui put encore servir après nos deux Tétrarques — ? Si l'on veut situer Karalar dans l'ancien pays tolisobogien, il est tentant de reprendre l'hypothèse déjà présentée par M. Ch. Picard<sup>3</sup>, selon laquelle Karalar pourrait être Blukion ou Peion<sup>4</sup>. La région, située vers la frontière Est du pays tolisobogien et dans la direction non seulement du pays trocme, mais encore du Pont, était en tout cas heureusement choisie pour offrir une résidence à deux tétrarques qui menaient à l'Est de leur pays d'origine, la politique d'expansion que l'on sait<sup>5</sup>. »

Jacques GOURPY.

1. *Rev. arch.*, 1935, II, p. 133-140.

2. L'idée en est venue à d'autres qu'à moi et notamment à M. J. Keil, à qui je suis très obligé d'avoir bien voulu m'en faire part.

3. Cf. *Rev. arch.*, *ibid.*, p. 133 (croquis).

4. *CRAI*, 1935, p. 45.

5. Peut-être plutôt Blukion, le προύριον situé le plus à l'Est, et où se serait arrêté César en 47 avant d'aller à Peion, si l'on accepte les idées d'ANDERSON, *JHS.*, XIX, 1899, p. 94 ; cf. STÄHELIN, p. 93 et n. 2, 3. — L'identification de Karalar avec Manegordos n'est pas absolument sûre ; cf. W. RUGE, *P. W. s. v. Manegordos*, col. 1.048. Blukion pourrait d'ailleurs avoir été une citadelle voisine de Manegordos.

6. Dans ma première hypothèse qui mettait Karalar en pays tectosage, on aurait pu supposer assez facilement que Deiotaros s'était installé dans le territoire de Domnillaos — peut-être même dans le βασιλειον tout prêt du tétrarque — dès qu'il l'avait possédé, pour se rapprocher autant que possible de ses possessions ou de ses ambitions de l'Est, sans vraiment s'éloigner de sa véritable patrie, ce qui eût été un double désir très légitime. — On ne peut, on le voit assez, présenter sur tous ces problèmes que des suggestions, et le seul mérite du jeu est de faire sentir tout l'intérêt que pourraient avoir de nouvelles découvertes.



### Stèles grecques au Père-Lachaise.

Récemment, en m'occupant de la publication de trois lettres de Jean-Baptiste-George-Marie Bory de Saint-Vincent, qui fut chargé du commandement de l'expédition scientifique de Morée, j'ai dû faire en 1829, des recherches pour retrouver sa tombe.

Ces recherches étaient nécessaires, puisque Bory de Saint-Vincent, dans une lettre du 16 octobre 1829, écrivait qu'il avait remarqué, à Délos, un tombeau portant le nom de Pausanias, fils de Midôn, et qu'il avait enlevé ce monument « pesant huit cents », avec l'intention de le placer sur sa propre tombe, au Père-Lachaise, où il devait acheter un terrain, à son retour.

Le tombeau de Pausanias, fils de Midôn, ne passerait pas inaperçu, s'il se trouvait dans la 49<sup>e</sup> division du cimetière de l'Est (Père-Lachaise), car nous en connaissons le dessin par le recueil de Blouet ; mais il ne se rencontre pas dans cette division du grand champ de repos, où la famille de Bory de Saint-Vincent acquit la concession n<sup>o</sup> 88.129 en décembre 1846, au moment même de la mort de l'ancien commandant de l'expédition de Morée.

Ce monument de Pausanias portait simplement les noms, suivis de la formule *χρηστὸν χάρις*, sur la base carrée d'un petit édifice circulaire « ayant la même forme que la Lanterne de Démosthène et représentant un personnage debout, auquel un esclave conduit un cheval<sup>1</sup>. »

Si le tombeau de Pausanias, fils de Midôn, ne peut, je le crois, être retrouvé au Père-Lachaise, il n'existe pas davantage au Musée du Louvre. Peut-être est-il dissimulé dans quelque musée étranger ?

J'ai parlé, jusqu'à maintenant, de la tombe de J.-B. Bory de Saint-Vincent, comme si on la retrouvait aisément. En réalité, aucune tombe ne porte son nom. Mais, à la place où elle devrait se rencontrer, existe aujourd'hui la concession n<sup>o</sup> 163.700, qui porte la tombe de l'historien polonais Théodore Korab Morawski, mort à Paris, le 21 novembre 1879.

Le doute n'est pas possible ; d'abord à cause des renseignements que j'ai pu recueillir, après plusieurs visites et une enquête spéciale<sup>2</sup>. Ces recherches ont révélé que le tombeau, élevé en 1846, avait été ouvert, le 5 novembre 1850, pour recevoir le corps de Mme Morawski, née Bory de Saint-Vincent. Et c'est le 10 janvier 1880 que l'historien polonais<sup>3</sup> vint rejoindre sa femme.

1. Cf. *Expédition scientifique de Morée, ord. par le Gouv. fr. ; Architecture et sculpture* ; troisième volume, par Abel Blouet, Paris, 1838, p. 37, n<sup>o</sup> 40, pl. 21, fig. III à V (Le monument était flanqué de six colonnettes.)

2. Il y a eu quelque confusion dans les registres du cimetière de l'Est (Père-Lachaise). Voici en effet les termes d'une lettre de M. le Conservateur de ce cimetière, datée du 2 décembre 1936 : « La sépulture est bien celle que vous avez vue, et c'est par erreur qu'une corrélation s'est établie avec celle portant le n<sup>o</sup> 163.700 et appartenant à la famille Vincent » (*sic*).

3. Il y a quelques différences entre les termes de la longue inscription funéraire de Morawski et les indications fournies par des dictionnaires, pour les dates

Ces détails pourraient paraître inutiles ici : ils ne le sont pas. Car la tombe, qui porte aujourd'hui le seul nom de l'historien Morawski, présente une caractéristique sans doute peu fréquente au Père-Lachaise : elle est ornée de quatre monuments grecs.

Probablement déjà plus ou moins frustes, lorsqu'elles furent placées sur le tombeau de Bory de Saint-Vincent — car on ne saurait guère douter de l'origine de ces restes — les sculptures ont souffert évidemment, depuis quatre-vingt dix ans, des intempéries, souvent dures sous notre climat.

De plus, ces monuments ne sont, ni disposés favorablement pour l'étude, ni éclairés d'une manière satisfaisante. Le matin, par un temps clair, serait peut-être le moment le plus favorable pour l'étude. Quant aux photographies et estampages, évidemment désirables, il faudrait des démarches spéciales que l'on ne peut faire, je le suppose, sans l'autorisation de l'Assistance publique, administration chargée de l'entretien de la tombe. La présence des quatre monuments grecs, sur la tombe d'un ancien chargé de mission, pourrait motiver peut-être certaine question de la part d'autres administrations. Mais un siècle entier — et plus — a passé depuis que les pierres ont été transportées en France !

Provisoirement, et pour attirer l'attention d'érudits plus compétents que moi, je vais donner un signalement très imparfait des quatre « exilées » :

1° A plat, sur la dalle qui recouvre la tombe : une petite stèle de marbre, très usée et généralement, à moitié remplie de boue, représentant une femme debout, devant laquelle se tient une figure plus petite (haut. environ 0 m. 25) ;

2° Derrière la dalle tumulaire, en bas, une stèle de marbre (haut. 0 m. 30 environ), représentant un homme assis ; devant, deux figures d'homme et de femme ; derrière, un enfant. Au-dessus de la scène, une inscription de quatre lignes au moins, dont il sera peut-être difficile de déchiffrer beaucoup plus que les lettres suivantes :

..... P A  A  
      N T O  
O .....  ..... O  
.....  .....

3° Cipse rectangulaire de pierre, au-dessus de la plaque portant l'inscription au nom de Morawski. Il est orné, sur la face et sur les deux côtés, d'une guirlande de feuillages, soutenue par quatre

---

de naissance et de mort. Mais ceci n'est pas mon sujet. Je rappellerai seulement que l'œuvre principale de MORAWSKI, son histoire de Pologne, porte ce titre : *Dzieje Narodu polskiego* (1871-1873, 6 vol.).

bucrânes (L. 0 m. 55 environ ; h. 0 m. 27 environ<sup>1</sup>). Au-dessous, une inscription de trois lignes, dont voici une lecture *provisoire* :

? ΜΣΤΗΠΙΝΑΑΒΟΥ ΚΑΙ ΜΕΤΙΣΥΤΙΣ  
ΧΙΑ ΧΡΗΣΤΗ  
ΧΑΙΡΕ

Il s'agit donc d'une femme, originaire de Chio, dont le nom pourra sans doute, sous un bon éclairage, être déchiffré à peu près entièrement ;

4<sup>o</sup> Fragment d'un cippe funéraire, renversé au-dessus du précédent et paraissant porter une décoration analogue.

Si une des lettres de J.-B. Bory de Saint-Vincent contient la mention de son projet quant au monument de Pausanias, fils de Midôn, je n'ai trouvé aucun autre renseignement sur des restes transportés en France. Mais je ne pense pas qu'il puisse y avoir aucun doute à ce sujet.

M. Ch. Picard a bien voulu m'inciter à sortir de mes études gallo-romaines pour signaler ici ce groupe de monuments grecs, qui sont probablement inédits, ou considérés comme perdus, s'ils ont été signalés autrefois.

Adrien BLANCHET.

#### Les récentes fouilles du Musée d'Odessa (1920-1933).

Pendant ces dernières années le Musée d'archéologie d'Odessa a organisé toute une série de recherches archéologiques aux environs d'Odessa, principalement aux bords de la Mer Noire. Les plus importantes ont été effectuées sur le territoire d'un site énéolithique, près du village Oussatovo, à Lousanovka (ville d'eaux aux environs d'Odessa) et dans l'île de Beresane — fouilles qui continuent celles de M. de Sterne sur la même île.

A Lousanovka (1929-1930), sur une surface de 30 mètres carrés environ, on découvrit un dallage de petits galets posé sur une couche d'argile. Non loin de là apparurent les restes des fondations de deux murs en argile damée, disposés à angle droit et les restes de deux autres murs, composés de pierres calcaires.

Parmi les trouvailles, il faut signaler de nombreux fragments de poterie indigène mal cuite avec l'ornementation au doigt ou à l'aide d'une cordelette appliquée sur le vase avant cuisson ; une quantité

1. Le type de cette décoration est bien connu. Blouet (t. III, pl. 13, fig. IV) en a reproduit un spécimen provenant de Délos. Mais je ne veux pas dire que le monument, dont il est question ici, ait la même provenance.

Les autres sculptures sont aussi de types connus ; mais deux au moins portent des inscriptions ; et c'est un attrait particulier.

considérable de fragments d'amphores attiques ; quelques tessons de vases grecs à verni noir et d'autres à décor estampé.

Certaines amphores portent des estampilles datées du IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. avant J.-C.

Les ossements de cheval, de vache, de brebis sont très nombreux, ainsi que les coquilles (*cardium*, *helix*, etc.).

Il est impossible de donner des conclusions sur le caractère des monuments découverts avant la fin des travaux. Mais la présence de céramiques indigènes et grecques fait penser qu'il s'agit là d'une petite station occupée par une population plus ou moins hellénisée, nation semblable à celles qui ont été découvertes, au cours de ces dernières années, le long des rives du Boug, vers l'embouchure.

Les fouilles de la cité antique, dans l'île de Beresane (1927-1930), ont fourni beaucoup de matériel archéologique (principalement de la poterie). Elles ont prouvé définitivement l'occupation, presque sans interruption depuis l'époque la plus reculée (fin du VII<sup>e</sup> s.) jusqu'à l'époque romaine et même byzantine ; elles ont encore permis de préciser plus exactement les caractères des relations commerciales et autres des habitants de la colonie grecque de Beresane avec le monde antique d'une part, et les populations indigènes (scyto-sarmate) aux bords de la mer Noire, d'autre part.

Les comptes rendus de ces fouilles de l'île de Bérésane et d'Oussatovo sont sous presse.

E. BELIN DE BALLU.

### Fours de potiers romains à Kertch et à Phanagorie.

Les fouilles récentes d'Olbia, de Panticapée et Phanagorie ont apporté des documents nouveaux sur l'industrie de la céramique indigène dans les colonies grecques du Sud de la Russie. Plusieurs ateliers ont été fouillés par M. Guaidoukevitch, en 1929 et 1930, à Kertch et à Phanagorie (*Bulletin de l'Académie d'histoire et de culture matérielle*, n° 80, Leningrad, 1934).

A Kertch, l'établissement céramique, situé à l'une des extrémités de la ville antique, avait été découvert au hasard de travaux de canalisation. D'assez grandes dimensions — 4 m. 65 de diamètre à la base — le four circulaire est construit en argile avec revêtement interne de briques crues. Des dalles de pierre indiquent une réparation en cours d'usage. La chambre de chauffe étant placée en contre-bas, la sole était supportée par un pilier de briques, haut de 1 m. 52. Il est probable qu'une coupole recouvrait la construction, qui d'après les objets recueillis, monnaie du roi Rescouporis IV et une lampe, appartient au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. L'analyse des cendres, découvertes dans l'alandier, montre que le four était chauffé à la paille.

A Phanagorie, le four, découvert par la mission du Musée d'art décoratif de Moscou et fouillé par les soins de l'Académie d'histoire et de culture matérielle de Leningrad, offre une construction presque analogue. Mais il est mieux conservé, et ses dimensions sont aussi plus importantes (diam. 5 mètres). Fait de briques crues alternant

avec des couches d'argile, la sole repose sur un pilier quadrangulaire ; 93 ouvertures, disposées en 3 cercles concentriques, assurent le passage de la chaleur du foyer, situé à l'Ouest, à l'abri du vent. Lors de la découverte, certains de ces orifices avaient été obstrués par des tessons de poterie pour régler l'arrivée des gaz dans le laboratoire, qui communiquait avec l'extérieur par un passage long de 1 m. 55 placé sur la face septentrionale et qui pouvait être hermétiquement obstrué lors de la cuisson.

Les fours de Kertch et de Phanagorie, tous les deux du IV<sup>e</sup> siècle, représentent par leurs dimensions un type assez nouveau. On peut les rapprocher de ceux découverts en Grande-Bretagne. De même que dans les ateliers d'Olbia et de Chersonèse, l'industrie de la poterie dans les colonies grecques de la mer Noire ne fabriquait pas seulement des céramiques d'usage courant ; elle s'est attaquée avec succès à l'imitation des vases à vernis noir importés de Grèce.

E. BELIN DE BALLU.

### Découvertes archéologiques en Lorraine.

Au cours de l'été dernier, M. Delort, professeur au lycée de Metz, a fouillé plusieurs tumulus de l'âge du Bronze dans la forêt de Charleville-sous-Bois. Les tertres funéraires renfermaient d'intéressants mobiliers : grandes épingles à décor gravé, bracelets unis, torques, couteau de bronze, céramiques. Dans un tumulus de l'âge du Fer, en forêt d'Anzeling, une sépulture explorée a donné deux vases en terre noire, une grande épée de fer, accompagnée de deux anneaux de cuivre qui la maintenaient à un ceinturon, et un fer de lance. R. L.

### Stoffel et les fouilles de Gergovie.

Le colonel Stoffel qui fit des recherches dans les camps de César devant Gergovie, au temps où Napoléon III réunissait les matériaux de son *Histoire de Jules César*, n'a guère laissé de documents sur ses recherches. Le R. P. Gorce s'est proposé de recueillir sur place les renseignements relatifs à ces travaux et, au mois d'août 1936, a entrepris une série de sondages, sur le territoire d'Orcet, au voisinage de la grande borne dressée par Stoffel. En plusieurs points, il a pu retrouver l'emplacement de l'un des fossés, dont la coupe se détache en noir sur les terres.

Il serait très important que ces premières fouilles puissent être étendues à l'ensemble des travaux de César devant Gergovie. On ne peut songer à un déblaiement général de l'immense ligne d'investissement, mais on pourrait reconnaître par de multiples sondages le tracé de ces travaux. Des bornes, en béton, assez rapprochées les unes des autres, marqueraient à la surface du sol les emplacements des ouvrages.

Il n'est pas inutile d'ajouter que les découvertes du R. P. Gorce, en contrôlant l'exactitude (?) de l'œuvre de Stoffel, mettent un point final à la ridicule querelle de Gergovie. R. L.



### Les fouilles de Vindonissa (Suisse).

Sous la direction de M. Christoph Simonett et grâce à une subvention de la Confédération helvétique et du canton de Brugg, les fouilles de Vindonissa ont été poursuivies vers le centre du camp, des deux côtés de la *Via principalis*. (*Anzeiger für schweizerische Altertums-kunde*, 1936, p. 161-176.) La découverte la plus importante est celle d'un grand établissement de bains, en bois, appartenant au camp de la XIII<sup>e</sup> Légion et d'un hôpital militaire avec portique bordant la *Via principalis* à l'Ouest et dont l'entrée s'ouvrait au centre sur un vestibule précédant une cour intérieure. Cet édifice, contemporain des derniers temps de Vindonissa, avait été construit sur l'emplacement de casernes et bâtiments divers. R. L.

### Le cimetière helvète-romain de Locarno.

Au cours de l'hiver dernier, M. Christophe Simonett a fouillé aux environs de Locarno (Suisse), sur les territoires de Muralto et de Minutio, un important cimetière gallo-romain. Les travaux, destinés à combattre le chômage, ont été subventionnés par les cantons de Bâle-Ville et du Tessin.

La nécropole qui s'étend aux bords du lac Majeur a donné jusqu'à ce jour 158 tombeaux qui ont fourni 1.320 objets. M. Ch. Simonett a eu l'amabilité de me communiquer les photographies des plus importants d'entre eux. Quelques sépultures affectaient la forme d'une petite maison, avec une pièce annexe où était déposé le mobilier funéraire. Plusieurs d'entre elles possédaient encore leurs décorations murales peintes.

Parmi les objets recueillis figurent de nombreuses pièces de verrerie, fioles à parfums en forme d'oiseau, bâtonnets en verre (spatules ou mélangeurs pour liquides), coupes à décor de *millefiori* ou côtelées à pâte marbrée (fig. 1); superbe coupe peinte (fig. 2), oiseau à long



Fig. 1. — Cimetière romano-helvète de Locarno (Suisse). Coupes en verre.



Fig. 3. Cimetière romano-helvète de Locarno (Suisse). Statuette en terre-cuite.

bec dans un décor de feuillages rappelant la coupe de Reims aujourd'hui détruite (cf. Héron de Villefosse, dans *Bull. de la Soc. nat. des Antiq. de France*, 1914, p. 256 sqq.). Parmi les statuettes de terre cuite, on retrouve le groupe de l'homme et de la femme étendus sur un lit. De semblables pièces ont été recueillies à Bordeaux et à Salzbourg. Le Musée des Antiquités nationales conserve un médaillon en terre



Fig. 2. — Cimetière romano-helvète de Locarno (Suisse). Coupe en verre peint

cuite, trouvé à Saint-Pourçin-sur-Besbre, avec le même sujet (A. Blanchet, dans *Mém. de la Soc. nat. des Antiq. de Fr.*, LI, 1891, p. 178-180 du tiré à part). Un groupe des deux personnages debout est, comme l'a reconnu M. Blanchet (*ibid.*, p. 127-128), l'imitation des groupes hellénistiques d'Eros et Psyché. Plus curieuse est une figure de femme tricéphale (fig. 3), dont la signification précise m'échappe. S'agit-il réellement d'une divinité à trois têtes ? ou d'une femme tenant dans ses bras deux petits enfants. D'après la photographie qui m'a été communiquée, j'inclinerais pour cette deuxième interprétation.

La vaisselle de bronze est représentée dans le cimetière par de

larges plats à anses et des puisettes à manche vertical ornements.

Verreries, céramiques, figurines de terre cuite, bronzes appartiennent tous au Haut-Empire et sont caractéristiques de la civilisation gallo-romaine du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. R. L.

### Carnyx.

A propos d'une face latérale du reliquaire de Coire, Mlle Geneviève L. Micheli a cru pouvoir établir un rapprochement étroit entre deux animaux étranges à tête de dragon, qui se terminent en pointe et les animaux-vrilles des croix de Kells, Monasterboice et Durrow, en Irlande (*Rev. archéol.*, 1936, I, p. 69, fig. 8 ; l'auteur cite l'ouvrage de Mlle Fr. Henry, *La Sculpt. irlandaise*, 1933, p. 64-66).

Je ne crois pas à la correspondance exacte de ces types d'ornementation. Les deux ornements à tête de dragon du reliquaire de Coire, disposés d'ailleurs comme des *cornucopiae*, si fréquentes dans l'art romain, sont à mon avis, des réminiscences du *carnyx* celtique, dont nous connaissons de bonnes figurations (Voy. par exemple mon *Traité des monnaies gauloises*, 1905, p. 290, fig. 164 et 165 ; autres représentations assez nombreuses sur des monnaies romaines, par ex. sur les deniers du monétaire L. Hostilius Saserna, etc.) On sait que ces instruments sont comparables aux *lurs* de bronze, dont on a trouvé des dizaines de spécimens au Danemark (Musée de Copenhague). Cette sorte de trompette s'est, en quelque manière, perpétuée en Suisse, dans des régions montagneuses, où l'on se sert encore d'instruments très longs, dont la résonance est considérable.

En tout cas, le *carnyx* celtique est caractérisé par un pavillon en forme de gueule de dragon. Si le reliquaire de Coire, qui doit appartenir à l'art du 1<sup>er</sup> siècle, nous apporte des réminiscences celtiques, comme l'art irlandais d'ailleurs, il ne faut pas s'en montrer surpris, d'autant plus que l'animal à tête de dragon fut certainement un type très en faveur dans l'Europe centrale, où de nombreuses monnaies du type *Regenbogenschüsselchen* le présentent comme emblème principal. Je ne saurais développer ici ces rapprochements ; je me contente de renvoyer au *corpus* de M. Paulsen (*Die Münzprägungen der Boier*, 1933), et aussi au mémoire du P<sup>r</sup> Karl Pink (*Die Goldprägung der Ostelken*, publié dans la *Wiener prähistorische Zeitschrift*, XXIII, 1936).

Adrien BLANCHET.

### Nouvelles précisions au sujet de Laure de Noves.

A la récente réunion de l'Académie de Vaucluse, on entendit une intéressante communication de M. le P<sup>r</sup> Ramette au sujet de la Laure de Pétrarque et de sa sépulture.

Que Laure ait existé, contrairement à l'opinion de certains qui ne voulaient voir en elle qu'une fiction poétique, ceci, selon le conférencier, ne saurait plus être mis en doute. En effet, toutes les archives et les multiples documents qu'il a consultés pour fixer définitivement

la question sont, à cet égard, formels. Il ne peut également exister aucun doute au sujet de l'identification de celle qui inspira la muse de Pétrarque. Il s'agit de Laure de Noves, femme de Hughes de Sade, surnommé Le Vieux, syndic de la ville d'Apt en 1348, qui vingt-trois ans auparavant l'avait épousée.

Il y avait, à l'époque, à Avignon, quatre femmes portant le nom de Laure qui auraient pu donner lieu à des suppositions. Deux d'entre elles doivent être éliminées sans hésitation. Restent donc seules en présence Laure de Cabrières et Laure de Noves. Mais la première n'avait que 13 ans en 1327, lorsque Pétrarque devint amoureux. On doit donc l'écarter. On sait que ce fut le 6 avril 1327, à Avignon, le lundi de la Passion, à une messe matinale en l'église Sainte-Claire, que Pétrarque vit la première fois, pour en tomber aussitôt amoureux, celle qu'il devait immortaliser. Laure de Noves avait alors 19 ans.

En quel lieu fut-elle inhumée ? M. Ramette a pu fixer ce point d'histoire jusqu'alors assez discuté. Il est à cet égard affirmatif. C'est dans l'église des Cordeliers, dont il ne reste plus, malheureusement, aujourd'hui, que des vestiges, qu'elle fut inhumée. La famille de Sade possédait en cette église une chapelle. Jadis l'église occupait l'emplacement actuel du Collège Saint-Joseph. Selon toute vraisemblance, la sépulture de Laure de Noves se trouvait dans la cour réservée aux grands externes.

A. M.

(Débats, feuille du 23 octobre 1936.)

#### **Le Congrès international des Sciences préhistoriques et protohistoriques, 2<sup>e</sup> session, Oslo, août 1936.**

D'après les journaux d'Oslo, le nombre des archéologues, réunis du 1 au 8 août 1936 dans la coquette capitale de la Norvège, était de près de 500, appartenant à 40 nations différentes. Si nous ne sommes pas en mesure de confirmer ces chiffres, du moins pouvons nous affirmer que le Congrès d'Oslo, admirablement organisé par le Comité norvégien, fut en tous points réussi.

Réparties en cinq sections, les 130 communications du programme étaient pour la plupart d'un niveau scientifique très honorable, parfois d'un intérêt exceptionnel. L'horaire a été maintenu malgré les inévitables changements de dernière heure. Il fallut plusieurs fois réduire la durée des discussions. Aussi proposerais-je qu'à l'avenir leur soit réservé un temps égal à celui des lectures. Ces échanges de vue, qui permettent une rapide mise au point des diverses opinions, présentent en effet un très vif intérêt. Bien conduite, une discussion peut faire progresser l'étude de certains problèmes plus rapidement et plus effectivement que le procédé ordinaire, onéreux et lent, par la voie des organes scientifiques. En même temps, par ces débats libres, certaines tendances, nettement défavorables au développement harmonieux des sciences archéologiques et qui se manifestent dans ce climat de nationalisme surchauffé sévissant en Europe, pourraient être efficacement enrayerées. Il faut veiller jalousement à conserver au

Congrès son caractère vraiment international et barrer énergiquement la route à toute tentative visant à réduire l'indépendance de son Conseil et l'entière objectivité de ses élections. Trébucher ainsi tendrait à semer le découragement parmi les meilleurs serviteurs de ces belles réunions.

\*  
\* \*

Il n'est pas possible de fournir ici un résumé, même succinct, des communications lues dans les différentes sections. Il est du reste permis d'espérer que les compte rendus vont paraître rapidement. En attendant, nous énumérons simplement les titres de certaines lectures pour donner une idée de la variété des travaux du Congrès. En ce qui concerne ceux de la section III b (proche Orient) ainsi que la lecture de MM. Kansu et Arik sur les fouilles à l'Alaca-Huyuk (section I et II), nous renvoyons à notre compte rendu publié dans *Syria*, 1937.

L'étude des civilisations nordiques était naturellement à l'honneur. Le président du Congrès, M. A. W. Brøgger, inaugurant les séances plénières, vint présenter un tableau d'ensemble de l'état actuel de nos connaissances sur l'âge du Bronze dans les pays scandinaves. Il mit en évidence la force d'expansion des civilisations primitives, à l'exemple des tribus esquimaudes ayant fait le tour du cercle polaire en partant d'Asie septentrionale et qui parvinrent, *via* Groenland et Alaska, jusqu'au Pacifique. Dans leurs embarcations de peaux de phoques ou de morse pouvant porter des familles entières — les *oumiaks* — les Esquimaux auraient traversé les mers sur des distances allant jusqu'à celles qui séparent Cherbourg de New-York. Sur terre, d'étonnantes migrations se développaient alors. Le conférencier estime qu'au temps des expéditions entreprises par les navigateurs grecs, ce dynamisme d'expansion des peuples primitifs était depuis longtemps brisé. D'après lui l'âge du Bronze était l'époque des grands exploits maritimes. C'est dans l'art de la construction nautique et dans la science de la navigation que la civilisation nordique du Bronze atteignit à son apogée.

M. Bø, sur les origines de la civilisation dans l'extrême Nord de l'Europe, apporta les preuves que la Finlande était habitée par l'homme même avant que celui-ci put s'installer dans le Sud de la Norvège. Une soixantaine de gisements avançant jusqu'au 70° de latitude Nord ont été découverts jusqu'à présent. Ce sont les haltes ou les lieux d'habitation de populations de chasseurs, installés à une altitude moyenne de 70 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les géologues estiment de 10 à 15.000 ans l'âge de ces gisements. Des changements de climat ont depuis considérablement changé la répartition des lieux d'habitation en Finlande.

L'art ornemental si étonnant de l'époque des migrations fut soumis à un examen critique par M. Haakon Shetelig, tandis que M. Bjørn Hougen montrait l'intérêt que présente pour la connaissance du tissage primitif des pays septentrionaux les étoffes retrouvées parmi les restes



des bateaux d'Oeseberg. MM. Macalister et D. M. Chart attirèrent l'attention sur les installations des Vikings aux bouches des fleuves en Irlande. Les influences de l'art ornemental nordique se maintinrent dans l'art celtique de l'île Verte pendant une période très longue.

Parmi les lectures relatives au paléolithique celle de M. l'abbé Breuil était consacrée à l'outillage lithique et osseux des gisements chinois de Chou-kou-tien, celle de M. Reygasse à l'industrie du Sahara central. Les gravures et peintures rupestres du Nord de l'Afrique ont été examinées par M. R. Vaufrey du point de vue chronologique, celles des grottes et abris espagnols faisaient l'objet de l'exposé de M. Obermaier. En Bessarabie, une nouvelle station solutréenne a été signalée par M. N. Morosan. Une découverte qui provoqua beaucoup d'intérêt est celle d'un crâne d'enfant attribué au tertiaire final de l'île de Java ; elle fut présentée par M. P. V. van Stein Callenfels. M. H. V. Vallois étudia la durée de la vie chez l'homme préhistorique.

Pour le néolithique, M. H. Moora signala des trouvailles récentes d'Estland, Mlle R. L. Doize quelques objets maglemosiens de Belgique, M. Niklasson des découvertes en Suède occidentale. Le passage de l'époque des *kjokkenmöddings* au Néolithique en Danemark fit le sujet d'une lecture de M. J. Brondsted. M. J. G. D. Clark parla des relations entre les îles Britanniques et les pays baltiques pendant le Néolithique. MM. C. Blake Wehlan, W. F. Grimes, Mme J. Hawkes, Mlles H. Grafikin et E. Estyn Evans ainsi que Mme E. Clifford firent des communications sur la civilisation mégalithique dans le Wales, l'île de Jersey, en Irlande et dans le Sud d'Angleterre. Les résultats de certaines recherches récentes dans les palafittes suisses ont été exposés par MM. E. Vogt et W. Amrein, l'un parlant des tissus, l'autre de la station d'Egolzwil II.

Pour l'époque de transition du Néolithique au Bronze, MM. R. Vulpé et V. Dumitrescu apportèrent des matériaux nouveaux provenant des stations énéolithiques d'Izvoarele en Moldavie et d'Atmageaua-Tatarasca au Sud du Danube, gisements riches en céramique peinte.

Non moins nombreuses étaient les études sur les âges des Métaux. Celles relatives aux îles Britanniques étaient présentées, par MM. R. Radford, Fr. Owen, J. D. Cowen et de M. C. F. C. Hawkes, ce dernier s'occupant de l'âge du Bronze occidental et des Celtes. M. V. Gordon Childe vint appeler l'attention sur des types d'objets du début du Fer communs aux régions septentrionales d'Angleterre et de la Norvège. Un village sur tourbière de l'époque hallstattiennne, dégagé à Biskupin en Pologne, a été décrit par M. Kostrzewski. M. Ivan Borokovskij revenait sur certains objets provenant des *tumuli* de Maikop.

M. F. von Tompa réserva au Congrès la priorité de sa nouvelle classification de l'âge du Bronze en Hongrie où il distingue 4 périodes s'échelonnant entre 2000 et 1000 approximativement. La publication est sur le point de paraître. M. K. Willvonsender passa en revue le matériel du Bronze recueilli en Autriche. Nous avons revu avec plaisir les pendeloques discoïdes munies d'une pointe centrale de type hongrois et certaines épingles dont nous avons publié, il y a quelques

années, d'exactes répliques provenant des *tumuli* de la forêt de Haguenau.

Aux époques plus récentes étaient consacrées les communications de MM. T. J. Arne (remarques sur l'art de l'époque des migrations en Russie méridionale), H. Kuhn (Sibérie et Chine à la même époque), H. Zeiss (motifs animaux germaniques), de M. E. T. Leeds et V. Scerbakivskyj.

\*  
\* \*

Les réunions des sections alternaient avec des visites au Musée des bateaux vikings, dont la présentation est un modèle de science et de goût, aux *tumuli* de Barre et de Gokstad. Ajoutons que l'accueil réservé aux congressistes par les autorités, la municipalité et les notabilités d'Oslo fut particulièrement aimable. Le roi et la reine tinrent à recevoir au Palais Royal les membres du Congrès. C. F. A. S.

#### **L'exposition du Cinquantenaire de l'Ecole anglaise d'Athènes.**

L'École anglaise d'Athènes vient de fêter à Londres son cinquantenaire. En raison des deuils cruels qui l'avaient frappée coup sur coup pendant ces derniers mois, le programme du jubilé a été maintenu dans la note discrète qui convenait, et le Comité d'organisation a voulu réserver à un petit nombre d'amis le privilège d'assister à une cordiale fête de famille. Toutefois, sur un point l'initiative du Comité a dépassé la famille archéologique et mérite d'intéresser le grand public cultivé : l'Exposition du Cinquantenaire, inaugurée par le Duc de Kent, le 13 octobre dernier à l'Académie royale des Arts de Burlington House, a rappelé l'importance du rôle tenu par nos écoles archéologiques de Grèce dans la découverte, la connaissance et la diffusion de deux des arts les plus étonnants qui furent jamais, l'art crétois et l'art grec.

L'Exposition de Londres a groupé en quatre salles plus de 600 objets, originaux ou copies, de l'Orient grec — peinture, sculpture, céramique, bronzes, ivoires, tissus — allant de la préhistoire la plus reculée aux dernières époques de Byzance et jusqu'aux broderies de la Grèce moderne. Le lien entre ces objets hétéroclites est double : ils proviennent du même sol et ils y ont été découverts par les mêmes chercheurs.

Quand on songe à la modicité et à l'incertitude des ressources de la plupart des missions archéologiques et aux appels à la générosité publique que sont obligés de faire leurs directeurs, on reste confondu devant une pareille réussite. En cinquante ans, l'École anglaise d'Athènes a découvert des milliers d'œuvres d'art, dont beaucoup sont des chefs-d'œuvre. Voilà certes de l'argent bien placé : avis au lecteur !

Le domaine familier de l'École anglaise est celui de l'art préhellénique. Il n'est pas exagéré de parler ici de révélation pour désigner les découvertes faites par sir Arthur Evans en intime liaison avec l'École. La réputation mondiale de Sir Arthur est solidement assise sur la

demeure royale de Cnossos, qu'il a restaurée à ses frais et publiée magistralement. L'autre dictéen et la grotte de Camarès, pour la Crète, ont complété la leçon minoenne, confirmée par l'exhumation de la cité mélienne de Phylakopi. Parallèlement, les rapports des civilisations helladiques avec le bassin du Danube étaient établis par les recherches en Macédoine et en Thessalie, et les travaux de Schliemann étaient repris et poussés à Mycènes, charnière des deux grandes civilisations préhelléniques.

Poursuivant après l'époque mycénienne cette recherche passionnante des origines de l'art grec, l'École anglaise d'Athènes s'est attachée particulièrement à la période de préparation de l'art classique qui va du VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. aux guerres médiques. A Sparte, à l'autel d'Artémis Orthia, au temple d'Athèna Chalkioikos, les statuettes et les vases de terre cuite, les ivoires et les ex-voto de métal ont ressuscité la figure brillante de l'archaïsme dorien, évoquée pour la Grèce centrale par les tombes de la nécropole béotienne de Rhitsona ou le sanctuaire d'Héra à Pérachora. On peut admirer à l'Exposition de Londres quelques-uns des objets découverts par les savants anglais sur ces champs de fouilles, en particulier le petit modèle en terre-cuite de temple à abside, si important pour les origines de l'architecture grecque.

On y admirera aussi, avec le moulage du *Cavalier de l'Acropole* complété par la *Tête Rampin* du Louvre et celui de l'« *Aphrodite de Lyon* » remplacée sur un torse archaïque d'Athènes, la géniale intuition de Humphry Payne, le dernier directeur, de l'École anglaise, qui depuis mai 1936 repose, à 34 ans, dans le petit cimetière grec de Mycènes. Grande leçon pour les érudits de cabinet, authentique preuve de la valeur de la méthode athénienne qui prône le contact direct avec les monuments. Comme le sculpteur grec, l'archéologue doit avoir la glaise aux ongles. C'est en conduisant les fouilles de Cnossos, de Mycènes, de Sparte, de Pérachora que les savants anglais ont fait une œuvre créatrice qui place leur École d'Athènes au premier rang près de ses glorieuses aînées.

Remercions le Comité londonien que préside avec tant de distinction et d'affabilité le Pr J. L. Myres, de nous avoir ainsi remémoré par cette belle Exposition le bilan de ces cinquante années d'activité féconde ; et souhaitons, pour notre part, que le prochain centenaire de notre École française d'Athènes nous donne, avec les moyens, l'occasion de présenter un tableau aussi réussi. R. DEMANGEL.

### Opinions téméraires.

Nous empruntons au *Petit Parisien* du 1<sup>er</sup> février 1937 la notice suivante qui est évidemment en avance d'exactly deux mois : « *Des vestiges intacts (sic) d'une piscine inaugurée par Caligula, mis au jour à Plombières* (Remiremont, 31 janvier, dépêche Havas). A Plombières, en procédant aux travaux de reconstruction des bains, on a découvert une portion de piscine romaine, ayant de chaque côté

quatre gradins intacts en grès vosgien, le tout reposant sur un lit de béton épais dont le fond est de pavés polis.

« Une médaille commémorative, trouvée dans la fondation, indique que la première pierre de cette piscine a été posée il y a dix-neuf siècles, par Caligula, de passage à Plombières. »

*Gaz. Beaux-Arts*, fév. 1937, p. 96, dans un article sur les portraits sculptés de la cathédrale de Laon : « Dans les voussures du portail latéral de Laon, on voit, paraît-il, la Sibylle Erythrée (*sic*), représentée de face dans une attitude d'un calme émouvant. » Cf. p. 97, la fig. 13, où il est encore question de la « Sibylle Erythrée ».

Les portails de Laon n'auraient-ils point offert aussi par hasard, quelque portrait de l'Homme-Pirée ?

X.

## BIBLIOGRAPHIE

---

**G. Fougères, G. Contenau, P. Jouguet, R. Grousset, J. Lesquier,** *Les Premières civilisations. Peuples et civilisations, histoire générale*, publiée sous la direction de **L. Halphen** et **Ph. Sagnac**. Paris, F. Alcan, 3<sup>e</sup> éd. 1935 ; in-8° de viii + 481 p. avec 3 cartes et 1 tableau synchrone. — Cette troisième réédition de l'important manuel, paru en 1926, est loin d'être une simple réimpression. Une refonte du supplément bibliographique apporte mention des travaux parus au cours des dernières années, et (p. 431-449) un appendice, *Les Résultats des dernières fouilles et des dernières recherches* (1929-1935), constitue un utile enrichissement. G. Contenau y traite de l'histoire des peuples du Proche-Orient, P. Jouguet de l'Égypte, R. Grousset des Indo-Européens et de leurs migrations, P. Cloché du monde préhellénique et hellénique.

Le principe selon lequel ont été établies les bibliographies et suppléments n'est tout de même pas sans reproche. Il est entendu qu'on ne pouvait, ça et là, corriger tant de références du livre, qui ne se rapportent guère au sujet traité ou ne fournissent sur lui que des clartés décevantes : danger de ces synthèses cursives ! Mais puisqu'il était reparlé du monde égéen et hellénique, par exemple, il eût fallu indiquer l'essentiel : l'importance de plus en plus marquée des apports asiatiques en Crète. Sir Arthur Evans la reconnaît lui-même dans son IV<sup>e</sup> volume du *Palace of Minos* (on ne cite ici que le II<sup>e</sup> de 1928 !) Il est curieux et fâcheux que les notes ajoutées sur la Crète viennent (p. 447) après d'autres sur les civilisations bien plus neuves ou attardées de Troie, de Thessalie (Pharsale !), sur lesquelles au surplus nous savons si peu. La chronologie donnée pour le 1<sup>er</sup> palais de Mallia est controuvée ; les éléments nécessaires à un tableau d'ensemble sont loin en général d'être à leur place respective. Que de rectifications à apporter dans les Suppléments ! Par exemple, p. 441 sqq., où les découvertes principales n'ont pas de mention, où des livres de seconde main (G. Poisson) ou sans valeur (M. Oulié) obtiennent une place insolite, où parfois la biographie paraît arrêtée avant l'heure (second volume de O. Kern, paru en 1935, etc.).

R. L. et Ch. P.

**G. Fraipont,** *Les Hommes fossiles d'Engis*. Archives de l'Institut de Paléontologie humaine, mém. 16. Paris, Masson & Cie, 1936 ;



in-4° de 53 p., avec 4 pl. et 40 fig. — La deuxième grotte d'Engis, près de Liège (Belgique), où Schmerling découvrit les deux crânes étudiés dans cette notice, a été occupée par l'Homme au moustérien et à l'aurignacien. Le crâne d'enfant néanderthalien était en place dans le niveau moustérien ; quant au crâne n° 1, reproduit par Schmerling, et découvert dans le même horizon, il appartient à la race de Cro-Magnon (variété de Brnô) et avait été inhumé dans la brèche moustérienne par les Aurignaciens qui furent les derniers occupants de la grotte.

R. L.

**A. Vayson de Pradenne**, *Les figurations d'oiseaux dans l'art quaternaire*. Extrait d'*I. P. E. K.*, IX, 1934, p. 3-17, avec 21 fig. sur pl. 2-5. — A l'occasion de la publication d'une très intéressante figure de palmipède, en schiste découpé, découverte à La Combette, M. Vayson de Pradenne a repris — à peu près sans rien y ajouter — le *corpus* des œuvres gravées paléolithiques qu'à deux reprises déjà a publié M. l'abbé Henri Breuil. On s'étonnera de voir reproduit, parmi les figures, l'oiseau de Gargas, d'après un croquis de mémoire communiqué à l'auteur par M. Breuil. Il eût été plus courtois d'en attendre la publication par celui qui l'avait déchiffré. Certaines images d'oiseaux données comme telles par l'auteur, ne sont pas autres choses que des figures humaines stylisées, comparables à celles des Cyclades.

Le principal intérêt d'un *corpus* est d'être complet. Or, la documentation de M. V. manque d'ampleur. Ce n'est le lieu de relever ici toutes ses omissions : la perdrix d'Isturitz, l'oiseau du Roc, celui de la baguette de Teyjat, ceux de Laugerie-Basse et du Puy de Lacan... et j'en passe. Le pire est qu'un travail aussi incomplet n'apporte aucune observation personnelle, et il suffirait de le signaler en quelques lignes s'il n'était précédé d'une introduction qui prétend remettre en question, de façon fort embrouillée d'ailleurs, l'authenticité des œuvres d'art quaternaires. Il paraît que, depuis les découvertes de Thayngen, dont les Allemands avaient maladroitement douté à la suite des faux vraiment grossiers qui s'y firent vers le même temps, tout le monde aurait manqué de critique, et l'on en arrive à cette solution d'un haut comique : nos préhistoriens français, Piette, Cartailhac, Boule, Giraud, Rivière, F. Regnault, Maret, Passemard, Saint-Périer, Bégouen, Peyrony, Capitan, Breuil auraient témoigné d'une absence totale de jugement. Heureusement, M. V. veillait et le véritable esprit critique, c'est lui — et lui seul — qui le possède. Il est vrai que l'expérience de longues campagnes de fouilles, aussi bien que la connaissance approfondie des documents lui fait défaut, le présent article le prouve amplement. Une critique sérieuse ne repose pas sur des affirmations gratuites. Elle exige une réelle compétence en la matière et non celle que l'on veut bien s'attribuer de son propre chef.

R. L.

**Moshé Stékélis**, *Les Monuments mégalithiques en Palestine*. Archives de l'Institut de Paléontologie humaine, mém. 15. Paris,

Masson, 1935 ; in-4° de vii-92 p. avec 6 pl., 20 fig. et 1 carte. — Le volume est divisé en deux parties : la première traite des découvertes faites dans le domaine palestinien, la seconde décrit les fouilles de l'auteur à El-Adeimeh, dans 11 tumulus et 168 cistes. Si la thèse de doctorat d'Université de M. Stékélis apporte un matériel d'études bien décrit et bien classé, elle ne doit cependant être consultée qu'avec précaution, l'auteur ayant trop souvent laissé libre cours à son imagination. Les cistes sont-elles bien des tombes d'enfants ? Je ne le pense pas. Il semble plus logique de les considérer comme ayant été utilisées pour des inhumations à deux temps. Elles sont d'ailleurs en rapport avec les nombreux amas de cendres dont la présence s'explique mieux ainsi. Il n'y a rien à retenir du cercle de pierres mis en rapport avec le disque solaire.

D'après M. Stékélis, le cimetière est énéolithique. Mais il y a, lui-même, trouvé une hache en bronze. En tout cas, je ne crois pas que le cimetière soit la plus ancienne des nécropoles mégalithiques.

R. L.

**D. Duviollé**, *L'Éthiopie orientale ou Atlantie, initiatrice des peuples anciens. Suivie de « Naissance et propagation de l'alphabet »*. Paris, Société d'éditions littéraires et techniques, 1936 ; in-12 de 232 p. avec fig. dans le texte. — Ce livre relève plus de la rubrique « opinions téméraires », que de celle de la bibliographie. L'information est pauvre, et j'avoue n'avoir pas compris mieux que l'auteur lui-même son résumé préhistorique où le Solutréen (p. 15) paraît se confondre avec le Tardenoisien, l'Azilien succéder au Solutréen. J'ignorais également que les civilisations du paléolithique supérieur vinssent combler l'hiatus entre cette période et l'âge du Cuivre et du Bronze. Mais alors où placer le Néolithique et le Mésolithique ?

Il y aurait eu, à l'aurore de l'histoire, une humanité supérieure, la race de Cro-Magnon « éduquant les Néolithiques et les Négroïdes pygmées d'Afrique. Comme l'étude des civilisations anciennes semble réunir autour de deux pôles magnétiques les peuples qui en profitèrent, à des degrés divers ; que la mythologie confirme ce que les faits affirment. Hérodote et Diodore ont écrit que les Éthiopiens prétendaient avoir colonisé l'Égypte, mère des civilisations ; que nous avons vu d'autre part les liens qui unissent ce peuple à son frère l'Inca, je terminerai en concluant que les deux foyers précités sont les deux Éthiopie d'Homère, la première située au delà des colonnes d'Hercule, la seconde à l'emplacement de l'Éthiopie actuelle » (p. 189-190).

R. L.

**A. Weigall**, *Histoire de l'Égypte ancienne*, in-8°, coll. *Bibliothèque historique*. Paris, Payot, 1935 ; in-8° de 252 p., avec 1 carte et 34 grav. hors-texte. — Un si court volume, pour tant de siècles de civilisation égyptienne, ne pouvait donner — l'auteur en avertit lui-même, p. 239, qu'une histoire rapide (sur bien des Pharaons, nous savons peu de choses), et des vues par trop générales. L'œuvre a été conçue avec ori-

ginalité, illustrée utilement, et exécutée avec le pittoresque d'expression<sup>1</sup> que M. A. Weigall, savant plein d'humour, apporte à ses autres ouvrages : on n'a oublié ni son *Alexandre*, ni sa *Cléopâtre*, ni son *Marc-Antoine*, ni la réhabilitation qu'il a tentée de *Néron*. Ce n'est nulle part ennuyeux. Ici on a, de plus, l'avantage d'écouter un spécialiste, l'auteur ayant été inspecteur général des Antiquités d'Égypte. En chercheur qui ne se contente pas des idées des autres, M. A. Weigall a mêlé à son exposé une thèse ; le livre est comme une *Apologie* de la moralité et de la douceur du peuple égyptien d'autrefois. M. A. Weigall aime à réviser des procès ; il n'eût pas insisté, s'il n'y avait eu aussi quelques détracteurs de la civilisation du Nil ! Peut-être sera-t-il bien difficile, même après cet aimable plaidoyer, d'oublier certaines impressions reçues çà et là sur place : un matérialisme un peu africain, de la brutalité, de la naïveté, de la torpeur, c'est ce que font constater, les religions si zoolatriques, voire les arts, où il y a de l'agrément, de l'ingéniosité, mais, parfois, quelle monotonie ! Certes, M. A. Weigall combat l'effet de ces insuffisances, et de son mieux : cf. p. 37 ; p. 40 : quand le fouet vient tourner sur les épaules des paysans, en Égypte, c'est « sans intention malveillante ». Heureux pays !<sup>2</sup> Et voici que nous apprenons encore, p. 49, comment, aux temps de la V<sup>e</sup> dynastie, sous Djedkaré, avant Ounas, les trop vieux fonctionnaires, pourvus de bonnes places, demandaient eux-mêmes leur mise à la retraite, sans attendre la suppression de leurs « privilèges » ! N'est-elle pas édifiante, la bonté de Khoufhor, explorateur du « pays des Esprits », qui ramène un nègre-pygme (cf. les danseurs d'ivoire de Lisht, *Rev. archéol.*, 1935, I, p. 120-121), pour amuser un Pharaon de six ans ?... Tout cela oblige, au vrai, à se souvenir, par ailleurs, des révélations faites récemment par certains textes, — d'ailleurs postérieurs — sur les habitudes des malveillants en Égypte : p. ex. par le *Papyrus Léopold II* pour l'exploitation clandestine des nécropoles (p. 188). La crainte des morts n'arrêtait guère les bandits, semble-t-il ; c'est qu'ils étaient sûrs de trouver de l'autre côté du Nil une justice attentive aux pots-de-vin et épices. M. A. Weigall admet (p. 37) la cruauté de certaines scènes de batailles. On est frappé, certes, même dans son livre, de ce qui est dit pour certains cadavres de Pharaons assassinés, si déchiquetés à la tête qu'on n'a pas pu les momifier ! Il y a de la vantardise militaire dans les récits de bataille des Ramsès (cf. p. 165, pour Qadesh). Mais à Médinet Habou, ailleurs, les pylônes avec les étalages de mains et membres coupés (qui m'ont rappelé les pyramides des crânes blanchis des Alliés, dressées dans la presqu'île de Gallipoli, de 1917 à 1919) ne donnent pas, d'autre part, l'impression d'habitudes de guerre très clémentes<sup>3</sup>.

1. La phrase n'est pas toujours aisée : on relèverait des fautes de relatifs p. 39, l. 23-24. Le Sphinx grec de Thèbes était-il vraiment « une lionne à tête de femme » (p. 43) ?

2. Cf. p. 81, la description enchanteresse du transport d'un Colosse.

3. P. 98, M. A. Weigall nous avertit que, si l'on coupait les mains, c'était

Et le poème de Pentaour fait écho. Je crains donc qu'après les plaidoiries des historiens de l'Égypte, il ne faille, de temps en temps, oser aller vérifier la réalité de l'idylle : opération qu'on a dû faire aussi pour les anciens Grecs. Elle n'a pas l'agrément, certes, de ceux pour qui l'histoire et la nature même devraient avoir pour loi d'être agréables aux clercs.

Notons, pour la planche à la p. 64, la légende : *prêtre en prière*, donnée au personnage qu'on appelle traditionnellement : scribe accroupi ; p. 66, le tableau fait de l'anarchie de l'Égypte sous la X<sup>e</sup> dynastie, tableau d'une grande actualité... ailleurs qu'en Égypte ; il n'y manque même pas la prophétie de la venue d'un divin Sauveur « qui apportera la fraîcheur à ce qui est enfiévré ». La coutume des deux tombeaux (dont l'un pour l'Esprit du Pharaon), pourrait expliquer (p. 70) certains « cénotaphes » de la Grèce préhellénique. L'étymologie donnée p. 84, pour le Labyrinthe (nom du roi Labari ?) prend place dans une série déjà nombreuse, mais ne donnera pas un apaisement à cette controverse linguistique. P. 184, sont consignés de curieux détails sur les « envoûtements » avec *figurines de cire*, à la cour de Ramsès III (XII<sup>e</sup> s. av. J.-C.).

Le livre est très vivant, grâce à de nombreuses citations de textes, et au désir qu'a eu l'historien de nous familiariser avec les Pharaons dont il conte l'histoire. Le cas échéant, il utilise les momies, afin de mieux décrire les physionomies royales. On doit à ce souci archéologique quelques traits de satire sur les Pharaons chauves (p. 119) ; sur les reines aux dents cariées (p. 112), sur celles aussi (p. 27), qui, dès le temps des rois « frélons » et « faucons » fabriquaient des lotions capillaires, mais ont laissé retrouver... des tresses postiches dans leurs tombeaux. Il y a de brillants portraits, d'Hatsepsout « anormalement masculine », p. 113, de la cour de Toutmès IV, — quand, avant 1406, l'Égypte accueillait le luxe asiatique, p. 131, — de la cour d'El-Amarna, p. 156-157, au temps de l'hérétique Akhenaton et de sa vaine tentative de libération religieuse et artistique.

Ch. P.

**Comte du Mesnil du Buisson**, *Le Site archéologique de Mishrifé-Qatna*. Paris, de Boccard, 1935 ; in-4<sup>o</sup> de 175 p. avec 51 pl. et 60 fig. — Signalé, dès 1871, le site de Mishrifé-Qatna ne fut étudié que par le P. S. Ronzevalle, en 1906 et 1912. M. du Mesnil du Buisson en a commencé — mais non terminé, malheureusement — l'exploration de 1927 à 1929.

A environ dix-huit kilomètres au Nord-Est de Homs, s'étendent les ruines de l'établissement, qu'entoure une enceinte quadrangulaire d'environ un kilomètre de côté. Dans l'angle Nord-Est, M. du Mesnil

---

« pour compter les morts après la bataille ». Mais cette comptabilité si soignée eût dû dispenser de couper aussi les *virilia*, p. ex. ! — Sur les prisonniers condamnés aux carrières, cf. p. 99.



du Buisson a dégagé les restes d'un sanctuaire de type sémitique avec enceinte sacrée, dédié à Nin-Egal. Tout auprès se dressent les vestiges d'un palais et de son sanctuaire privé, dans lequel on a retrouvé une cuve à ablutions et un autel à cupules. Le sanctuaire rappelle les hauts-lieux cananéens.

Dans le détail, les ruines sont trop arasées pour permettre des reconstitutions, et celles que l'auteur a proposées devront être considérées avec prudence (notamment, pour le « lac sacré », dont il ne reste rien).

Dès la première campagne de fouilles, le nom ancien de la ville nouvelle était indiqué par des tablettes portant la mention de Qatna. Au II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, la cité adorait Nin-Egal, déesse d'origine sumérienne. C'est l'époque de la grande expansion religieuse et des relations de Qatna avec Sumer. Des rapports s'établissent également avec l'Égypte (sphinx du temps d'Amenhémât). Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Qatna entre dans l'orbite de l'influence mitannienne; l'auteur pense que l'importance des ruines autorise à considérer la cité comme un relais sur la route des Hyksos, envahisseurs de l'Égypte. La destruction de Qatna a été probablement l'œuvre du roi hittite Souppiloulouma, vers 1380. Les renseignements fournis par les tablettes concordent avec les découvertes céramiques. L'histoire de la ville se poursuit, ensuite, mais amoindrie, jusqu'à l'époque perse.

Le résultat le plus intéressant de cette fouille est d'apporter quelques renseignements précis à l'histoire du pays de Canaan pendant le II<sup>e</sup> millénaire.

R. L.

**J. I. Smirnov**, *Der Schatz von Achalgori, aus dem Nachlass Von Georg Tschubinaschwili herausgegeben*. Tiflis, Musée de Georgie, 1934; in-4° de XXI-70 p. avec 12 pl. et fig. dans le texte. — Le trésor, recueilli en 1908 par J. I. Smirnov, a été découvert dans une tombe à Achalgori, dans la vallée du Ksani, tributaire du Koura. Il se compose de vaisselle d'argent, grandes phiales à décor au repoussé, et de parures d'or, disques d'applique, ornées par le même procédé de frises d'oiseaux et de palmettes, de godrons ou de grénétis, plaques carrées avec oiseaux, applique faite de deux sphinx affrontés, boucles d'oreilles supportant deux figurines de chevaux, bagues gravées, colliers et *torques*. Le bronze est représenté par des mors, des clochettes, une extrémité de timon et des ornements de charrierie avec cavalier et piéton.

L'ensemble peut être daté des VII<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles et se rattache à l'art des Achéménides.

R. L.

**E. Gjerstad, J. Lindros, E. Sjöqwest, A. Westholm**. *The Swedish Cyprus Expedition*. Stockholm, 1935; 2 volumes (1 vol. texte, 1 vol. planches). — Cette seconde partie<sup>1</sup> de l'ouvrage suédois concer-

1. Cf. *Rev. archéol.*, 1935, II, p. 189-191.



nant Chypre est encore plus dense que la précédente, puisqu'elle comprend un volume de texte de 863 pages, illustré de 30 plans et de 300 figures, et un recueil de 250 planches. Il est cependant toujours aussi regrettable que les auteurs n'aient pas cru devoir donner un résumé de leurs conclusions, chronologiques ou autres, pour faciliter la compréhension de ces vastes journaux de fouilles. Une légère observation, à propos des plans, qui sont plus nombreux que dans le premier volume et, si possible, encore plus détaillés : leur taille les rend parfois peu maniables, et cependant ils ne sont pas toujours très lisibles (cf. en particulier les plans VI et VII d'Idalion).

Les sépultures décrites dans cette seconde partie complètent, pour l'âge du Fer, l'étude des coutumes funéraires à Chypre.

A Amathonte, sur la côte Sud, le cimetière fouillé sous la direction de Mr. Westholm a été utilisé durant les périodes géométrique et archaïque, d'une part ; hellénistique et romaine, d'autre part. Les tombes, en forme de puits creusé dans le roc, puis de cave construite dans le sol, présentent un aspect inhabituel à cette époque, en ce sens que la chambre rectangulaire forme un angle droit avec le *dromos* en auge. Les corps couchés sur un lit de cailloux, sont entourés des offrandes funéraires habituelles : surtout des poteries, parmi lesquelles quelques beaux vases grecs, évidemment importés, des objets en bronze, en ivoire et en or ; la présence de nombreuses amulettes égyptiennes souligne l'influence nilotique dans cette région de l'île.

Sur la côte Nord, par contre, c'est l'influence grecque qui domine à Marion, capitale d'un royaume prospère, qui fut entièrement brûlée par Ptolémée Sôter en 312, et reconstruite quelque temps après par Ptolémée Philadelphie sous le nom d'Arsinoé. Les archéologues suédois ont localisé l'emplacement de ces deux villes dans les ruines situées près du village de *Polis tis Chrysochou*, la ville classique étant enfouie sous la ville hellénistique.

Les tombes des nécropoles de *Sikkarka-Kokkina*, *Potamos tou Myrmikos*, *Evrethades* et *Kaparka*, s'espacent depuis l'époque géométrique jusqu'à l'époque hellénistique, le « géométrique III » n'étant pas représenté, et la période classique étant la plus florissante.

La chambre funéraire évolue vers la forme *cave*, dès l'époque archaïque, avec des réduits en forme de « *pain* » ; à la fin du Chypro-classique, apparaissent les niches en « *tunnel* », ouvertes sur des chambres rectangulaires, régulières et bien construites. Le *dromos*, d'abord simple puits, ou couloir à quelques degrés, flanqué d'un banc, s'allonge dès le Chypro-archaïque jusqu'à devenir, au Chypro-classique, une belle *cage d'escalier* d'une dizaine de marches. Le remploi des tombes est fréquent ; les corps sont allongés sur le sol, ou dans les niches lorsqu'il en existe ; en un cas le mort a été déposé dans une fosse, et à plusieurs reprises inhumé dans des aires, réservées par des pierres dressées, puis dans des sarcophages de calcaire ou même de bois. Les offrandes consistent en vases de fabrique indigène, ou d'origine grecque en grand nombre (surtout des coupes

et des *gullus*), en très beaux et curieux bijoux d'or, en armes, strigiles et outils, monnaies et amulettes. Enfin, l'existence presque générale des bancs, la présence de nourriture et de boisson dans des pots placés contre la porte des caveaux, sont les indices d'un culte funéraire ; l'emplacement de la tombe était du reste assez souvent souligné, soit par des stèles avec le nom du mort et celui de son père, soit par des sculptures le représentant (cf. le Sphinx de Marion au Louvre, qui provient évidemment d'un semblable monument funéraire).

Une autre capitale chypriote a été explorée en partie par les Suédois : Idalion (aujourd'hui Dali), cité archaïque prospère, dont la ville basse se développait à l'abri de deux acropoles : pour celle de l'Ouest, *Ambelleri*, les résultats des fouilles ont révélé qu'avant d'avoir été réservée, à l'époque archaïque, au culte d'Anat-Athéna, elle fut un lieu d'habitation : durant tout le Chypriote Récent III (1200-1000).

Pendant cette période, il y eut, sur cette colline de 150 mètres, une forteresse dont le centre est occupé par une « Maison de culte » de deux pièces, l'une d'elle contenant un petit autel ; devant la façade s'étendait une cour ouverte, et l'ensemble est complété par l'habitation des prêtres et les magasins. La nature des offrandes : cinq taureaux en terre-cuite, trois cruches, des cailloux, des armes, des bijoux, ainsi que la présence de noyaux d'olives carbonisés nous apprennent que le culte célébré là était celui d'une divinité de la fertilité, à laquelle on offrait des sacrifices non sanglants. La découverte d'un taureau en ivoire, provenant probablement d'un groupe de tauromachie, comme l'acrobate d'ivoire trouvé à Cnossos, renforce le caractère « crétois » de ce sanctuaire.

À la fin de l'âge du Bronze, le site fut abandonné, sans violence, et il faut attendre la fin du géométrique pour retrouver un habitat sous une forme, du reste, absolument différente : l'acropole est désormais occupée tout entière par un sanctuaire qui se développe à l'abri de puissants remparts durant la période archaïque. Ce lieu de culte *chypriote* consiste en un double téménos : l'un extérieur, constitué par un *hall* rectangulaire, au toit soutenu par une seule colonne polygonale (le dispositif ne va pas sans rappeler la salle hypostyle d'Athiénau, ou les *stoai* de Paphos) ; l'autre, intérieur, composé d'une chapelle de culte à façade ouverte, du type « *liwan* », précédée d'une cour à autel. Les offrandes sont fréquemment suspendues aux murs et consistent surtout en armes (dont une cuirasse et un casque), en outils, cachets et objets de parure. Les archéologues suédois pensent que la tablette inscrite du Duc de Luynes proviendrait du dépôt de fondation, au pied de l'autel 40. Cette tablette donne le nom grec de la divinité du lieu : Athéna, que d'autres inscriptions identifient avec Anat ; avec ce nom, ainsi que par le caractère des offrandes, on a confirmation de l'aspect guerrier de la « Maîtresse. » de ce téménos, divinité poliade, quelquefois représentée à Chypre sous les traits d'une Aphrodite armée. La vieille déesse agraire du premier lieu de culte, cependant, n'avait pas disparu d'Idalion, mais s'était transportée sur l'autre acropole,

tandis que son parèdre, l'Apollon-Reshef, avait son *téménos* dans la vallée, entre les deux collines.

L'étude du sanctuaire d'Haghia-Irini, qui termine cette seconde partie, apporte un renouvellement complet de la question des influences étrangères dans l'art chypriote ; les archéologues suédois ont découvert, rangés en demi-cercle autour de l'autel, plusieurs milliers d'ex-voto, en terre-cuite principalement (hommes, animaux, êtres fantastiques et chars) ; à partir de 600, ils offrent un ensemble tel qu'on a pu distinguer sept styles. Or, fait en contradiction avec les idées admises jusqu'ici, ces styles sont caractérisés par l'absence complète d'influence assyrienne : il faut donc en conclure que la statuaire chypriote a eu son origine dans l'île et qu'elle s'est d'abord développée d'elle-même, non sans bénéficier d'une hellénisation qui ne cesse jamais d'être perceptible, même lorsqu'à la période suivante on peut reconnaître deux provinces d'art : celle du Sud, plus particulièrement influencée par l'Égypte, celle du Nord par l'Anatolie et la Syrie. Au premier abord on reste désorienté par cet art, vigoureux, presque farouche, empreint de religiosité et de naturalisme ; cependant il est facile de replacer dans ces séries des types déjà connus, comme par exemple ceux qui proviennent des *téménos* d'Aphrodite et d'Apollon à Idalion (cf. Ohnefalsch-Richter: *Kypros*, pl. XIII et XIV, pl. XLVIII à LVI.)

Le sanctuaire du Chypriote ancien est formé d'un complexe de bâtiments isolés autour d'une grande cour centrale : à l'Ouest, la maison des prêtres ; au Sud, le trésor (objets de culte et ex-voto) ; au Nord, des magasins ; et entre les deux, un édifice central, la « Maison de culte », composée de deux pièces, aux murs flanqués de bancs, qui évoquent ceux du plateau-lieu de culte trouvé à Vounoi, par Mr. Dikaïos. La pièce principale contenait un foyer et une table d'offrandes, entre lesquels ont été découverts une tête de hache en pierre, des poteries, un taureau en terre-cuite, des cailloux et des *pilons*. La disposition de ce sanctuaire, — ainsi que le caractère des offrandes, rappelant ce qu'on connaît à Idalion, — indique une consécration à quelque divinité agraire, protectrice des troupeaux et des récoltes. M. E. Gjerstad pense que l'*objet de culte* était la belle pierre ovale retrouvée près de l'autel à la période suivante, hypothèse en accord avec la persistance du culte et son caractère agraire ; cette pierre évoque celle d'Aphrodite à Antibes, le *disque* qui tua Hyakinthos et plus particulièrement la « pierre » des poèmes de Ras-Shamra : certains passages de ceux-ci pourraient probablement expliquer quelques rites d'Haghia-Irini, par exemple la présence des pilons et leur rôle dans les cérémonies cultuelles.

L'aspect du sanctuaire change complètement à partir de la deuxième période, qui débute en même temps que le Géométrique I. Désormais, on rencontre un *téménos* ovale, avec un autel au sommet, légèrement incurvé (cf. celui représenté sur la dédicace d'Onasitimos à Athiénau, Metropolitan Museum de New-York), et une table d'offrande ; à la période IV, s'y ajoutera un « enclos de l'arbre », très semblable à ceux des cachets minoens. Il est accompagné de

deux petites *stoai* rustiques rappelant le *hall* d'Idalion, et cette disposition évoque tout à fait celle du temple de Paphos. La continuité du culte est caractéristique, en ce sanctuaire : car malgré la substitution de sacrifices sanglants aux sacrifices non sanglants, il est resté le domaine d'une divinité agraire, symbolisée par une pierre (n° 938), et dont les cérémonies cultuelles, comportant des repas et des danses masquées, ainsi qu'à Athiénau, se faisaient au son de la musique.

Les sanctuaires d'Haghia-Irini ou d'Idalion, de Dhima ou de Vounoi, montrent d'abord l'analogie de la religion chypriote avec la religion crétoise, et ensuite sa continuité depuis l'époque néolithique jusqu'à l'époque classique (même au delà) : continuité sensible aussi bien dans les symboles cultuels, — pierres, taureaux et serpents, — que dans les cérémonies rituelles, danses et sacrifices. Simone BESQUES.

**Charles Picard**, *Manuel d'archéologie grecque. La Sculpture. I, Période archaïque*. Paris, A. Picard, 1935 ; in-8° de 700 p. avec 14 pl. dont 3 en couleurs et 237 fig. — C'est le sort de tous les bons livres que de redresser les erreurs, d'ouvrir des horizons nouveaux et de fournir ample matière à la méditation. Que de pages de bravoure ne devons-nous pas à cette ample et diverse matière qu'est la sculpture grecque ? Rendons grâce à Ch. Picard de nous apporter dans ce premier volume le plus riche des butins dont l'étude repose sur la connaissance approfondie des monuments et des recherches, même les plus récentes, qu'ils ont provoquées.

De cette enquête, si heureusement et si nouvellement conduite, je voudrais retenir quelques points. Qu'est-ce en dernière analyse que la sculpture grecque ? « Manifestation à la fois esthétique et religieuse », dit l'auteur, elle est étroitement associée aux idées magiques et au développement du polythéisme. Telles figures reproduites sur les acrotères ne sont pas destinées à relever ou à parer le front du temple « comme le cimier donne à un casque plus de fierté et de beauté ». Double erreur d'interprétation, et pour l'acrotère, et pour le cimier, commise par H. Lechat. Pas plus dans la fabrication des armes que dans la sculpture, le fameux principe de *l'art pour l'art* n'a joué de rôle. Gorgoneion ou tout autre décor ont une origine prophylactique, aussi bien que le massacre de bovidé qui orne le faite de la hutte néolithique, les poissons ou les *hederæ* reproduits sur les pavements de mosaïques à l'époque romaine.

Dans la formation de l'art grec, la « coulée du Nord » (p. 301) a joué un rôle d'enrichissement important, et c'est là l'une des nouveautés qu'apporte ce livre, que d'avoir marqué la place qui revient aux Barbares des âges du Bronze et du Fer dans le « miracle » grec. Les œuvres sorties des ateliers des bronziers de « l'âge obscur » montrent les attaches de l'art grec géométrique avec ceux de l'Europe barbare contemporaine. Un fait semble bien acquis dans l'histoire de l'âge du Bronze européen : l'armement et certaines pièces du vêtement, ont leur origine dans les pays du Nord ; les œuvres



de la plastique ou de la décoration sont venues dans le domaine des Barbares des régions méditerranéennes. Henri Hubert supposait que la renaissance de la spirale dans le décor scandinave de la fin du II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère s'explique par les objets, étoffes brodées entre autres, introduits, jusque dans l'*ultima Thule*, par les mercenaires revenus des campagnes au delà du Balkan.

Je suis particulièrement frappé par la remarque de Ch. Picard sur la rareté de la figure humaine dans l'art grec avant le VII<sup>e</sup> siècle environ (p. 150). Une telle observation est la règle dans les arts des âges du Bronze et du début du Fer. Il apparaît que la vague de stylisation outrancière qui règne en despote depuis les temps néolithiques ait pour fort longtemps tari toute tentative de reproduire la forme vivante. Les Indo-Européens auraient imposé à la Grèce une pareille « cure » (p. 151-152). La conséquence est d'importance, car « l'art géométrique apparaît, sous cet aspect, comme le premier des arts européens » (p. 152). Tous ceux qu'intéressent les manifestations artistiques du monde des Barbares retiendront cette conclusion. Il est seulement étonnant que les historiens de l'art grec n'y aient pas plus tôt songé. Mais pour cela il eût fallu ne pas ignorer, plus ou moins volontairement chez nous, que l'histoire de la Grèce se déroule dans un temps qui correspond aux âges du Bronze et du Fer.

R. I..

*Grèce (Les Guides bleus)*, par Yves Béquignon. Paris, Hachette, 1935; petit in-8°, de xcii-659 p., avec 41 cartes, 77 plans et 16 illustr. Prix : 75 fr. — Le nouveau tirage du *Guide bleu de Grèce*, paru en août 1935, deux ans et demi après le premier, a le même aspect extérieur. La pagination n'en a pas été modifiée. Pourtant, dans les limites où cette nécessité le permettait, l'auteur a tenu compte des observations qui lui avaient été faites et des changements qu'il avait pu constater. Les principales modifications ont un intérêt pratique. Je ne parle pas seulement des indications générales (p. i-xcii) qui ont subi maintes retouches, mais il faut signaler que les renseignements relatifs à Athènes (p. 14-19) ont été entièrement « réécrits »; la liste des hôtels a été mise à jour presque partout (p. 143, Phalère; p. 166, Képhisia; p. 220, Léviaia; p. 393, Nauplie, etc.); les communications par avion sont mentionnées pour Salonique, p. 561; pour Jannina, p. 470; la route du Parnès, aux environs d'Athènes, p. 181, est indiquée. Les plans ont subi quelques retouches : celui d'Athènes (dont on souhaite le remplacement), p. 10-11; celui du Ptoion n'est plus inversé, p. 205. La description archéologique a été moins modifiée; mais il y aurait lieu d'apporter encore des changements à l'exposé sur Eleusis (p. 188, le plan est à refaire). De multiples corrections ont été faites dans la description d'Athènes. La bibliographie est tenue à jour autant que possible : noter, p. 23, la mention de l'ouvrage de Ch. Picard sur l'Érechtheion, p. xlvii, le récent volume de J. Sion, p. 308, le volume de O. Merlier sur Papadiamandi. A l'index, p. 639, l'*hiéron* d'Épidaure n'est plus



omis. Il reste encore des coquilles (p. 402, l. 12 du haut : « un petit hôtel (1) à offrandes » ; citer, p. 397, le petit livre de F. Robert). Ces remarques pourraient être multipliées ; elles montrent que le tirage de 1935 n'est pas, en dépit des apparences, une réimpression pure et simple. Il faut souhaiter, pour terminer, que le volume puisse être vraiment réédité un jour prochain. A.

**Gisela M. A. Richter et Marjorie J. Milne**, *Shapes and Names of Athenian vases*. New-York, 1935 ; in-8°, de xxiv + 32 p. ; illustrations non numérotées dans le texte, et 191 fig. à la fin sur planches. — Ce livre, qui fait suite à la brochure *Shapes of Greek Vases*, parue en 1922, s'adresse à un public plus large que le précédent travail<sup>1</sup> : c'est un ouvrage où l'on rassemble et l'on expose plus qu'on n'apporte du nouveau. Mais le détail est soigné. Les deux auteurs se sont partagé la tâche : Miss Milne a surtout traité du nom des vases grecs ; Miss Richter s'étant plus spécialement réservé la partie de description et de classement. Les types étudiés sont les suivants :

Amphora ; péliké ; loutrophoros ; krater ; stamnos ; lebes ; hydria ; psykter ; kalathos ; lekythos ; aryballos ; alabastron ; askos ; oinochoé ; pyxis ; plemochoé ; lekanis ; kylix ; kantharos ; skyphos ; rhyton ; phialé ; mastos ; kyathos.

Miss Milne a réuni, à propos de chacun de ces noms, les principaux textes des auteurs anciens et des glossateurs aptes à éclairer le sens ; elle a apprécié la valeur des attributions traditionnelles, en distinguant soigneusement entre les époques<sup>2</sup>, les lieux<sup>3</sup>, et en soulignant qu'à une même date, tel nom pouvait présenter des acceptions diverses, notamment un sens générique et un sens précis<sup>4</sup>.

Après une courte description, Miss Richter a classé les différents spécimens d'après leurs caractères typologiques, assignant à chacun des modèles une indication de date et de fréquence.

La bibliographie, détaillée par type, qui figure en tête du volume, témoigne d'une large information ; la partie la plus remarquable du livre est encore son illustration, riche et soignée, que les auteurs ont empruntée, pour la plus large part, au Musée de New-York.

J. TRÉHEUX.

**H. Kesters**, *Antisthène. De la dialectique. Étude critique et exégétique sur le XXVI<sup>e</sup> discours de Thémistius* (Thèse présentée pour l'obtention du grade d'agrégé de l'Enseignement supérieur). Université de Louvain. Recueil de travaux publiés par les membres des conférences d'histoire et de philologie, 2<sup>e</sup> série, 31<sup>e</sup> fasc. Louvain, 1935 ; in-8°, de 236 p. — L'hypothèse soutenue par H. Kesters est vérita-

1. Préface.

2. Cf. notamment : πύξις, nom tardif de la κυλινδρίς, p. 20.

3. Cf. ἀρύβαλλος, p. 16.

4. Par ex., p. 14, art. λήκυθος.

blement sensationnelle. Le XXVI<sup>e</sup> discours de Thémistius serait une œuvre d'Antisthène ; il n'appartiendrait pas au iv<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., mais bien au iv<sup>e</sup> siècle avant notre ère. En se l'appropriant et pour dissimuler son larcin, Thémistius lui a fait subir « certains changements... Les noms trop obscurs ou trop décriés, notamment ceux des sophistes, ont été assez inhabilement remplacés par d'autres. En outre, quelques passages semblent avoir été écourtés ou modifiés pour voiler la supercherie. Enfin, dans ce même but, le rythme a été systématiquement corrigé par l'application des règles du cursus. Ce travail superficiel de réadaptation a laissé intact le fond de l'œuvre, mais trahit la main d'un faussaire, qui ne peut être que Thémistius lui-même » (p. 9). Les conséquences de cette *découverte* seraient, évidemment, considérables : la personnalité d'Antisthène se révélerait enfin à nous par une œuvre originale ; la lutte de Socrate contre les sophistes et tout un aspect de Platon — l'anticynisme — seraient éclairés d'une lumière nouvelle. Car, « œuvre d'un contemporain » et d'un adversaire « de Platon », le XXVI<sup>e</sup> discours de Thémistius-Antisthène serait une réfutation du *Phèdre*, mais « il est réfuté à son tour dans un appendice que Platon a ajouté à ce dialogue après la parution de l'œuvre copiée par Thémistius ». Rappelons que le *Protagoras* lui-même est, selon M. Kesters (cf. *Musée belge*, XXXIV, 1930, p. 23-53), un « dialogue anticynique » ; bref, toute une partie de l'œuvre de Platon doit être examinée et classée à l'aide du nouveau discours d'Antisthène (l'auteur annonce une étude sur les rapports du *Protagoras* et du XXVI<sup>e</sup> discours ; il en indique d'autres comme possibles à propos de l'*Euthydème*, du *Gorgias*, de l'*Hippias majeur*). — Telle est la thèse de M. Kesters. Elle me paraît entièrement ruineuse. Au long du livre, on ne découvre aucune raison valable, ni pour enlever le XXVI<sup>e</sup> discours à Thémistius, ni pour le donner à Antisthène. L'argumentation de l'auteur est parfois déconcertante<sup>1</sup> ; les rapprochements qu'il propose n'ont aucune force probante. A travers ces pages touffues où l'auteur est obligé, par son sujet même, de toucher aux questions les plus variées, on cherche en vain des jalons solides ; on ne trouve qu'un jeu monotone de vaines hypothèses. Quand il quitte le domaine des idées pour aborder celui de la forme, M. Kesters ne parvient pas davantage à convaincre ; dès ce moment d'ailleurs, il considère son hypothèse comme démontrée ! Il définit la langue et le style d'Antisthène à l'aide du XXVI<sup>e</sup> discours ; et pourtant il est obligé de reconnaître qu'« au moins sur un point, Thémistius a retouché systématiquement le discours d'Antisthène » : la clause rythmique de la prose byzantine y est « appliquée d'une manière assez constante ». « Ce fait... déconcertant... est en contradiction flagrante avec ce que nous venons de dire de la langue et du style. Toutefois, il ne peut ébranler ni infirmer les conclusions basées sur l'analyse de l'œuvre » (pp. 211-

1. Que signifie, p. 16 : « Comme [Thémistius] est le dernier à citer [les œuvres d'Antisthène], il pouvait les copier impunément ? »

213). C'est, hélas ! tout le livre qui est « déconcertant ». Il est d'ailleurs érudit et, peut-être, malgré les réserves essentielles que nous avons faites, se lirait-il avec intérêt, si le style était plus alerte ou simplement moins laborieux<sup>1</sup>.  
G. DAUX.

**Claire Préaux**, *Les ostraca grecs de la collection Charles-Edwin Wilbour au Musée de Brooklyn*. New-York, Brooklyn Museum ; Paris, E. Leroux ; Londres, B. Quaritch ; Bruxelles, Fondation égyptologique, 1935 ; in-8° de 125 p., avec 2 pl. — Les documents que publie, avec un soin parfait, Mlle Préaux, ont été achetés par Ch.-E. Wilbour en Égypte, de 1880 à 1896, et offerts par sa veuve au Musée de Brooklyn en 1916 ; la date des achats, attestée par des lettres de Wilbour et de G. Maspero, prouve qu'ils coïncident avec des trouvailles qui ont alimenté aussi les collections du Caire, de Berlin, d'Oxford. Il en résulte que « les pièces de type nouveau sont rares » dans la collection de Brooklyn ; mais ces 78 *ostraca* (122 fragments ont été laissés de côté comme insignifiants), outre qu'ils présentent un intérêt statistique, apportent une série de noms propres et quelques faits nouveaux (par ex. la mention d'un *μισθωτής ἐταιρικοῦ*, n° 33 ; cf. aussi la permission accordée par un *ιστανέρχης*, n° 75, et l'administration de biens confisqués par l'État [?], n° 76). En outre, la minutie avec laquelle les textes sont édités, traduits et commentés, les introductions qui précèdent chacune des catégories (taxes payées en espèces, taxes payées en nature, documents administratifs) et sous-catégories, l'ampleur des *indices*, les planches qui reproduisent 8 types d'*ostraca*, font de ce recueil au titre modeste un très utile instrument de travail.  
G. DAUX.

**Raymond Lantier**, *Bronzes volifs ibériques*. Paris, Albert Lévy, 1935 ; in-4° de 90 p., avec 30 pl. — L'auteur, conservateur du Musée des Antiquités nationales, doit à sa double compétence, quant aux arts primitifs de l'Europe barbare, et quant à l'archéologie de la péninsule ibérique, d'avoir renouvelé le sujet traité. Il était connu que les Ibères — principalement au S.-E. et au S. de l'Espagne — ont créé un art national au second âge du Fer, notamment, et une sculpture plus variée, plus puissante, alors, que celle des Gaules. Les statues de culte du Cerro de los Santos, les reliefs d'Osuna représentent, par rapport aux productions dites barbares — pour lesquelles on a pu marquer les contacts jusqu'en Germanie — une production hautement privilégiée. Mais on parlerait bien à tort d'uniformité pour les œuvres du Sud et Sud-Est. Certaines pièces, comme la Dame d'Elché, les sphinx du Salobral et d'Agost, les *vichas* et les lions de Balazote et de Bocacairente, sont d'un art expressif et relevé,

---

1. La langue appelle aussi quelques réserves : « dans le but de » (*passim*), « ergotage » (p. 15), « la construction la plus obvie » (p. 162), etc. Les fautes d'impression ne manquent pas.

qui distingue, en somme, les provinces d'Albacète, de Murcie, d'Alicante et de Jaen. C'est la religion qui a, ici, communiquant son pouvoir aux artistes, élevé leur production, bronze et pierre. La fréquence des types d'adorants et d'adorantes est un indice significatif. Les bronzes volifs ibériques — crus égyptisants à leur apparition dans la science, aux environs de 1770! — n'ont pas encore une longue bibliographie; pour la plupart, ils *proviennent de lieux de culte*, pour lesquels M. Lantier a donné de précieuses indications (cf. p. 12 sq.); les fouilles faites depuis trente ans ont, seules, apporté de relatives précisions aux classements de ces objets, elles ont permis de distinguer des ateliers. On a aussi recueilli des ex-voto formés de membres détachés du corps humain, et qui avaient été consacrés, par conséquent, dans des sanctuaires de guérisseurs; il faut ajouter des animaux, des armes, des objets domestiques ou des pièces de toilette. Tout ce matériel rappelle celui des lieux saints sub-géométriques des pays méditerranéens, entre l'Orient hellénique et la Grande-Grèce; les relations avec l'Étrurie, le monde italique, la Sicile, la Sardaigne, sont particulièrement instructives. Sur ces points, l'ouvrage apporte maintes informations neuves.

426 objets, présentés avec grand soin, forment le matériel d'étude, en grande partie inédits. Ce sont des statuettes parfois schématiques, parfois un peu grossières, mais variées, représentant assez fréquemment, comme il a été dit, des adorants. Le geste de la prière semble attester d'ailleurs un culte adressé à des divinités de haut lieu (mains levées), plutôt qu'aux puissances chthoniennes.

La période la plus florissante de l'art des sanctuaires ibériques doit avoir été le second âge du Fer (IV-III<sup>e</sup> s. av. J.-C.). On verrait alors se développer, autour de centres achalandés par une clientèle populaire, un art indigène si caractérisé que les célèbres *signa tuscanica*, par ailleurs, si répandus, auraient pu bien trouver une concurrence du côté de l'Espagne. Il serait fort imprudent, désormais, de prétendre étudier, ni la production étrusque primitive, ni celle de Grèce, sans faire appel à des comparaisons avec cette imagerie occidentale, née d'ailleurs de mêmes besoins religieux. Ch. P.

**Jocelyn M. C. Toynbee**, *The Hadrianic school. A chapter in the history of Greek art*. Cambridge. The University press, 1934; in-8° de xxxi + 254 p., avec 59 pl. — L'ouvrage que Mme Toynbee, du Newnham College de Cambridge, a consacré à une époque jusqu'ici trop peu étudiée de l'archéologie classique, repose sur une croyance absolue à l'unité essentielle de l'histoire et de la civilisation grecque et romaine. Selon l'auteur, les formes grecques de la pensée, de la religion et de l'art n'ont pas connu à proprement parler une « renaissance » sous le principat d'Hadrien, car elles n'avaient jamais été obscurcies ni remplacées par d'autres; on ne devait voir à cette époque qu'une phase particulièrement brillante du développement du génie grec. Dans l'art plastique, nous sommes amenés à reconnaître que, suivant les données littéraires et épigraphiques dans l'empire romain, les maîtres et les chefs des écoles artistiques étaient des Grecs



ou des Orientaux, qui préféraient certes travailler à Rome, plutôt qu'à Alexandrie, Pergame, Antioche ou Athènes, centres provinciaux, où les commandes se faisaient plus rares. Les inscriptions et dédicaces relatives à des artistes de l'école d'Aphrodisias (Carie), pour la plupart d'époque hadrienne, ont été rassemblées par l'auteur en un appendice (incomplet) qui illustre ce point de la thèse.

Les innovations apportées par la Rome impériale aux conceptions grecques consistaient surtout à leur donner une place dans la réalité. Ainsi les bouleversements politiques et administratifs dérivant du problème posé par les penseurs grecs, celui de l'adaptation de la πόλις à ὁἰκουμένη, ont vivement frappé l'imagination des contemporains d'Hadrien, sous lequel ils se sont produits; ils ont enrichi l'art de thèmes sans précédent et de formes nouvelles. Mme Toynbee étudie en détail les revers des monnaies provinciales frappées sous Hadrien, qui contiennent vingt-cinq personifications de provinces et villes du monde romain, non pas sous l'apparence de femmes barbares capturées, mais sous celle d'allégories dont les attributs expriment des caractéristiques individuelles, destinées à collaborer à la vie de l'Empire. Ces allégories sont d'esprit classique, mais s'apparentent aussi aux personnifications de peuples, de contrées et de lieux de l'époque de Trajan, à celles surtout que l'on reconnaît sur l'Arc de Bénévent (l'auteur y voit la Germanie, l'Espagne, le Forum romain, la Mésopotamie encadrée par le Tigre et l'Euphrate). Il insiste spécialement sur les monnaies qui présentent des créations d'une iconographie encore inédite : la Britannia ; pl. III, 12-16, la Cappadocia : pl. III, 17-20, l'Hispania : pl. IV, 10-22, la Libya : pl. V, 5, qui est, dans l'art romain, l'unique personnification classicisante et idéalisée de cette province. Mme Toynbee voit une influence de cette importante série monétaire, non seulement sur les monnaies et médailles du règne d'Antonin le Pieux, mais aussi dans les reliefs représentant les provinces de l'Empire romain, découverts à Rome près de la « Basilique de Neptune » ou plus exactement dans l'Hadrianeum, élevé à la mémoire du prince réalisateur de l'idée impériale, par son successeur : pl. XXXIV-XXXVI. Les sculptures ne seraient donc pas contemporaines d'Hadrien ; mais il faut remarquer à ce sujet que, selon l'auteur, la distinction stylistique entre les œuvres sculptées que l'on peut dater du règne d'Hadrien et celles du début du règne d'Antonin le Pieux serait subtile et malaisée, alors que les œuvres de la fin du règne d'Antonin se détachent nettement des premières par les proportions trapues des personnages et le raffinement moindre de la technique.

Ces caractères permettraient de classer, selon leurs dates, les nombreux et intéressants sarcophages romains de la première moitié du second siècle : aussi bien ceux à sujets mythologiques, que ceux décorés de guirlandes. L'auteur attribue la quantité, la qualité artistique de ces documents, la spiritualité raffinée qui préside au choix des thèmes représentés, à une recrudescence de l'individualisme, à un intérêt plus grand porté au sort du corps et de l'âme de l'individu. Ce serait un caractère typique de la mentalité des contemporains



d'Hadrien. Mme T. étudie à ce point de vue les sarcophages datés du Latran : celui d'Oreste : pl. XXXVII, 1 ; celui de Niobé : pl. XXXVII, 2, et celui où l'on voit des guirlandes de fruits et de fleurs soutenues par un jeune satyre : pl. XLII, 1. Elle constitue, par des rapprochements successifs, toute une série de monuments que l'on peut considérer comme contemporains du règne d'Hadrien, parmi lesquels figurent, par exemple, le sarcophage de Pélée et Thétis conservé à la Villa Albani : pl. XXXIX, 2, et celui d'Actéon au Louvre : pl. XLVIII, 1. Mme Toynbee insiste spécialement sur les guirlandes serrées, stylisées et régulières, qui seraient caractéristiques pour ce groupe de sarcophages, et aussi sur la faveur particulière dont ont joui, au temps d'Hadrien, les représentations d'Amoureux jouant, traitées avec une compréhension délicate des formes de l'enfance. Cf. le *cinerarium* de L. Lucilius Felix du Musée du Capitole : pl. XLIX, 3-4, l'autel cylindrique qui provient des Jardins de Salluste, à Rome : pl. L, 1-4, l'autel d'Ostie dédié par P. Aelius Syneros, au Musée des Thermes : pl. LVII, 1-4 : là deux faces utilisent des scènes où figurent de petits Éros d'une manière plus vivante que pour la scène principale : découverte de Rémus et Romulus par les bergers. L'intérêt essentiel de l'art de l'époque hadrienne consisterait, nous dit-on, dans la synthèse des meilleures traditions classiques et hellénistiques avec les trouvailles techniques de l'art impérial. Le besoin d'un retour à des types plus idéalisés, à une composition plus aérée et harmonieuse se faisait sentir après l'évolution achevée de l'art « naturaliste » de l'époque julio-claudienne. J. GRODECKI.

**M. M. Gorce**, *Vercingétorix, chef des Gaulois*. Paris, Payot, 1935 ; in-8° de 308 p. avec 24 grav. hors-texte et 22 croquis. — Dans la préface qu'il écrivit pour ce livre, M. E. F. Gautier souhaite : « quelquefois, chez nous, de voir apparaître un pendant de la littérature pangermaniste, qui est le substratum du racisme ; un pendant inverse naturellement, qui nous donnerait raison de croire en notre idéal ». Plus haut, on lit : « Ce que M. Gorce a d'original, c'est le moment où il écrit, à une époque troublée dont il partage les passions avec violence. Ses livres sont d'actualité » (p. 7). C'est là le plus grave défaut d'un livre d'histoire ancienne : être rédigé pour les besoins du jour. Tout en rendant hommage aux mobiles qui ont amené le R. P. Gorce à écrire cette trilogie de *La France au-dessus des races*, on ne peut considérer les trois volumes comme des ouvrages d'histoire. L'antithèse César et Vercingétorix qui se poursuit au cours de ces trois cents pages finit par avoir quelque chose de déplaisant. Des phrases lapidaires : « La Gaule n'avait pas besoin de César », le parallèle Arminius-Vercingétorix, ramènent la pensée vers certaine littérature de guerre, où l'histoire n'a rien gagné. C'est là un genre que notre école historique n'a aucun intérêt à adopter.

Si l'auteur est, en général, assez bien informé, — il juge sagement la ridicule aventure de Gergovie, — il commet cependant nombre d'erreurs qui témoignent de son peu de familiarité avec l'archéologie de l'âge du Fer. Les casques de Berru et de La Gorge-Meillet

(pl. VII), donnés comme contemporains de l'époque de Vercingétorix, appartiennent à La Tène I ; le canthare d'Alise (pl. XXI) n'est pas le « vase de César ». Il a été recueilli dans les fossés et porte une inscription celtique, sans doute le nom de son propriétaire. Ces méprises auraient été facilement évitées, et bien d'autres encore, si l'auteur s'était reporté au *Manuel* de Déchelette ; il ne figure pas dans la copieuse bibliographie dressée en fin de volume. R. L.

*Forma orbis romani. Carte archéologique de la Gaule romaine*, dressée sous la direction de **M. A. Blanchet**. Carte et fasc. de texte V : *Partie occidentale et texte complet du département des Bouches-du-Rhône*, par **M. F. Benoit**. Paris, Leroux, 1936 ; in-4° de 232 p. avec 7 pl. — Document archéologique et instrument de travail parfait, ce nouveau fascicule constitue le meilleur répertoire que l'on puisse souhaiter, pour les antiquités du département qui constitue, avec Arles, Aix et Marseille, l'une des provinces archéologiques les plus riches de la Gaule. Enquêtes topographiques, dépouillements de toute nature, rien n'a été négligé pour constituer « une somme de recherches que peu de fascicules pourront apporter par la suite ».

La carte comprend, outre la partie occidentale des Bouches-du-Rhône — la partie orientale figurant sur la carte IV — le Sud du Gard et une partie de l'Hérault ; si elle ne résout pas tous les problèmes, elle a le grand mérite de les exposer avec une remarquable clarté. A côté des difficultés que soulève l'identification des villes de *Mastramela*, *Maritima Avaticorum*, la topographie d'Aix ou d'Arles dans l'antiquité, l'attention est attirée sur nombre de ruines nouvelles. Je n'en retiendrai qu'un exemple, celui de La Camargue, où se multiplient les sites antiques.

M. Benoit, qui connaît fort bien l'archéologie de la Provence, ne s'est pas contenté, dans son texte, de fournir les renseignements utiles à la lecture de la carte. Les textes relatifs à Arles, Aix, Marseille, Saint-Remy-de-Provence constituent de véritables monographies, où bien des erreurs sont rectifiées. Il serait à souhaiter que nous puissions disposer pour tous nos départements de répertoires de cette valeur. R. L.

**Eugène H. Duprat**, *Tauroentum : Le Brusq-Six-Fours*. Bibliothèque de l'Institut historique de Provence, t. XII. Marseille, Institut historique de Provence, 1935 ; in-8° de 344 p. avec 8 pl. — Avec une verve toute marseillaise, l'auteur, dans une première partie, — au titre suggestif *Démolition*, — fait table rase des hypothèses sur la localisation de *Tauroentum*. Il n'a d'ailleurs pas grand-peine à prouver que les ruines de La Madrague de Saint-Cyr ne sont pas celles ou d'un port ou d'une ville, mais plus modestement les vestiges d'une grande villa au bord de la mer. Voilà une affaire réglée définitivement. Il y a chance pour que l'identification *Tauroentum* = Le Brusq-Six-Fours soit la bonne. Elle repose en effet sur des bases solides : présence de ruines, dégagées par les fouilles du Commu-

dant Fiessinger ou signalées dans les documents anciens. L'argument décisif est fourni par la toponymie : dès le  $x^e$  siècle, le cadastre donne le nom de Tauren, qui se prononce Taourène. La « marine » du Brusq-Six-Fours se rattache au type ionien de ces stations côtières, dont l'habitat occupe un *oppidum* voisin de l'anse où s'abritaient les navires.

R. L.

**Chanoine Frédéric Hermet**, *La Graufesenque (Condatomagus)*. I. *Vases sigillés*. II, *Graffites*. Paris, E. Leroux, 1934 ; 2 vol. in-4° de ix-379 p. (texte) ; 23 p., avec 126 pl. et 44 fig. — Ce livre, attendu depuis longtemps, a pour matière les quelque cinq mille vases ou fragments qui composent la collection réunie par le Chanoine F. Hermet, de 1901 à 1906, au cours des fouilles qu'il exécuta dans les ateliers céramiques de *Condatomagus*. Il constitue un excellent et précieux répertoire de la décoration et des formes de cette poterie, un catalogue des potiers qui travaillèrent à La Graufesenque, peut-être dès le règne d'Auguste, certainement à partir de celui de Tibère, et qui poursuivirent leurs fabrications jusqu'au temps de Trajan.

L'introduction comporte un historique des recherches à La Graufesenque, avec une nomenclature explicative de quelques termes techniques. Bien qu'ayant visé à la clarté et à la brièveté, cette nomenclature, qui ne tient pas moins de trois grandes pages, est compliquée à l'extrême, envahie de termes barbares qui n'ont guère chance de vie. Une telle description de rinceaux sénestrogryes, d'un cercle extrapenné, d'un Amour génuflexe, d'un homme ou d'un animal dextrogyre, si elle rappelle les temps où notre Renaissance, en français, parlait grec et latin, n'est pas heureuse. Notre langue française est assez souple, suffisamment précise, pour qu'il soit inutile de l'encombrer d'un vocabulaire nouveau et... pédant. C'est là un des inconvénients de ce livre à la lecture : il faut trop souvent recourir au lexique.

Après avoir énuméré les formes, l'auteur aborde l'analyse de la décoration dont les éléments, végétaux, géométriques, figurés, animaux, offrent les combinaisons les plus diverses, que M. le Chanoine Hermet ramène à dix-huit partis différents. Non content d'avoir établi les conditions d'une théorie générale du décor, il applique les règles à l'ornementation des vases selon leurs formes : décor des frises carénées, des panses carénées, des vases cylindriques, hémisphériques, des potiches, des gourdes, des lagènes. Les résultats de cette enquête sont négatifs, quant à l'identification d'un atelier par le décor. Seules les officines de *Germanus* et des deux associés, *Canrucalus* et *Vegenus*, présentent des caractéristiques suffisamment précises et constantes pour qu'il soit possible de reconnaître leur manière sur une poterie non signée.

Une catégorie de vases, unis ou décorés, recouverts d'un engobe jaune, marbré de rouge, doit être désormais rattachée aux fabrications ruthènes. Le Chanoine Hermet a pu établir les ateliers qui les produisirent et leur répartition à travers la France, l'Espagne, l'Angleterre, la Suisse, l'Allemagne, la Hollande et l'Italie. Cette

identification est importante pour l'histoire de la céramique gallo-romaine.

Dans la chronologie de ces officines, on peut distinguer quatre périodes : période primitive, règne de Tibère (14-37) ; période de splendeur, Claude-Néron (37-68) ; période de transition, Vespasien (68-79) ; période de décadence, Domitien-Trajan (82-117). L'intérêt des recherches si minutieuses de M. le Chanoine Hermet a été de pouvoir préciser quelques traits des fabrications ruthènes pour chacune de ces périodes. Les vases sigillés de La Graufesenque fournissent ainsi un précieux chronomètre, pour la datation des stations dans lesquelles ils ont été recueillis. Ces repères déterminés dans le temps prennent une importance d'autant plus grande que *Condatomagus* était un centre très actif, dont les produits rayonnèrent à travers la Gaule entière et nombre de provinces de l'Empire. Les comptes de potiers, relevés sur les tessons de La Graufesenque, apportent une confirmation à l'histoire de ces importations ; ils témoignent de l'importance de l'industrie de la terre cuite et de son commerce dans la Gaule romaine.

Si, dans l'étude linguistique de ces graffites, M. le Chanoine Hermet a bien mis en lumière la part qui revient au gaulois, il ne semble pas s'être préoccupé, dans la recherche des origines du décor, de l'action exercée par l'art celtique. Elle est bien plus importante que ne le soupçonnait J. Déchelette, et bon nombre de ses éléments, les *godronides*, de la planche LX par exemple, ne sont autre chose que l'adaptation à l'ornement céramique de motifs chers aux ciseleurs et sculpteurs de La Tène. Les mêmes influences indigènes se manifestent clairement dans le rendu de certains masques ou têtes, dont les prototypes sont à rechercher sur les grands chaudrons céramoniels, comme celui de Gundestrup. R. L.

**D<sup>r</sup> André Rabourdin**, *Deux camps romains en forêt de Rambouillet*. Rambouillet, P. Leroy, 1936 ; fasc. in-8° de 31 p. avec pl. hors-texte. — Renouant une tradition depuis longtemps interrompue, la Société archéologique de Rambouillet a repris, en forêt, à La Villeneuve et au bois de Plainvaux, des recherches dans les établissements antiques. Deux camps romains ont été retrouvés sur ces emplacements, placés aux frontières des Carnutes et des Parisii. Il semble qu'au III<sup>e</sup> siècle, les camps de Villeneuve et de Plainvaux se trouvaient en bordure et en dehors de la forêt. Le premier a la forme d'un trapèze et couvre une superficie d'environ 16.000 mètres carrés. Le mur d'enceinte, fait de pierres lutées avec de l'argile blanche, s'élève sur 2 mètres de hauteur et les fossés qui l'entourent sont dallées en pierres du pays. A l'intérieur du camp, de la muraille occidentale se détache un mur de 45 mètres de longueur, formant comme une seconde enceinte. A Plainvaux, le centre est occupé par une construction encore indéterminée. Pour obtenir des renseignements plus précis sur ces deux établissements, il faut attendre que l'administration des Eaux et Forêts ait procédé à l'exploitation de l'une et l'autre coupe. R. L.



**Fernand Benoit**, *L'Abbaye de Saint-Victor de Marseille et l'Église de La Major à Marseille*. Petites monographies des grands édifices de la France. Paris, H. Laurens, 1936 ; in-8° de 104 p. avec 44 fig. et 2 plans. — Les fouilles faites dans la crypte de Saint-Victor ont permis à M. Benoit de rétablir dans le détail les dispositions de la primitive église et de la basilique, construite, au v<sup>e</sup> siècle, près d'un cimetière dont les *Arcosolia*, creusés dans le rocher, abritèrent les restes des saints provençaux les plus vénérés. L'histoire de ces monuments est retracée avec soin et l'auteur suit à travers les siècles le développement des constructions et leurs rapports avec les édifices contemporains. L'étude de la décoration n'offre pas moins d'intérêt, et l'auteur a très justement attiré l'attention sur le bas-relief de Saint-Lazare dont la facture est à rapprocher des sculptures celtiques de Nages ou d'Entremont (p. 91). Nouvel exemple de la persistance à travers le haut Moyen âge des traditions artistiques de la Gaule indépendante.

A la Major, le seul avantage de la reconstruction de Vaudoyer aura été de remettre au jour les vestiges du plus ancien baptistère découvert en Provence, contemporain du iv<sup>e</sup> siècle de notre ère. M. F. Benoit retrace les vicissitudes que traversa le monument et complète heureusement son travail par l'étude des diverses églises qui, au Moyen âge, se succédèrent sur ces mêmes emplacements. R. L.

**Adrien Weirich**, *Histoire d'une vieille demeure à l'époque gallo-romaine*. Port autonome de Strasbourg, MCMXXXVI, 1 vol. 19 × 24 de 75 p. et 19 pl. hors-texte. — L'administration du Port autonome, en vue d'y loger ses services, fit, au cours de ces dernières années, remettre en état l'ancien Hôtel de Bussière à Strasbourg. Afin de créer à l'immeuble une assise bétonnée suffisante, plusieurs vastes excavations furent foncées jusqu'au sol naturel à travers les couches romaines sous le n° 25 de la rue de La Nuée-Bleue — presque en contact justement avec les strates du même âge étudiées par M. Cl. F. A. Schæffer, de 1924 à 1926, lors de l'établissement de la Centrale électrique souterraine de la place Broglie, puis de 1928 à 1930 pour le caveau blindé de la Banque de France — c'est-à-dire sur la lisière Nord du *castrum*, en dehors du rempart.

Pour les travaux de l'Hôtel de Bussière, M. Weirich, ingénieur chef de l'exploitation au Port autonome, tint à relever lui-même les coupes du terrain antique, puis à dessiner les objets recueillis et à en rédiger une description raisonnée. Ce mobilier, outre une belle patère de bronze fondu et un G. B. de Vespasien, consiste presque exclusivement en poteries : quelques vases complets et de nombreux fragments. Beaucoup appartiennent à cette poterie gallo-belge de teinte grise, brun-noir, noir brillant ou rose-orangé, aux galbes si élégants qui foisonne dans nos stations du début de l'occupation romaine et du i<sup>er</sup> siècle. Puis viennent les échantillons de terre sigillée unie ou décorée de La Graufesenque ou de Lezoux, dont quelques fragments estampillés.

L'auteur, qui s'est véritablement passionné pour son sujet, l'a



traité avec un soin et une précision remarquables. Il a su, mettant à profit toutes les ressources de l'érudition actuelle concernant la céramique gallo-romaine, tirer d'humbles tessons, matière assez ingrate, tous les développements et toutes les conclusions qu'ils pouvaient comporter. Aussi son mémoire doit-il être considéré comme un modèle du genre. Et il faut féliciter le Port autonome d'avoir tenu à lui fournir une présentation digne du contenu.

G. CHENET.

**William Harvey**, *Structural Survey of the Church of the Nativity, Bethlehem*, with an Introd. by **E. Tatham Richmond**. Oxford, University Press; London, Humphrey Milford; in-8° de 30 p., 116 fig., avec 23 pl., 1935. — Après une introduction où M. E. T. Richmond, directeur du Service des antiquités en Palestine, retrace l'histoire de la Basilique de la Nativité depuis le concile de Nicée (325) jusqu'à nos jours, M. W. Harvey expose les résultats des recherches qui lui avaient été confiées<sup>1</sup>, et qui ont, à la suite des travaux des PP. H. Vincent et F. M. Abel (cf. *Bethléem*, 1914), enrichi de toute une « préhistoire » l'église célèbre<sup>2</sup>.

L'édifice constantinien primordial, au lieu d'être une basilique du type classique normal, ainsi qu'on le disait jusqu'ici, a révélé un parti plus original. A une courte basilique s'attachait, semble-t-il, en guise de chevet, un système octogonal (?), dont les pans mesuraient extérieurement 8 mètres. Il y avait sans doute, au-dessus, une charpente conique, protégeant, comme un baldaquin, l'autel de la Nativité, dans la crypte.

Le vaisseau basilical proprement dit était à cinq nefs, et précédé d'un atrium couvert, à galeries<sup>3</sup>. Probablement dans la seconde moitié du ve s., le dallage constantinien fut remplacé par des mosaïques en partie conservées (cf. le coq du frontispice : transept Nord). L'édifice constantinien ayant été détruit (selon le P. Vincent, par les Samaritains, fin du ve s. ?), un remaniement intervint sous Justinien. Ce serait à ce moment qu'on aurait supprimé l'octogone, reculé le chevet, inséré un transept, et créé ainsi le chevet triconque (pl. C). L'atrium constantinien fut lui-même alors remplacé par un narthex fermé.

Le livre étudie sobrement le site et le plan, l'état architectural présent, puis indiquant les constatations faites au cours des travaux, il relève les transformations probables, et signale les découvertes archéologiques (note additionnelle). L'illustration (dessins, photos, plans) est abondante et démonstrative.

Ch. P.

1. Cf. *The Quarterly of the Department of Ant. Palestine*, V, 1936, p. 75-81; VI, 1936, p. 63-73.

2. Cf. pour les études du P. Vincent, *CRAI.*, 1935, p. 350-361.

3. *Quarterly*, VI, 1936, fig. 1-2 (plan et reconstitution dernière).

**Edouard Salin**, *Une maison française. Montaigu en Lorraine, 1625, 1757-1936*. Paris, Ch. Massin & Cie, 1936 ; in-4° de 231 p. avec 80 pl. — Cette histoire d'une demeure française, située aux portes de Nancy, à Laneuville-devant-Nancy, dépasserait le cadre des études de cette revue, si une partie des collections qu'elle abrite ne se rattachait directement à notre domaine.

M. E. Salin est un de nos meilleurs connaisseurs de l'art et de l'archéologie mérovingiens. Les séries qu'il a recueillies au cours de fouilles méthodiques sont d'un haut intérêt pour l'histoire de la période des grandes invasions dans la Gaule orientale. Les mobiliers funéraires des cimetières barbares de Couverpuis, Tantonville, Frémont, Lézeville occupent une place de choix à Montaigu, à côté d'un riche médailler où sont conservés nombre de remarquables exemplaires des frappes grecques ou romaines. Le catalogue de ces antiquités est rédigé avec une remarquable précision et il faut remercier l'auteur d'avoir mis si libéralement ses collections à la disposition des chercheurs.

R. L.

**Ljubo Karaman**, *Starohrvatsko groblje na « Majdanu » kod Solina*. Extrait du *Bulletin d'archéologie et d'histoire dalmate*, t. 11, 1930-1934, p. 67-100 et pl. X-XXIII. — Sur l'emplacement d'un établissement agricole romain a été découvert, en 1933, un cimetière des premiers temps du royaume croate. Dans les tombes, faites de matériaux d'architecture employés, on recueillit un mobilier funéraire important : boucles d'oreilles en or, argent ou bronze, collier en argent, bagues.

M. L. Karaman qui a étudié ces parures, les rapproche de celles conservées aux Musées de Knin et de Split et, contrairement aux opinions généralement reçues, les considère comme des fabrications croates, influencées par les productions de la Russie médiévale. Ce ne sont, en aucun cas, des importations byzantines, dont les arts n'ont par ailleurs, exercé qu'une très faible action sur la sculpture ou l'architecture croate des IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles.

R. L.

**P. J. Arne**, *Barsoff Gorodok. Ein westsiberisches Gräberfeld aus der jüngeren Eisenzeit*. Kunge. Vitterhets historie og Antikvitets Akademiens Handlingar, t. 35, fasc. 5, Stockholm, 1935 ; in-8° de 96 p. avec 173 fig. — Fouillé en 1891 par Frederik Martin, le cimetière de Barsoff Gorodok, près de Surgut, sur la rive septentrionale de l'Obi, se rattache à un groupe d'anciennes forteresses. L'intérêt des mobiliers funéraires, consistant principalement en objets de parures, est de représenter la civilisation caractéristique des territoires situés entre l'Obi et l'Irtych, civilisation développée, entre le IX<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle par les tribus finno-ougriennes. Celles-ci ont entretenu, dans le même temps, des rapports assez étendus avec l'Occident, et certaines pièces témoignent de relations avec la Laponie suédoise.

R. L.

Louis Réau et Gustave Cohen, *L'art du Moyen âge (art plastique, art littéraire) et la civilisation française (Bibliothèque de synthèse historique, l'Evolution de l'humanité, dirigée par Henri Berr)*; Paris, La Renaissance du Livre, 1935; in-8° de 464 p., avec 2 cartes, 20 pl. hors-texte. — M. Louis Réau vient de réaliser une gageure. A quelques mois d'intervalle, il a consacré à l'art du Moyen âge deux études synthétiques d'un égal intérêt, et qui ne se répètent en rien. La plus ancienne remplit le second volume de l'*Histoire universelle des Arts*, publiée sous sa direction depuis 1930 et dont il a écrit lui-même la majeure partie<sup>1</sup>. La plus récente fait l'objet du présent compte rendu.

Le volume où elle a trouvé place est partagé par moitié entre deux auteurs. Après l'exposé de M. R. sur *les arts plastiques*, vient un autre de M. Gustave Cohen sur *l'art littéraire*, auquel les spécialistes de la littérature médiévale ne manqueront point d'accorder, ailleurs, les éloges auxquels il a droit. La conception même de cet ouvrage mi-parti pourra sembler contestable à certains. M. Henri Berr, dans l'*Avant-propos*, subtilement déduit, qu'il a placé en tête du livre, a été le premier à le reconnaître, et il se peut après tout que la « contradiction » qui existe sur certains points entre les deux auteurs, en particulier sur la « valeur d'art de leurs objets » (p. xi), soit en réalité « apparente » plutôt que réelle (p. x). J'avoue n'être pas autrement gêné, quant à moi, par cette opposition toute naturelle des deux points de vue.

Dans les 275 pages qui lui ont été réservées, M. R. a trouvé le moyen de faire tenir, tout en évitant la sécheresse d'un memento, une multitude de faits caractéristiques, présentés avec clarté, savamment interprétés et toujours de manière à nous donner l'impression d'un témoignage direct. De fait, je crois qu'il n'existe, ni en France ni hors de France, un historien de l'art ayant vu de ses yeux (et bien vu) autant d'œuvres d'art de tout ordre que M. R. Une étude approfondie sur *les éléments constitutifs de l'art médiéval* (p. 11 à 93) — elle se réduisait dans l'*Histoire universelle des Arts* à quelques indications sommaires — précède ici les développements intitulés *genèse et évolution historique de l'art médiéval*. On y trouvera des observations de premier intérêt en particulier sur le symbolisme de cet art. Aucun livre de même caractère n'avait jusqu'ici établi aussi nettement, à notre connaissance, le départ entre ces deux sources d'inspiration voisines, dont l'art du moyen âge a tiré un égal profit, mais que l'on aurait tort de confondre, la « religion des clercs » (p. 23 et suiv.) et la « religion des laïcs » (p. 41 et suiv.) : « écriture hiéroglyphique » et « écriture démotique » suivant la comparaison de M. R.

Au total, un ouvrage d'une rare valeur, qui répond parfaitement aux fins de l'auteur.

Marcel BULARD.

---

1. RÉAU (Louis), *L'Art primitif, l'art médiéval (Histoire universelle des arts des temps primitifs jusqu'à nos jours, publiée sous la direction de Louis RÉAU)*, 1 volume, 435 p., 275 gravures, 3 cartes. Paris, A. Colin, 1934.

**Pierre Lavedan**, *L'architecture religieuse gothique en Catalogne, Valence et Baléares*. Paris, Laurens, 1935 ; in-4° de 254 p., avec 54 pl. hors-texte, 112 fig. dans le texte. — L'architecture gothique en Espagne au XIII<sup>e</sup> siècle avait déjà fait l'objet d'une étude considérable de M. Elie Lambert. Mais artistiquement la Catalogne est à part de l'Espagne, et c'est au XIV<sup>e</sup> siècle qu'apparaissent ses monuments les plus caractéristiques. D'autre part, tandis qu'en Catalogne même l'architecture romane a suscité maintes recherches et notamment l'exploration complète de J. Puig i Cadafalch, la période gothique n'a inspiré que quelques pages dans les histoires générales. Le sujet est donc neuf.

Cette architecture catalane — le mot est ici entendu au sens large : pays de langue catalane ; c'est-à-dire qu'aux quatre provinces de Gérone, Barcelone, Lérida, Tarragone, s'ajoutent l'ancien royaume de Valence et les Baléares — est généralement considérée par les archéologues français comme un prolongement de l'architecture du Languedoc. Ici et là on rencontre surtout des églises à nef unique, sans bas-côtés ni piliers, où les contreforts font saillie à l'intérieur, laissant entre eux la place pour des chapelles latérales. C'est le type qu'en France on appelle gothique méridional et au delà des Pyrénées, gothique catalan. En outre, les deux pays possèdent des églises à trois nefs, Narbonne ici et là Barcelone ; mais on considère généralement la seconde comme une réplique de la première. Le présent volume est une protestation contre une telle idée et plus généralement une réaction contre la notion d'influence, telle qu'elle est de plus en plus comprise en histoire de l'art. Depuis quelques années, on a vu des archéologues se consacrer presque exclusivement à une recherche de la paternité monumentale : tel édifice a le plan de A, l'ordonnance intérieure de B, la voûte de C, les contreforts de D, le clocher de E, etc. Kingsley Porter procède de même dans ses analyses de sculptures, virevoltant à travers l'Europe. C'est l'application à l'archéologie de la recherche des « sources » empruntée à l'histoire littéraire. M. L. estime que la comparaison vaut surtout comme une méthode d'exposition ; que, sauf le cas d'un rapprochement prouvé par les textes ou d'une ressemblance totale (c'est ici le lieu de rappeler le mot de Voltaire : « Cent centièmes de preuve ne font pas une preuve »), on ne saurait parler de filiation, et qu'au surplus le but de l'histoire de l'art est moins de chercher à découvrir des ressemblances qu'à percevoir des originalités (cf. Pascal). Ce qui nous intéresse dans une œuvre d'art, ce ne sont point ses analogies avec une autre, c'est ce pour quoi elle est elle-même. Tout le monde se sert des mêmes mots, tout le monde n'exprime pas les mêmes pensées<sup>1</sup>. Il y a donc des ressemblances fortuites et aussi des identités forcées. Brutails l'a rappelé jadis : « Les architectes de toutes les écoles travaillent sur un nombre assez restreint de problèmes ; si, par surcroît, ils se trouvent

---

1. Cf. dans le même sens la communication de R. SCHNEIDER au Congrès international d'Histoire de l'Art, à Stockholm, 1933 : *La Notion d'influence*.



dans des conditions pareilles, ils se rencontrent nécessairement sans échange d'idées, sans emprunts » (*Précis d'archéologie du Moyen âge*, p. 126).

S'il y a des églises gothiques à nef unique en Catalogne et en Languedoc, il y en a aussi dans d'autres pays et il y en avait un peu partout à l'époque romane. L'auteur montre qu'en Catalogne même, le type à nef voûtée d'ogives a été précédé d'églises couvertes d'une charpente apparente, à double versant, soutenue par des arcs en maçonnerie, qui, sans équivalent sérieux en France, apparaît comme une forme populaire dans les territoires demeurés soumis à l'Islam jusqu'au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle. L'histoire en est ici esquissée pour la première fois : peut-être faut-il y voir une persistance des traditions mozarabes. Quant au type complet d'architecture catalane (ou méridionale), les plus anciens exemples s'en rencontrent à Barcelone dès le milieu du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle avec les églises des Franciscains et des Dominicains : toutes celles du Languedoc sont postérieures.

M. L. montre de même l'indépendance des grandes cathédrales catalanes. Il avait déjà rappelé, au Congrès international d'Histoire de l'Art de Stockholm, que la cathédrale de Narbonne, d'ailleurs inexactement datée, n'avait pas eu sur celles de Gérone et de Barcelone l'influence qu'on lui attribue trop souvent. Narbonne, comme les cathédrales du Nord de la France est du type à deux étages. Déjà Barcelone et Gérone tendent à élever les bas-côtés aussi haut que la nef. C'est le début d'une tentative d'unification spatiale qui se poursuivra à la cathédrale de Palma et donnera son chef-d'œuvre à Sainte-Marie-de-la-Mer de Barcelone, la plus haute expression du génie catalan en architecture. Cette conception de l'espace est commune à toutes les églises gothiques catalanes, qu'elles aient une ou trois nefs ; il s'agit, en somme, avec trois nefs, de donner l'impression d'une seule. On y parvient en rapprochant les plafonds des nefs, en diminuant le nombre ou le volume des supports, ou par des combinaisons techniques comme celle dont la cathédrale de Manresa offre l'exemple le plus ingénieux. Tel est le premier caractère original de l'architecture religieuse gothique catalane. Le second est le goût de la simplicité, les maquettes faites de volumes simples, presque géométriques, avec le minimum d'effets. Qu'il y ait eu là des intentions très nettes, une véritable doctrine, c'est ce que prouve l'analyse des débats du Congrès d'architectes qui se tint à Gérone au début du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, pour discuter de l'achèvement de la nef.

Chemin faisant, l'ouvrage étudie maintes questions de détail. C'est ainsi qu'il expose dans son ensemble le problème de l'assimilation possible de Jacques Favran et de Jaume Fabre : le même nom, le même prénom, la même région d'activité à la même époque ; faut-il en conclure à une ou à deux personnalités ? On trouvera aussi une étude complète des grands portails gothiques catalans et des cloîtres de la même époque. L'ouvrage renferme enfin un *Corpus* de plans d'édifices, dont un certain nombre étaient inédits et les autres fort dispersés.

Est-ce à dire que cette architecture si puissante ne doive rien qu'à



elle-même ? Non point. Si l'auteur proteste contre les rapprochements de détail hypothétiques, il ne se refuse pas à l'analyse des éléments qui font l'originalité d'un art. Nous avons déjà noté l'influence possible des traditions mozarabes. M. L. voit dans l'architecture religieuse gothique catalane un prolongement de son architecture romane : « Celle-ci était déduction logique de formules structurales, combinaison de masses simples et peu nombreuses, dédain des effets ; celle-là, sur autant de points, recueille sa leçon et la met en pratique ». Il faut aussi tenir un grand compte de l'influence cistercienne. Mais tandis qu'en France les édifices cisterciens du XIII<sup>e</sup> siècle abandonnent leur rigueur primitive pour rentrer dans la ligne générale d'un art plus soucieux des effets qu'on ne le croit, la Catalogne reste fidèle aux leçons de saint Bernard. Que l'on compare la nef de Gérone, en plein XV<sup>e</sup> siècle, aux créations contemporaines de l'architecture flamboyante, on saisira l'opposition de deux génies et presque de deux époques. A.

**Mededeelingen van het Nederlandsch Historisch instituut te Rome, tiende Deel**, S'Gravenhage, 1935, in-8° de 211 p. — La Division des Beaux-Arts et des Sciences du Ministère de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Sciences à La Haye, avec la collaboration de l'Institut historique néerlandais à Rome (Valle Giulia), a publié des résumés en français des articles parus dans les *Mededeelingen*, depuis leur fondation jusqu'en 1929 (9 tomes parus). Cette très utile contribution, qui permettra de lire ou relire plus aisément d'excellents travaux, nous donne une table générale des matières, une table analytique, un index des auteurs, un index des noms propres. X.

**Centenaire du Service des Monuments historiques et de la Société française d'archéologie**. Congrès archéologique de France, XCVII<sup>e</sup> Session, tenue à Paris en 1934. Paris, A. Picard, 1935-1936 ; 2 vol. in-8° de 456 et 423 p., avec pl. — Le double centenaire du Service des Monuments historiques et de la Société archéologique de France a provoqué une série de travaux destinés à dresser le bilan d'un siècle d'archéologie française.

Si pour les monuments du Moyen âge, de la Renaissance et des Temps modernes, le Service des Monuments historiques a eu une politique dont M. Paul Léon a retracé les principes et l'évolution, M. Verdier l'organisation et la législation, il n'en a pas toujours été ainsi pour le problème si important des recherches archéologiques, tant préhistoriques que gallo-romaines. Que de fouilles négligemment conduites, que de lacunes et que d'erreurs ! Tout cela heureusement est du domaine du passé, et, en l'absence d'une législation sur la recherche archéologique, les mesures nécessaires ont été prises pour sauvegarder nos gisements. MM. H. Breuil, A. Blanchet, A. Grenier, R. Lantier, M. Aubert, P. Vitry, L. Hauteceur et J. Verrier ont exposé ce qui a été fait, depuis cent ans dans les divers domaines archéologiques. L'action des Sociétés savantes des départements et des particuliers est prépondérante, pendant le XIX<sup>e</sup> siècle. Il y a dans

ces divers mémoires une source particulièrement utile d'informations de copieuses et précises bibliographies.

Le premier volume traite plus spécialement de l'activité du Service des Monuments historiques : technique et restauration (P. Paquet) ; conservation des œuvres d'art (J. Verrier) ; archives photographiques des Beaux-Arts (P. Ratouis de Limay) ; Musée de sculpture comparée (P. Deschamps) ; exposition du centenaire (R. Planchenault et Fr. Salet). Le second volume renferme les mémoires archéologiques. L'histoire de la Société française d'archéologie et celles de ses émules est retracée par MM. F. Deshoulières et M. Dumolin. R. L.

**I<sup>er</sup> Congrès de la Fédération des Sociétés savantes de l'Afrique du Nord, Alger, 10-11 juin 1935.** Publié par les soins de la Société historique algérienne. *Revue africaine*, t. LXXVI, nos 362-363 ; Alger, 1936. — P. 109-111 : **A. Debruge**, *La Station quaternaire de Thoudaine, Tassilit (Sahara)* : signale l'existence d'un outillage lithique et de squelettes d'*Elephas antiquus*. — P. 113-125 : **D<sup>r</sup> P. Raffo**, *Découvertes préhistoriques dans le département d'Alger et la station de Souk-el-Kremis* : dans cette dernière station, où il est impossible d'établir une stratigraphie, les instruments en silex offrent un faciès à affinité ibéro-maursienne ; quant aux quartzites qui les accompagnent elles s'apparentent au moustérien africain. — P. 127-133 : **R. Le Du**, *Les Gravures rupestres dans la région de Tébessa* : description de cinq panneaux gravés de l'abri de Kifréne, recouverts par une couche d'industrie capsienne à tendance néolithique. — P. 137-151 : **A. Berthier et M. Martin**, *Edifices chrétiens de Bou-Takrematen* : découverte de quatre églises, dont les murs en pisé reposaient sur un soubassement de pierre. Deux d'entre elles possèdent des sacristies à abside circulaire. Les mobiliers sont très pauvres. — P. 153-163 : **L. Figuière**, *Les Fouilles d'Hippone, leur intérêt* : signale la reprise des fouilles sur l'emplacement du forum et d'un théâtre. — P. 165-171 : **Paul Massiera**, *Un coffret à reliques de la région de Sétif* : découverte à 60 kilomètres au S.-O. de Sétif, à la ferme Benharoun, d'un coffret en marbre ayant contenu les reliques des martyrs *Vincentius* et *Centum arbores*, et qui n'est pas antérieur au VI<sup>e</sup> siècle, période de prospérité de *Thamallula* (Tocqueville). — P. 173-181 : **P. Rodart**, *Recherche des inscriptions libyques dans la région de Souk-Ahras*. — P. 182-206 : **Louis Poinso**t, *Mosaïques d'El-Haouria (plaine de Sidi Nasseur Allah)* : décrit et commente les mosaïques, découvertes en 1906 au bordj Bourde, et insiste, à juste titre, sur le caractère prophylactique des pavements. — P. 207-213 : **F. Logeart**, *Les tombeaux berbères de Sila* : découvertes de grottes funéraires apportant d'importantes précisions sur les rites funéraires des populations africaines au début de l'ère chrétienne. — P. 215-216 : **A. Truillot**, *Une nouvelle hypothèse sur le sarcophage chrétien de Tébessa* : le monument qui daterait du IV<sup>e</sup> siècle, serait le tombeau de l'évêque Romulus, la représentation de Rome n'étant qu'une allusion au nom du défunt. — P. 217-222 : **O. Gassiot-Talabot**, *Nouvelles fouilles à Tocqueville* : Vestiges importants, sur la place de l'école, thermes, mausolée, hui-

lerie, appartenant à un domaine des *Memmi*. — P. 223-228 : **Marcelle-Georges Vicrey**, *Contribution à l'étude des caveaux phénico-berbères et des tombes dolméniques de la région de Sila et de Roknia (essai de détermination d'« influence » d'après le choix des rites funéraires*. — P. 229-232 : **D. A. Berthier** et **A. Truillot**, *Douilles et bronzes d'époque romaine découverts à El-Meridj (commune mixte de Morsolt)* : ornements de chars et de harnachement ; voir *Rev. arch.*, 1936, 2, p. 164-175). — P. 233-235 : **M. Piton**, *Note sur la région de Tablat* : signale de nouvelles ruines romaines. R. L.

**Archaeological Survey of Mysore**, Annual Report, 1932. Bangalore, 1935. — Les découvertes de 1932 sont peut-être moins passionnantes que celles de l'année précédente, mais elles n'en sont pas moins importantes, car elles permettent d'augmenter la somme de détails que l'on possède déjà sur le Mysore.

La première partie de cet ouvrage est consacrée à l'administration, et la deuxième à la description des monuments visités au cours de 1931 et 1932 ; parmi eux, quelques-uns présentent un intérêt plus grand que les autres : par exemple le plafond cosmologique du temple de Virabhadra à Keladi (p. 48) ; à Talgunda, le Praṇavêgvara daterait de 400 après J.-C., si l'on en croit une inscription gravée sur un des piliers, et serait ainsi le monument le plus ancien du Dekhan (p. 56) ; à signaler dans le temple de Yoganandi à Nandi une porte en bronze imitant le travail du bois et paraissant dater de l'époque de Vijayanagar (p. 61). Le kalyaṇa maṇḍapa du même district révèle des caractéristiques très particulières pour un édifice du Mysore : construit en pierre dure et sombre, il appartient au style dravidien, mais il possède des détails d'ornementation identiques au style hoysaḷa et au kalyaṇa maṇḍapa du Someṣvara de Kôlar (p. 72).

Dans la troisième partie, sont étudiés différents types de monnaies ; celui de Lakṣmi-Narasimha est excessivement rare ; il paraît dater des dernières années du règne de Harihara II, neveu du fondateur de la dynastie de Vijayanagar, c'est-à-dire vraisemblablement des environs de 1.400 de notre ère. Les monnaies frappées sous ce règne sont d'ailleurs d'une plus belle venue que les autres ; il est à remarquer qu'elles sont pourvues de cordonnets sur toute la tranche, celle-ci étant soigneusement exécutée ; cet usage paraît avoir été abandonné par la plupart des successeurs de Harihara II à cause sans doute de la minutie qu'exigeait l'exécution des poinçons. En Europe, le cordonnet n'a été employé qu'à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle. Outre l'intérêt technique qu'offrent ces monnaies, elles apportent de précieuses indications sur le costume des divinités et des rois (p. 84).

Un très important manuscrit, le Vidhyâranyakālañāna, est ensuite étudié ; les principaux extraits du texte sont publiés dans ce *Report*, et les détails qu'ils donnent sont du plus grand intérêt en ce qui concerne la fondation de la ville de Vijayanagar, en 1328 (?), et la généalogie des différentes dynasties qui s'y sont succédé pendant près de cent cinquante ans. Ce manuscrit date de 1580 environ ; il est écrit en caractères telugu (p. 100-119).

Quant à la partie réservée à l'épigraphie, elle n'échappe pas à la monotonie auquel est condamnée toute recension de ce genre, mais il est toujours émouvant d'atteindre, à travers le texte tantôt ambigu, tantôt laconique des inscriptions, la vie de leurs pieux donateurs. L'inscription n° 12, par exemple, relate un curieux arbitrage intervenu entre deux villages, Yindavara et Uppavalli, qui réclamaient le même champ ; les habitants d'Yindavara ayant tué quelques habitants d'Uppavalli, il fut décidé que le champ ne serait donné ni aux uns ni aux autres, car il était situé plus près d'un troisième village, mais que les habitants d'Uppavalli recevraient de ceux d'Yindavara une indemnité en or pour compenser leurs pertes et « parce qu'ils ont un droit à posséder une terre » (1190 après J.-C.). L'inscription n° 16 (p. 171) date de 1069 après J.-C. ; elle montre l'attention que le roi et ses sujets apportaient à la construction et à la décoration des temples. L'inscription n° 45 (29 avril 1504) est un des rares documents épigraphiques donnant une généalogie de la dynastie Saluva de Vijayanagar (p. 217) ; l'inscription n° 46 (p. 223) est également de caractère historique : elle a trait à l'origine de la ville de Tariyakere, (26 janvier 1181). Enfin, une série de textes groupées sous le n° 49 (p. 229) donnent la liste des artistes ayant sculpté les images divines ornant le temple d'Amritêvara d'Amritapura (1196 après J.-C.) ; on sait que les œuvres signées sont très rares dans l'Inde et ceci constitue une des caractéristiques des sculptures hoysala.

Une table des inscriptions publiées dans le présent volume et classées chronologiquement par dynasties vient compléter cette importante documentation.

Jeannine AUBOYER.

**Hilma Granqvist**, *Marriage conditions in a palestinian village*, II. Helsingfors, Akademische Buchhandlung, 1935 ; in-8° de 366 p. — Dans un premier volume, l'auteur avait donné les résultats de son enquête ethnologique en Palestine, principalement dans le village d'Ortas, tout proche de Bethléem. C'est le mariage qui forme l'objet de cette enquête et seule une femme pouvait avoir assez de liberté auprès des indigènes pour obtenir les renseignements qui se chuchotent dans l'ombre des harems. Grâce à sa fidèle collaboratrice, Mlle Baldensperger, que la gent féminine d'Ortas appelle *Sitt Louisa*, Mlle H. Granqvist a pu vivre au milieu des familles du village et procéder tout à loisir à des interrogatoires minutieux, ce qui nous vaut, dans ce second volume, un tableau très circonstancié de tout ce qui touche au mariage dans la Palestine arabe. Une première partie est consacrée aux cérémonies matrimoniales. Voici d'abord les fiançailles, avec les préliminaires indispensables : négociations pour le prix de la fiancée, fête de l'immolation qui consacre par un repas collectif le caractère officiel des fiançailles, puis le contrat de mariage. Les cérémonies se succèdent ensuite dans l'ordre suivant : soirs de liesse, où l'on offre le café et où l'on danse, hommes à part, femmes à part ; achat des vêtements pour la fiancée, dont le trousseau est fixé par la tradition ; nuit du henné qui comporte les derniers préparatifs. Tous ceux qui ont voyagé en pays arabe connaissent les cortèges



nuptiaux qui vont chercher la fiancée pour l'amener chez le fiancé. C'est une illustration du Cantique des Cantiques. La description qu'en donne Mlle Granqvist ne néglige aucun trait de cette procession. La semaine du mariage durant laquelle « ni le mari, ni sa famille ne font aucun travail, mais restent à la maison prêts à recevoir les visiteurs » (p. 136 s.) est la transition entre la vie solitaire et la vie conjugale. La seconde partie nous introduit au sein du ménage, qu'il s'agisse de monogamie ou de polygamie. C'est ici principalement qu'on appréciera l'intérêt des observations faites par l'auteur. Les relations du mari et de la femme, les difficultés qui peuvent surgir, le divorce, le veuvage, les réminiscences du lévirat, autant de points qui ne pouvaient être étudiés sur place que par une femme. On ne nous donne pas seulement les choses vues, mais encore les choses entendues. Conversations naïves, toutes pleines de naturel et de spontanéité, grâce auxquelles le folkloriste et l'ethnologue peuvent saisir sur le vif l'interprétation populaire des coutumes ancestrales ou des lois coraniques. Des photographies reproduisent les acteurs et le théâtre de ces scènes vécues dans lesquelles se meuvent avec aisance Mlles Granqvist et Baldensperger. Les mœurs des tribus arabes ou des villes musulmanes sont mises en parallèle avec celles de ce petit village d'Ortas qui prend une place de choix dans l'ethnographie palestinienne. On sent que l'auteur a consulté toute la littérature concernant le sujet. L'ouvrage n'est pas seulement un recueil d'anecdotes, un répertoire de notes prises sur le vif, c'est un travail soigneusement préparé et méthodiquement composé qui rendra de grands services à tous ceux qui cherchent dans la vie d'aujourd'hui les survivances du plus lointain passé.

E. DHORME.

**D<sup>r</sup> Bimala Churn Law**, M. A., B. L., Ph. D., Honorary Correspondent of the Archaeological Survey of India. — *Ġrāvastī in Indian Literature (Memoirs of the Archaeological Survey of India, n° 50)*. Delhi, 1935. — A l'aide des inscriptions et des textes, M. Churn Law retrace l'histoire du site de Ġrāvastī, sa vie religieuse, son activité commerciale. Des jalonnements sont fournis particulièrement par les inscriptions trouvées *in situ* : les deux plus anciennes sont identiques à celles du bikṣu Bala de Mathurā et de Sārnāth.

Cette similitude entre les trois sites ressort également de l'étude des sculptures de l'époque kuṣāṇa et post-kuṣāṇa ; M. Churn Law pense que les plus importantes d'entre celles qui furent trouvées à Ġrāvastī auraient été exécutées à Mathurā même. A partir de l'époque gupta, M. Churn Law remarque un changement très net dans l'esthétique qui s'apparente désormais aux productions du Magadha. Aux ix<sup>e</sup>-xii<sup>e</sup> s., les sculptures bouddhiques et brahmaniques paraissent suivre le même canon que les sculptures gupta, tandis que l'art jaina se rapproche davantage de celui de l'Inde centrale et du Rājputāna. Après le xiii<sup>e</sup> s., Ġrāvastī semble avoir perdu son rang de centre artistique et religieux (p. 3 à 6).

M. Churn Law énumère ensuite les différentes étymologies concernant le nom de Ġrāvastī et il cherche à établir une discrimination



entre le vrai Crâvastî et les autres sites susceptibles de porter un nom analogue (p. 6) ; il donne une description de la ville et de son activité à l'aide de textes se rapportant pour la plupart au royaume de Koçala dont Crâvastî était une des principales cités ; il inclut dans ces textes le Rāmāyāna de Valmiki (p. 13), ce qui paraît être une affirmation assez hardie, étant donné le peu de certitudes que l'on a à l'égard des origines de cet épique et la grande complexité d'influences qu'il trahit.

Nous ne pouvons pas suivre M. Churn Law dans toutes les hypothèses à l'aide desquelles il tente d'identifier les différents quartiers de Crâvastî ; certaines nous paraissent contestables (p. 16 et ss.). Il décrit ensuite (p. 21) la ville telle qu'on peut la concevoir en la comparant aux villes mieux conservées de la même époque, et telle qu'elle apparaît en particulier dans les récits de Fa-hien (v<sup>e</sup> s.) et de Hiuan-tsang (vii<sup>e</sup>). M. Churn Law accorde une place importante et méritée au célèbre couvent du Jetavana (p. 22 et ss.). Il fait ressortir dans les pages suivantes (25 à 30) la curieuse attirance religieuse que le site de Crâvastî exerça dans l'Inde : il ne fut pas seulement le fief religieux du Bouddhisme, il fut aussi le lieu historique et saint du Jainisme, puisque le Mahāvira y vécut à plusieurs reprises ; il fut également un centre brahmanique très actif. Les jātaka parlent fréquemment de Crâvastî, et il est intéressant de noter avec M. Churn Law qu'il est toujours fait allusion à la somptuosité de la ville, à la richesse de ses habitants et à la grande place qui y était accordée aux femmes (p. 28). Malgré cette richesse, dès le v<sup>e</sup> s., lors du passage de Fa-hien, Crâvastî paraît être déjà sur son déclin (p. 30). Quant à l'identification de ce site à la moderne Saheth Maheth, M. Churn Law ne soulève aucune restriction, bien que ce fait ne soit pas encore aujourd'hui nettement établi et que cette localisation ait donné lieu à une longue controverse ; nous renvoyons à ce sujet à Watters, *On Yuan Chwang's travels*, II, p. 378 sq.

C'est donc une intéressante monographie que M. Churn Law a écrite ; il lui manque peut-être parfois un peu de clarté dans la classification des faits ; il faut aussi regretter l'absence d'illustrations, ou tout au moins, de plans topographiques. Jeannine AUBOYER.

**Maulvi Muhammad Ashraf Husain, M. A.** *A Record of all the Quranic and non-historical Epigraphs on the Protected Monuments in the Delhi Province* (Memoirs of the Archaeological Survey of India, n° 47). Calcutta, 1936. — Ce recueil contient environ 900 inscriptions relevées sur les murs des mosquées ou sur les tombes ; le rôle de l'écriture dans la décoration musulmane est bien connu, mais l'intérêt de la recension présentée par M. Muhammad Ashraf Husain réside en ce que ces inscriptions donnent un aperçu de la vie religieuse de l'Inde musulmane ; aperçu intelligemment complété par de brèves indications historiques pour chacune d'elles.

Dans son introduction, M. Husain remarque que la décoration à l'aide de l'écriture est plus employée à la période de Pathân que sous la domination moghole. Sous certains règnes, en particulier ceux de

Altamsh, 'Alāu-d-Dīn, Khaljī et Sikandar Lodī, les inscriptions décoratives forment la caractéristique principale des monuments : on en trouve jusqu'à 60 (n° CXIX), 70 (n° CXVI) et 130 (n° XLV). M. Husain établit aussi un ordre de fréquence des vers du Qoran ou des paroles du Prophète les plus usités (p. 1-2) et un index permettant de les retrouver sur chaque monument (p. 123-154). Aucun choix ne semble d'ailleurs avoir été fait par les décorateurs pour appliquer telle ou telle phrase à une tombe plutôt qu'à une mosquée. Certains vers qui sont généralement réservés à cause de leur sens aux tombes des martyres figurent pourtant sur la tombe de Mīrzā 'Azīz Kokaltāsh qui mourut de sa belle mort en 1623-24 (p. 21, n° XXXIV). De même, beaucoup de paroles du Prophète ne sont pas toujours traduites avec fidélité.

L'étude des différentes écritures employées décorativement révèle la prédominance des caractères Naskh et Kūfic ; sous les Moghols, le style Tughrā emploie toujours l'écriture Naskh à l'exception de l'inscription n° XXXII qui emploie les caractères Kūfic. Quant à l'écriture Nasta'liq, elle n'est pas antérieure à 1530, date de l'avènement de Humāyūn.

Il faut louer M. Mohammad Ashraf Husain qui ne craint pas de faire une nomenclature uniquement scientifique de ces inscriptions ; par sa volontaire sécheresse, son travail est le plus utile des matériaux mis à la disposition des épigraphistes et des archéologues.

Jeannine AUBOYER.

Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme-Paris (France)

# LES FOUILLES EN ASIE OCCIDENTALE<sup>1</sup>

## (1935-1936)

---

### MÉSOPOTAMIE

#### *Pays de Sumer*

Les fouilles de *Warka* (Deutsche Forschungsgemeinschaft) donnent lieu à d'intéressantes considérations de M. Andrae<sup>2</sup>. Il note la présence sous la ziqqurat d'Ur-Nammu, de vestiges d'une terrasse en U faite de briques simplement séchées ; là sans doute était l'enplacement d'un culte d'Innina au III<sup>e</sup> millénaire. A cette époque s'élevait une ziqqurat à Anu d'environ 12 mètres de haut, briques sur terrasse de terre battue ; on la surmonta d'un petit temple lors de la III<sup>e</sup> dynastie d'Ur. Les pluies de l'hiver de 1935, s'écoulant à travers des terres remaniées par les fouilles, ont révélé certaines tours de l'enceinte et des portes de l'époque sumérienne.

Un nouveau volume sur les fouilles d'Ur a récemment paru<sup>3</sup> ; il décrit les empreintes de sceaux trouvées au cours des recherches dans la partie du terrain qui contenait les tombes royales. La plupart de ces empreintes proviennent de débris de bouchons de jarres et c'est au moyen de multiples fragments que M. Legrain les a reconstituées.

---

1. Voir la *Revue archéologique*, janvier-avril 1934, p. 3-25 ; avril-juin 1935, p. 161-199 ; avril-juin 1936, p. 161-182.

2. *Forschungen und Fortschritte*, XII, 4 (1936), p. 45-46.

3. L. LEGRAIN, *Ur Excavations. III Archaic Seal-Impressions*. Londres et Philadelphie, 1936.

On sait que le terrain du Cimetière des tombes royales a été très remanié et que ces tombes ont été creusées dans un amas de décombres ; l'accumulation de ces décombres s'est faite par lits inégaux disposés en diagonales. Tenant compte de cette configuration, on a pu répartir ces empreintes en huit couches notées SIS. ; les deux premières vont des Agadéens à la I<sup>re</sup> dynastie d'Ur, et correspondent à des tombes de cette époque.

Puis on rencontre le Cimetière royal, puis une couche de terre rougeâtre à peu près stérile ; dans cette couche et dans les couches suivantes SIS, 4-8, se trouvent la plupart des empreintes étudiées par M. Legrain. Disons tout de suite que ces couches 4-8 correspondent aux périodes des tombes royales et remontent au delà, à celles de Jemdet-Nasr et d'Uruk ; notons encore que les empreintes sont dans un rapport étroit avec celles de certaines tablettes proto-élamites de Suse ; une grande partie de ces empreintes, date au minimum de la période de Jemdet-Nasr. Comme le fait observer M. Legrain, les motifs de ces empreintes sont déjà sumériens, ce qui date l'arrivée des Sumériens au moins à l'époque d'Uruk.

Sur les plus anciennes empreintes (pl. I-XXVI), qui correspondent aux couches SIS, 4-8, se rencontrent des scènes dont nous dirons quelques mots, mais aussi des symboles divins sur leurs trônes (pl. XXII, 414, 415 ; XXIII, 417), et des signes pictographiques (XXI-XXIII) ; la glyptique paraît être la source de l'écriture ; ce n'est qu'une extension des marques des sceaux, elles-mêmes de véritables pictographes.

L'analyse des motifs de ces empreintes nous conduira à quelques constatations intéressantes. Des vases à long col, becs versoirs obliques, anses hautes qui existent dès l'époque d'Uruk, s'y rencontrent fréquemment (pl. I), ainsi que ces curieux récipients à enveloppe protectrice de paille (XVII, 31) que l'on voit à l'époque de Jemdet-Nasr sur les cylindres. Notons la présence de nombreux spécimens de cylindres à décor stylisé dérivant de la fleur, caractéristiques de l'époque de Jemdet-Nasr, d'après les découvertes de H. Frankfort à Tell-Asmar et Hafaji, et, ce qui paraît un caractère de l'école



d'Ur, des imbrications dont les dessins élégants rappellent ceux des cuirs gaufrés (VIII, 165-169). On peut d'ailleurs mettre en rapport ces motifs avec ceux qui décorent la céramique trouvée dans le Baluchistan, la céramique de Nal, par exemple.

Bref, une partie des thèmes qui décorent ces cylindres sont en relation avec ce que l'on voit à l'époque d'Uruk et surtout de Jemdet-Nasr : bergeries plus ou moins rudimentaires ornées des pieux à boucle habituels de chaque côté de la porte, et dont les parois sont flanquées de protomes d'animaux (pl. XVII, XVIII) ; d'autres motifs, par contre, sont à rapprocher de ceux qui apparaissent à l'époque dynastique archaïque avant la 1<sup>re</sup> dynastie d'Ur ; par exemple les corps humains ou animaux combinés en tout ou en partie pour donner une représentation irréelle et géométrique (XIV, 274 ; XV, 286 ; XXI, 393, 394, 396), motifs qui ont leur plein épanouissement dans la glyptique de Rara.

A cette catégorie appartiennent les représentations de capridés gardant l'arbre sacré (I, 37 ; IX, 197 ; X, 213), l'aigle éployé liant des animaux (X, 207, 210, 213, 214), les taureaux attaqués par des lions, mais se défendant de leurs cornes (XI, 215, 217, 218), alors que plus tard le lion attaque un animal qui ne réagit pas ; enfin le combat du héros contre les fauves (XV, 294).

Une représentation de char (XVI, 298) rappelle le char des plaques d'Ur et de Hafaji et un des personnages de la scène porte déjà le kaunakès ; une scène pleine d'humour où est figuré un lion vers lequel d'autres animaux s'avancent, faisant de la musique (XX, 384), est très proche de celle qui orne le devant d'une harpe des tombes royales.

Donc, dans une couche que M. Legrain considère avec raison comme assez homogène, on trouve des empreintes à classer à la fin de l'époque d'Uruk, à celle de Jemdet-Nasr, et à la première partie de la période dynastique archaïque. C'est encore une preuve du court espace de temps que durent ces périodes ; une preuve également de la date assez basse du début des tombes royales puisqu'elles sont creusées dans la

partie supérieure d'une couche contenant des monuments de la période dynastique archaïque.

Si nous acceptons, en rapport avec la chronologie égyptienne la plus habituelle, la date de 3200 environ pour la fin de la période d'Uruk, nous avons ainsi :

3200-3050 environ : période de Jemdet-Nasr ;

3050-2900 : période dynastique archaïque<sup>1</sup> :

a) Cimetière Y de Kish ;

b) Statuettes de Hafaji, Tell-Asmar, glyptique de Fara ;

c) Cimetière A de Kish ; début des tombes royales d'Ur.

2850 environ : 1<sup>re</sup> dynastie d'Ur, Ur-Nanshé à Lagash ;

2820 à 2800 environ : destruction de la 1<sup>re</sup> dynastie d'Ur par Eannatum de Lagash ;

2725 environ : Sargon d'Agadé.

Dans le cimetière même, les cylindres figurant un banquet, qui ont été découverts en abondance, ne sont pas représentés par des empreintes. La glyptique des couches SIS I et II qui correspondent à la période s'étendant entre la 1<sup>re</sup> dynastie d'Ur et les Agadéens figure, par ses empreintes, dans les planches XXVII à XXXII du volume. Les motifs en faveur sont : 1<sup>o</sup> celui du héros contre les fauves. Dans ces représentations, on voit déjà le type de celui qu'on appellera Gilgamesh, tête de face aux cheveux bouclés, et du personnage (peut-être Enkidu) représenté avec les cheveux en boucles hérissées (coiffure qui se voit chez les tributaires de l' « Étendard » d'Ur). Les fauves ont le facies si caractéristique des fauves du temps des vieux patési de Lagash ; muffle de face, nez large du bas, bajoues représentées par deux petits coups de bouterolle ; 2<sup>o</sup> représentations de serpents ou d'entrelacs, ou de serpents formant entrelacs, comme les tablettes de Fara (un peu postérieures au début de la glyptique dite de Fara), en ont tant montré.

---

1. Cette période (*Early dynastic* de Frankfort) va de la fin de Jemdet-Nasr aux Agadéens ; elle admet deux divisions, la première ayant pour terme la 1<sup>re</sup> dynastie d'Ur.

*Pays d'Akkad*

A Tell-Asmar, site de l'ancienne Eshnunna, à Hafaji, à Tell-Agrab, M. Frankfort (Oriental Institute University of Chicago), a poursuivi ses travaux<sup>1</sup>.

A *Tell-Agrab*, fragments de vase en stéatite représentant à côté d'un personnage nettement sumérien, un bœuf à bosse devant une mangeoire ; ce motif, fréquent sur les sceaux de l'Indus, ne peut s'expliquer ici par un apport commercial, mais par une reproduction délibérée d'un motif certainement religieux de l'Inde, sur un monument sumérien.

A *Hafaji*, M. Frankfort voit un trait commun à la mythologie des Grecs et des Babyloniens dans un petit relief d'environ 2000 qui représente un cyclope. (Il avait signalé la présence de l'hydre à Eshnunna<sup>2</sup>.) Un personnage vaincu par un dieu n'a qu'un œil, placé au milieu de son front ; de son visage semblent émaner des rayons pour rappeler sans doute son pouvoir sur le feu. Le fait qu'il est vêtu du kaunakès indique un type transmis depuis la haute antiquité mésopotamienne.

A *Eshnunna*, dans un petit sanctuaire de la taille des maisons qui l'environnaient, la mission a trouvé deux vases, l'un servant de couvercle à l'autre, dont le décor est fait de serpents, soit la tête au-dessus du bord comme pour boire, soit attaquant des hommes ; deux succombent à leurs morsures, un troisième lève les mains, dans l'attitude de la prière. Il semble que l'on ait ici une scène du culte du serpent où est exalté son pouvoir.

Les fouilles de la saison 1934-35, dont nous avons rendu compte l'an dernier, viennent de faire l'objet d'un compte rendu détaillé du chef de la mission<sup>3</sup>.

Dans ce rapport, M. Frankfort propose une classification

---

1. A. J. S. L., 1936, p. 67-68.

2. *Iraq Excavations of the Oriental Institute 1932-33*. Chicago, 1934, p. 49.

3. H. FRANKFORT, *Progress of the Work of the Oriental Institute in Iraq, 1934-35. Fifth preliminary Report of the Iraq Expedition*. University of Chicago Press, novembre 1936.

de la période qui va de Jemdet-Nasr au début des temps historiques (I<sup>re</sup> dynastie d'Ur). Cette période qu'il appelle Early Dynastic peut être divisée en trois sous-périodes. La plus ancienne est caractérisée par la présence de vases portant sur l'épaule une ou plusieurs oreillettes non percées, d'une céramique employant un rouge qui la fait nommer « scarlet ware », une autre céramique où le rouge ne tient pas et laisse sur le doigt qui le frotte un dépôt pulvérulent. C'est le moment où la glyptique affectionne des motifs formant frise (brocade seals), composés d'animaux simplifiés et souvent tête-bêche, pour faire décor.

L'Early Dynastic II est l'époque des statues trouvées dans le « Temple carré » de Tell-Asmar (le dieu Abu et sa parèdre par exemple), et des cylindres portant des scènes d'agriculture ou de batellerie. C'est à ce moment que fleurit l'école de glyptique de Fara, si typique par son décor, où bêtes et gens se combinent en motifs fantastiques d'un bel effet décoratif.

A l'Early Dynastic III a), M. Frankfort attribue les textes de Fara, les couches G et H d'Assur; les monuments les plus anciens de Mari. (Nous croyons que ces derniers peuvent être échelonnés de la période suivante jusqu'à celle des patési de Tello.)

L'Early Dynastic III b) serait la période des tombes royales d'Ur et du cimetière A de Kish.

Cette période de l'Early Dynastic, qui répond à notre préagadéenne archaïque, est en effet très riche, et nous avons présenté, l'an dernier, la classification des monuments qu'on peut lui attribuer. Pour ma part, je la crois assez courte, de même que je crois à une durée relativement faible de la période d'Uruk (200 ans) peut-être, et de Jemdet-Nasr (150 ans tout au plus). Les périodes d'Uruk et de Jemdet-Nasr qui correspondent, la première à la prédynastique égyptienne, la seconde au début des Thinites, ne sont pas rigoureusement différenciées; tandis que M. Jordan considère la couche Warka IV comme l'apogée de la période d'Uruk, M. Heinrich, son collaborateur, considère Warka IV comme

appartenant au Jemdet-Nasr. En tous cas, les comptes rendus des fouilles allemandes de Warka admettent comme cylindres d'époque Uruk des cylindres<sup>1</sup> dont les fouilleurs de Kish ont trouvé les équivalents dans la couche de Jemdet-Nasr<sup>2</sup>. Les costumes des personnages des cylindres de l'époque d'Uruk se retrouvent sur le vase de Bagdad et les cylindres à scènes rituelles qui sont de cette époque, sur les monuments Blau, mais aussi sur le « personnage aux plumes » du Louvre (dont la coiffure est vraisemblablement surmontée, non de plumes, mais de feuilles de palmiers), et sur le fragment de vase trouvé par Banks à Bismaya, qui représente des musiciens. Or ces deux derniers monuments sont classés par M. Frankfort à l'Early Dynastic I. Au point de vue de la représentation humaine, les différences sont donc minimales ; en glyptique, nous assistons à une décadence assez nette, de l'époque d'Uruk au préagadéen le plus ancien, surtout en ce qui concerne les représentations animales, tandis que l'écriture n'évolue que peu. L'apparition de céramiques différentes (oreillettes non percées, « scarlet ware », emploi du rouge pulvérulent, et même « reserved slip ware » à Ur), n'implique pas des types successifs mais plus ou moins contemporains et plus ou moins durables selon les ateliers. En tous cas, rien dans tout ceci ne me paraît postuler une longue durée.

A l'Early Dynastic II, aux statues de Tell-Asmar, à la plaque au char d'Ur, à celles de Hafaji et de Tell-Asmar, nous pouvons comparer le fragment du Louvre venant de Suse, la « base circulaire ». Or, les statuettes de la couche G d'Assur (Early Dynastic III a), sont du type des têtes sumériennes de l'époque des patési de Tello (avec la barbe en plus) ; l'étendard des Tombes Royales, les inscrustations du palais sumérien de Kish et celles de Mari, qui ne se différencient que par des nuances dues à la diversité des ateliers, peuvent être groupés dans un laps de temps de très courte durée.

---

1. A. NÖLDEKE, E. HEINRICH, E. SCHOTT, *Fünfter Vorläufiger Bericht über die von der Notgemeinschaft der Deutschen Wissenschaft in Uruk unternommenen Ausgrabungen*. Berlin, 1934, pl. 27, e.

2. S. LANGDON, *Excavations at Kish*. IV, Paris, 1934, pl. XXXIX.



Je crois donc que si la classification de M. Frankfort représente bien la suite des faits, elle n'exige pas d'être inscrite dans un long espace de temps. 3400 pour le début de la période d'Uruk, 3200 pour celui de Jemdet-Nasr, 3100 ou 3050 pour le début de la période préagadéenne, — ce qui place les Tombes Royales<sup>1</sup> vers 2950, le début de la I<sup>re</sup> Dynastie d'Ur et des patési de Tello, vers 2900 (en laissant à Sargon la date de 1725), — sont des dates qui semblent acceptables. Elles pourraient même être abaissées sensiblement si les périodes égyptiennes dont celles d'Uruk et de Jemdet-Nasr sont solidaires, pouvaient être d'autant abaissées. J'ai souvent suggéré<sup>2</sup> un raccourcissement de ces périodes ; le rapport de M. Frankfort et sa classification me confirment dans cette hypothèse ; je crois que nous sommes à peu près d'accord sur ce point, si j'en juge par sa conclusion (p. 73) : « An alternative explanation would be that the Al-Ubaid, the Uruk, and the Jemdet-Nasr periods are more closely interrelated, and especially, less widely, spread in time, than is commonly assumed. On this problem we hope to throw further light after the completion of another season's excavations at Khafaje. »

#### ASSYRIE

Le site de *Tépé-Gawra*<sup>3</sup> continue de donner d'intéressants résultats. M. Speiser a étudié la partie Est du tell qui a été,

1. Mlle S. CORBIAU a écrit une note très pertinente, *Quelques remarques sur l'époque du cimetière d'Ur* (*Archiv für Orientforschung*, 1936), sur le contexte archéologique des Tombes Royales d'Ur. Elles ont été creusées dans un terrain renfermant déjà des monuments de l'Early Dynastic II.

2. *La Civilisation de l'Iran au IV<sup>e</sup> millénaire avant notre ère* (G. P. Maisonneuve), 1936, p. 48. — *Les civilisations archaïques de la Mésopotamie : Antiquité classique* (Bruxelles), 1936, p. 181. — *Fouilles du Tépé-Giyan, près de Nehavend 1931 et 1932 en collaboration avec R. GHIRSHMAN* (Geuthner), 1935, p. 68-70. — *La Chronologie en Asie occidentale ancienne et le couteau de Gebel-el-Arak : R. A.*, XXIX, 1932, p. 31-38. — *Les Motifs des animaux fantastiques à tous entrecroisés : R. A.*, XXXII (1935), p. 86. — *A propos d'un cylindre de la collection Newell. Le couteau de Gebel-el-Arak : ibid.*, p. 152-155. — *L'assyriologie et les études hittites depuis 1928 : R. H.*, 1936, p. 583-595.

3. *A. J. S. L.*, 1936, p. 273. — *B. A. S. O. R.*, 1936, février, p. 5-10 ; avril, p. 10-14.

à toutes époques, le centre commercial de la cité. La subdivision en strates a pu être modifiée de façon à inclure deux strates supplémentaires entre les niveaux X et XII ; on aura donc X, X *a*, XI, XI *a* et XII. Parmi les découvertes les plus curieuses, une maison sur plan rond du strate XI *a* ou XII, qui se compose de dix-huit chambres entourées par un mur circulaire d'un mètre d'épaisseur ; cette construction paraît avoir été à la fois une citadelle et un temple ; à Arpachiyah, aussi, M. Mallowan a découvert des constructions à plan rond. Signalons également la présence, à plusieurs niveaux, de petits objets cylindriques à base évasée et creuse et à extrémité supérieure aplatie en deux appendices circulaires percés chacun d'un trou central ; nommés d'abord « cult ou hut symbols », on a depuis proposé d'y voir des poids (!) Ces objets, dont d'autres fouilles ont donné des spécimens, restent quant à présent, sans explication assurée.

M. Speiser, dans son compte-rendu, signale les rapprochements qu'on peut instituer entre les trouvailles de Gawra et celles de Tépé-Giyan. Ces ressemblances (peu étonnantes puisque le « chalice folk » est le lien naturel entre Gawra VIII-VII et Tépé-Hissar près Damghan), sont surtout sensibles avec les niveaux III-I de Gawra (milieu du II<sup>e</sup> millénaire), lorsque les Hurri étaient à Gawra. Ainsi, à Giyan, on a trouvé des cylindres de Kerkouk, et la poterie de Giyan II-I est à rapprocher de celle de Gawra.

M. Speiser propose la possibilité d'un centre de culture dans le Nord-Ouest, dont se seraient inspirés les Hurri et l'Égée ; cette vue semble corroborée par les rapports entre la céramique Hurri et celle des Phrygiens trouvée à Boghaz-Keui et n'ayant pas de rapports très nets avec la céramique du strate précédent.

Les Horites dont nous parlerons à propos de Ras-Shamra, sortent de l'oubli avec les découvertes de Nuzi, notamment avec les tablettes (appelées autrefois tablettes de Kerkouk), au nombre de plus de 4000 qui datent du XV<sup>e</sup> siècle et sont écrites en akkadien, avec beaucoup de termes grammaticaux ou de vocabulaire empruntés au Hurri. Les Hurri, qui font

partie du bloc des Asianiques, apparaissent répandus au cours du II<sup>e</sup> millénaire dans presque toute l'Asie antérieure ; c'est à leur présence que la culture assyrienne doit sa personnalité<sup>1</sup> ; mais, si les noms propres Hurri apparaissent dans les documents de la III<sup>e</sup> Dynastie d'Ur et de la I<sup>re</sup> dynastie de Babylone, au temps des Agadéens les documents trouvés à Nuzi (appelée alors Gasur) ne décèlent aucune trace de la présence des Hurri<sup>2</sup>. L'arrivée et la suprématie en Haute-Syrie de cet élément, au cours du III<sup>e</sup> millénaire constituent un des faits les plus importants pour le développement ultérieur de la civilisation en Asie occidentale ancienne.

## IRAN

*Persépolis* est un complexe formé de la terrasse elle-même où s'élèvent les palais, datant des Achéménides, des ruines d'Istakhr qui en sont voisines et dont la fondation remonte à une haute antiquité ; plus loin, se voient les tombes royales creusées à flanc de rocher ; à peu de distance de celles-ci, des tépés représentent les restes d'une installation de l'Age de la Pierre. L'Institut Oriental de Chicago, dans sa dernière campagne, a déblayé le voisinage de la tombe rupestre de Darius I<sup>er</sup> sur les parois de laquelle les rois Sassanides ont fait sculpter leurs bas-reliefs. De nombreuses monnaies de cette dynastie ont été découvertes au cours de ce déblaiement. Sur la terrasse des palais, dans un bâtiment bâti par Darius, la mission a exhumé de splendides bas-reliefs représentant Darius sur son trône avec Xerxès, alors prince héritier, debout derrière lui ; de moindre taille et sur un plan inférieur, sont répartis des courtisans et des gardes ; le personnage qui s'adresse au roi porte sa main à sa bouche comme dans le salut oriental moderne. Au cours des fouilles, on a recueilli

---

1. G. CONTENAU, *Les Tablettes de Kerkouk et les origines de la civilisation assyrienne* (P. Geuthner), 1926, extrait de *Babyloniaca*, t. IX.

2. B. A. S. O. R., n<sup>o</sup> 64, p. 23. — *Antiquity*, 1936, p. 223 et 494 — où l'on trouvera la bibliographie des nombreuses publications consacrées à ces fouilles dans ces dernières années.

des pièces d'argent d'Alexandre le Grand et les débris d'une statue de femme, en marbre blanc, de travail grec.

M. Ghirshman (Musées nationaux et Ministère de l'Éducation nationale) a temporairement abandonné le site de *Tépé-Sialk* près Kashan, où il retournera l'an prochain, mais il a publié au sujet de ses fouilles sur ce site et sur celles de *Tépé-Giyan*, une étude dont voici les conclusions<sup>1</sup> :

A la période archaïque (III<sup>e</sup> millénaire), l'art du plateau est un art homogène se transformant sans véritables apports du dehors, sous l'influence du génie de ses créateurs. Au II<sup>e</sup> millénaire, apparaissent des éléments nouveaux qui semblent venus de l'Ouest ; leur présence se confirme au milieu du millénaire avec l'influence des Hurri, celle des Kassites. La nécropole B de Sialk (fin du II<sup>e</sup> millénaire), indique la présence d'influences caucasiennes. L'examen d'un certain nombre de crânes rapportés par M. Ghirshman de ses diverses missions, ajoute son témoignage à celui qu'apporte l'interprétation des monuments.

Cette année, M. Ghirshman a accompagné M. Hackin dans le *Séistan Afghan* où d'intéressantes prospections ont été accomplies sur des sites préhistoriques. Cette étude complète heureusement celle que Sir Aurel Stein a effectuée en plusieurs campagnes, pour le Sud de l'Iran, depuis la région du Makran, jusqu'à celle de Chiraz, dont nous avons parlé il y a deux ans<sup>2</sup>.

M. Ghirshman a repris ensuite ses travaux sur le site de *Chapur*. L'an dernier, la mission a découvert un temple du feu de 14 mètres de côté, deux colonnes à statue de Chapur I<sup>er</sup> ; une des deux colonnes, sur piédestal en gradins, porte une inscription relative à la fondation du monument, par un haut fonctionnaire ; on a également retrouvé deux grands taureaux inspirés du type achéménide.

---

1. *Notes sur les peuples et l'art de l'Iran préhistorique : Revue des arts asiatiques*, X (1936), p. 23-36. — Sur la céramique de Sialk au musée de Malmö : *Eurasia septentrionalis antiqua*, X (1936), p. 96-108.

2. *Revue archéologique*, avril-juin 1935, p. 176.

M. E. Schmidt (Holmes Luristan Expedition : American Institute for Persian Art and Archeology), pour sa première campagne, a exploré en avion la région Sud du *Luristan*, et a exécuté des sondages sur les points qui paraissaient intéressants<sup>1</sup>. A Kamterlan I, il a reconnu l'extension dans les vallées du Zagros, au III<sup>e</sup> millénaire, d'une culture représentée par une poterie analogue à celle de Suse II, mais aussi de Giyan IV et avec rapports avec le Ninivite V. Cette céramique est brun jaunâtre, peinte de dessins géométriques et aussi de stylisations végétales et animales (surtout le bouquetin) ; elle doit être datée de la première moitié du III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère.

Au site voisin dit Kamterlan II, dans une nécropole, se voit, selon M. Schmidt, la céramique occupant la seconde partie du III<sup>e</sup> millénaire jusqu'à 1800 environ ; elle offre un décor brun rouge géométrique, sur des vases en forme de jarres sphériques et sur des vases tripodes. Là encore nous notons un parallélisme avec ce qui a été trouvé à Giyan III. Cette constatation est naturelle ; les montagnes qui bordent au Sud et au Sud-Ouest la plaine de Néhavend sont la limite des vallées du Luristan. De fréquents échanges ont lieu entre les Lurs et les habitants de cette plaine, par de petits cols qui constituent un raccourci ; il est normal de relever des points communs entre les deux sites.

Par contre, cette première campagne n'a fait trouver que peu de bronzes.

La question des bronzes du Luristan a été l'objet, ces temps derniers, d'un excellent article de M. St. Przeworski, malheureusement peu accessible (en polonais, mais avec résumé en français ; voir p. 149, n. 1). Ce que l'on sait de ces bronzes peut être maintenant l'objet d'une mise au point.

On désigne sous le nom de *Bronzes du Luristan*, une série de bronzes qui commencèrent à paraître sur le marché

---

1. A. J. S. L., janvier 1937, p. 121. — *Bulletin of the American Institute for Persian Art and Archeology*, IV (1936), p. 120-125. — Cf. B. M. O., X (1936), p. 176.



depuis 1928 et qui provenaient de fouilles clandestines exécutées dans le Luristan, province montagneuse de l'Ouest de l'Iran, bordée au Nord par la route qui relie la ville de Kirmanshah à Hamadan, à l'Est par la région de Néhavend et de Burudjird, au Sud par celle de Dizfoul et l'ancienne Susiane. Le pays se compose de profondes vallées parallèles, enserrées par les monts dits Pousht-i-Kuh et Kebir-Kuh, sans communications faciles entre elles ; les deux villes les plus importantes de la province sont Khorremabad au Sud, et Harsin au Nord ; dans la vallée située au Nord du Kébir-Kuh, coule la Kerkha.

C'est dans ce pays peu fréquenté que le hasard fit découvrir des tombes riches en mobilier funéraire ; l'exploitation se fit de suite active, Harsin étant le centre où les antiquaires pouvaient s'approvisionner de ces objets ; si les bronzes dominent, les tombes donnèrent aussi des objets d'or, d'argent, de fer, et une abondante céramique qui serait peut-être un moyen accessoire de datation de ces bronzes. Le pays Lur, de tous temps jaloux de son indépendance, auquel se heurtèrent les Assyriens et que réduisirent mal les Achéménides, a souvent essayé de se soustraire au pouvoir central ; sa dernière dissidence date de 1932 ; il répond, en gros, au territoire des Kassites, ces montagnards qui prirent Babylone vers 1800 avant notre ère et s'y installèrent pour plusieurs siècles. L'exploitation clandestine des nécropoles du Luristan fut assez intense pour que la plupart des grands musées d'Europe, certains d'Amérique et des collections particulières aient pu acquérir d'importants lots de ces objets. L'étude de ces bronzes a suscité de nombreux mémoires ; le lecteur en trouvera la liste dans une récente publication de M. S. Przeworski<sup>1</sup>. Nous nous bornons ici à rappeler, en notes, les principales.

---

1. S. PRZEWORSKI, *Céramique et bronzes iraniens anciens en Pologne* (en polonais) : *Bron i Barwa*, janvier 1936, p. 1-26. — A consulter : E. HERZFELD, *Archäologische Mitteilungen aus Iran*, I, 1928, p. 65-75. — R. DUSSAUD, *Haches à douille de type asiatique : Syria*, XI (1930), p. 245-271. — A. U. POPE, *Illustrated London News*, 1930, n<sup>os</sup> 4769 ; 1932, n<sup>os</sup> 4879, 4880.

Aussitôt que M. A. Godard fut devenu directeur du Service des Antiquités de l'Iran, il se préoccupa de mettre un terme à ces fouilles irrégulières, qu'il a pu faire complètement cesser depuis quelques années, et il entreprit des recherches méthodiques sur les sépultures d'où venaient ces antiquités et les conditions de leur découverte<sup>1</sup>.

Depuis, en 1933, M. R. Ghirshman qui fouillait au Tépé-Giyan près de Néhavend dans la plaine au Nord des monts du Luristan, a exécuté des sondages en territoire Lur, au Tépé-Djamshidi<sup>2</sup>, et une mission américaine, la « Holmes Luristan Expedition » dirigée par le Dr Éric Schmidt qui a travaillé au Tépé-Hissar près Damghan au Sud de la Caspienne, et à Réï près Téhéran, a inauguré des fouilles en 1935 à Kamterlan<sup>3</sup>.

La meilleure description des tombes nous est donnée par les relevés de M. A. Godard ; les sépultures sont disséminées dans le Dasht-i-Kawa : collines enserrées entre deux grands plissements de montagnes, les nécropoles étant d'ordinaire situées sur une sorte de promontoire s'avancant vers le fond de la vallée, près de la source qui avait permis jadis l'installation d'une agglomération. Les tombes sont tantôt de grandes poteries ayant servi de sépulture (ce sont les moins riches), tantôt des fosses aux quatre parois en dalles taillées ou à parois latérales en agglomérat de petites pierres, les dalles étant réservées pour le plafond des tombes. Leur forme va du rectangle ou du carré à l'ovale, chacune contenant un, deux, ou plusieurs cadavres (on en compte jusqu'à vingt) ; tantôt les squelettes sont étendus côté à côté, ou accroupis face à face, tantôt le mort est assis sur le sol, le dos appuyé contre la paroi.

---

1. A. GODARD, *Les Bronzes du Luristan*, Paris, Van Oest, 1931.

2. G. CONTENAU et R. GHIRSHMAN, *Fouilles du Tépé-Giyan*, Paris, Geuthner, 1935. — *Sondage du Tépé-Djamshidi*, p. 91-112.

3. A. U. POPE, *A note on some pottery from the Holmes Luristan Expedition of the Institute* : *Bulletin of the American Institute for Persian art and archeology*. New-York, IV (1936), p. 120-125.

Dès maintenant il est possible de faire un rapprochement général sur la situation, la forme des tombes, le nombre et la position des cadavres dans les sépultures, avec les découvertes faites par J. et H. de Morgan dans le Tâlyche persan au Sud-Ouest de la Caspienne<sup>1</sup>. Signalons que la coutume de pratiquer plusieurs inhumations, simultanées ou successives, dans la même tombe a été rencontrée par M. R. Ghirshman, dans la nécropole de Sialk (près Kashan), datant de la fin de l'Âge du Bronze<sup>2</sup>, et au Tépé-Djamshidi.

Si l'on étudie dans leur ensemble les bronzes du Luristan, qui sont le plus souvent massifs et recouverts d'une belle patine vert sombre, on y remarque deux tendances qui sont théoriquement opposées l'une à l'autre et que les artistes Lurs ont cependant su parfaitement allier : le naturalisme et la stylisation. La représentation de l'homme tient peu de place dans les motifs de l'art du Luristan alors que celle des animaux forme la base du répertoire décoratif ; mais les deux sont également pleines de vie, de mouvement, de fougue ; en même temps, ces motifs sont considérés comme un pur élément décoratif, et l'artiste, pour obtenir l'effet cherché, donne libre cours à sa fantaisie ; il démembre les animaux qu'il reproduit, il assemble diverses parties de leur corps de façon à créer un ensemble disparate, de la plus haute originalité ; cependant, s'il remplit la silhouette de son modèle de détails invraisemblables, cette silhouette reste intacte et respectée ; pareil procédé se retrouvera d'ailleurs plus tard dans l'art scythe. Soit un sphinx ailé à l'aile coquillée (pl. XLI, 167)<sup>3</sup> : l'artiste aura l'idée de faire de cette aile le cou d'un capridé dont la tête se plie en arrière, mais selon la ligne qu'aurait vraiment une aile.

---

1. J. DE MORGAN, *Mission scientifique en Perse*, t. IV, p. 13 sqq. — *Préhistoire orientale*, t. III (1927), p. 190 sqq. — H. DE MORGAN, *Recherches au Tâlyche persan : Mémoires de la Délégation en Perse*, VIII (1905), p. 251 sqq.

2. R. GHIRSHMAN, *Rapport préliminaire sur les fouilles de Tépé-Sialk, près de Kashan (Iran) : Syria*, XVI (1935), p. 229-246.

3. Ces numéros renvoient aux planches de l'ouvrage de M. GODARD.

Cette tendance à la stylisation d'un modèle reproduit dans ses grandes lignes avec fidélité, en même temps qu'avec une exubérance de détails qui place ces réalisations en marge de la nature, se retrouvera dans l'art des Scythes qui, à côté d'autres qualités et d'autres conventions, conserve celle de traiter de façon imaginaire différentes parties de l'animal représenté. Soit une plaque de ceinture en bronze, provenant de la nécropole d'Olbia et datant du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère<sup>1</sup> ; elle représente un aigle les ailes éployées ; tête et ailes sont rendues par le même motif conventionnel ; un quadrupède replié sur lui-même garnit le thorax, tandis que la queue, étalée, est ornée de têtes de bouquetins.

Mais cette tendance à l'exubérance stylisée est pleinement orientale ; l'art sumérien l'a toujours pratiquée et, sur des cylindres-sceaux du début du III<sup>e</sup> millénaire provenant de Fara en Basse-Mésopotamie, ce ne sont que personnages composites, tandis qu'ils restent de simples figures irréelles, composées d'éléments fidèlement reproduits, dans l'art assyrien.

Devant une formule d'art aussi personnelle et en somme aussi nouvelle, il était naturel qu'on hésitât sur la date attribuable à ces bronzes, sur les influences qu'on y pouvait reconnaître. Sans insister sur les diverses interprétations qu'ont suscitées ces monuments, nous essaierons, par leur examen direct, de voir laquelle des hypothèses formulées à leur sujet nous devons adopter. Les bronzes du Luristan rentrent dans quelques catégories bien déterminées que nous décrirons tour à tour.

Il en est une qui me paraît sortir de notre sujet ; celle des objets ornés d'inscriptions, par exemple au nom de Sharkalisharri qui sont des importations ou le produit d'une razzia. Ces monuments témoignent de rapports anciens entre le Luristan et la Mésopotamie, mais ne nous apprennent rien

---

1. G. BOROVKA, *Scythian art*, London, 1928, pl. 9.

sur l'art du pays qui les a importés<sup>1</sup>. Il en est d'autres par contre qui sont d'origine locale.

Dans un premier groupe, nous rangerons les armes parmi lesquelles il faut surtout citer les poignards ou épées et les haches.

A la première série répondent des armes composées d'une lame à soie qui sont de peu d'intérêt ornemental, puis des armes d'une seule pièce où la lame, à nervure médiane, semble saisie par l'extrémité de la poignée en forme de croissant lunaire ou d'animal aux pattes étendues. Des types analogues se sont rencontrés au Tâlyche<sup>2</sup>. D'autres, moins rares, ont une poignée évidée pour l'incrustation de plaquettes d'os ou de bois ; ce type est fréquent au Tâlyche, il s'est rencontré à Néhavend, à l'Ouest jusqu'en Syrie ; plusieurs exemplaires provenant du Luristan, sortes d'armes d'honneur données par les rois de Babylone aux Lurs qu'ils employaient comme mercenaires, sont datés par leur inscription de la fin du II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère<sup>3</sup> ; ce sont des importations. D'autres enfin, à lame indépendante du manche en métal (les deux soudés le plus souvent par l'oxydation), sont en feuille de laurier ; ils reproduisent très exactement un type de poignard trouvé dans les tombes royales d'Ur, soit, au plus bas, de la première moitié du III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère<sup>4</sup>.

Certaines armes offensives (long poignard ou courte épée), sont en fer, donc au moins de la fin du II<sup>e</sup> millénaire. Assez fréquemment rencontrées, et toujours du même type, ce devaient être des armes courantes de l'équipement des guerriers lurs. M. Godard fait observer qu'elles n'étaient maniables qu'en supposant une garniture de la poignée plate et perpendiculaire à la lame<sup>5</sup>.

---

1. U. A. POPE, *Dated Luristan Bronzes : Bulletin of the American Institute of Persian art and archeology* (7). 1934, p. 19-21.

2. A. GODARD, *Les Bronzes*, pl. VII, et IX, 20.

3. G. CONTENAU, *Poignard au nom de Marduk-Nâdin-Ahé : Revue d'Assyriologie*, XXVIII (1931). p. 105-108.

4. A. GODARD, *Les Bronzes*, pl. IX, 21, et fig. 13, p. 39.

5. A. GODARD, *Les Bronzes*, pl. X, et p. 40.



Avec les haches, nous aborderons une des catégories les plus originales des bronzes du Luristan. On en compte plusieurs variétés : *a*) une hache à douille à talon en biseau dont la lame longue et étroite sera facilement utilisée plus à la façon d'une houe que d'une hache, et dont le type remonte à l'époque sumérienne archaïque (tombes des rois d'Ur, stèle des Vautours, stèle de Naram-Sin, etc.) ; cette hache se transforme quelquefois en véritable pic<sup>1</sup> ; *b*) une hache à lame en éventail, à large taillant, dont on connaît des prototypes susiens au nom d'Addapakshu<sup>2</sup>, sans doute contemporains de la fin de la I<sup>re</sup> dynastie de Babylone ; *c*) des haches enfin, beaucoup plus cérémonielles qu'objets d'usage, puisque le taillant est semblable à celui de la catégorie *a*. Partant de la douille, et opposées à la lame, se dressent des digitations qui envoient vers la lame des nervures en relief imitant des liens d'attache. Ces digitations ont un double but, servir de casse-tête et, par leur poids concourir à l'équilibre de l'arme. On peut même se demander, étant donné la position du tranchant par rapport à la douille et au manche de l'arme, si la seule façon de s'en servir (au cas où il s'agirait d'armes véritables), ne serait pas d'utiliser simplement les digitations comme un véritable casse-tête. Parfois, la lame prend la forme d'un pic comme dans la catégorie *a*<sup>3</sup>.

Cette forme originale n'est pas isolée ; elle a un équivalent dans certains bronzes attribués à la région de Néhavend<sup>4</sup>, où les digitations petites et multiples s'associent à des renflements de la lame pour donner la silhouette d'une tête et d'un cou de cheval, et où de vraies digitations apparaissent avec une lame de même forme ; mais c'est surtout à la hache trouvée à Beïsan<sup>5</sup>, dans le niveau correspondant à l'époque

---

1. A. GODARD, *ibid.*, pl. XIV, et XV, 47.

2. *Ibid.*, pl. XVI, 48, 49.

3. *Ibid.*, pl. XVII-XXI.

4. Pendant les deux saisons de fouilles qui ont été conduites à Néhavend, ni M. Ghirshman ni moi n'avons trouvé de haches de ce type.

5. G. CONTENAU, *Manuel d'Archéologie orientale*, t. II (1931), fig. 728.

d'Aménophis III (fin du x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle), qu'on peut la comparer, ainsi qu'à l'arme que tient en main le dieu hittite figuré en bas-relief sur une porte de Boghaz-Keui<sup>1</sup>. Si l'on tient compte du caractère nettement évolué des haches du Luristan, il semble qu'on puisse attribuer au milieu du II<sup>e</sup> millénaire les haches dites de Néhavend, et à la fin du même millénaire celles du Luristan, celles de Syrie et d'Anatolie se plaçant entre les deux<sup>2</sup>. Signalons une de ces haches<sup>3</sup>, dont la lame semble sortir de la gueule d'un monstre, à rapprocher, comme profil d'une hache provenant de Suse (trésor de fondation du temple de Shushinak, donc antérieure au xii<sup>e</sup> siècle). Un type de hache à lame longue et taillant étroit, dont on a recueilli un spécimen ancien à Néhavend dans la couche IV<sup>4</sup>, porte souvent à la place de digitations à l'arrière de l'arme, de petits lions d'un bel effet décoratif.

Notons la découverte, dans une tombe d'Ur (P. G. 689), de forme insolite, à compartiments, d'une hache-pic à digitations (U. 9680) ; la tombe était située à 4 m. 10 de la surface. D'autre part, sur un sceau du style d'Agadé provenant de Tell-Asmar, se voit nettement la représentation d'une hache-pic à digitations<sup>5</sup>.

Nous arrivons ainsi à une forme de hache qui est plutôt du type que nous appelons hallebarde et qu'on nommait jadis doloire. Une lame en large croissant lunaire tient à la douille par un point d'attache assez réduit. A l'origine, les deux extrémités de la lame remontaient au niveau du point d'attache central, et la lame se trouvait fixée au manche en trois endroits. De telles armes ont été trouvés à Ur (U. 11754), à même le sol, à 5 m. 10 de la surface, mais aussi à Kish dans le niveau du cimetière A (début de la période

---

1. *Ibid.*, fig. 666.

2. M. R. DUSSAUD (*Haches à douille de type asiatique : Syria*, XI (1930). p. 245-271) date les haches à digitations du Luristan du I<sup>er</sup> millénaire (p. 252).

3. A. GODARD, *Les Bronzes*, pl. XVIII, 56.

4. G. CONTENAU, R. GHIRSHMAN, *Fouilles du Tépé-Giyan*, pl. V, 4.

5. H. FRANKFORT, *Iraq Excavations of Oriental Institute 1932-33 : Third preliminary Report* (1934), p. 59 et fig. 52.

pré-agadéenne)<sup>1</sup>. Cette forme est donc indépendante des précédentes ; on connaît son prototype distinct et très ancien. La hallebarde paraît en dériver, elle est représentée au Luristan par de beaux spécimens où un ornement en tête de monstre, à barbe en palmette, unit la lame à la douille. (Remarquer sur les bronzes du Luristan, l'importance donnée aux yeux dans la représentation du visage ; ces yeux, mêmes, peuvent constituer parfois le décor à eux seuls)<sup>2</sup>. Sur chaque douille, l'artiste a figuré un petit lion couché et a utilisé le repli de la queue pour former un anneau où passer un ornement quelconque, gland, banderolle.

Nous pouvons rattacher à cette catégorie les aiguisoirs, composés d'une pierre à affûter en forme de petit bâton cylindrique, tenue dans une douille ornée d'une représentation le plus souvent animale, tête de bouquetin par exemple. Un aiguiseur assez semblable, orné d'une tête de lion en or, a été trouvé à Suse dans le dépôt de fondation du temple de Shushinak ; il date de la fin de l'époque kassite (XII<sup>e</sup> siècle) et peut être rapproché des aiguisoirs du Luristan.

Les anciens Lurs paraissent avoir été un peuple de cavaliers apportant un soin particulier au harnachement de leurs montures. Tantôt les chevaux, mis à mort, étaient inhumés avec leurs possesseurs, tantôt le harnachement seul était placé dans la tombe avec le défunt. On ne peut manquer de rapprocher cette coutume de celle que décrit Hérodote à propos de l'enterrement des chefs scythes : massacre de la maison et des chevaux du chef pour lui tenir compagnie dans l'au-delà, et aussi de la coutume extensive de sacrifices humains à l'époque des tombes royales d'Ur. Du harnachement nous possédons, soit des pendeloques, disques surmontés d'une croix de Lorraine<sup>3</sup>, qui se sont aussi rencontrés à Sialk, des clochettes, des plaquettes appliquées

---

1. A. GODARD, *Les Bronzes*, pl. XXI, 65 ; XXII, 67, XXIII.

2. *Ibid.*, pl. XLIX, 183.

3. *Ibid.*, pl. XLIX, 183.

sur garniture de cuir, des anneaux surmontés de la tête d'un animal, le bouquetin le plus souvent, dont les cornes recourbées forment un anneau trilobé en rejoignant l'anneau principal<sup>1</sup>.

La partie la plus originale du harnachement est constituée par les mors. Les uns sont des mors de filet, articulés, et leur barre horizontale se termine le plus souvent par des mains saisissant les barres latérales<sup>2</sup>. Les autres se composent d'une barre centrale d'une seule pièce, passant dans une ouverture des deux pièces latérales. Il semble que ces mors soient cérémoniels, en raison de leur fraîcheur habituelle, et du manque d'usure des extrémités de la barre et des trous des plaques, et surtout en raison du peu de largeur de la barre qui semble trop étroite pour n'importe quelle bouche de cheval. On a émis l'hypothèse (elle manque de vérifications), qu'il s'agit de mors fictifs utilisés réellement comme chevets sous la nuque des défunts, ce qui expliquerait leur étroitesse. Cependant, certains de ces mors portent des traces d'usure ; tous, à la face interne, ont des bélières et des aspérités indiquant qu'ils étaient fixés sur une garniture (de cuir sans doute), pour protéger la bouche du cheval. Enfin nous ignorons quelle race de chevaux employaient les anciens Lurs ; il est possible que leur bouche ait été particulièrement étroite ; en tous cas, les représentations de chevaux figurant parmi les bronzes du Luristan leur donnent toujours une tête petite, longue et mince par rapport aux dimensions de leur corps<sup>3</sup>.

Les sujets formant les plaques ajourées des mors sont d'une infinie variété, tantôt des animaux au naturel, chevaux, bouquetins, sangliers<sup>4</sup>, tantôt des bêtes fantastiques telles que bouquetins ailés ou chimères<sup>5</sup>. Dans ces créations, nous

---

1. *Ibid.*, pl. XXXI, 110, 114 ; XXXII.

2. A. GODARD, *Ibid.*, pl. XL.

3. *Ibid.*, pl. XII, 30 ; XLIV, 172, 173.

4. A. GODARD, *ibid.*, pl. XLII, 169 ; XLIV ; XLV, 174 ; XLVI ; XLVII, 179.

5. *Ibid.*, pl. XLI, 167 ; XLII, 170 ; XLIII.

possédons sans doute une des sources d'inspiration de l'art achéménide. Là, les animaux fantastiques, du type de ceux de l'Assyrie, sont cependant d'une réalisation proche de ceux du Luristan. D'autre part, la chimère à tête ombragée de cornes encadrée de boucles enroulées (mais barbue), se rencontre en Haute-Syrie sur un bas-relief de Tell-Hâlaf<sup>1</sup>. Nous voyons apparaître, sur les mors, un type courant du répertoire décoratif du Luristan, celui du héros combattant les fauves, à qui l'on donne le nom de Gilgamesh faute de savoir le désigner de façon certaine, car depuis longtemps on soupçonne qu'il ne s'agit pas, avec ce personnage, du roi mythique sumérien.

La faveur dont cette représentation jouit au Luristan est remarquable ; on a supposé que le motif a été emprunté à la Babylonie et a particulièrement séduit les nomades, grands chasseurs de bêtes sauvages. Ne faut-il pas y voir un type extérieur à la Mésopotamie, et qu'elle a, au contraire, emprunté de bonne heure (étant entendu qu'il ne s'agit pas de Gilgamesh) ? Le type du pseudo-Gilgamesh lorsque nous le relevons sur des monuments mésopotamiens est un type étranger ; tantôt il est nu, la taille serrée dans une ceinture formant bourrelet en fort relief, ce qui n'est point dans les accessoires du costume mésopotamien ; lorsqu'il est vêtu, il est habillé à la légère d'une courte tunique (époque assyrienne). Sans doute la courte tunique est celle des soldats, des messagers (les génies, agents des dieux la portent), mais aussi des étrangers, la courte tunique s'opposant au drapé long des Mésopotamiens.

Quelle qu'en soit l'origine, nous voyons notre héros sur une somptueuse plaque de mors, dans l'attitude de la course, (et non agenouillé comme on le suppose quelquefois), saisissant en pleine fuite deux bouquetins qu'il maîtrise<sup>2</sup> ; nous sommes reportés à semblable scène sur un des bas-reliefs

---

1. M. VON OPPENHEIM, *Tell-Halaf* (édit. anglaise). Londres, 1933, pl. XXXV, A.

2. A. GODARD, *Les Bronzes*, XLI, p. 168.



les plus anciens de Karkémish, sur une base de colonne du même site<sup>1</sup>.

Le passe-guides, connu de la haute antiquité sumérienne (passe-guide des tombes royales d'Ur ; représentations sur l' « étendard », la stèle des Vautours, etc.), et aussi de l'Anatolie (passe-guides de la collection Chantre), semble avoir été connu du Luristan. Le Musée du Louvre en possède un à qui l'on a d'abord assigné cette provenance, mais que son style rapproche des objets similaires de l'époque sumérienne archaïque<sup>2</sup> ; celui du Musée Britannique, par contre, semble bien rentrer, par le style du bouquetin qui l'orne, dans la série des bronzes du Luristan<sup>3</sup>.

A la parure appartiennent les torques, les épingles, les bracelets. Des premiers, nous avons peu à dire, ce sont de simples tiges de métal unies ou ayant subi un mouvement de torsion<sup>4</sup>. Nous nous souviendrons seulement que les torques ne sont pas Mésopotamiens ; on les retrouve au Caucase<sup>4</sup> et chez les peuples de l'Asie qui ont participé aux invasions.

Les bracelets sont le plus souvent ouverts ; ils se composent d'une feuille ou d'une bande de métal plus ou moins épaisse dont les extrémités sont ornées d'une ou de plusieurs têtes d'animal ou de monstre fantastique ; dans ce dernier cas, d'un dessin qui rappelle la composition qui unit, sur les hallebardes, la douille à la lame<sup>5</sup>.

Les épingles sont de deux sortes, les unes, assez fines, se terminent par une tête simplement tournassée<sup>6</sup> ou en forme d'animal<sup>7</sup>, et certaines portent à peu de distance de la tête un anneau pour le passage d'une plus petite épingle

1. D. G. HOGARTH, *Carchemish I*, Londres, 1914, pl. B.-10. — C. L. WOOLLEY, t. II (1921), pl. B.-25.
2. *British Museum Quarterly*, Londres, VI (1931), p. 32-33, pl. XV a.
3. GODARD, *Les Bronzes*, XXVI, 78-80.
4. H. HUBERT, *De quelques objets trouvés à Byblos : Syria*, VI (1925), p. 16 29.
5. A. GODARD, *Les Bronzes*, pl. XXVII ; XXVIII.
6. *Ibid.*, pl. XXXIII, 131, 126.
7. *Ibid.*, pl. XXXIII, 132, 136.

de fixation<sup>1</sup>. Les autres ont une tête aplatie très large, terminée parfois par des fils enroulés<sup>2</sup> (comme certains bracelets d'ailleurs), ou bien par de larges disques ornés au repoussé de motifs en relief, floraux stylisés, géométriques, ou de la tresse<sup>3</sup>. Pour ces objets, nos points de comparaison sont les épingles du Caucase, et certaines de celles qui ont été trouvées dans les tombes royales d'Ur ou dans les diverses fouilles pratiquées sur le plateau de l'Iran, notamment au Tépé-Giyan.

Lorsque la tête de l'épingle est plus massive, son décor s'apparente avec la série des bronzes que nous étudierons tout à l'heure ; le motif par excellence est celui du héros avec les fauves, mais stylisé, augmenté de détails qui l'étouffent un peu sans lui faire perdre de sa force<sup>4</sup>. Parfois l'artiste démembre le motif, il le répète symétriquement ; il le stylise au point qu'on puisse l'interpréter soit comme une tête, soit comme un raccourci du personnage<sup>5</sup> ; la bordure qui encadre ces scènes est volontiers faite de motifs géométriques ; ce sont la tresse, surtout l'arête de poisson, et parfois la rosace.

A la parure se rattachent les plaques de ceintures dont de remarquables spécimens sont conservés au Musée du Louvre, et dans la collection David-Weill. La plaque du Louvre, travaillée au repoussé et reprise ensuite au ciselet, représente une chasse<sup>6</sup> ; les animaux sont abattus à coups de flèche ou par l'épieu, et les fauves attendent le dépeçage pour profiter de ce que les chasseurs laisseront sur place. L'attitude du tireur à l'arc, à rapprocher d'un semblable motif que nous voyons sur les situles, le style général de l'objet, invitent à le dater du ix<sup>e</sup> siècle avant notre ère,

---

1. *Ibid.*, pl. XXXIII, 138.

2. *Ibid.*, pl. XXXIII, 128, 141.

3. *Ibid.*, pl. XXXIV.

4. *Ibid.*, pl. XXXV, 151 ; XXXVI, 154, 156.

5. *Ibid.*, pl. XXXVII, 157, 158 ; XXXVIII.

6. R. DUSSAUD, *Ceinture en bronze du Luristan avec scènes de chasse : Syria*, XV, p. 187-199.

époque où l'influence assyrienne se fait particulièrement sentir sur les bronzes du Luristan.

La classe suivante, appelée celle des « idoles », inspirée par un tout autre esprit, participe de la même ornementation. Ces objets se composent d'une base en forme de tube ou de bouteille, surmontée du corps de l'idole ; les deux parties indépendantes, sont réunies par une longue épingle à tête ouvragée qui les traverse de haut en bas. On ignore l'usage de ces curieux monuments ; il semble qu'il y en avait un par tombe, placé debout, et l'on songe tout de suite à la lance, fichée dans le sol à la tête du mort, des tombes scythes, usage qui a été constaté, bien auparavant, dans certaines tombes royales d'Ur.

La décoration du « corps » de l'idole atteint le summum de la fantaisie ; le thème fondamental est le héros entre les fauves, mais le tout enchevêtré de façon qu'il est difficile de suivre les linéaments qui composent le corps des divers personnages ; d'autant que des têtes adventices, des cous en surnombre, viennent se greffer sur la représentation principale<sup>1</sup>. Parfois le personnage central fait défaut et les animaux qui le flanquent restent alors face à face<sup>2</sup>. Avec cette production, nous atteignons un des extrêmes de l'art du Luristan, celui où l'imagination débordante de l'artiste l'entraîne bien loin de la réalité ; nous avons vu qu'en Mésopotamie à l'aurore de l'histoire, l'école de glyptique de Farah affectionnait de semblables procédés ; ils se retrouvent dans la glyptique dite de Kerkouk, qui est en somme l'ancien art assyrien du temps où l'Assyrie était sous la domination mitannienne (xv<sup>e</sup>-xiv<sup>e</sup> siècle avant J.-C.). On y reconnaît les animaux dressés l'un contre l'autre, soudés ensemble par quelque partie de leur corps, si caractéristiques de l'art du Luristan<sup>3</sup>.

---

1. A. GODARD, *Les Bronzes*, pl. LI, LII.

2. *Ibid.*, pl. LIII-LIV.

3. G. CONTENAU, *Les Tablettes de Kerkouk et les Origines de la civilisation assyrienne* ; P. Geuthner, 1926, fig. 71, 104, 110, 111, 116.

Avec les « situles », nous abordons une nouvelle série d'objets. Il s'agit cette fois de l'imitation d'un style étranger, celui de l'Assyrie. Les récipients en question, — dont la forme est absolument celle des situles égyptiennes : corps cylindrique légèrement incurvé, fond en cône amorti terminé par un bouton, — sont uniformément ornés près de l'ouverture, de la tresse et d'un rang de denticules ; sur le fond, d'une rosace dont le bouton terminal forme le centre. Le reste du décor est emprunté à l'art assyrien de province, plutôt celui de la Haute-Syrie que de l'Assyrie propre ; le répertoire décoratif assez limité est composé de motifs interchangeables que l'artiste a intervertis comme le faisaient les fabricants de patères phéniciennes. Le style accuse une certaine lourdeur, une accentuation des traits qu'on ne rencontre guère dans le bel art assyrien. Tantôt un chasseur décoche sa flèche à un bouquetin qui fuit<sup>1</sup>, tantôt des êtres fantastiques, taureau et lion ailé, chimères, s'affrontent auprès du vase aux eaux jaillissantes ; tantôt un personnage prend, devant un serviteur, le repas funéraire. Le Musée du Louvre possède deux situles qui sont de fort belle qualité. Toute cette classe d'objets très homogène, dont le style, par les réminiscences qu'il suscite (stèles de Marash, bas-reliefs d'Arslan-Tash), fait penser au ix<sup>e</sup> siècle, est quelque chose de bien à part dans les bronzes du Luristan : la forme du récipient, le répertoire de l'imagerie sont des emprunts ; le faire est local, et le bronze, de même composition que les autres objets décrits, prend la même patine d'un beau vert-noir. Les sujets dont certains sont ornés (scènes de la vie dans l'au-delà), les classent parmi les objets funéraires. Ont-ils été employés par la population lûre ou par des étrangers installés dans le pays ? Nous devons laisser quant à présent cette question sans réponse.

La dernière catégorie des bronzes du Luristan est constituée par les vases, mais bien que la céramique ne soit pas

---

1. R. DUSSAUD, *Ceinture en bronze du Luristan*, etc. p. 191.

de notre sujet, on ne peut manquer de l'évoquer, en présence des récipients de bronze, car les deux techniques sont étroitement unies. Les vases de métal sont généralement constitués par une panse globulaire d'où part un long bec-versoir horizontal ; mais il est fixé à la panse au moyen d'une protubérance en forme d'ampoule ; le liquide s'y accumule avant d'atteindre le versoir, de façon à assurer un débit plus régulier du jet. Cette ampoule de bronze est fixée au récipient grâce à de gros clous à tête en saillie<sup>1</sup>. Fidèle à son génie d'imitation, en réalisant ce type de vase, l'artiste a eu en vue de lui donner une silhouette rappelant celle d'un animal (comme il imitait la tête de cheval dans certaines haches). Ici l'objet évoque la forme d'un oiseau au jabot gonflé, d'où part un long bec. La ressemblance est voulue, car sur certains vases de céramique du début de l'Age du Bronze trouvés en dehors du Luristan, au Tépé-Sialk près Kashan, le potier a fait de son imitation un motif d'applique. Sur la panse du vase, autour du jabot, sont dessinées d'une façon simplifiée les ailes éployées de l'animal<sup>2</sup>. La forme du vase à long bec horizontal est bien connue au Caucase, sur le plateau de l'Iran, en Haute-Syrie et jusqu'en Anatolie. On en rencontre de nombreux spécimens, aussi bien métalliques qu'imitations en terre-cuite, mais cette tentative pour simuler la forme d'un oiseau semble particulière au Luristan : M. A. Godard suppose, en raison de la fragilité de ces vases, même en métal, que leur usage se bornait à certaines pratiques funéraires, consistant par exemple à verser un liquide purificateur, avec précision, dans la bouche, et dans l'oreille du mort.

Il nous faut maintenant aborder le problème de l'origine de ces bronzes et de leur date. M. Godard voit dans le peuple qui les a produits les Kassites, dont le Luristan actuel était au dire des Anciens, l'habitat, les Kassites qui descendirent

---

1. A. GODARD, *Les Bronzes*, pl. LX.

2. R. GHIRSHMAN : *Syria* XVI (1935), pl. XLII, 3.



en Babylonie et s'y maintinrent pendant la plus grande partie du II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère. Cette identification est séduisante, mais à condition d'admettre que les Kassites, venus en Babylonie, n'y ont apporté rien de ce qui devait être si caractéristique dans leur art, et se sont pliés aux formules des peuples qu'ils venaient de conquérir. C'est là, je crois, une des raisons qui rendraient un peu douteuse cette identification, à moins d'admettre qu'après le départ de l'aristocratie conquérante qui devait régenter la Babylonie pendant plusieurs siècles, une autre population descendue sans doute du Nord ou du Nord-Est vint s'installer chez les Kassites et imprima à leur art les caractéristiques que nous venons de décrire. Mais il s'agirait, avec ces différentes peuplades, de rameaux présentant des affinités propres à un même bloc de population.

Les ressemblances que nous pouvons évoquer dans le temps vont, nous l'avons vu, de l'époque de l'école de Farah et des Tombes royales d'Ur (*grosso modo* 3000 avant notre ère), jusqu'à l'époque scythe, et toujours en milieu asiatique, c'est-à-dire non sémitique et sans doute non indoeuropéen. A travers l'espace, nous retrouvons ces ressemblances dans toute l'Asie occidentale ancienne, depuis l'Est de l'Anatolie jusqu'au Caucase<sup>1</sup>, et à ce que M. Grousset a si heureusement appelé l'« Iran extérieur ».

La date générale des bronzes du Luristan a été diversement appréciée. Pour MM. Herzfeld et Pope, il faudrait les placer de 1400 à 1100 ; pour M. Przëworski, du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle à 600 ; pour M. Dussaud, du XII<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup> ; pour M. Godard, du IX<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle, et pour M. Legrain<sup>3</sup>, de 700 à 400 avant notre ère ; pour M. Moortgat, du VI<sup>e</sup> à la fin du IV<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>.

1. F. HANCAR, *Caucasus-Luristan : Eurasia septentrionalis antiqua*, IX (1934), p. 47-112.

2. Dans : *Les Découvertes de Ras Shamra (UGARIT) et l'Ancien Testament*, P. Geuthner, 1937, p. 38 n., M. DUSSAUD adopte les dates IX<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles.

3. L. LEGRAIN, *Luristan Bronzes in the University Museum*, Philadelphia, 1934.

4. A. MOORTGAT, *Bronzegerät aus Luristan*, Berlin, 1932.

Qu'il y ait eu sur place une longue tradition des motifs artistiques, renouvelée par les contacts continuels entre le Luristan et la plaine, cela semble assuré en raison des multiples ressemblances que nous avons citées et des importations de pièces de choix en Luristan. Que certains types aient un passé lointain, comme les haches-pics à digitations — dont un exemplaire a été trouvé à Ur dans le cimetière royal, à un niveau qui ne peut être daté plus bas que la dynastie d'Agadé, et dont la représentation figure sur un cylindre de même époque, — la chose paraît certaine. Nous devons cependant constater qu'au Tépé-Giyan, où des tombes probablement lures ont été découvertes, et qu'au Tépé-Sialk où la nécropole B offre tant de points de contact avec les usages du Luristan (inhumation du harnachement, forme des vases, etc.), on ne peut que pressentir l'art du Luristan ; il n'est pas encore en plein essor : autrement il serait représenté par quelque spécimen dans ces multiples sépultures. Ceci nous interdit d'adopter une date trop haute. Le fait que le fer est employé d'abord avec parcimonie et enchassé dans le bronze comme un métal précieux (bracelets par exemple), puis comme lame des armes, et enfin pour l'arme totale, nous fait passer du début de l'Age du Fer à son plein usage, mais sans qu'il ait entièrement détrôné le bronze ; cela circonscrit la durée du temps attribuable à ces bronzes.

Il semble donc que cette industrie du Luristan doive être fixée en prenant comme centre l'an 1000 avant notre ère, en raison des influences multiples qu'on relève et des rapprochements que ces bronzes suggèrent : l'art de Kerkouk et ses retentissements lointains sur les pays hittites ou « hittitisés » (Malatia, Zendjirli, Karkémish) ; l'art de Tell-Halaf qui date de la fin du II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère (XII<sup>e</sup>, peut-être XIII<sup>e</sup> siècle). Plus tard, lorsque se créera l'art achéménide, toute une partie du répertoire décoratif sera empruntée à l'art d'Assyrie, mais tout ce qui est exempt de cette influence doit être attribué aux traditions locales, à l'art du Luristan.

Cette répartition, du XII<sup>e</sup> ou XIII<sup>e</sup> aux VII<sup>e</sup> ou VI<sup>e</sup> siècles avant notre ère, n'exclut pas, d'ailleurs, pour certains monuments hors série, une date plus ancienne ou plus basse.

## INDUS

*Chanhudaro* sur la rive Est de l'Indus, à environ 130 kilomètres au Sud-Est de Mohenjodaro, est exploré depuis la fin de 1935 sous la direction de M. Mackay (School of Indic and Iranian Studies, the Boston Museum of Fine Arts, et le Department of Linguistics of Yale University). Les premières découvertes sont celles d'objets nettement plus anciens que les antiquités de Mohenjodaro ; toute la céramique, même les jarres à provisions, est décorée et de façon supérieure à celle de Mohenjodaro ; la minceur des parois, certaines formes rappellent celles de Suse<sup>1</sup>. Existe-t-il à Chanhudaro un Age du Cuivre ? Jusqu'ici on a toujours trouvé du bronze d'étain associé aux objets de cuivre.

Au-dessus de ce niveau, se trouve celui de Harappa à maisons en briques cuites, bains, système de drainage. Même outillage et présence abondante de débris de plomb.

Plus haut se trouve le « niveau de Jukhar » qui peut commencer vers 2000, où se voit une poterie dont la décoration (mais non les formes) se rapproche de la céramique de Tell-Halaf. La mission pense que l'influence des derniers produits de Tell-Halaf aurait pu se faire sentir par l'intermédiaire du plateau iranien. Beaucoup de cachets ont été recueillis dans ce strate ; ils ressemblent en général à ceux de l'Elam.

## ASIE MINEURE

Près du village de *Babaköy*, dans le vilayet de Balikesir, la mission de l'Université de Cambridge et de l'Institut archéologique allemand, a mis au jour une nécropole<sup>2</sup> conte-

---

1. A. J. S. L., 1936, p. 275 ; 1937, p. 124.

2. A. J. S. L., janv. 1937, p. 115. — *Antiquity*, X (1936), p. 361.

nant de la céramique du type de Yortan. Les tombes consistaient en grandes jarres rangées en file et seulement à demi enfoncées dans le sol. A la céramique typique de Yortan étaient mêlés des vases d'autre provenance. L'un d'eux a les plus grandes analogies avec la céramique de l'ancien Bronze, trouvée dans la tombe 39 de Vounoi (Chypre). La céramique de Yortan serait donc de la seconde moitié du III<sup>e</sup> millénaire.

A *Boghaz-Keui*, les fouilles de la V<sup>e</sup> saison, terminée fin octobre 1935, ont donné des résultats sur lesquels il n'est pas inutile de revenir. A Büyüç Kalé, on a recueilli, dans le niveau IV, de la céramique de l'ancienne période hittite, dont quelques fragments analogues à l'Alishar I ; certaines formes de ce niveau IV (*a-c*) rappellent celles de vases de Troie II-V. Le bâtiment considéré par Puchstein en 1907 comme un palais est en réalité un temple (le 5<sup>e</sup>).

#### SYRIE

La fouille de *Tell-Hariri*, l'ancienne Mari, endeuillée par la fin tragique de deux collaborateurs de la mission, MM. François et Bianqui, lors d'un accident d'automobile, a étendu ses précédents résultats au temple d'Ishtar et dans le palais.

Au temple d'Ishtar on a retrouvé trace de quatre phases successives de reconstruction du sanctuaire. Le dernier date de la III<sup>e</sup> dynastie d'Ur et fut sans doute détruit lors du sac de la ville par Hammurabi, dans la trente-cinquième année de son règne. Au-dessus, restes d'un sanctuaire préagadéen à double *cella*, qui fut peut-être détruit par Eannatum, roi de Lagash. C'est de ce niveau que viennent la plupart des statuettes trouvées en 1934. Au-dessous, vestiges d'un temple à *cella* unique dont le portique avait six colonnes. A ce niveau, on a recueilli des cylindres analogues à ceux que l'on trouve à Farah, soit du début du III<sup>e</sup> millénaire. La construction sous-jacente (n<sup>o</sup> 4), était bâtie sur le même plan. Ce sanctuaire avait été précédé par un autre plus petit situé à proximité de lui ; il était vraisemblablement consacré au culte d'Ishtar, on y a retrouvé les mêmes récipients de terre-cuite

rappelant une barque, que M. Parrot, le directeur de la mission, appelle des « barcasses », contenant de petites offrandes.

Le déblaiement du palais, qui avait dégagé 69 chambres ou cours, en 1935, a atteint le chiffre de 138 dans la dernière campagne, et la besogne est loin d'être terminée. En raison de l'état de conservation des murailles jusqu'à bonne hauteur, on a pu vérifier que l'éclairage des pièces se faisait par les portes, comme on l'avait admis jusqu'ici. Toute une partie des bâtiments correspond aux communs ; dans une cour, les restes de deux fours ont été retrouvés ; l'un d'eux particulièrement bien conservé possède encore son sol et sa porte en arche faite de petites briques ; le toit est effondré ; près de ces fours ont été recueillis quantité de moules portant des gravures en creux ; faits d'une terre poreuse, ils ont dû contenir des produits qui devaient se solidifier par dessèchement (laitages, beurre, etc.). Tout près, un cellier avec onze grandes jarres. Certaines cours, probablement réservées aux cérémonies, étaient encore ornées de fresques.

La mission a découvert une fresque représentant la déesse Ishtar armée, un pied posé sur une lionne, qui tend au roi les insignes du pouvoir, en présence de plusieurs divinités moins importantes. La scène est située dans un cadre d'arbres où perchent des oiseaux. Une grande statue, trouvée dans une cour, près de ce qui devait être son piédestal, représente également la déesse Ishtar. La tête, encadrée de cheveux qui tombent en masses sur les épaules, gardant la vieille technique de l'incrustation des yeux, est coiffée d'une tiare en forme de bombe de casque, ornée de cornes, attribut de la divinité. Sur la robe courent des zones rubanées où l'artiste a figuré des poissons, façon habituelle d'adjoindre aux divinités de fertilité et de fécondité les eaux vivifiantes destinées à l'irrigation, condition de la vie en Mésopotamie ; la déesse tient en main le vase, d'où s'échappent d'ordinaire ces flots fertilisants.

Certaines parties du palais ont été réoccupées à l'époque assyrienne ; on a retrouvé dans deux des cours une nécropole



du XIII<sup>e</sup> siècle, dont le mobilier funéraire était assez abondant.

La grosse découverte de cette campagne consiste dans plus de 10.000 tablettes dont une partie est la correspondance diplomatique de Zimri-Lim, le dernier roi de Mari; le reste est surtout composé de tablettes de comptabilité.

Dans une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres<sup>1</sup>, M. Dossin a fait ressortir l'intérêt des archives de Zimri-Lim; elles sont d'une écriture employant les signes des lettres de la I<sup>re</sup> dynastie de Babylone, avec quelques particularités cependant, et il s'y rencontre des mots empruntés au sémitique occidental. Les textes nous font connaître l'importance du commerce de l'époque; des bateaux vont à Karkémish pour charger des cèdres; il est question d'Ugarit (Ras-Shamra), de Kanesh (près de Césarée ou Césarée elle-même), et peut-être d'Alep. Les dieux de Mari sont Dagan, puis Shamash, et le Dieu-fleuve. Les lettres nous montrent toute la politique de l'époque dirigée par le puissant voisin de Zimri-Lim, Hammurabi, qui devait le détrôner deux ans plus tard. Les fonctionnaires rapportent au roi l'état de l'agriculture dans le royaume, envoient le relevé des cotes du fleuve Habur, renseignent sur les passages de sauterelles. L'une de ces lettres rapporte un cas d'ordalie par le fleuve. Une lettre de Zimri-Lim parle de chasse au lion; une lettre de sa sœur lui demande des moutons qu'il lui avait promis; une autre lettre sollicite des cornes de buffles pour le roi de Lullubi, pays situé dans les montagnes du Zagros. Ces archives auront l'avantage de nous faire mieux connaître l'histoire politique et l'histoire économique de la Haute-Syrie au début du II<sup>e</sup> millénaire.

A *Dura-Europos* (Yale University, et Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), découverte, pendant la neuvième campagne, d'un temple de Hadad et de Arsu. Trois sanctuaires séparés ouvrent sur une grande cour. Découverte du temple de Jupiter Dolichenus et du quartier général du gouverneur romain.

---

1. 15 janvier 1937.

## PHÉNICIE

A *Tyr* (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), le P. Poidebard a dirigé en 1934 et 1935, des recherches, au sujet de l'ouvrage de maçonnerie qui est immergé dans le port<sup>1</sup>. Un plan provisoire a pu en être dressé. Sur le rivage, on a dégagé le quai du Nord. On a pu se convaincre que le port du Sud était une construction artificielle. Le port extérieur, long de 600 mètres et large de 22 mètres était constitué par les brise-lames que l'on aperçoit à une profondeur de 9 à 15 mètres sous les eaux. Reste à élucider la raison de la disparition de ces travaux de protection.

M. Dunand, à *Byblos*, a dégagé un sanctuaire cananéen de l'époque d'Aménophis III. Il a environ 30 m. au côté, et est enclos d'un mur d'enceinte assez précaire. La *cella* était divisée en deux parties, l'une pour les offrandes (pierres à cupules), l'autre pour l'autel, élevé de quelques marches ; les murs étaient blanchis à la chaux. Dans la cour, une trentaine de masseboth de toutes dimensions ; ceux qui étaient de pierre foncée ont été blanchis à la chaux. A côté, des cuves à eau lustrale ; deux naos dont l'un à petit escalier. Sous les murs, des offrandes de fondation (à joindre aux trouvailles effectuées il y a deux ans) consistant en jarres contenant de petits personnages soit en bronze, soit en terre cuite, soit découpés dans une feuille d'or. On a également découvert une inscription en hiéroglyphes illisibles, dont beaucoup sont les signes qui donneront plus tard l'alphabet phénicien. On y compte au moins 80 signes ; M. Dunand estime que les inventeurs en sont des Sémites.

La VIII<sup>e</sup> campagne de fouilles de *Ras Shamra* (Musées nationaux, Ministère de l'Éducation nationale, et Académie des Inscriptions), a porté sur les quartiers de la ville situés au Nord-Est du Tell<sup>2</sup>. Entre l'enceinte et l'acropole, de nom-

---

1. A. J. S. L., octobre 1936, p. 65. — C. R. Académie des Inscriptions, 1936, p. 20-22. — *Journal des Savants*, 1936, p. 44.

2. Communication à l'Académie des Inscriptions, 24 juillet 1936. — *Illustrated London News*, 20 février 1937, p. 293-297.

breuses maisons ont été dégagées. Entre la ville haute et la ville basse se trouvaient des jardins sur la pente de l'acropole ; c'est la limite du site préhistorique où des tessons de l'époque de Jemdet-Nasr et de Tell-el-Obeid ont été recueillis.

La mission a reconnu que deux temples, de Baal et Dagon, ont des fondations remontant au Moyen Empire égyptien. Pour les maisons, les quartiers musulmans actuels, à habitations à terrasse et à un étage, donnent une idée très juste ; au rez-de-chaussée se trouvaient les logements des serviteurs, les provisions, les ateliers.

Parmi les découvertes de l'année, citons une stèle qui représente, sans doute, le roi d'Ugarit prêt à répandre la libation devant une divinité ; ce n'est pas Baal, mais un dieu d'âge mûr, barbu, représenté assis, double tiare en tête, qui doit être El, divinité à caractère solaire, à apparenter à Kronos. Une autre des formes fréquentes d'El est celle d'un taureau ; c'est sous cette forme qu'il s'est uni à Asherat.

La mission a dégagé des tombeaux formant cave sous de belles maisons ; au point culminant du tell, les maisons font partie d'un strate ayant souffert d'un tremblement de terre et d'un incendie. L'événement eut lieu sans doute au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, car le roi de Tyr, dans une lettre (de Tell el Amarna), déclare qu'un incendie a détruit la moitié de la ville d'Ugarit et que l'autre moitié n'est plus là, à cause du tremblement de terre. Un dépôt votif, des trouvailles dans les maisons, ont permis de recueillir une série de poids allant de 2 gr. 5 (1/4 de sicle) à 470 grammes, la mine. Le poids de la mine d'Ugarit, intermédiaire entre la mine babylonienne et la mine d'Égypte (435 grammes), est aussi celui de la mine de Palestine ; il est représenté par un taureau de bronze couché, exactement de ce poids.

Une des découvertes les plus intéressantes est celle d'un trésor de pièces grecques en argent du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle. Ce trésor, repéré à l'époque romaine, fut fondu en partie sur place, mais une cause inconnue arrêta l'opération à mi-chemin. Sur les 170 pièces qui composaient l'ensemble, un certain nombre ont été fort endommagées par l'essai de fonte Il

y avait donc à Ugarit une colonie grecque au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle.

Rappelons que les sondages exécutés en diverses parties du tell ont mis au jour, sous le II<sup>e</sup> niveau qui correspond au Moyen-Empire, un niveau à céramique grossière, contemporain de l'intervalle entre l'Ancien et le Moyen-Empire, puis, au niveau III, de la poterie peinte ayant son équivalent à Arpachiyah. Par places, une couche de poterie non peinte entre les niveaux II et IV est peut-être à rapprocher des niveaux IV et V d'Uruk. Au niveau IV de Ras Shamra, se trouve une céramique fine, peinte, analogue à celle de Tell-Halaf, Karkémish, Arpachiyah, Chager-Bazar. Plus bas encore une céramique non peinte, grisâtre qui précède l'Age du Cuivre.

La publication des textes de Ras Shamra s'est enrichie de deux importants ouvrages dus à M. Ch. Virolleaud<sup>1</sup>, et de deux autres volumes, dus l'un à MM. J. A. Montgomery et Z. S. Harris<sup>2</sup>, l'autre à M. H. L. Ginsberg<sup>3</sup>. Ceux-ci apportent, le premier un essai de grammaire et de vocabulaire, le second tous les textes jusqu'ici publiés. M. Albright qui donne un compte-rendu des volumes de M. Virolleaud<sup>4</sup>, diffère d'interprétation sur une lettre de Nigmeaz à Ibira, placé par M. Virolleaud vers le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle et par M. Albright au début du <sup>xv</sup><sup>e</sup>; ce dernier considère les tablettes comme antérieures (vers 1500), à la date générale que M. Virolleaud leur attribue (1350). On sait que MM. Virolleaud et Dussaud ont inféré du poème de Keret que les Hébreux et les Cananéens vinrent du Negeb; M. Albright, qui reprend la traduction du poème, s'inscrit contre cette interprétation, que l'archéologie, dit-il, n'appuie pas.

Un autre intérêt des lettres de Ras Shamra est que certains spécimens sont écrits dans une langue non sémitique

1. *La Légende phénicienne de Danel. — La Légende de Kéret, roi des Sidoniens* (P. Geuthner), 1936.

2. *Ras Shamra Mythological Texts* (*Memoirs of the American philosophical Society*, IV, p. 134), Philadelphia, 1935.

3. *Kilté Ugarit* (*Mehqarim leshônîyim*, I), Jérusalem, 1936.

4. *B. A. S. O. R.*, 1936, p. 23-32. — Cf. *ibid.*, 1932, p. 15-20; 1933, p. 13-20.

appartenant au groupe du Hurri; et ceci met en cause les Horites de la Bible que l'on avait tendance à trop négliger (nous en parlons aux fouilles de Nuzi).

Toute l'histoire des découvertes de Ras-Shamra vient d'être reprise par M. Dussaud dans un volume<sup>1</sup> où il a réuni diverses conférences faites cet hiver à Oxford; résumé de l'histoire du pays, du déchiffrement, du panthéon phénicien, des mythes, des rapports qu'ont les légendes avec l'Ancien Testament, constituent un exposé tout à fait complet de la question (en accord avec les vues défendues par l'auteur dans ses diverses études de détail).

#### PALESTINE

A *Tell-ed-Duweir*<sup>2</sup> (Wellcome Archaeological Research Expedition), dans une tombe circulaire contenant une collection de petits objets, on a rencontré un brûle-parfum portant un spécimen d'écriture; cette tombe peut être datée du xiv<sup>e</sup> siècle ou premier quart du xiii<sup>e</sup> siècle. Une masse de débris osseux provenant sans doute de cadavres inhumés tous en ce point, lorsque Sennachérib prit la ville en 700 avant J.-C., a offert assez de matériel ostéologique pour qu'on puisse en faire un examen approfondi. Certains crânes présentent une déformation artificielle par elongation de la région occipitale. Sous le niveau de la période perse se trouvent des traces de bâtiments incendiés. Dans le quartier commerçant, de grandes jarres à inscriptions: « Pour le roi, Hébron », etc., garnissaient le cellier d'un marchand de vin. Un quatrième spécimen d'écriture primitive donnant des lettres nouvelles, a été rencontré au cours des fouilles.

De *Jéricho*, M. Garstang rapporte la découverte de plusieurs niveaux énéolithiques au-dessus de la couche néolithique. Au sommet du premier, on a recueilli deux objets à

---

1. *Les Découvertes de Ras Shamra (Ugarit) et l'Ancien Testament* (P. Geuthner), 1937.

2. *A. J. S. L.*, LIII (1937), p. 109.



rapprocher du style de la civilisation prédynastique égyptienne ; au plus bas des niveaux énéolithiques, se trouvait un modèle de maison circulaire, en ruche, avec deux fenêtres et un étage, monument d'argile crue et d'un mètre de haut<sup>1</sup>. M. Albright présente des réserves sur la chronologie donnée par M. Garstang<sup>2</sup> ; il semble acquis, en tous cas, que le Ghas-sulien précède l'Ancien Bronze et finit avant le milieu du IV<sup>e</sup> millénaire.

Le *début de l'Age du Fer*, dont il serait intéressant de préciser la durée, peut être daté de façon assez variable, selon les régions considérées. M. G. A. Wainwright a repris la question<sup>3</sup>.

Deux sources s'offraient aux Anciens pour se procurer du fer : le fer météorite (toujours additionné de nickel), dont il devait exister une réserve considérable lors des premières utilisations. En effet, le British Museum conserve 289 météorites dont la chute a eu lieu entre 1815 et 1914, chiffre qui laisse de côté l'immense quantité de ceux qui sont demeurés inconnus. Mais, dès la plus haute époque, on sut utiliser, au moins accidentellement, le fer des gisements. Si les perles de collier trouvées à Gerzeh en Égypte (60-63 des « Sequence dates » de Petrie) et les fragments recueillis dans les tombes d'Ur (vers 3000 avant J.-C.), sont d'origine météorite, un manche de poignard de bronze portant des traces d'une lame de fer trouvé à Tell-Asmar (xxviii<sup>e</sup> siècle avant J.-C.), accuse un fer de gisement.

Donc rareté du fer, avant l'Age du Fer, mais connaissance certaine de ce métal. En Mésopotamie et en Iran, le fer ne devient courant qu'au xiii<sup>e</sup> siècle avant notre ère ; mais sous Hammurabi il est déjà question d'un objet en fer (pa-ar-zi-li). Pour la même époque, un texte des conquêtes du roi Anitta d'Asie Mineure (xx<sup>e</sup> siècle), mentionne des objets en fer (écrits par l'idéogramme AN-BAR). Je n'insiste

---

1. *B. A. S. O. R.*, 1936, p. 266.

2. *A. J. A.*, 1936, p. 155.

3. *The Coming of Iron : Antiquity*, mars, 1936, p. 5.-24.

pas sur la lettre bien connue d'un roi hittite au sujet de la fabrication du fer<sup>1</sup> ; nous sommes là à l'époque où ce métal va cesser d'être une rareté.

En Syrie, le fer figure sur la liste des trésors du temple de Mishrifé-Qatna ; de Syrie, sont envoyés à Aménophis III (1411-1375), des présents comprenant des objets ouvrés en fer. Mêmes dates pour la Palestine. En somme, le fer paraît bien être venu d'Asie mineure dans le reste de l'Asie occidentale à partir du xve siècle et les lingots de fer de l'époque de la Tène trouvés en France et en Allemagne, sont de la forme de ceux qu'on a recueillis dans le palais de Sargon II d'Assyrie, de deux cent ans plus anciens.

Une note de M. Ch. Hawkes, parue à la suite de cet article<sup>1</sup>, apporte quelques modifications à ces constatations ; il annonce que les pièces de fer de la Grande Pyramide (IVe dynastie vers 2900), et d'Abydos (VIe vers 2500), conservées au British Museum viennent d'être analysées.

La première pièce n'a pas de nickel (or, le fer météorite en contient de 4 à 30 %). Celle d'Abydos non plus dans l'intérieur (on en trouve des traces dans l'oxyde, ainsi que du cuivre). Donc les deux objets ne sont pas météoriques, ce qui s'accorde avec le fait que la période du xxviii<sup>e</sup> siècle est certaine pour le poignard de Tell-Asmar, en Mésopotamie, poignard dont la lame fut elle aussi faite en fer de gisement. Il est assez rationnel que les métallurgistes du début du III<sup>e</sup> millénaire aient, par tâtonnements, découvert le fer de gisement alors qu'ils travaillaient le cuivre de même source. Les remarques de M. Wainwright sur la période assez basse de l'extension de l'Age du Fer sont une heureuse contribution à l'histoire de la métallurgie.

G. CONTENAU.

---

1. G. CONTENAU, *La Civilisation des Hittites et des Mitanniens*. Paris, Payot, 1934, p. 163-164.

1. *Early Iron in Egypt : Antiquity*, septembre 1936, p. 355-357.

## DEUX PILIERS DÉCORÉS TROUVÉS A CYZIQUE

---

Dans le courant de l'automne 1932, la Direction générale des Musées d'Istanbul était informée que la pluie avait mis au jour, au village de Hamamli, deux grands marbres antiques. Aussitôt délégué pour voir ce dont il s'agissait, Necdet Bey se rendit à l'endroit indiqué, qui est fort voisin du site de l'ancienne Cyzique, et il trouva, à peine visibles sous les buissons qui les couvraient, les deux morceaux de sculpture architectonique que reproduisent nos figures<sup>1</sup>. Il s'occupa de leur transport au Musée d'Istanbul où ils figurent sous les nos 4506 et 4507.

Ce sont deux piliers, ou plutôt deux fragments de piliers, en marbre de Proconnèse, décorés chacun d'une figure dionysiaque debout, un satyre, facilement reconnaissable non seulement à ses cornes, à ses oreilles pointues et à ses attributs, mais aussi au caractère bestial de son expression (fig. 5). Les mutilations, pourtant assez nombreuses, qu'ont subies les deux statues ne doivent guère altérer l'impression qu'elles produisaient, et pour l'étude de la sculpture, la cassure des piliers à la hauteur des cuisses est sans importance, puisque, les statues étant en forme d'hermès, le bas du corps n'était pas figuré : le torse sortait d'une gaine<sup>2</sup>.

---

1. Les sculptures ont été apportées à Istanbul le 12 octobre 1932. Les renseignements sur les circonstances de la trouvaille sont dus à Bay Aziz Ogan, qui a bien voulu aussi faire prendre par les services du Musée les figures ici reproduites.

2. Voici le détail des mutilations : n° 4506 : intact en haut, le pilier en bas a été cassé obliquement d'arrière en avant, peu après l'origine de la gaine, avec un morceau du flanc. A la figure manquent le bras gauche (des restes du bras, jusqu'au coude, subsistent le long du corps), la main droite, dont la trace est inscrite sur le pilier ; la face interne du bras droit, tournée vers le spectateur, est en grande partie arrachée. Le visage a beaucoup souffert, le nez a été brisé ; épau-

On ne saurait d'ailleurs englober les deux œuvres dans une description unique : un coup d'œil sur nos figures montre qu'en dehors même d'autres différences sur lesquelles nous reviendrons à propos du style, les deux satyres ont des attitudes variées : l'un replie le bras droit au-dessus de la tête, l'autre le laisse tomber le long du corps ; l'un est nu et porte sur l'épaule gauche un chevreau, l'autre n'a pour attributs qu'une couronne dionysiaque et une peau d'animal jetée en travers du corps. Les proportions des deux figures ne sont pas non plus identiques.

A cette double trouvaille il convient de rattacher un troisième monument<sup>1</sup>. Celui-ci est aujourd'hui conservé au Musée de Liverpool ; le directeur, avec une complaisance dont nous lui savons le plus grand gré, a bien voulu nous envoyer, en nous autorisant à la publier, la photographie que reproduit notre figure 6. Au premier coup d'œil on voit que ce relief, qui provient lui aussi de Cyzique, est uni par les liens les plus étroits à ceux que nous étudions ici. Vêtu d'une peau de bouc jetée en sautoir en travers du torse, ce satyre ne se distingue de ses frères que par ses attributs, la syrinx et le pedum.

Ces trois reliefs viennent s'ajouter à une liste déjà ouverte de documents analogues, les piliers décorés. L'un de ceux-ci, qui se trouve précisément exposé dans la même salle du Musée d'Istanbul, est un Attis provenant, lui aussi, de Cyzique. En

---

frures aux sourcils et à l'œil gauche, aux joues ; les oreilles sont mutilées, surtout la gauche ; quelques éraflures dans la chevelure. La verge a disparu, les testicules sont assez usés. La tête du taureau dont la peau sert de vêtement est en partie arrachée. N° 4507 : en haut le pilier est cassé peu au-dessus de la tête, en bas peu après l'origine de la gaine. Au personnage, manquent le poignet et la main droite, avec l'attribut (dont il ne reste qu'un fragment peu distinct), l'avant-bras gauche, une partie de la chevelure ; le nez, les lèvres sont en grande partie arrachés ; épaules au front, à la joue droite, au menton ; usure assez forte des organes sexuels. La tête et les pattes du chevreau ont été en partie arrachées. Hauteur totale de 4506 : 1 m. 41 ; de 4507 : 1 m. 115.

1. Trompés par le dessin de S. Reinach (*Répert. statuaire*, II, p. 141, n° 2) et la description de Arndt-Amelung (*Einzelanf.*, text III, p. 30), Macridy-Bey et M. Ch. Picard (*Bull. corr. hell.*, 1921, p. 465, n. 1) ont émis l'hypothèse que ce relief de Liverpool appartenait au monument aux Attis.



Fig. 1. — Statue-pilier de Cyzique,  
Mus. d'Istanbul, n° 4506.

le publiant, Th. Macridy-Bey et M. Ch. Picard ont cité les monuments dont il se rapproche : ce sont, outre trois autres Attis cyzicènes qui faisaient partie du même ensemble<sup>1</sup>, la caryatide vue par Texier à Tralles<sup>2</sup>, une autre caryatide, du Musée national à Athènes<sup>3</sup>, et les « Incantada » de Salonique, actuellement au Louvre<sup>4</sup>. Les autres exemples invoqués ont un caractère architectural moins marqué. Mais on pourrait songer aussi aux figures du Portique des géants, à Athènes<sup>5</sup> et à celles d'un édifice au-

1. MACRIDY-BEY et Ch. PICARD, *l. l.*, p. 436-470, pl. XIV-XVII.

2. TEXIER, *Descr. de l'Asie-Mineure*, III, p. 28, cité par G. MENDEL, *Catal. des sculpt. des Musées impériaux ottomans*, II, n° 541.

3. DURM, *Handb. Architektur*, p. 361, fig. 353 b.

4. DURM, *loc. laud.*, p. 361, fig. 354 ; MICHON, *Marbres*, n° 1391-1404 ; P. PERDRIZET, *M. Piot*, 31, 1930, p. 51-90.

5. VAN ESSEN, *Bull. corr. hell.*, 1926, p. 183-212. Cf. Palais de La Tutelle, p. 205 sqq.



jourd'hui démoli, le Palais de la Tutelle à Bordeaux. Toutes ces sculptures ont pour trait commun d'être « une sorte de compromis entre le relief et la caryatide<sup>1</sup> ».

Laissant à part le relief de Liverpool, que nous ne connaissons pas directement, examinons de ce point de vue la récente découverte. Bien que la première statue (4506 fig. 1) soit beaucoup plus libre et dégagée que l'autre, les deux œuvres révèlent chez l'artiste le souci dominant d'assurer la solidité de l'édifice dont ces piliers décorés faisaient partie. Sans porter à elles seules le poids du couronnement, les figures jouaient certainement un rôle architectural important : il serait trop peu de dire qu'elles renforçaient les piliers, elles sont une partie des piliers. Sculptées dans le bloc même, elles ne s'en dégagent qu'à peine : plutôt que de faire reposer ces torses de satyres sur des pattes animales, à la fois disgracieuses et d'une gracilité trop fragile<sup>2</sup>, on a donné aux figures la forme d'hermès, ce qui assurait une base stable. Le dos, les épaules et la nuque sont étroitement engagés dans le pilier<sup>3</sup> et si celui-ci parfois s'amincit, c'est qu'à cet endroit la statue présente une masse plus large et plus solide<sup>4</sup>. L'un des satyres plie le bras au-dessus de la tête, l'autre porte sur l'épaule un chevreau : ce sont là des artifices imaginés par l'artiste pour combler un vide à un endroit où, sous le poids du chapiteau qui le domine, le marbre risquait de céder<sup>5</sup> : crainte justifiée puisque, malgré ces précautions, c'est précisément là où il n'était pas renforcé par la statue que s'est cassé l'un des deux piliers.

On remarquera à ce propos la différence entre nos monu-

1. MACRIDY-BEY et Ch. PICARD, *loc. laud.*, p. 449 ; P. PERDRIZET, *l. l.*

2. Cf. ce que dit à ce propos M. BULARD, *Bull. corr. hell.*, 1906, p. 626 (groupe d'Aphrodite, Éros et Pan, à Délos).

3. Cette particularité est plus marquée dans le n° 4507, dont la tête notamment est engagée dans le pilier depuis les oreilles.

4. Dans le n° 4507, l'épaisseur du pilier qui est de 0 m. 35 à la cassure supérieure se réduit à 0 m. 17 à la hauteur de l'épaule, à 0 m. 21 à la hanche droite.

5. Il va sans dire que le mot d'artifice ne s'applique qu'à la technique du sculpteur. Rien n'était plus naturel que de faire porter un chevreau par un satyre : le procédé consiste à avoir mis — non sans une certaine maladresse d'ailleurs — le chevreau précisément sur l'épaule.



Fig. 2. — Стелла-пильер де Гызикю.  
Муз. д'Истанбул, № 45 6

ments et ceux auxquels nous les avons comparés : ces derniers, dirait-on, n'ont pas eu à supporter une charge aussi écrasante. Les Attis de Cyzique sont beaucoup plus dégagés du pilier, leurs jambes assez fines ne se soudent pas à lui ; seul le haut du corps et le bonnet phrygien dont ils sont coiffés font un avec le bloc. On a déjà montré<sup>1</sup> combien le rôle architectonique des statues de Salonique était artificiel : aussi leur allure paraît-elle plus libre. Deux des géants d'Athènes reposent sur une queue serpentine, soutien plus solide que des jambes, comparable à la gaine d'un hermès<sup>2</sup> ; leurs bras levés semblaient supporter l'architrave : néanmoins ils ne paraissent avoir joué qu'un rôle décoratif<sup>3</sup>. En un mot, toutes ces figures donnent l'impression d'avoir servi presque exclusivement à masquer un support qui répondait à lui seul aux exigences de la construction<sup>4</sup> ; devant les monuments récemment trouvés, au contraire, on est enclin à penser que, cédant à des raisons esthétiques — ou religieuses — l'architecte a laissé, non sans crainte, sculpter la face visible de ses piliers.

Peut-on, de cette différence, tirer une conclusion sur la nature du monument auquel appartenaient nos figures ? Essayons d'abord, d'après le n° 4506, mieux conservé, de reconstituer les piliers tels qu'ils se présentaient. Le raccord du bras droit au pilier, n'étant pas visible pour le spectateur, est à peine dégrossi ; sur 0 m. 08 environ, le pilier, dont l'épaisseur est alors de 0 m. 45, n'est pas décoré. Puis commence la mouluration qui court sur les trois faces : on remarquera la sécheresse du profil, le galbe sans grâce du quart de rond, la dureté du biseau : ce sont là des indices chronologiques dont nous aurons à tirer parti. En tout cas, ce couronnement est

1. MACRIDY et PICARD, *l. l.*, p. 450-451.

2. Un autre des géants d'ailleurs avait des jambes humaines, dont le mouvement est assez libre. Cf. Van Essen, *l. l.*

3. Les figures sont sculptées dans le même bloc que les piliers mais ceux-ci gardent toujours une épaisseur égale ; ils ne s'élargissent pas en haut, comme à Cyzique, en une abaque que supporte partiellement la statue.

4. Il faut noter qu'une figure adossée à un pilier au Musée national d'Athènes, est elle aussi taillée en hermès (DURM, *l. l.*, p. 361, fig. 353 a).



Fig. 3. — Statue-pilier de Cyzique.  
Mus. d'Istanbul, n° 4507.

d'un type beaucoup plus classique que celui du pilier d'Attis. La disparition du chapiteau est des plus regrettables : non seulement il aurait été précieux pour dater le monument, mais il aurait pu nous fournir des indices intéressants sur l'ensemble dont faisaient partie nos figures : c'est la forme et la longueur du chapiteau qui ont permis d'établir avec la plus grande vraisemblance la place des Attis dans la construction qu'ils décoraient. Le lit d'attente, piqueté, est fort net : netteté bien inutile jusqu'au jour où l'on découvrira le bloc qu'il devait recevoir.

Les Incantadas<sup>1</sup>, les Géants d'Athènes, les figures du Palais de la Tutelle<sup>2</sup> semblent avoir orné l'étage de portiques ; les Attis, d'après les conclusions de Macridy-Bey et de M. Picard<sup>3</sup> étaient appliqués, à distances régulières, contre un mur de péribole. Nous manquons de presque tous les éléments nécessaires pour reconstituer le rôle et la place des récentes trouvailles. Les précautions sur lesquelles nous avons insisté peuvent laisser croire que nos piliers supportaient une charge plus lourde qu'un chapiteau, qu'ils devaient peut-être, comme les figures du Portique des Géants, être placés sous une architrave ; d'autre part, il est vraisemblable que le revers de ces piliers n'était pas destiné à être vu, qu'ils étaient donc accolés à un mur<sup>4</sup>.

On ne s'étonnera point de ce qui peut séparer les figures l'une de l'autre, attitude ou attributs. Les Attis, si différents les uns des autres, nous ont montré qu'en des ensembles de ce genre, l'unité de la composition, ou mieux de l'inspiration, n'était pas compromise par les divergences de détails ; même variété non seulement dans les attitudes, mais aussi dans les types des Géants athéniens. En somme, il faut bien

1. *Bull. corr. hell.*, 1920, p. 403 ; P. PERDRIZET, M. PIOT, *l. l.*

2. VAN ESSEN, *l. l.*, p. 202 sqq.

3. *L. l.*, p. 449.

4. Dès leur arrivée au Musée, les piliers ont été scellés au mur. Il est donc impossible en l'état actuel de faire état du travail au revers ; mais une indication non négligeable est donnée par le fait qu'en haut la moulure ne court que sur trois côtés.



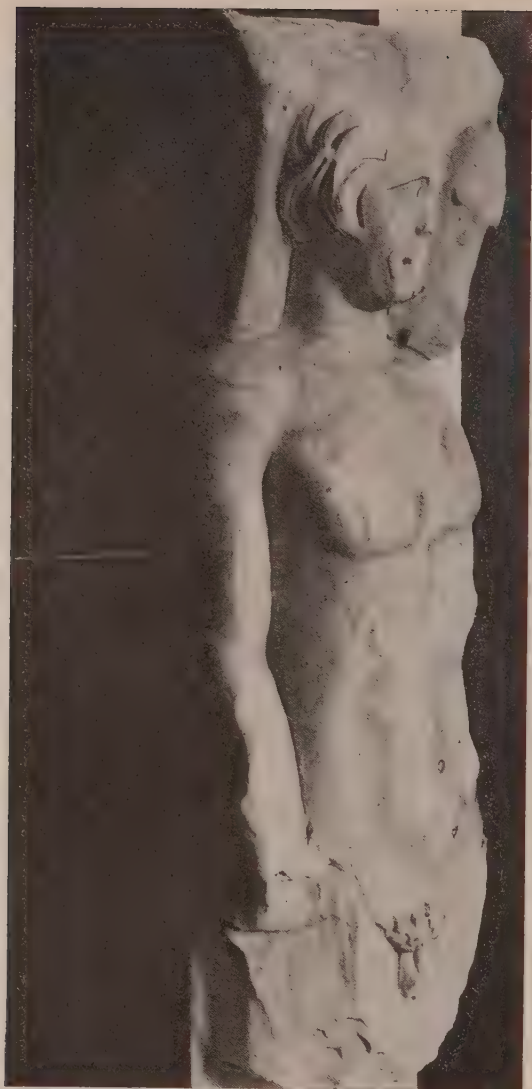


Fig. 4. — Statue-pilier de Cyzique.  
Mus. d'Istanbul, n° 4507.

reconnaître qu'il nous manque trop d'éléments pour déterminer à quel type appartenait l'édifice décoré par les satyres, et quel rôle architectonique jouaient ces figures.

Ce qui paraît beaucoup moins incertain, c'est que cet édifice se rattachait — de plus ou moins près — au culte de Dionysos, le choix des figures satyriques par le sculpteur le prouve assez. Certes, nous ignorons quelle valeur religieuse avaient ces statues. Gardaient-elles — vieux legs anatolien — toute la force rituelle des reliefs que, jadis, on avait placés comme *apotropaia* sur le jambage des portes<sup>1</sup>, ou bien n'étaient-elles plus qu'un motif décoratif ? La vérité est sans doute entre ces deux extrêmes, mais si même on adoptait la seconde hypothèse, on pourrait difficilement contester que le thème dionysiaque devait être imposé à l'artiste par la nature du monument qu'il était chargé de décorer.

En effet, nous l'avons déjà noté, le caractère de ces personnages est fortement marqué : ils n'ont rien de ces satyreaux espiègles, gracieux enfants que des détails à peine indiqués permettent seuls de reconnaître<sup>2</sup> ; ces corps qui veulent être vigoureux, ces visages aux traits épais, avec le nez camus et les lèvres sensuelles, cette chevelure aux lourdes mèches hérissées conviennent bien aux sauvages demi-dieux ; plus que les cornes naissantes et les oreilles pointues, dissimulées au milieu de la toison, ce sont eux qui donnent l'apparence bestiale à ces compagnons de Dionysos, divinité de la nature. Les attributs n'ont pas été omis, qui soulignent ce caractère dionysiaque. Le taureau et le bouc sont des animaux très anciennement consacrés au dieu<sup>3</sup> : c'est de leur

1. Sur les motifs décoratifs des portes et leur rôle apotropaïque, v. Ch. PICARD, *Bull. corr. hell.*, 1920, p. 59 sqq.

2. On sait que, à partir de l'époque hellénistique, ce type de satyre humanisé s'est beaucoup répandu. Une tête encore inédite trouvée en 1932 à Thasos en fournit un exemple, d'une grâce particulièrement frappante.

3. Athénée, XI, 476a cite un Dionysos tauromorphe adoré à Cyzique. Une fête particulière à cette ville s'appelle *Ταυροβολία* (Hesychius, s. v.) ; un mois de l'année est le *Ταυρεών*. On voit donc que ce n'est pas sans raisons que les satyres portent une peau de taureau.

peau, jetée en sautoir sur l'épaule, que sont couverts deux des satyres ; et — nous ne suggérons ceci qu'avec de nombreuses réserves — ne faut-il pas, pour l'autre statue, sous le poignet droit, imaginer à la place de la cassure triangulaire, une tête de taureau sur laquelle s'appuierait la main du satyre ? L'oreille serait cet objet étroit, allongé, et peu compréhensible que l'on aperçoit sur la gaine, à droite (fig. 4). Plus nets, et d'un caractère dionysiaque sur lequel il est inutile d'insister, sont les autres attributs, la couronne d'aiguilles de pin qui ceint la tête de l'un des personnages, le chevreau agenouillé sur l'épaule du second, le pedum et la flûte du troisième.

Le culte de Dionysos est attesté par ailleurs à Cyzique, où il semble avoir revêtu un aspect mystique<sup>1</sup>. On a reconnu son influence dans un détail curieux sur l'un des piliers d'Attis, une feuille de lierre sculptée sur le pied du jeune dieu<sup>2</sup>. Mais il faut avouer que notre ignorance reste grande sur la place qu'occupait Dionysos dans la religion cyzicène. Les nouveaux documents ne nous apportent malheureusement que peu de précisions sur ce point, et ils ne peuvent non plus nous aider à situer le sanctuaire dans la ville antique : le caractère de l'édifice auquel appartenaient les piliers est trop indéterminé ; ornaient-ils un péribole, comme les Attis ; faisaient-ils partie d'un portique comme celui des Caryatides ou celui des Géants ; servaient-ils simplement de parastades à l'entrée de portes ? La seule remarque permise<sup>3</sup> est que les deux satyres ont été trouvés près du village d'Hamamli, c'est-à-dire non loin du théâtre : aurait-on groupé dans cette région divers monuments rattachés plus ou moins au

1. G. HASLUCK, *Cyzicus*, p. 207 et 233-234.

2. MACRIDY et PICARD, *l. l.*, p. 467, qui citent à ce propos les références sur le culte de Dionysos à Cyzique.

3. Encore faut-il tenir compte de la facilité avec laquelle les pierres se déplacent à Cyzique (cf. à ce sujet MACRIDY et PICARD, *l. l.*, p. 436, n. 1) : rien ne prouve que les piliers aient été trouvés près de l'endroit où ils étaient situés dans l'antiquité.

culte dionysiaque<sup>1</sup>, des fouilles seules pourraient l'apprendre.

Il nous reste maintenant à étudier les statues en elles-mêmes et à rechercher notamment si elles sont de la même main ou s'il faut les attribuer à plus d'un auteur : on ne saurait se fier à une première impression qui, devant les différences très apparentes dans la réalisation des œuvres, nous rallierait hâtivement à la seconde hypothèse. Car un examen plus poussé nous révèle en elles un mélange, d'ailleurs inégalement dosé, de réalisme et de stylisation décorative : ce dernier élément n'est pas fait pour surprendre dans des sculptures architectoniques, destinées à êtres vues par rapport à un ensemble et non à être regardées dans le détail. On se tromperait, au vrai, en mettant sur le compte du parti pris décoratif toutes les négligences et toutes les maladresses que l'on notera dans l'exécution de ces statues : beaucoup sont dues en réalité à l'insuffisance de l'artiste ; mais d'autres ont été voulues, inspirées par un désir de simplification qui procède évidemment de l'esprit décoratif.

Ce caractère délibérément sommaire des sculptures, on le constate d'abord dans les procédés techniques de l'auteur : à côté de certaines parties où le travail a été poussé jusqu'au bout — le flanc du satyre 4506, le chevreau porté par l'autre personnage ont été passés au polissoir — d'autres donneraient l'impression que l'œuvre est restée inachevée. Cette particularité commune aux deux statues est plus marquée dans la seconde, celle du satyre au chevreau, dont l'auteur semble avoir systématiquement négligé d'effacer les traces laissées par ses outils, s'étant plu au contraire à obtenir ainsi certains effets d'une rudesse un peu étrange. Au lieu de dissimuler le raccord de la sculpture au pilier, dans des parties qui se détachaient nettement comme la tête du satyre, il l'a accentué en cernant les contours d'un large et profond sillon à la gouge, aux arêtes non rabattues, qui creuse entre la ronde

---

1. C'est ce que l'on constate par exemple à Thasos où le Dionysion et le théâtre ne sont guère éloignés l'un de l'autre (*Bull. corr. hell.*, 1928, p. 492, fig. 5).

bosse et le champ une limite d'ombre. Ce fossé, d'ailleurs, se réduit à une étroite incision sur le côté droit de la tête (c'est-à-dire à gauche pour le spectateur). Ce procédé qui consiste à séparer brutalement les masses a été employé aussi dans le traitement de la chevelure où chaque mèche a été isolée des autres à la gouge. C'est de même à la gouge qu'a été façonné le visage et, comme les arêtes n'ont pas été abattues, le bas des joues est sillonné de grands plis (visibles sur les figures 3 et 4) qui contribuent à donner à la physionomie cet aspect rude et sauvage, si frappant au premier abord. Nous croyons donc que c'est intentionnellement, en vue de cet effet, que le sculpteur n'a pas effacé les traces de ses outils et nous nous refusons à considérer la statue comme inachevée. Ces particularités existent aussi dans le satyre 4506, mais atténuées : c'est une mince incision qui marque le contour du relief sur le pilier ; le modelé des joues, tout en étant obtenu par les mêmes procédés, est moins heurté. Relevons encore, puisque nous notons les points communs, l'emploi de la râpe — dont l'action sur le marbre est encore visible — et du foret<sup>1</sup>.

Le même aspect un peu sommaire apparaît si l'on examine la mise en place et les proportions des deux œuvres, et de ce point de vue encore, le satyre au chevreau est d'une exécution plus grossière que l'autre. Aucune des trois figures n'est dans l'axe du pilier auquel elle s'appuie, elles sont légèrement déportées sur le côté, mais ce décalage est rendu plus sensible dans le satyre 4507, dont la tête, gênée par la présence du chevreau, a été repoussée à droite (à gauche pour le spectateur) d'une façon vraiment choquante. Le chevreau lui-même est si maladroitement posé sur l'épaule qu'il semble, tant le sculpteur a mal su donner l'impression du relief et de

---

1. Dans les deux statues, certaines parties non visibles pour le spectateur ont été laissées à peu près frustes : le raccord du bras au pilier pour le satyre 4506, le haut de la chevelure pour l'autre. Nous n'insistons plus ici sur l'emploi de la gouge et aussi du ciseau. Le foret a été utilisé, dans le travail des yeux de la statue 4507, pour creuser la caroncule. Des traces de râpe sont reconnaissables sur le visage du premier satyre, sur les flancs du second. Nous avons déjà indiqué quelles parties avaient été polies.



la différence des plans, n'avoir point d'arrière-train. Autre dissymétrie, plus gênante, cette fois encore, dans la seconde statue que dans la première : la tête de celle-ci, n'étant pas tout à fait dans l'axe du cou, paraît simplement un peu penchée ; l'autre tête est exagérément large parce que la partie droite du visage se présente de trois-quarts et la partie gauche de face. Dans les trois figures, la tête est grosse et massive, mais celle du satyre au chevreau paraît disproportionnée, parce qu'elle est sur un torse plus grêle et qui semble plus allongé<sup>1</sup>.

C'est dans l'anatomie que la simplification voulue par le décorateur semble le plus manifeste. Les détails ont été franchement sacrifiés au profit d'une certaine apparence de vigueur ; il semble que jamais l'artiste n'ait regardé un modèle vivant ; devant ce ventre plat, où le nombril est figuré par un évidement circulaire comme à l'époque des tâtonnements archaïques, devant ces muscles dont la raideur voudrait

1. Cette impression d'allongement du torse est exagérée par l'absence d'un vêtement, qui, comme la peau de taureau de la statue 4506, en romprait la monotonie. Voici quelques mesures prouvant que les différences entre les deux statues ne sont pas considérables.

	4506	4507
	—	—
Hauteur totale de la statue (jusqu'au sexe) .....	1 m. 025 (— 0 m. 075 pour le bras sur la tête = 0 m. 95)	0 m. 95
Hauteur de la tête (front-menton) .	0 m. 155	0 m. 162
— (front-bas du cou) .....	0 m. 32	0 m. 30 (restitution approximative)
Hauteur du torse (cou-schamhaar).	0 m. 512	0 m. 570
Carrure des épaules (à l'endroit le plus mince) .....	?	0 m. 45 (environ)
Largeur de la taille .....	0 m. 48 (avec la draperie)	0 m. 38 (environ)
Hauteur du nez .....	0 m. 050	0 m. 055
Largeur du nez (à la base) .....	0 m. 043	0 m. 048
— de l'œil .....	0 m. 040	0 m. 045
— de la bouche .....	0 m. 050	0 m. 055

dissimuler la mollesse, ces flancs sous lesquels se dessinent arbitrairement quelques côtes, cette poitrine gonflée et mal dessinée, on regrette que le sculpteur du satyre au chevreau

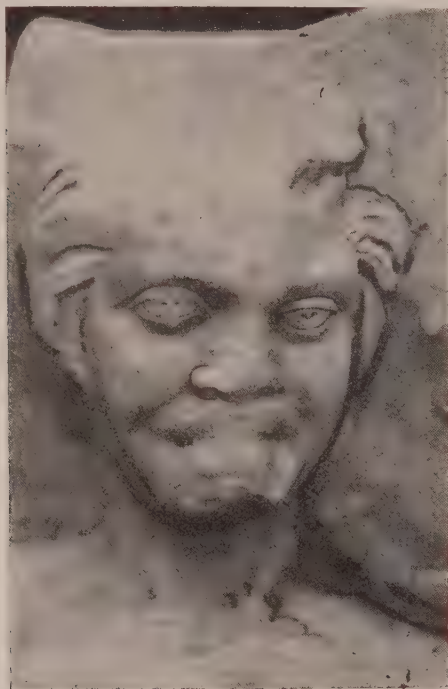


Fig. 5. — Détail de la statue-pilier n° 4507.  
Mus. d'Istanbul.

n'ait pas voilé toute cette triste anatomie : comme il a été fait pour les autres statues. Les torses sont d'une exécution si imparfaite, si inférieure au traitement des visages, qu'on doit les considérer comme délibérément sacrifiés<sup>1</sup>. Seul un détail

1. Il faut noter que le bras droit du satyre 4506 est d'un rendu supérieur au reste du torse. Malgré un peu d'emphase dans l'effort, le mouvement du deltoïde et son raccord au pectoral sont d'une assez belle venue.

a été marqué avec un certain réalisme qu'explique le caractère des personnages figurés, c'est le sexe, qui a été rendu avec une exactitude parfois minutieuse. L'attache de la tête au corps prêterait, elle aussi, à la critique : pour imposer une impression de vigueur — et aussi peut-être mû par ce désir de solidité dont nous avons parlé plus haut — le sculpteur a donné au cou un aspect massif, presque carré : les sternocleïdo-mastoïdiens sont tendus et saillants.

En opposition avec cette technique si molle, les têtes, pour chaque pièce, présentent un réalisme surprenant : de nouveau, on notera que le satyre 4506 est d'une exécution bien supérieure à l'autre et que son auteur a su lui donner une vie beaucoup plus intense ; mais sur les visages de nos deux personnages se lit également la sauvagerie des rustiques compagnons de Dionysos. Ces visages ronds sont encadrés d'une chevelure touffue : d'épaisses mèches « en flammes », analogues à celles des barbares de la tradition hellénistique, sont rejetées en désordre en arrière ou sur les côtés ; formées de touffes plus petites, elles paraissent comme agglutinées : celles de la statue 4506 ont, du reste, plus de fantaisie ; elles se mêlent à la couronne d'aiguilles de pin qui ceint le haut de la tête et se noue en croix au-dessus du front ; elles couvrent en partie l'étroite oreille dont la pointe se recourbe en avant, elles cachent presque les deux cornes naissantes qui se confondent avec elles ; plus longues, les mèches de l'autre satyre sont aussi plus raides, plus indépendantes l'une de l'autre.

Même différence dans les traits : ceux du premier personnage sont plus jeunes, plus vifs, plus moqueurs. Il ressemble davantage à ces satyres pergaméniens dont il descend : le caractère bestial est ici indiqué par la tempe étroite, la protubérance qui domine le sourcil, l'œil à fleur de tête, très allongé, la paupière inférieure arquée, les pommettes saillantes et dont les plis, comme nous l'avons dit, sont accentués par le travail à la gouge, le nez court et camus, les lèvres sensuelles, entr'ouvertes, entre lesquelles passe un petit bout de langue, le menton rond et ferme ; l'expression est rendue plus vivante par le travail des yeux : le détail de



Fig. 6. — Pilier-relief de Liverpool.  
Haut. totale 1 m. 17.

la prunelle est tracé par un cercle au compas, à l'intérieur duquel un évidement marque le point lumineux.

Tous ces caractères se retrouvent sur l'autre statue-pilier (fig. 5), mais avec une légère modification qui suffit pour donner au visage un air de fixité morne, de bestialité sans malice, opposée assez nettement à la tradition. A quoi tient cette transformation ? Peut-être surtout à ce que le travail est plus fruste. Plus que l'asymétrie que nous avons déjà signalée, les plis qui, depuis les tempes jusqu'au menton, sillonnent les joues et semblent allonger le visage, donnent à cette tête son aspect si particulier ; les pommettes plus saillantes accentuent le rictus des lèvres et font paraître les yeux profondément enfoncés : ceux-ci d'ailleurs ont un regard d'une fixité terriblement stupide : inégalement ouverts, on dirait qu'ils louchent ; les paupières

sont particulièrement lourdes<sup>1</sup> ; enfin le modelé du front est plus mouvementé.

A en juger d'après les photographies, c'est de ce type

---

1. La glande lacrymale est profondément creusée ; la paupière supérieure, à l'angle externe, empiète sur la paupière inférieure.

que se rapproche le plus le satyre de Liverpool. Si nous ne pouvons rien dire sur les procédés techniques, qu'un examen sur place pourrait seul apprécier, nous sommes frappés cette fois encore par l'aspect hébété du visage, la fixité du regard, la raideur du rictus.

Tous ces traits, qui s'expliquent par l'inexpérience de l'auteur, contribuent pourtant, il faut l'avouer, à donner au satyre de Liverpool comme au satyre au chevreau, un caractère de bestialité, d'inhumanité, qui convient assez bien aux rustiques demi-dieux ; par là ils se distinguent de l'autre relief, beaucoup plus traditionnel et banal, et peuvent produire sur le spectateur une impression plus forte ; de leurs physionomies se dégage une laideur étrange qui n'est pas pour déplaire à notre époque. N'en faisons point, cependant, mérite au sculpteur : de toute évidence c'est à sa seule maladresse — si apparente en maint détail — que ces figures sont redevables de ce qui fait leur originalité<sup>1</sup>.

Pouvons-nous maintenant résoudre la question que nous nous sommes posée tout à l'heure, celle de savoir si les trois œuvres étaient du même auteur ? La réponse paraît relativement facile : nous avons trouvé en elles non seulement une analogie de mesures, qui peut être due aux exigences de la construction<sup>2</sup>, mais encore une inspiration commune — ce mélange de réalisme et de parti pris décoratif ; d'autre part, l'une des statues s'est montrée à tous égards d'une technique très supérieure aux deux autres. Qu'en conclure sinon que différents ouvriers, plus ou moins habiles, ont travaillé sur les indications et sous la direction d'un même inspirateur, peut-être l'architecte lui-même, et qu'ils se sont acquittés avec plus ou moins de bonheur de leur tâche ? L'un avait cer-

1. Nous croyons volontiers que le sculpteur aurait voulu faire une statue beaucoup plus conforme à la tradition ; mais il ne s'est pas rendu compte à quel point la tête de son satyre était sinon belle, du moins curieuse.

2. Certaines de ces analogies n'étaient d'ailleurs pas exigées par les nécessités de la construction ; les dimensions des différentes parties du visage sont à peu de choses près identiques. On peut supposer qu'on avait fixé au praticien un certain nombre de dimensions.



tainement appris son métier; il avait vu des morceaux dérivés de l'école pergaménienne et essayait de rester fidèle à la tradition. L'autre (car la parenté entre le second et le troisième relief est frappante), auquel manquait sans doute l'expérience, a produit des œuvres curieuses, mais d'une valeur artistique pour le moins contestable.

De quels éléments disposons-nous pour dater les statues que nous avons étudiées? La corniche des piliers présente, nous l'avons montré, ce profil assez sec qui caractérise l'époque impériale et plus spécialement le second siècle. Les sculptures elles-mêmes sont sans aucun doute tardives. Le respect de la tradition que nous avons reconnu dans le satyre 4506, pourrait faire penser à l'époque d'Hadrien. Mais la rudesse de l'exécution, la maladresse des artistes ne nous laissent pas remonter si haut: les Attis, d'un art beaucoup plus raffiné, nous montrent ce que, sous le règne de cet empereur, était l'école de Cyzique<sup>1</sup>. Certains détails, comme le traitement de l'œil et le rendu du point lumineux, qui n'est pas antérieur aux Antonins, nous permettent d'attribuer avec vraisemblance les récentes trouvailles à la fin du second siècle après J.-C., sinon même au début du III<sup>e</sup>.

On verrait volontiers dans le monument des Attis le prototype de celui qu'ornèrent par la suite nos satyres. Mais nous avons suffisamment montré notre incertitude sur le rôle architectonique de ces figures pour ne pas insister sur cette hypothèse; des découvertes nouvelles pourraient seules la confirmer.

P. DEVAMBEZ.

---

1. MACRIDY et PICARD, *l. l.*, p. 453 sqq.

## BORNE THASIENNE D'UN LIEU DE CULTE DE ZEUS

---

Le bloc inscrit reproduit par notre photographie (fig. 1) et par le dessin ci-contre<sup>1</sup> (fig. 2) a été retrouvé en 1934 à Thasos dans l'angle des bâtiments de l'ancien couvent qui servaient de musée et dont la démolition a suivi l'installation du musée neuf<sup>2</sup>.

La pierre mesure 0 m. 165 de largeur, 0,085 d'épaisseur en moyenne, la face arrière étant mal dégrossie, et 0,155 de hauteur en son état actuel : la face supérieure, les faces latérales et principalement la face antérieure, inscrite, sont polies et ne portent aucune trace accessoire. Il s'agit donc vraisemblablement d'une borne, adossée à une paroi quelconque et fichée en terre, dont la partie inférieure, brisée, n'était, comme la face arrière, que sommairement dégrossie. Le marbre est celui de Liménas dont l'épiderme s'effrite aisément : aussi l'inscription, finement gravée à fleur de pierre, est en voie d'effacement ; ainsi le  $\Delta$  initial a déjà souffert ; la lecture néanmoins n'est nulle part douteuse. — L'inscription est stoichèdon, sauf l'anomalie courante du I logé en supplément à la dernière ligne dans le dernier intervalle. Elle comprend quatre lignes, laissant une marge de 0,015 en haut, de 0,02 à 0,03 sur les bords, et entre elles un intervalle de 0,01 ; elle est complète, le vide inférieur atteignant 0,04. Les lettres sont hautes de 0,02 et espacées environ d'autant. La gravure en est d'une légèreté et d'une sûreté parfaites et, sans excès de raffinement, d'une élégance achevée qui se marque dans la courbure des hastes de l'II. Le II a la haste droite tronquée, l' $\Omega$  est en arche de pont. — Au musée de Thasos.

$\Delta\iota\omicron\varsigma \mid \text{Κ}\tau\eta\sigma \mid \iota\omicron \Pi\alpha \mid \tau\rho\omega\iota\omicron.$

L'inscription se date de la fin du v<sup>e</sup> s. ou du début du iv<sup>e</sup> av. J.-C., comme une inscription par ailleurs analogue, relevée

---

1. D'après la photographie (cliché École d'Athènes, n° 10038) ; la face inscrite, marbrée de taches noirâtres, se prête mal à une reproduction claire.

2. Cf. plan de Thasos, *BCH.*, LIX (1935), pl. XVII, bâtiments modernes à l'angle Ouest de l'Agora. Ces travaux ont été dirigés par M. G. Bakalakis.

par M. G. Mendel dans le même quartier<sup>1</sup>, qui pouvait être aussi une borne, un peu plus haute et plus large, et comme une borne similaire retrouvée par M. P. Perdrizet<sup>2</sup> sur la côte voisine, au pied du Pangée, à Kariani<sup>3</sup>.



Fig. 1. — Borne thasienne de Zeus.

Ni la première ἐπίκλησις de Zeus, ni même la seconde, ne sont à vrai dire fort inattendues<sup>4</sup>. Zeus, dont les appellations déjà connues à Thasos sont nombreuses<sup>5</sup>, y partageait avec Héraclès<sup>6</sup> la seconde, qu'il porte aussi dans la métropole de

1. *BCH.*, XXIV (1900), p. 270. Actuellement au musée de Thasos (retrouvée par M. Bakalakis).

2. *BCH.*, XVIII (1894), p. 441.

3. Cf. carte de la région du Pangée, *BCH.*, LX (1936), pl. V, en bas.

4. Cf. *BCH.*, XVIII (1894), p. 441-442 et notes.

5. Cf. *BCH.*, XLVII (1923), *Chron.*, p. 537, n. 3; *BCH.*, LII (1928), p. 52-53.

6. Cf. *BCH.*, XLVII (1923), p. 261 et p. 262 en note.

Thasos, à Paros<sup>1</sup>. L'intérêt de ces documents est surtout de caractériser d'une part la nature du culte, suffisamment pour en suggérer dans ce cas particulier le lieu même, en apportant



Fig. 2. — Fac-similé de l'inscription.

au surplus sur ce point quelque précision nouvelle; d'autre part d'établir un rapport plus étroit que la simple analogie matérielle entre cette inscription et les deux inscriptions contemporaines précédemment citées.

Le rapport entre cette inscription et celle qui fut lue à Thasos par M. G. Mendel, [Δι]δς Ἀγοραῖο Θασίο, s'éclaire en effet par l'existence vers l'angle N.-O. de l'agora de Thasos, au voisinage de laquelle ont été retrouvés ces deux blocs,

1. Cf. Ἀρχ. Δελτ., 14 (1931-32), Παρ., 49.

d'un sanctuaire justement identifié comme sanctuaire de Zeus<sup>1</sup>. L'identification en a été fournie en définitive par une inscription gravée en ce lieu sur une base de statue et attestant là le culte de Zeus Kataibatès. M. G. Daux a noté à ce propos<sup>2</sup> que, l'inscription n'étant pas dans l'axe de la base, le rapport pouvait n'être que fortuit. Il devient désormais fort vraisemblable, par le rapprochement avec les bornes citées, que la base ait été simplement utilisée, comme on utilisait à l'occasion un mur<sup>3</sup> ou même le rocher<sup>4</sup>, pour marquer par l'inscription d'un génitif de possession l'emplacement d'un lieu sacré, quelles que soient du reste les dimensions de ce téménos et qu'il comprenne ou non autel, statue, ou offrande<sup>5</sup>. Et il est vraisemblable du même coup de rapporter à un aménagement plus ancien du sanctuaire thasien de Zeus Agoraios, désormais nommément désigné, et l'inscription ici publiée, et celle qu'avait fait connaître M. Mendel : on a déterminé là, à deux époques au moins, puisque ces deux dernières inscriptions sont sensiblement contemporaines tan-

1. *BCH.*, XLVII (1923), p. 537.

2. *BCH.*, L (1926), p. 246.

3. P. ex. à Marmaria (Delphes) : cf. *Delphes*, R. Demangel, *Le sanctuaire d'Athéna Pronaia, Topographie*, p. 50-51 et fig. 58.

4. Telle l'inscription bien connue de l'Acropole (O. Kern, *Inscr. Gr.*, p. 48).

5. Simple borne aussi peut-être que ce petit bloc consacré à Zeus Moiragétès dans le sanctuaire épidaurien d'Apollon Maléatas et signalé par M. Mitsos (*HelLENICA*, VIII, 1935, p. 12-13) sans aucune indication de trace quelconque à la partie supérieure.

Signalons aussi une borne de ce type, retrouvée au voisinage d'un gros mur antique en calcaire, dans la cour de Yani Djourmanis, à une cinquantaine de mètres au S.-O. de l'église du prophète Élie, à Topolia (Copai), en Béotie, relevée récemment par nous au cours d'un voyage d'études avec M. M. Feyel.

Haut. 0 m. 25 dans l'état actuel, la partie inférieure étant brisée ; larg., 0 m. 315 ; ép., 0 m. 25 au maximum, l'arrière restant très irrégulier. Grandes caractères réguliers de la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., hauts de 0 m. 035, sur deux lignes, occupant, avec un interligne de 0 m. 01, la partie supérieure de la face d'un bord à l'autre :

ΗΕΡΩΟΣ  
ΜΙΞΙΝΟΩ

Le nom du héros Mixinoos ne saurait être rapproché de celui de Mixyllos (*SEG.*, II, 185) qui paraît bien ne devoir son existence, au sanctuaire du Ptoion, qu'à une interprétation douteuse (*id.*, p. 152).



dis que l'autre est seulement d'époque romaine, le lot réservé, comme à Marmaria en particulier<sup>1</sup>, dans l'enceinte d'un sanctuaire principal, à la divinité maîtresse et aux divinités parentes<sup>2</sup>. Ainsi se trouve reculée, comme on pouvait s'y attendre, l'attestation de l'existence d'un sanctuaire thasien sans doute plus ancien encore et dont le site même avait pu fixer celui de l'agora, étroitement liée à ses cultes. On y gagne au surplus un aperçu de l'organisation de ce sanctuaire.

Par ailleurs, la borne de Kariani, dont la gravure est analogue, l'époque identique et le contenu parallèle, Διὸς Ἐρχεῖο Πατρῶιο | καὶ Διὸς Κτησίῳ, apporte par ce rapprochement une confirmation nouvelle à l'attribution de cette dernière à une colonie de Thasos et par là à l'identification déjà établie du site de Galepsos<sup>3</sup> au voisinage de Kariani. Elle

1. Nous n'entrerons pas ici dans le détail de la distinction qu'on a cherché parfois à introduire entre les cinq inscriptions de Marmaria (cf. sur ce point R. Demangel, *op. cit.*, p. 49, n. 1), puisque celle de Thasos est certainement une borne et que trois au moins des pierres de Marmaria tenaient également ce rôle sans doute possible, dont l'une est précisément une borne consacrée à Zeus Polieus.

2. Un partage de ce genre n'a rien de surprenant dans un téménos d'agora, où se groupaient souvent à l'étroit de nombreux cultes officiels apparentés. On pourrait soupçonner en particulier une organisation analogue à l'agora d'Akraiphia pour le sanctuaire de Zeus Sôter. Des recherches récentes, qui nous ont sans doute précisé quelque peu le site de cette agora, nous en ont aussi révélé la ruine aux époques ultérieures et ôté l'espoir d'éclaircir directement ce problème ; mais on connaît par les textes épigraphiques plusieurs appellations de Zeus à Akraiphia : pour Zeus Opôreus (*IG.*, VII, 2733) on pourrait songer à quelque autre localisation ; mais on connaît aussi un Zeus Mégistos (*IG.*, VII, 2712, l. 85), si on veut bien conserver à ce terme sa valeur d'épiclèsis, et il convient sans doute de le rapprocher de Zeus Sôter sans qu'il soit peut-être entièrement légitime d'aller jusqu'à une identification absolue (L. Robert, *BCH.*, LIX (1935), p. 443, note), puisque, si proches parentes qu'elles soient, de telles divinités, on le voit, ont pu être distinguées non seulement par le nom mais encore topographiquement à l'intérieur d'un même sanctuaire. Or pour Zeus Eleuthérios qui nous est également attesté à Akraiphia et qu'on a d'autres indices pour rapprocher de Zeus Sôter (L. Robert, *REA.*, 31 (1929), p. 15, n. 2), nous voyons par une autre inscription (*IG.*, VII, 2713, l. 47-49) qu'un autel, qui fut un jour consacré sous son nom à Néron, était, déjà auparavant, voisin de l'autel de Zeus Sôter ou de sa statue de culte. Ainsi Zeus Sôter était sans doute la divinité maîtresse mais non point unique du sanctuaire officiel de l'agora d'Akraiphia.

3. Indiqué par P. Perdrizet (*op. cit.*), exploré par Avezou-Picard (*CRAI.*, 1913, p. 696), revu par Collart-Devambeze (*BCH.*, LV (1931), p. 194-197 et fig. 11-13)•

atteste pour les environs de 400 la persistance de rapports réguliers entre la colonie et sa métropole, puisque la détermination, ici et là sans doute à l'agora, d'un téménos de la même divinité fut simultanée ou de peu successive. De plus, la borne de Galepsos, portant en outre mention d'une troisième ἐπίκλησις de Zeus, ordinairement liée en effet aux deux précédentes<sup>4</sup>, celle d'Herkéios, nous conduit à supposer au sanctuaire thasien l'existence d'une inscription voisine des précédentes, non retrouvée, gravée peut-être sur une borne, un mur, une base ou sur tout autre support, et portant mention de cette autre appellation conjuguée à Galepsos à la même époque en un même texte et peut-être aussi en un culte commun.

P. GUILLON.

---

4. Cf. Roscher, *Lex.*, s. v. *Kléios* ; Harald Sjövall, *Zeus im alt griechischen Hauskult*, 1931, p. 53 sqq.

## SUBSERICÆ VESTES

---

Les études archéologiques renouvellent leurs méthodes en faisant une place importante aux techniques. Il n'y a pas de domaine où ce renouvellement ait pu être plus désirable que celui des arts appliqués, où la personnalité de l'artiste est toujours tenue en lisière par les nécessités du métier. Il n'y en a point non plus où son action puisse être plus efficace que dans l'étude des tissus d'art anciens. Cela semble si évident aux savants que c'est dans cet esprit qu'ils ont entrepris, ici et là, travaux et publications.

Mais la question est plus complexe qu'elle ne paraît de prime abord. Reconstituer un type de tissage est un travail de patience, d'observation minutieuse et précise qui a quelquefois tenté des esprits curieux. Les résultats obtenus n'ont guère intéressé que les techniciens, ils ont été presque immédiatement oubliés.

Depuis longtemps les philologues se sont efforcés de préciser le vocabulaire qui a servi aux Grecs et aux Romains à désigner les noms de tissus et de costumes. Les articles du glossaire de Du Cange, les commentaires de Saumaise ou de Reiske en sont de bons exemples. Mais leur enquête, menée du seul point de vue philologique, n'a pas entièrement abouti : on ne peut reconstruire un tissu ni l'imaginer d'après les seules mentions des textes, on ne peut que le *reconnaître*. L'étude des tissus anciens doit donc supposer, chez l'historien, à la fois une connaissance sûre de la technique, et aussi une méthode philologique rigoureuse et une prise de possession personnelle des textes. La division du travail est impossible dans ce domaine.

Comme, au surplus, les fouilles menées depuis trois quarts

de siècle ont mis à jour des lots considérables de textiles anciens, les savants se sentent dans la nécessité d'en entreprendre l'étude sur des bases nouvelles. C'est ainsi que dans les textiles de Palmyre<sup>1</sup>, M. Pfister a rouvert le débat au sujet du mot *subsericum*.

Le point de départ de toutes les discussions est une phrase de Lampride<sup>2</sup> écrivant au sujet d'Helagabale : *Primus Romanorum holoserica veste usus fertur cum jam subsericæ in usu essent*. Des divergences se sont produites dans l'interprétation du second de ces adjectifs. Les deux mots sont formés de la même racine *ser* dont il est plus commode de chercher l'origine dans le mot grec équivalent. Nous la trouvons chez Hésychios au mot Σῆρες : Ζῶα νήθοντα μετάξαν ἢ ὄνομα ἔθους. Le même mot servait, en grec, à désigner le ver à soie et le peuple qui en a été l'intermédiaire auprès de l'Occident.

Pour désigner la matière soyeuse elle-même, il y a eu, en dehors du mot bombycine, et à partir du 1<sup>er</sup> siècle, plusieurs appellations<sup>3</sup>. On a procédé par analogie tantôt avec la laine, tantôt avec le lin : ἔριον σηρικόν, ὀθόνιον σηρικόν, νῆμα σηρικόν<sup>4</sup>. L'important dans ces appellations sembla être l'adjectif σηρικόν. C'est pourquoi, employé au neutre, il a servi à désigner à la fois une soierie et la matière textile, la soie. Le latin transcrit de même par *sericum*.

1. R. PFISTER, *Textiles de Palmyre*, Paris, 1934, p. 57.

2. LAMPRIDE, *De Heliogabale*, cap. 25.

3. Pour l'étude de la soie dans l'antiquité, v. PARISET, *Histoire de la soie* Paris, 1862. Les conclusions de PARISET ne peuvent cependant être adoptées sans réserve. Une révision s'imposerait.

Parmi les ouvrages consultés : LATREILLE, *Éclaircissement de quelques passages d'auteurs anciens, relatifs à des vers à soie* (Annales des sciences naturelles Paris, t. XXIII, 1831) ; PARDESSUS, *Sur le commerce de la soie chez les Anciens antérieurement au VI<sup>e</sup> siècle*, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, Paris, N. S. XV, 1 (1842) ; MARQUARDT, *Das Privatleben der Römer*, Leipzig, 1879 ; BESNIER, *Art. Sericum* (Dictionnaire des Antiquités, Saglio-Pottier ; SAGLIO, *Bombycum*, *id.*, *ibid.* ; BLÜMNER, *Technologie... der Gewerbe*, 2<sup>e</sup> éd., Berlin, 1912 ; 1<sup>re</sup> éd., Leipzig, 1875.

4. *Périple de la mer Érythrée*, éd. Müller ; *Geographi græci minores*, Paris, 1882, § 39, p. 288 ; § 49, p. 293 ; § 364, p. 303.

Après avoir défini le mot Σῆρες, Hésychios ajoute : ὅθεν ἔρχεται καὶ τὸ ὁλοσηρικόν. Ce dérivé grec a été transcrit simplement en latin *holosericum*. On le traduit en utilisant une définition d'Isidore<sup>1</sup> : *holoserica lola serica*, par l'expression tout soie, c'est-à-dire entièrement en soie.

Le mot *subsericum* est commun aux deux langues dans sa forme latine transcrite en grec σουσηρικόν, σουσειρικόν, σουψηρικόν. La forme grecque équivalente, ὑποσηρικόν ne se rencontre pas. Les opinions sont partagées quant à sa traduction. Elles se ramènent à deux groupes principaux : les savants du premier groupe considèrent que le *subsericum* est une variété de demi-soie, c'est-à-dire un tissu dont seule la chaîne ou la trame est en soie. Ceux du second groupe pensent que l'expression *subsericæ vestes* désigne, parmi les vêtements, ceux qui sont décorés d'applications de soieries. Nous allons examiner successivement, avec leurs variantes, les deux opinions.

Le premier groupe se subdivise à son tour en deux camps : les uns pensent que c'est la chaîne qui était en soie, les autres que c'était la trame. Dans un Mémoire présenté à l'Académie des Inscriptions, Pardessus<sup>2</sup> se rallie à la première hypothèse, sans d'ailleurs donner les raisons de son choix. On devine que le rapprochement avec *tramosericum* a été déterminant. Ce mot désignant certainement un tissu à trame de soie, le *subsericum* doit, pense-t-il, être une étoffe à chaîne de soie. Pariset<sup>3</sup> se range également à cet avis sans dire qui le lui inspire, ni pourquoi il l'adopte. Il estime que le mot *subsericum* peut être considéré comme l'équivalent de *slamosericum*. Mais il ne cite aucun texte pour appuyer son interprétation — le mot *slamosericum* lui-même est un barbarisme forgé pour

1. ISIDORE, *Etymologiarum libri*, XIX, 22, 14. Il y aurait à tenir compte du fait que cette définition est postérieure de plusieurs siècles à la période où le mot *holosericum* a commencé à être employé; elle peut ne pas être absolument exacte pour le III<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècle.

2. *L. I.*, p. 16.

3. *L. I.*, t. I, p. 210.



la circonstance. Pariset aurait actuellement un argument qui n'est pas sans valeur puisque les analyses de M. Pfister ont révélé, parmi les textiles de Palmyre<sup>1</sup>, la présence de trois fragments présentant une chaîne de soie et une trame de laine<sup>2</sup>.

L'opinion la plus répandue c'est que le *subsericum* est un tissu formé de soie pour la trame seulement. Elle figure déjà dans le commentaire ajouté par Saumaise<sup>3</sup> au *De-Pallio* de Tertullien. Elle a été suggérée par le texte de Lampride cité au début de cet article. Sentant combien il est difficile de concilier l'affirmation d'après laquelle Héliogabale aurait été le premier Romain à porter un vêtement de soie, avec les renseignements fournis par d'autres textes au sujet de l'usage des soieries non seulement par des Romains, mais même par des empereurs : Marc-Aurèle, Caligula, Saumaise émet l'hypothèse suivante : *Sericas Romani quæ subsericæ tantum erant etiam vocarunt, quarum stamen lineum trama vero serica*.

Cette dernière définition a été reprise par Marquardt. Il l'a étayée d'un texte d'Isidore de Séville : *tramoserica stamine lineo trama ex serico*. Constatons l'équivoque dont cette interprétation essaie de bénéficier. On adopte pour un mot la définition donnée pour un autre, et cependant aucun texte ne permet de prouver<sup>4</sup> que les deux mots sont synonymes.

Si le *subsericum* a une trame de soie, il importe de déterminer la nature du textile utilisé pour la chaîne. Marquardt pense qu'on a employé le lin, mais il n'est pas exclusif et va même jusqu'à dire qu'un *subsericum* pouvait employer

1. L. L., n° L<sup>1</sup>, L<sup>2</sup>, L<sup>3</sup>, p. 31, 32.

2. Ce genre de tissu semble avoir été traditionnellement exécuté dans le Proche-Orient. On conserve un trésor de la cathédrale du Puy, des fragments d'un tissu transparent placé autrefois entre les feuillets de la Bible de Théodulfe. D'après Is. HEDDE (*Manuscrit de Théodulfe : Annales de la Société du Puy*, 1837-38) ces étamines auraient une chaîne de soie et une trame de laine fine.

3. SAUMAISE, *Tertull. de Pall.*, Paris, 1622, p. 196.

4. Tout au plus peut-on considérer comme un indice le fait qu'au VI<sup>e</sup> siècle *holosericum* et *subsericum* sont employés concurremment, tandis que Isidore associe *holosericum* et *tramosericum*. Mais aucun des auteurs mentionnés ne s'explique à ce sujet.

concurrentement la laine, le lin et la soie<sup>1</sup>, Blümner qui doit expliquer les nombreuses mentions du *subsericum* dans le Tarif, du *Maximum*<sup>2</sup>, adopte une chaîne de laine ou de lin. Il s'est montré plus réservé dans sa technologie<sup>3</sup>, où il parle seulement d'un autre textile employé pour la chaîne<sup>4</sup>. C'est là le point faible : aucun texte ne mentionne la présence d'un second textile.

Cette théorie traditionnelle a été attaquée par M. Pfister<sup>5</sup> sous le prétexte qu'elle dérive évidemment de la théorie du parfilage. Ce n'est pas le lieu d'examiner si, dans l'antiquité, on a procédé ou non au défilage des soieries importées de Chine<sup>6</sup>, mais seulement de déterminer si cette question est liée à celle du *subsericum*.

Les tenants du parfilage invoquent un texte de Lucain<sup>7</sup> :

*Candida Sidonio perlucent pectora filo,  
Quod Nilotis acus percussum pectine Serum  
Solvit et extenso laxavit stamine velo.*

1. MARQUARDT, *Privatleben*, p. 481. Le texte cité par lui en référence : Leontii *Adversus Nestorianos*, lib. II, XIII (Mai, *Scriptorum veterum nov. collect.*, t. IX, p. 497) est emprunté à une démonstration de ce fait que les objets paraissent plus nombreux lorsqu'ils sont de couleur différente. A l'inverse : οὐ δυνατόν ἢ ἐν καὶ τῷ αὐτῷ χρώματι πλείονα χρόνυσθαι σώματα, ὥσπερ τῷ λευκῷ ἡττὴ χιῶν καὶ τὸ γάλα καὶ ψιμίθιον μυγνύμενα, καὶ τὸ ἔριον, καὶ λίνον, καὶ μέταξα ἐν τῷ ἐνι λευκῷ πέπλῳ ὕφασμένα. Il semble que les deux comparaisons appartiennent l'une et l'autre à l'irréel. On n'a sans doute pas davantage essayé de mélanger dans un même tissu le lin, la laine et la soie grège de couleur blanche que l'on a eu l'idée de mettre pêle-mêle de la neige du lait et de la céruse.

2. *Der Maximallarif des Diocletian*, Berlin, 1893, p. 150.

3. *L. c.*, p. 192, 1<sup>re</sup> éd.

4. Même réserve chez d'autres auteurs. M. BESNIER, art. « *Sericum* » : *Dict. Ant.* — O. VON FALKE, *Kunstgeschichte der Seidenweberei*, I, 26.

5. *L. l.*, p. 57.

6. Cette théorie du parfilage paraissait déjà très contestable alors que la discussion se faisait seulement à l'aide de textes. Cf. BLÜMMER, *Maximallarif*, p. 162 ; PARISSET, *l. l.*, I, 126. On peut s'étonner que M. Pfister n'ait pas pris plus nettement position à cet égard. Lui qui avait en main les pièces du procès, n'avait pas les raisons de sagesse et de prudence qui étaient celles de Pariset. Il parle cependant encore « de parfilage exceptionnel ».

7. 10-141.

Ils prétendent que les mots *acus solvit* n'expriment pas un détissage local, comme celui qui consiste à faire des jours dans un tissu, mais un parfilage complet de l'étoffe. Avec le textile obtenu on aurait exécuté un tissu plus lâche.

Ils rapprochent de ces vers un texte de Pline<sup>1</sup>. Après avoir parlé des Sères et de leur récolte de soie, il ajoute : *unde geminus feminis nostris labor, redordienti fila, rursumque texendi*. L'idée exprimée par le mot *redordire* leur a paru proche de celle que traduit le *solvit* du texte de Luçain. Alors que les équivalents français pourraient être dévider, ourdir ils entendent détisser, parfiler. Saumaise s'exprime ainsi : *Ex quibus certo certius colligitur, serica texta quæ ex Seribus adferebantur quod pressius densata essent filatim resolvi solila a mulieribus Europæis et rursus texi, tenuiore ac rariore textura ut inde scilicet vestes fierent, quæ feminas legendo nudarent et per quas in publico totæ tralucerent*<sup>2</sup>. On peut remarquer que Saumaise parle d'utiliser la soie parfilée pour le tissage d'une étoffe plus transparente et non pour l'exécution d'une étoffe mélangée.

L'idée de Saumaise a fait boule de neige. Pariset l'utilise au profit des *subserica*. « Ce sont, dit-il, les étoffes que les matrones romaines, au dire de Pline, trouvaient trop épaisses et qu'elles parfilaient<sup>3</sup>. »

Marquardt renchérit à son tour. Il a trouvé dans sa propre imagination deux autres raisons de parfiler les soieries chinoises : elles n'étaient pas au goût de l'Occident et elles étaient trop chères<sup>4</sup>. Le parfilage a également une place de

1. Lib. VI., cap. 20.

2. *Op. cit.*, p. 203, 204. Si Saumaise, avait eu entre les mains des soieries chinoises il se serait rendu compte de leur légèreté. Tous les textes d'ailleurs s'entendent à leur reconnaître ce caractère. V. Saint Grégoire de Naz., orat. 14, Τοῖς... Σηρῶν ἀπρίους ὑφάσμασι.

3. *Op. cit.*, I, 210. Cette opinion prétend s'appuyer sur le texte de PLINIE, VI, 20. Alors que l'on cherche vainement dans le latin l'indication d'une trop grande épaisseur des soieries et encore moins l'utilisation de la soie détissée pour la confection du *subsericum*.

4. *L. l.*, p. 480-481. On peut s'étonner qu'on se soit résigné à détruire des étoffes de prix.

choix dans la technologie de Blümner<sup>1</sup> qui avoue d'ailleurs s'être inspiré de Marquardt pour tout le chapitre de la soie. Mais étudiant le Tarif du *Maximum*, il constate que la soie non tissée était l'objet d'un commerce important au début du iv<sup>e</sup> siècle, aussi renonce-t-il alors à la théorie du parfilage. Par contre ayant, dans le même ouvrage, à expliquer le mot *subsericum*, il conserve la traduction habituelle « étoffe mélangée ». Cela prouve avec évidence que les deux questions, celle du parfilage et celle du *subsericum* sont indépendantes l'une de l'autre<sup>2</sup>.

Une interprétation nouvelle a été récemment, et à deux reprises, donnée pour l'expression *subsericæ vestes*. Après avoir mentionné l'opinion courante, et sans la répudier, O. von Falke<sup>3</sup> émet l'hypothèse que cette expression aurait aussi désigné à l'époque impériale des vêtements de laine ou de lin ayant une bordure et des *clavi* de soie.

Sous l'influence de l'Orient le costume romain<sup>4</sup> de l'époque impériale donne plus d'importance à la tunique et à son décor. Celui-ci comporte un encadrement de décolleté, une bordure, au bas du vêtement et des applications de forme circulaire ou carrée placées deux à deux au niveau des épaules et des genoux. Le Digeste<sup>5</sup> définit ces garnitures : *institæ, picturæ clavique qui vestibis insuuntur*.

Ce décor était exécuté sur les vêtements de lin ou de laine à l'aide des procédés de la tapisserie et de la broderie. Les vêtements de soie furent eux aussi décorés selon ces mêmes

1. *L. I.*, p. 203.

2. P. 203. On peut s'étonner que l'édition de 1912 de la *Technologie* ait conservé inchangé le texte concernant le parfilage.

3. *Op. cit.*, I, p. 26. Die Seidengewebe heissen serica und weitertim werden holoserica, framoserica und subserica, ganzseiden und halbseiden unterschieden. Es scheint dass in der Kaiserzeit subsericæ vestes auch wollene oder leinene Gewänder genannt wurden, die mit seidenen Borten und Claven besetzt waren.

4. Une discussion, sur le costume romain de l'époque impériale ne peut être menée, actuellement, avec toute la précision désirable. L'étude serait à reprendre en tenant compte des textes, des monuments figurés et des résultats donnés par les fouilles.

5. XXXIV, II, 23, 1.

techniques. On imagina de plus de faire servir des soieries façonnées pour la garniture. Tantôt *clavi* et *paragaudes* sont simplement découpés dans une étoffe précieuse. Tantôt leur décor, tissé *ad hoc*, s'adapte aux formes traditionnelles (fig. 1).

O. von Falke pense que l'on a également employé ces applications de soieries pour décorer des tuniques de lin ou

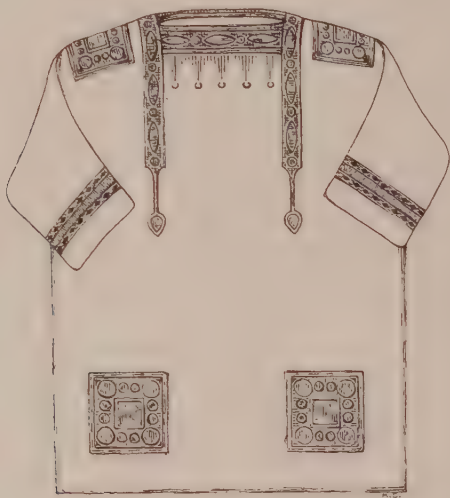


Fig. 1. — Tunique avec *clavi*.

de laine. Celles-ci auraient, de ce fait, reçu le nom de *sub-sericæ vestes*. L'auteur ne semble pas avoir attaché une grande importance à cette opinion qu'il émet en passant et sans donner de preuves. M. Pfister, qui l'a trouvée très judicieuse, la reprend pour ainsi dire à son compte et entreprend de lui donner un embryon de démonstration<sup>1</sup>.

Le premier argument qu'il invoque c'est la présence parmi les soieries de Palmyre de l'échantillon S<sup>10</sup> « étoffe damassée

1. *L. L.*, 57, n. 3.



et brodée coupée en bandes portant des traces de couture ». Le catalogue indique aussi<sup>1</sup> qu'il s'agit d'un fragment « très irrégulier de  $214 \frac{m}{m} \times 203 \frac{m}{m}$  et de deux bandes de  $300 \frac{m}{m} \times 93 \frac{m}{m}$  ». Nous pouvons faire preuve de bonne volonté et admettre que ces étoffes ont, peut-être, décoré des vêtements. La première aurait pu être une *tabula*, les deux autres des bandes verticales placées de part et d'autre du décolleté. Mais il est impossible d'aller plus loin, puisque nous ne savons rien du costume lui-même. Il pourrait être en soie aussi bien qu'en lin ou en laine.

Le second argument n'est pas plus probant. « Nous trouvons plus tard à Antinoé de nombreuses soies de Perse coupées en bandes également et appliquées sur des caftans perses et même sur les tuniques coptes. » Il faudrait, en effet, prouver d'abord par des exemples que des vêtements de *lin* à garniture de *soieries* ont été d'une exécution courante à la fin de l'antiquité, ce qu'un examen superficiel des fragments de vêtements trouvés au cours des fouilles ne permet pas d'affirmer<sup>2</sup>. Ce premier point établi, il faudrait s'assurer que les documents présentés appartiennent à la période où le mot *subsericum* a été en usage, et ne pas se contenter d'un

1. *Ibid.*, p. 44.

2. Les fragments de soieries découpées pour servir d'applications sur des tuniques sont généralement entrés dans les collections comme ornements détachés. Lorsqu'ils sont encore fixés à un morceau d'étoffe on est rarement sûr que celui-ci soit ancien. Quelques restes de *soieries* adhérentes à la paragaude sont considérés comme tels : le n° 855 du Victoria and Albert Museum. Cf. KENDRICK, *Catalogue of textiles from burying grounds in Egypt*, t. III, p. 74, Londres, 1922. D'autres sont conservés dans les mêmes conditions au Musée de Berlin. STRZYGOWSKI, *Preuss. Jahrb.*, 1903, p. 154, n'ose affirmer que la soie qui sert de support au n° 929 soit contemporaine, ce qui est affirmé par KENDRICK (*l. l.*), WULF et VOLBACH, *Spätantike und koptische Stoffe*, Berlin, 1926, n'apportent pas la solution.

D'autre part Kendrick signale les n°s 807, 808, 809, 810 (page 7a) 819, 820 (p. 81) comme présentés sur lin, sans spécifier si celui-ci est ancien. La tunique n° 828 (p. 84) exécutée en lin et décorée à la fois de tapisseries et d'applications de soieries devrait être l'objet d'une discussion avant d'être donnée comme argument. Il en est de même pour la tunique n° 794. Au Musée de Berlin, le n° 9271 est présenté « auf alter (zugehöriger ?) brauner Leinenunterlage », *l. l.*, p. 149.

vague « plus tard ». Enfin, il conviendrait de vérifier si la notion que les textes nous donnent du *subsericum* s'applique bien au mot choisi.

M. Pfister tire un troisième argument de la *Carla cornuti*<sup>1</sup> : « On énumère p. cxliii, ligne 6 *palleum olosiricum*; ligne 15 *vela tramosirica*; ce dernier mot est clair et permet de donner à *subsericum* le sens indiqué par von Falke. » La clarté de la démonstration n'est peut-être pas aussi grande pour le lecteur non prévenu. Nous constatons que le mot *subsericum* ne figure pas dans les textes cités. On le cherche vainement dans la *Carla* qui ne l'emploie jamais. Rien non plus dans les exemples choisis ne peut faire penser à un décor de soierie appliqué sur un fond de laine ou de lin, ni même de soie. Nous lisons :

L. 6 *palleum olosiricum agnafum auroclavum*.

L. 15 *et pro arcora vela tramosirica alba auroclava duo*.

Dans le premier cas il s'agit d'une pièce rectangulaire (*pallium*) en vraie soie non teinte et décorée de broderies ou d'incrustations d'or. Dans le second, de deux tentures blanches ayant, elles aussi, un décor d'or et destinées à garnir des arcades. Le mot *tramosirica* indique que la soie n'a été employée que comme trame. Le moins que l'on puisse dire c'est que ces textes sont étrangers à la question.

Que conclure au terme de cette enquête ? Que le mot *subsericum* reste énigmatique, que les deux traductions proposées le sont sans preuves convaincantes, et qu'il est utile de reprendre le débat *ab initio*. Pour cela, après avoir recherché les principaux textes où figure le mot *subsericum*, on peut les confronter avec les deux opinions en présence. Cela risque de paraître fastidieux, mais, fort heureusement, l'expression incriminée n'a pas eu longtemps cours. Ce mot a échappé aux lexicographes grecs. Pollux l'ignore, bien qu'il parle des *σηρικα*. Hésychius et Suidas l'ignorent également. Les Latins

---

1. Charte de donation datée de 471. Lib. pont., éd. Duchesne.

ne nous l'expliquent pas davantage. Isidore ne nous renseigne que pour *holosericum* et pour *tramosericum*.

Le mot *subsericum* semble n'avoir été employé qu'au III<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup> siècle. On le trouve :

Dans le Digeste où il est conservé dans un texte de Marcien;

Dans le Tarif du *Maximum* de Dioclétien daté de 301 ;

Chez les Historiens de l'Histoire Auguste : Lampride, Vopiscus. Les mentions les plus nombreuses se trouvent dans le Tarif du *Maximum*. Ce texte a un caractère juridique, les mots sont employés à bon escient, ils doivent avoir un sens précis. Il convient d'en faire le pivot de la critique et de ne se servir des autres textes qu'à titre de contrôle.

Essayons d'abord de vérifier si le mot *subsericum* peut désigner un vêtement garni d'applications de soieries. Nous pouvons consulter<sup>1</sup> d'abord les chapitres 26-29 : Περὶ λίνου. Nous y voyons figurer tous les types de vêtements de lin, classés en diverses catégories selon leur forme, leur qualité et la nature du colorant utilisé pour le décor. Un article final établit les règles qui doivent intervenir pour l'appréciation d'un vêtement de lin. Il n'est pas fait la moindre allusion à un décor d'application de soieries.

Aussi bien nous pouvons passer au chapitre 19 Περὶ ἐσθῆτος où devaient être groupés les vêtements autres que ceux de la catégorie lin. Il nous est malheureusement parvenu dans un état très fragmentaire. Nous y trouvons cependant le *subsericum* plusieurs fois mentionné<sup>2</sup> aux lignes 10, 12, 14 c. Seule la 1<sup>re</sup> de ces lignes se présente (dans l'édition Mommsen) d'une manière un peu complète :

L. 10 στίχη συνψερικ[ή μῆκος ἔχουσα] ὑποδλάττης.

Elle mentionne une tunique ayant des bandes pourpre. Mais le mot *σψηρικόν* n'est pas employé en raison de la présence de ce décor, c'est ce que le chapitre 22, Περὶ φουλλῶνων<sup>3</sup>,

1. *Corp. inscr. lat.*, III, p. 801-841 : références données ici d'après l'édition de Mommsen, Berlin, 1893.

2. P. 35.

3. P. 38.

permet d'affirmer. Il traite de l'apprêt de vêtements neufs parmi lesquels figurent *holoserica* et *subserica*. A propos de l'un de ces derniers nous trouvons :

L. 10 [δελματικ]ῆς συ[ψι]ρικοῦ ἀσή[μ]ου καινῆς

Le Tarif précise bien qu'il s'agit d'une dalmatique neuve sans décor, elle est cependant qualifiée de *subserica*.

Nous pouvons faire la contre-épreuve à l'aide de deux autres chapitres. Le Tarif prévoit, en effet, non seulement l'achat et la vente de vêtements confectionnés, mais aussi l'exécution sur commande. Le chapitre 20 nous renseigne<sup>1</sup> sur le prix à payer au brodeur<sup>2</sup> :

L. 1 α πλουμαρίῳ ἰς στίχην συνψειρικόν

L. 2 πλουμαρίῳ ἰς στίχην ὀλοσειρικόν

Il est évident que les deux adjectifs qui qualifient chaque fois le mot στίχην désignent une différence dans le tissu employé pour la confection de la tunique.

Enfin le chapitre 7 prévoit le prix à payer au tailleur<sup>3</sup> pour la confection d'un vêtement décoré d'applications de soieries :

L. 48 *Sarcinatori in beste subtili replicaturæ.*

L. 49 *Eidem aperturæ cum subsutura holosericæ.*

L. 50 *Eidem aperturæ cum subsutura supsericæ.*

C'est-à-dire<sup>4</sup> le prix de l'ourlet dans une étoffe fine, et le Tarif pour le travail du décolleté. L'ouvrier doit pratiquer une échancrure pour le passage de la tête et la place du cou *apertura*. Cette échancrure s'accompagne d'une application de tissu formant garniture *subsutura*. Celle-ci peut être en vraie soie ou en *subsericum*. Voilà bien un type de vêtement qui pourrait entrer dans la catégorie des *subsericæ vestes*.

1. P. 37.

2. Nous nous servons de la traduction usuelle, sans la prendre à notre compte.

3. P. 22.

4. Pour la traduction de ces lignes, nous adoptons les conclusion de BLÜMNER, cf. p. 114.

Le tarif ne précise nullement sa nature textile, il a des garnitures de soie ; le mot *subsericum* est écrit à son propos, mais il marque une différence dans le tissu employé pour le décor.

Nous croyons avoir prouvé que le mot *subsericum* ne désigne pas une variété de vêtements. Nous pouvons nous demander, maintenant, s'il est bien exactement traduit par *éttoffe mélangée*. Il ne se trouve dans les textes précédemment cités rien qui infirme ou confirme cette opinion.

Si, reprenant l'étude du Tarif, nous nous reportons à la fin du chapitre 20 qui fixe le salaire des tisseurs en soie, nous lisons :

Ligne 9

σειρικκρίω ἐργαζομένω ἐς σουσειρικόν τρεφομένω ἡμερ(ήσια) \* κε'

Ligne 10

ἐς ὀλοσειρικόν ἄσημον τρεφομένω ἡμερήσια \* κε'

Le salaire est le même — 25 deniers par jour plus la nourriture — pour le tisseur qui travaille *en subsericum* ou qui tisse un « uni » *en holosericum*. Nous pouvons en conclure que les deux besognes étaient similaires. Dans son commentaire, Blümner souligne la bizarrerie de la formule ἐργαζεσθαι ἐς τί et il incrimine le « jargon technique ». Il a raison, mais encore faut-il tenir compte de l'indication donnée. N'y aurait-il pas lieu de voir dans cette expression un équivalent du français « tisser en soie naturelle » ? L'emploi de ἐς laissant, par conséquent, supposer que les mots σουσειρικόν et ὀλοσειρικόν ne désignent pas des tissus mais des matières textiles différentes.

Le chapitre 24 Περι πορφύρας vient ajouter une preuve à cet indice. Le Tarif<sup>1</sup> fixe d'abord le prix de la soie teinte en

---

1. P. 39. BLÜMNER a traduit πορφύρα en lui donnant l'acception de *laine pourpre* » alors qu'il désigne la matière tinctoriale. Il semble avoir été amené à cette interprétation par la difficulté qu'il a eue à comprendre les lignes 14, 15, 16. On peut rapprocher ce chapitre du tarif, des textes de PLINIE mentionnant le prix de la pourpre : *pretia medicamentorum*..., *Hist. nat.*, cap. 64, 50.



pourpre ensuite celui des matières tinctoriales, enfin la rémunération pour les opérations de teinture proprement dites :

- Ligne 14 πορφύραν ἐς ὀλοσηρικὸν νήθουσιν ὁ (γκίλας) α' \*ρις'  
 Ligne 15 πορφύραν εἰς συψηρικὸν νήθουσιν ὁ α' \*ξ'  
 Ligne 16 πορφύραν εἰς πεξά πρωτεῖαν νήθουσιν ὁ - α' \*κδ'.

La teinture<sup>1</sup> en pourpre des écheveaux de vraie soie est payée à raison de 116 deniers l'once de soie, celle des écheveaux de *subsericum* 60 deniers, celle de la laine cardée 20 deniers. Le fait d'énumérer successivement l'*pholosericum* et le *subsericum* dans une liste où devaient figurer tous les prix de façon pour la teinture en pourpre des divers textiles, montre bien que le *subsericum* ne désigne par un tissu, mais un textile; non pas une étoffe mélangée, mais une soie inférieure.

Le Tarif du maximum fournit un indice en faveur de cette hypothèse au chapitre 19, ligne 14 c. Deux adjectifs juxtaposés ont échappé à la destruction du reste de la phrase. Ils servaient d'épithètes à un nom désignant un costume lissé en θαλάσσιον συψ[ε]ρικόν. Le sens de cette expression nous est confirmée par deux gloses<sup>2</sup> : θαλάσσιος *marinus* — πίννινον, *marinum*. Le θαλάσσιον συψερικόν est donc le textile tiré

1. Le point de départ de la traduction doit être pris ligne 16 : πορφύραν εἰς πεξά πρωτεῖαν νήθουσιν. Le verbe νήθω désigne les préparations que l'on fait subir à la laine, après l'avoir cardée pour la transformer en fil : νήμα. Il est l'équivalent du verbe νέω. Une des formes de ce dernier signifie également immerger. νήθω aura été choisi parce qu'il indique une opération effectuée pendant la préparation du fil et aussi parce qu'il peut suggérer l'idée d'immersion — ici dans le bain de pourpre. Plus précis que le latin *inficere*, il semble comme lui désigner la teinture du textile. Celle-ci se classe parmi les manipulations auxquelles on soumet la laine *peignée* désignée par πεξά, *pexa*. Ce procédé de teinture avant filage semble avoir été normal chez les anciens (v. textes cités par BLÜMNER, *Technologie*, p. 221). Le mot πρωτεῖαν indique un premier bain de teinture.

Le mot νήθω bien choisi pour la laine a été également appliqué à la soie, bien que à première vue, il semble moins bien convenir, et devient l'équivalent de l'expression moderne « teindre en fil ». Le même mot désignant en grec la soie et la soierie, l'emploi de νήθω précise qu'il s'agit de la teinture du textile et non du tissu. Blümner ne pouvait concilier une telle traduction avec celle qu'il avait donnée pour le mot *subsericum*.

2. *Corpus glossarium*, t. II, 326, 14 ; t. II, 408, 3.

de la πίννα. On désigne sous ce nom un coquillage marin de forme allongée qui se rencontre aussi bien dans les mers de l'Inde qu'en Méditerranée. Il est fixé aux rochers par une touffe de filaments dont la couleur d'or est vantée par saint Basile<sup>1</sup> τὸ χρυσοῦν ἔριον αἱ πίνναι τρέφουσιν. L'origine marine de la pinna et ses emplois textiles sont signalés par Tertullien dans le *De Pallio*<sup>2</sup> : *Nec fuit satis lunicam pangere et serere ni etiam piscari vestitum contigisset : nam et de mari vellera, quæ muscosæ lanosilatis lautiores conchæ comant.*

Les centres de production de la πίννα nous sont également signalés par les sources occidentales et extrême-orientales. Le Périple<sup>3</sup> signale la présence de la πίννα sur plusieurs marchés de la mer Érythrée. A Omana sur le golfe Persique on trouvait des pinnae provenant d'Arabie et de Barugaza. Mais les pêcheries les plus importantes se trouvaient dans le sud de l'Inde : à Ceylan et sur la côte du Dekkan qui fait face à Kolkos. L'utilisation des filaments pour le tissage est également signalée par le Périple à propos d'Argalos près de Kolkos. Ἐν ἐνὶ τόπῳ τερονεῖται τὸ παρ' αὐτὴν τὴν Ἡπιοδώρου (νῆσον) συλλεγόμενον πινικόν· φέρονται γὰρ ἐξ αὐτῆς σινδόνες. La description chinoise<sup>4</sup> du Ta-thsin (il s'agit probablement de la Syrie) mentionne aussi : « Il s'y trouve des étoffes d'un tissu parfaitement fin que l'on dit fabriquées avec la laine des moutons d'eau. » La pinna était sans doute aussi recueillie en Méditerranée : Reiske cite le témoignage<sup>5</sup> d'un voyageur

1. *Or ad div.*, cité par CASAUBON, *ad Athen.*, III, p. 88.

2. P. 15, éd. Salm.

3. 35, p. 284 ; 36, p. 285 ; 59, p. 301 ; 61, p. 301.

4. REINAUD, *Relations politiques et commerciales de l'Empire romain avec l'Asie orientale*, Paris, 1863 ; p. 202.

5. REISKE, *Comment. ad Const. Porphy.*, *De Cereemon.*, Bonn, 1830, p. 466, 467. *Inutile non est adscribere quæ Keislerius de prima refert in Itinerario Italico*, p. 744 : « Einer sonderbaren Fabrike muss ich hierbeygedenken die vornehmlich zu Tarento und Reggio im Schwange ist, und wozu die Fäsergen oder eine Art von Haren une Wolle die an einer gewissen Sorte von Muscheln gefunden wird gelegenheit gegeben. Denn diese hat man also zu reinigen und zuzubereiten gelernt dass anitz Camisoler, Mützen, Strümpfe und Schuhe, welche wärmer ls Wolle halten, daraus verfertigt werden.

Nous citons ce texte en entier parce qu'il constitue un témoignage précis

moderne qui a vu utiliser la *pinna* à Tarente et à Reggio et indique aussi comme centres de récolte du coquillage : Malte, la Corse et la Sardaigne.

Cet emploi de la *pinna* que les anciens semblent avoir connu vers le II<sup>e</sup> ou le III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. est confirmé par le Tarif de Dioclétien : au chapitre 21, il fixe le prix de tissage et au chapitre 25, le prix du textile lui-même. Dans ces deux passages, ainsi que dans la plupart des autres textes<sup>1</sup>, les fibres de la *pinna* sont désignées sous le nom d'ἐρίων θαλάσσιον. Cette expression « laine marine » ne doit pas être prise au sens absolu. Le mot ἐρίων est employé pour désigner un textile d'origine animale d'aspect moins brillant et plus grossier que la soie, ayant des analogies avec la laine. On trouve de même ἐρίων σερικόν<sup>2</sup> pour désigner une des formes du fil de soie. Le tarif mentionne aussi ἐρέας λαγείας, les laines de poil de castor. Nous disons de même la laine angora, la laine cachemire, etc.

Par contre, tous ceux qui parlent de la *pinna* mentionnent l'effet soyeux : entre autres, le texte cité par Reiske<sup>3</sup> indique que, sans avoir l'éclat de la soie ce textile a cependant du brillant. C'est aussi ce que veut dire le tarif en employant l'expression θαλάσσιον σουψερικόν.

Voilà donc plusieurs textes qui nous amènent à penser que les mots ὀλοσσερικόν et σουψερικόν désignent deux textiles à la fois différents et apparentés l'un à l'autre. Mais le Tarif ne nous permet pas de préciser davantage. Le chapitre qui

et rare. Non moins que les mentions des auteurs anciens il répond à une objection de M. PFISTER, *op. cit.*, p. 34. « Les pinnes ont dû être aussi rares qu'aujourd'hui et il paraît difficile de supposer que l'on ait pu réunir assez de fibres pour tisser des vêtements entiers.

1. ALCIPHON, *Epist.*, I, 23 τὰ ἐκ τῆς θαλάσσης ἐρία — PROCOPE, de ædif., 3, 1, p. 247, éd. Bonn. χλαμύς ἡ ἐξ ἐρίων πεποιημένη, οὐχ οἷα τῶν προβατῶν ἐκπεφυκεν, ἀλλ' ἐκ θαλάσσης συνειλεγμένων. πίννους τὰ ζῶα καλεῖν νενομέκασιν, ἐν οἷς ἡ τῶν ἐρέων ἔφρσις γίνεται. Asterius d'après Du Cange, Gloss. gr. au mot Πίννα. Ἀλειεῖς βαπτουσι τὰ ὑπόχρυσα τῶν ἐρίων τὴν ξανθὴν πίνναν θηρεύοντες.

2. *L. l.*, I, p. 124.

3. *Id.*, *ibid.*, An der Weiche und Feinigkeit kommen solche der Seide nicht bey, hingegen behalten sie stets einen sonderbaren Glanz.

devait fixer le prix de la soie nous est peut-être parvenu dans un état incomplet. Il porte, en effet, en titre *περὶ τῆς τιμῆς τῶν σιλικῶν* et l'on n'y trouve le prix que d'une seule variété de soie. Mais un bref rappel de ce que nous savons sur les origines de la soie pourra nous aider à entrevoir la solution du problème.

C'est dans l'*Histoire des animaux* d'Aristote<sup>1</sup> que l'on trouve le plus ancien texte concernant la connaissance et l'usage de la soie dans le monde gréco-romain. Il est impossible de ne pas remarquer la coïncidence de cette mention et de l'expédition d'Alexandre. Les principales transformations du ver à soie d'abord chenille, puis bombyle, puis nécydale nous sont succinctement indiquées. Nous apprenons aussi que les femmes recueillent les cocons, les cardent, les filent, puis les tissent. Pamphile fille de Latone a été la première à pratiquer ce tissage dans l'île de Cos.

Ce texte, assez littéralement traduit pour être reconnaissable, se retrouve dans l'*Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien<sup>2</sup>. Au surplus dans un chapitre précédent<sup>3</sup>, Pline donne sur le bombyx des renseignements puisés à une autre source, inconnue de nous. Il apporte ainsi quelques détails complémentaires sur les transformations du ver à soie et sur la manière d'utiliser le cocon. Pline précise le nom de bombycine donné aux tissus exécutés avec la soie de ces vers, peut-être sauvages. Il nous apprend aussi comment le fil était obtenu<sup>4</sup> : les cocons étaient plongés dans un liquide, puis filés au fuseau de jonc. Aristote avait déjà signalé l'arrachage des brins de soie pour la formation du fil. Le cocon de ver sauvage ne peut, en effet, être dévidé aussi aisément que celui du ver à soie domestique. On ne saurait mieux préciser le procédé indiqué par Pline que le fait le P. d'Incarville

1. *Hist. an.*, V, XIX.

2. XI, 26.

3. *Id.*, XI, 23.

4. *Quæ verè cæpta sint lanificia humore lenescere mox in fila tenuari junceo fuso.*

dans un mémoire<sup>1</sup> écrit au XVII<sup>e</sup> siècle. (Ce missionnaire, résidant en Chine, avait fait des recherches pour essayer de retrouver les vers sauvages signalés par Pline.) « On ne dévide pas ces cocons, on les file à la quenouille. Au moment de la récolte, on en coupe les deux extrémités avec des ciseaux, on les enferme ainsi ouverts dans des sacs de chanvre et on les plonge dans la lessive bouillante faite avec de la cendre de jujubier, lessive qui a pour but de dissoudre la gomme qui feutre le cocon ; au bout d'une heure, on fait égoutter la lessive et on sèche les cocons. Quand on veut les filer, on les plonge préalablement dans l'eau tiède, afin de les amollir, puis on les enfle à une petite quenouille. » Le fil ainsi obtenu ne peut avoir la finesse et le brillant de la soie proprement dite. Mais il donne des étoffes dont la légèreté est signalée avec insistance par Pline<sup>2</sup>.

Ce n'est que dans les années proches de l'ère chrétienne que l'on voit apparaître le mot par lequel Grecs et Latins ont pendant plusieurs siècles désigné la soie *σηρικόν*, *sericum*. Cette appellation est expliquée par Isidore<sup>3</sup> qui se fait l'écho de toute l'antiquité : *Serica a serico dicta vel quod eam Seres<sup>4</sup> primi miserunt*. Les Chinois revendiquent l'honneur d'avoir, les premiers, domestiqué le ver à soie. Procédés d'élevage et de sélection, dévidage des cocons sont en effet des inventions à porter à leur compte. Mais si l'on veut essayer de savoir avec précision à quelle époque il faut les situer, on se trouve très embarrassé. Les Chinois ont stylisé leurs traditions attribuant en bloc tout ce qui concerne l'élevage et l'utilisation du ver à soie à l'activité de l'impératrice Si-ling-chi, femme de l'empereur Hoang Ti. Il y a eu cependant en Chine dans l'emploi même de la soie une progression, il en

1. Cf. Stanislas JULIEN, *Résumé des principaux traités chinois sur la culture des mûriers*, Paris, 1837.

2. *Hist. nat.*, XI, 23, *levitatem propter æstivam*.

3. *Isid.* l. I., XIX, 23.

4. Il y aurait toute une enquête à mener au sujet des Sères pour déterminer leur position géographique et leur rôle dans le commerce de la soie.



a dû être de même pour les procédés. Quoi qu'il en soit les soieries chinoises recueillies au cours de fouilles<sup>1</sup> relativement récentes prouvent qu'à l'époque où le mot *sericum* commence à être utilisé en Occident, la soie proprement dite provenant du dévidage du cocon de bombyx mori est couramment employée pour l'exécution des soieries<sup>2</sup>.

Mais les tissus sériques n'ont pas évincé la bombycine : En même temps que des soieries chinoises, les tombes de Palmyre contenaient un taffetas de soie sauvage<sup>3</sup>. Il en était de même en Extrême-Orient. Au dire du P. d'Incarville<sup>4</sup>, on trouve dans les *Annales chinoises* les mentions des récoltes remarquables de cocons sauvages à partir du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Les textes présentent l'emploi simultané des deux expressions

1. Outre PFISTER, *op. cit.*, L. STEPHANI, *Erklärung einer Kunstwerke der R. M. Ermitage*. [C. N. com. imp. archeol.], Saint-Petersbourg, 1881 ; Sir Aurel STEIN, *Ancient Khotan, Innermost Asia, Serindia, etc.* ; TOLL, *Notes sur les tissus chinois dans le sud de la Russie, Sem. Kondak.*, I, 1927 ; C. TREVER, *Excavations in Northern Mongolia*, 1924-25 : *Memoirs of the Academy of History culture*, III.

2. L'étude des fils de soie utilisés pour les textiles de Palmyre a été abordée par M. PFISTER, p. 39 sqq. On ne peut que le féliciter. C'est là un élément de comparaison qui est loin d'être négligeable. Le jour où, renonçant à classer les soieries uniquement d'après quelques caractères apparents, décor ou couleur, on abordera l'étude de leurs caractères internes : analyse du fil, des colorants, particularités de tissage, on pourra sans doute obtenir des résultats probants. Mais il faudrait que les initiateurs procèdent avec lenteur et méthode. M. Pfister paraît un peu trop impatient d'obtenir des résultats immédiats ce qui l'amène à comparer prématurément, et peut fausser les résultats. En ce qui concerne l'étude du textile lui-même il emprunte à Loir des références qui sont des moyennes très générales et qui ne peuvent signaler, par exemple, les variations de grosseur du brin de soie dans un même cocon ou d'un cocon à l'autre. De même que l'on ne peut tirer aucune conclusion pour le climat d'un lieu en comparant la moyenne des températures à un seul chiffre donné par le thermomètre, de même il est superflu de comparer le diamètre d'un fil de soie observé en un point de sa longueur à des chiffres de moyennes. A plus forte raison est-il impossible de déterminer par cette confrontation la provenance du fil de soie étudié. Je partage sur ce point l'opinion de M. GUICHERD, directeur de l'Ecole de tissage de Lyon.

3. *L. I.*, p. 42, S<sup>3</sup>. Voir aussi, p. 55, 58

4. *L. I.*, p. 191, 192. « En 637 les cocons furent gros comme des abricots et on en recueillit 6.570 mesures. » Mais des récoltes remarquables avaient eu lieu également en 150 et en 44 av. J.-C. en 26, 231, etc. ap. J.-C. Le P. d'Incarville signale l'utilisation constante, en Chine, des soies sauvages. Actuellement encore la soierie occidentale utilise sous le nom de tussah les cocons des *antheraea*.

*bombycinum* et *sericum* jusqu'au III<sup>e</sup> siècle. Lorsque le juriconsulte Ulpien est amené à donner une définition légale<sup>1</sup> du mot *vestes*, il le fait dans les termes suivants. *Vestimentorum sunt omnia lanea linea vel serica vel bombucina*.

Puis il semble que la bombycine disparaisse<sup>2</sup> grâce, dit-on, à une importation de plus en plus abondante de la soie. Cet argument paraît vraiment peu valable au III<sup>e</sup> siècle. En Occident, la menace des Barbares ne réussit qu'à provoquer la guerre civile et l'anarchie, conditions naturellement peu favorables au commerce<sup>3</sup>. Le numéraire se raréfie, la prolongation de la crise économique amène Dioclétien à prendre, en 301, les mesures codifiées dans le tarif du *Maximum*. La situation n'est pas meilleure en Extrême-Orient : un texte des *Annales chinoises*<sup>4</sup> indique qu'à la fin du III<sup>e</sup> siècle on se plaignait aussi là-bas du tort que les troubles intérieurs apportaient au commerce de la soie. D'ailleurs, une importation plus abondante se traduirait normalement par un abaissement du prix de vente. Comment expliquer la réponse faite

1. *Dig.*, XXXIV, tit. II, 23, 1.

2. Sa disparition est située à des dates variables. Les uns la situent après Pline, les textes cités prouvent que cela est prématuré. Les autres la placent au VI<sup>e</sup> siècle, entre autres M. Pariset. Il fait état de ce que le mot bombycine figure encore dans la Règle donnée par SAINT-CÉSAIRE d'Arles à ses religieuses (*Boll. Act. Sanct. Jan.*, t. I, p. 734). Mais peut-être est-ce là comme une survivance, empruntée à une règle religieuse plus ancienne. Il cite aussi un texte d'ISIDORE (*Etym.*, lib. XIX, cap. 23) mais outre qu'il s'agit sans doute d'un emprunt à Pline on peut arguer que l'auteur essaie de rendre intelligible un mot qui figure dans les classiques et que Hésychios s'est ensuite contenté de relever. Il aurait été tentant de suivre Pariset dans cette voie et de déclarer que le mot bombycine réparaît après avoir momentanément cédé le pas au *subsericum*. Mais il convient de ne retenir que des témoignages probants.

3. On peut s'étonner que, dans les textiles de Palmyre, M. Pfister ait surtout fait appel à des textes concernant l'usage de la soie à cette époque. Il semble croire que l'emploi de la soie a suivi une progression mathématique. Les fabricants de soierie savent bien qu'il n'en est rien, les économistes aussi. Ayant à commenter des documents du II<sup>e</sup> siècle, il aurait pu montrer qu'ils correspondent pour Palmyre, à une période de richesse grâce à la consommation importante des Romains. Des textes étaient là pour le prouver.

4. REINAUD, I, I., p. 253 et RÉMUSAT, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, VIII.

par Aurélien<sup>1</sup> à sa femme alors que celle-ci lui demandait une soierie pourpre : *Absit ut auro fila pensentur*. Boutade, sans doute que cette réponse, mais dans la forme seulement, car les prix du Tarif du *Maximum* : 150.000 deniers pour la livre de soie pourpre et 12.000 deniers pour celle de soie blanche semblent exprimer une réalité du même ordre. Pourquoi dans ces conditions aurait-on renoncé à l'usage de la bombycine ? Ne pourrait-on rechercher si une appellation nouvelle ne s'est pas substituée au mot anciennement employé ?

D'après le texte d'Ulpien cité plus haut, il y a au II<sup>e</sup> siècle au regard de la loi romaine deux catégories de soieries *bombucina* et *serica*. Or, le Digeste conserve, sous le nom du jurisconsulte Marcien<sup>2</sup>, un autre article du III<sup>e</sup> siècle où nous voyons le mot *subsericum* se substituer au mot *bombucinum*. Une énumération des produits sériques soumis aux droits de douane comprend : *melaxa, vestes serica, vel subserica, nema sericum*, c'est-à-dire la soie grège, les soieries proprement dites, les *subserica*, le fil de soie. Le mot *subsericum* arrive alors qu'on s'attendait à lire *bombucinum*.

Cette substitution peut s'expliquer par un progrès des connaissances de l'Occident au sujet de la soie. Les renseignements concernant le textile envoyé par les Sères sont d'abord très vagues. Mais au II<sup>e</sup> siècle on commence à savoir. Pausanias<sup>3</sup> explique que le fil sérique n'est pas d'origine végétale ; il donne une description du ver à soie et essaie d'expliquer comment on l'élève. Malheureusement pour nous, il ne semble pas avoir bien compris, en particulier, comment on dévide la soie. Il se contente de dire qu'après la mort de l'insecte on trouve encore beaucoup de fil dans son corps. Est-ce une allusion au dévidage du cocon ? Pollux<sup>4</sup>, après avoir parlé de la bombycine, se fait l'écho d'une opinion selon laquelle les étoffes des Sères seraient exécutées avec un

1. VOPISCUS, in *Aurel.*, 45.

2. XXXIX, tit. IV, 16.

3. PAUSANIAS, VI, 26.

4. POLLUX, *Onom.*, lib. VII, cap. 17. Τοῦς Σήρας ἀπὸ τοιούτων ἐτέρων ζώων ἀθροΐζειν φασὶ τὰ υἱάσματα.

textile semblable, mais tiré d'autres animaux. Les relations avec l'Extrême-Orient se sont multipliées au cours du II<sup>e</sup> siècle, elles ont élargi le champ des connaissances et permis de connaître les ressemblances et les différences qu'impliquent les deux mots *sericum* et *bombycinum*.

Cette substitution semble impliquer un élargissement d'appellation. A une époque où la soie est un produit très précieux on a certainement, comme le fait encore aujourd'hui, essayé d'en tirer tout le parti possible. Or, tous les cocons de bombyx mori ne sont pas susceptibles d'être employés de la même manière, ni non plus de l'être complètement, même ceux qui se prêtent au dévidage. Les cocons présentent une bourre externe, ayant constitué la charpente du cocon, la blaze. Dans la recherche du bon bout une part importante de l'enveloppe soyeuse est sacrifiée, le frison. D'autre part le cocon ne peut se dévider jusqu'au bout, les couches internes résistent au tirage, les pelettes. Certains cocons ne peuvent être dévidés, les cocons percés que l'on a dû réserver pour laisser la chrysalide devenir insecte parfait et assurer ainsi la reproduction de l'espèce. A cette catégorie appartiennent aussi les cocons infilables, les doubles et ceux dont le fil s'interrompt, parce que, par exemple, ils ont été attaqués par les dermestes. Tous ces produits, que l'on pourrait considérer comme de rebut, peuvent être utilisés grâce à des manipulations analogues à celles que nous avons vu employer pour la bombycine. L'analogie paraîtra plus sensible si nous recourons, une fois de plus, au témoignage du P. Du Halde<sup>1</sup> décrivant les procédés chinois pratiqués encore au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le missionnaire explique qu'avec la cendre des branches de mûrier on fait une lessive dans laquelle on jette les coques percées par les papillons et celles qui sont défectueuses. Avec le secours de cette lessive où elles cuisent, elles deviennent propres à être filées pour faire de la filoselle<sup>2</sup>.

---

1. P. J.-H. DU HALDE, *Description geogr. hist... de la Chine...*, Paris, 1735.

2. Actuellement on emploie les mots de bourrette, bourre de soie, schappe, douppion, pour différencier quelques-unes des variétés de ces fils.

Il y a analogie, non seulement dans les procédés, mais aussi dans les résultats. Le P. d'Incarville, après avoir parlé de la récolte des soies sauvages, explique qu'on en tisse des étoffes dont il énumère les qualités. Puis il met en garde les acheteurs éventuels qui pourraient être induits en erreur et recevoir, au lieu de ces étoffes, un vulgaire droguet ou une filoselle. Le P. Du Halde fournit un renseignement presque identique. Similitude de procédés et similitude d'aspect expliquent que l'on ait cherché un mot qui leur convienne également et trahisse leur communauté d'origine. Le mot *subsericum* devient ainsi un collectif englobant tous les *sous-produits de la soie* dont on peut tirer un textile par cardage.

Le Tarif du *Maximum* confirme cette hypothèse en fournissant un indice qui n'est pas sans valeur : le prix de teinture des soies pourpres est beaucoup plus élevé que celui du *subsericum*, ce qui s'explique par une différence de manipulations. Cet écart, pour être en général peu considérable, n'en subsiste pas moins à l'heure actuelle entre la soie et la schappe, et peut même, pour certaines teintures, être de l'ordre de 20 %.

Le *subsericum* pouvait, en effet, comme la soie, se teindre en pourpre. Ce détail est confirmé par un texte de Vopiscus<sup>1</sup> qui a gardé le souvenir d'une libéralité d'Aurélien. A l'occasion du mariage de Bonose avec Hunila, la fille du roi des Huns, l'empereur avait envoyé à celle-ci *tunicas palliolatas hyacinthinas subsericas*. A ce titre, aussi bien que la bombycine, le *subsericum* fait figure de textile noble.

L'apparition du mot *subsericum* provoqua aussi un changement d'appellation de la soie proprement dite. Le mot *serica* devint un terme vague, englobant toute la production sérique. Dans le langage courant il est souvent employé au lieu de *subsericum*. La soie de belle qualité s'appelle désormais *holosericum*<sup>2</sup>, soie pure, soie proprement dite.

1. VOPISCUS, *Bonose*.

2. La définition donnée par Isidore au mot *holosericum* correspond à un usage plus tardif. Lorsqu'on eut, en Occident, l'idée d'associer la soie à un autre textile ce ne fut pas, d'abord, pour donner le change et imiter les soieries propre-



Il semble que l'on puisse préciser, tout au moins avec une exactitude relative, l'époque à laquelle ces changements se sont produits. La comparaison entre les textes permet de les situer au III<sup>e</sup> siècle, mais le témoignage de Lampride, cité au début de cet article, peut être utilisé lui aussi. Nous avons déjà observé que, abstraction faite des textes juridiques<sup>1</sup>, le mot *subsericum* ne se rencontre que dans l'*Histoire Auguste*, on a l'impression que les auteurs de ces biographies ont eu recours à une documentation fournie par des inventaires ou des comptes de trésorerie, tant ils indiquent avec précision, non seulement la nature des vêtements qui composent le vestiaire impérial, mais les cadeaux envoyés par les empereurs ou donnés par les consuls. Ils inscrivent même, à l'occasion le poids d'une tunique<sup>2</sup>. Cela expliquerait aussi comment Lampride a pu dire d'Hélagabale qu'il a été le premier Romain à se vêtir d'*holosericum*. Le biographe n'a, sans doute, pas eu l'intention de trancher un point d'histoire de la mode. Il aura trouvé, dans les documents consultés, le mot *holosericum* écrit pour la première fois à propos d'Hélagabale. Auparavant, il ne voyait mention que des *serica*. Il lit ce dernier mot avec le sens nouveau qu'il a pris et croit qu'avant son héros aucun Romain n'a revêtu une tunique de soie pure, mais seulement de bombycine ou de filoselle. Si le mot *holosericum* apparaît, dans l'usage romain, au début du III<sup>e</sup> siècle, il est vraisemblable que le mot *subsericum* est à peu près son contemporain<sup>3</sup>.

---

ment dites. Elle sert en chaîne à des tissus (laine ou lin). Puis la soie semble s'être substituée à la pourpre, dont l'usage même à simple titre décoratif est interdit (*Cod. Theod.*, X, 21, 3 et *Cod. Just.*, XI, 9, 4 décret de Théodose daté de 424). La soie alterne en trame avec le lin pour former des bandes décoratives, des raies; on désigne de tels tissus sous le nom de *tramoserica*. Le mot *holosericum* s'applique alors à la fois à un tissu tout soie et de soie pure.

1. Cet emploi juridique explique peut-être l'usage de la seule forme latine.

2. Vopiscus, *Bonose* : *tunicam auroclavatam subsericam librillem unam*.

3. Je me suis efforcée de serrer la question, d'après les textes. On ne peut atteindre ici à une certitude. Notre interprétation a pour elle de s'accorder avec les passages du Tarif du *Maximum* dont on n'avait pas tiré parti jusque-là. Les difficultés auxquelles on se heurte pour le *subsericum* ne sont malheureusement pas exceptionnelles dans l'histoire de la soierie. Il y a toujours un écart consi-

La biographie consacrée par Lampride à l'empereur Alexandre-Sévère<sup>1</sup> nous fournit un dernier trait qui n'est pas sans intérêt : *Vesles sericas ipse raras habuit, holosericas nunquam induit, subsericam nunquam donavit*<sup>2</sup>. Attitude dictée par l'économie, disent en général les commentateurs. L'explication ne paraît pas répondre complètement à la psychologie du personnage. Si Alexandre revêt de préférence la toge, s'il la choisit de lin blanc<sup>3</sup>, sans aucun ornement — ne prenant la *toga picta* et la prétexte que comme consul et souverain pontife et encore exceptionnellement — s'il n'use pas de la pourpre, c'est pour des raisons analogues à celles qui lui ont fait grouper, dans une sorte d'oratoire, les effigies des grands initiés devant lesquelles il vient quotidiennement méditer. La soie, le *subsericum*, la pourpre, sont autant d'éléments d'origine animale indignes d'être employés dans le costume d'un pythagoricien. Il est curieux de voir cet Oriental renoncer à ces soieries que ses compatriotes<sup>4</sup> ont si largement contribué à introduire dans la vie romaine. Il est étonnant de voir ce jeune homme se refuser à rehausser le prestige impérial par l'éclat du costume et, se présentant à ses sujets comme un prêtre et un initié, ressembler par là même à son cousin auquel il avait, de toute sa personnalité, essayé de s'opposer.

M.-Th. SCHMITTER.

dérable entre le langage des techniciens — dont les règlements de fabrication ou les lois somptuaires se font l'écho — et le vocabulaire employé par les profanes. L'histoire de la soierie byzantine nous en offre plusieurs exemples entre autre celui du mot *βλαττίον* et de ses composés. A l'heure actuelle même, lorsqu'un technicien de soierie emploie le mot broché, il ne lui donne pas l'acception vague qu'il a dans le vocabulaire courant.

1. LAMPRIDE, in *Alex. Sev.* XXXIX.

2. On ne peut que s'étonner de la traduction de M. PFISTER, *l. l.*, p. 57. « Il possédait très peu de vêtements de soie, en tout cas pas un seul qui fût entièrement en soie. »

3. DIOGÈNE LAERTE, VIII, 19. — *Jamblique, Vit. Pythag.*, 100.

4. *Cl. Liber Pontificalis*, éd. Duchesne, où le mot *sericum* est constamment écrit *siricum*.

P.-S. — P. 222, à propos du mot *blaze* : Isidore, XVII, 5, en signale l'emploi : *Placium est stupa et quasi crassedo serici, et est græcum nomen*.

## VARIÉTÉ

### Sur la mort d'orientalistes français.

#### 1. *La mort de Victor Place, ancien consul de France, à Mossoul.*

Dans le petit volume intitulé *Khorsabad*, qui réunissait, en les complétant, les articles publiés par la *Revue archéologique* de 1916 à 1918<sup>1</sup>, je donnais copie de l'acte de naissance de Thomas-Victor Place<sup>2</sup>, né à Corbeil (Seine-et-Oise), le 18 juillet 1818.

De patientes recherches dans les Archives départementales de la Seine et de Seine-et-Oise, ainsi qu'à celles des Affaires étrangères, n'avaient pu, au contraire, nous procurer aucune indication sur le décès de l'ancien consul de Mossoul.

Un heureux hasard me permit, par la suite, de combler cette lacune ; je remercie M. Thureau-Dangin qui a eu l'amabilité de le faire naître.

*Victor Place est mort en Roumanie, à Tangujeï (Cascoësti)*<sup>3</sup>, le 10 janvier 1875, à 2 heures de l'après-midi.

Les quelques lignes qui suivent diront les raisons de cette mort, lointaine et inaperçue, d'un homme dont l'œuvre scientifique et diplomatique mérite plus que le simple hommage rendu ici.

C'est en mai 1855 que Victor Place, quittant le consulat de Mossoul qu'il dirigeait depuis 1851, s'achemina vers la Roumanie. Nommé à Jassy (Moldavie), il arriva juste à temps pour célébrer dans l'enthousiasme, le 12 septembre, la prise de Sébastopol par les alliés, mais, dans ce nouveau poste, son activité et son intelligence furent entièrement consacrées aux soins de la diplomatie, à tel point qu'il dut même renoncer, provisoirement, à préparer la publication du résultat de ses fouilles.

Le moment était grave, en effet ; la France poursuivant l'œuvre ébauchée par le Congrès de Paris, travaillait à la réunion des provinces turques de Moldavie et de Valachie en un seul État autonome. L'Autriche et la Turquie y étaient nettement hostiles ; l'Angleterre, d'abord hésitante, soutint ensuite la Porte, mais la volonté persis-

---

1. *Quelques documents inédits sur les fouilles de Victor Place en Assyrie*, 1916, II, p. 230 ; 1917, II, p. 171 ; 1918, II, p. 113-130.

2. M. PILLET : *Khorsabad*, p. 113.

3. Petit village de Moldavie, département de Vaschie, ordinairement désigné sous le nom de Cascoësti, bien que son nom officiel fût : Tangujei.

tante de Napoléon III l'emporta, au détriment de l'entente franco-anglaise, et en préparant de loin la guerre d'Italie.

En Orient, nos agents, sous la direction de Benedetti ministre des Affaires étrangères, servaient activement le projet d'union : Thouvenel était alors ambassadeur de France à Constantinople, Bèclard consul à Bucarest (Valachie), et Place à Jassy (Moldavie).

Le couronnement de leurs efforts fut d'abord la Convention de Paris signée le 19 août 1858, qui proclamait les deux provinces de Moldavie et de Valachie « Principautés-Unies » en les plaçant sous la suzeraineté de la Turquie, avec la garantie collective des puissances signataires<sup>1</sup>, chaque province ayant un hospodar particulier, élu par un Divan ou assemblée électorale ; puis en janvier 1859, vint la réalisation, par surprise, grâce à la double élection du prince Alexandre Couza, comme hospodar de Moldavie et de Valachie, que la Porte dut ratifier sous la pression des puissances.

Dès lors, la Roumanie était formée.

L'action de Place, « notre fougueux consul », comme l'appelle

L. Thouvenel<sup>2</sup>, fut décisive ; la correspondance qu'il échangea alors avec le ministre de France à Constantinople, ainsi que la reconnaissance des Roumains en témoignent<sup>3</sup>. Le titre de consul de 1<sup>re</sup> classe



Fig. 1. — Victor Place.

1. Ces Etats étaient : La France, l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse, la Russie et la Sardaigne, auxquelles il faut joindre la Turquie. L'échange des ratifications eut lieu à Paris, le 2 octobre 1858.

2. L. THOUVENEL : *Trois ans de la question d'Orient* (1856-1859). Cet ouvrage renferme 31 lettres adressées par Place à M. Thouvenel.

3. GENADIUS PETRESKA et DÉMÈTRE STURDZA : *Actes et documents relatifs à l'histoire de la régénération de la Roumanie*. 8 vol, Bucarest, Démètre Sturdza, 1892.

et le grade d'officier de la Légion d'honneur lui furent décernés en récompense de ses services.

Il poursuivit cette œuvre durant tout son séjour à Jassy, et son nom reste intimement lié à l'histoire de l'indépendance roumaine. La lettre suivante qu'il écrivait de Jassy, le 5 mai 1861, à son frère, l'abbé Charles-Philippe<sup>1</sup> est digne d'être lue avec attention :

« ...Je croyais l'affaire de l'union entièrement terminée ; mais une dépêche de l'Ambassadeur est venue m'apprendre qu'on n'en était encore qu'à une proposition due à l'initiative de la Porte, et qui avait encore besoin de la sanction des Puissances.

« Je n'en suis pas trop fâché, parce que cela me donne un peu plus de temps pour préparer, à Couza<sup>2</sup>, les travaux dont il a besoin. Je lui en envoie aujourd'hui même les prolégomènes dont tu trouveras les copies... que je t'envoie...

« Tu achèveras, par tout ceci, de te faire une idée plus complète des rapports réels qui existent entre Couza et moi et du fondement qu'il y a dans ce que je disais de la nécessité de ma présence auprès de lui. La distance qui nous sépare est excessivement préjudiciable en ce moment...

« Malgré le désir et le besoin qu'a Couza de venir s'entendre avec moi, je doute qu'il puisse le faire dans les circonstances actuelles. Enfin nous marcherons comme nous pourrons et en dépit de la mauvaise volonté du ministère qui se bornera à recueillir un jour les fruits de ce que j'aurai fait.

« Par là j'entends que la France va voir s'établir son influence dans ce pays sur des bases larges, morales et solides. Tout ce que tu as maintenant entre les mains, te fait comprendre le plan que j'ai suivi avec tant de persévérance, moi cet homme déclaré si vif, et cela pendant cinq ans. Tout va s'y faire, s'y organiser avec nos hommes, avec notre langue, d'après nos principes ; que je parvienne encore à y introduire, à côté de nos codes, notre système des poids et mesures, ainsi que notre système monétaire, et ce sera une petite France que je serai parvenu à organiser de ce côté. Il me semble que c'est là de la bonne, de la saine influence et durable, qu'on ne sera peut-être pas fâché de retrouver lorsque éclateront les complications d'Orient. Et cela je l'ai fait malgré la Russie et l'Autriche autrefois dominantes ici ; avoue que je n'ai pas trop mal manœuvré et qu'en récompense on me devrait bien autre chose que d'ignobles calomnies... »

Quittant Jassy en 1863, c'est-à-dire trois ans avant la proclamation du royaume de Roumanie, Place fut nommé au poste d'Andrinople, d'où il put encore suivre les affaires roumaines.

Il convenait d'insister sur son rôle politique à cette époque, car

1. Lettre aimablement communiquée par M. Henri Place. Charles-Philippe Place, né à Paris en 1814, fut plus tard évêque de Marseille de 1864 à 1878 ; archevêque de Rennes de 1878 à 1893 ; cardinal en 1886, mort à Rennes en 1893, inhumé dans la cathédrale.

2. Couza alors prince régnant des Principautés-Unies.



son dévouement à la cause roumaine et des liens de famille contractés en ce pays, le décidèrent, aux jours de malheur, à venir y chercher un asile.

En 1859, Victor Place, s'était lié d'amitié avec la famille Ballif et, en 1860, il épousa à Jassy, Louise-Emmeline Ballif, fille de Joseph Ballif et de Joséphine Devivier, dite en famille Amélie, veuve d'André Chefneux<sup>1</sup>. Elle était née le 15 juin 1832, à Piatra Nord, département de Neamtz en Moldavie ; elle mourut le 29 juillet 1908 à Bourg-la-Reine en son domicile, 16, rue des Blagis. Elle fut inhumée au vieux cimetière de Courbevoie, auprès de ses trois fils.

Au moment de son mariage avec Victor Place, elle était auprès de ses deux frères Alfred et Octave Ballif et de son grand-père Devivier qui étaient fixés en Roumanie. La famille Ballif est originaire de Suisse, et le général Ernest Ballif, longtemps aide de camp de la reine de Roumanie, est actuellement administrateur des biens de la couronne.

Ces attaches de famille, et la reconnaissance que lui conservèrent les Roumains, le décidèrent à venir terminer ses jours en Roumanie, lorsque le malheur se fut appesanti sur lui, dans les douloureuses circonstances qu'il nous reste à rappeler.

Après avoir été consul général à Calcutta, Victor Place était nommé à New-York en avril 1870, et c'est à ce poste que le trouva la déclaration de la guerre franco-allemande.

Il dut alors surveiller les fournitures d'armes commandées soit par le gouvernement français, soit par la Commission d'armement, en activer l'acheminement vers les ports français, s'occuper de l'affrètement et de l'embarquement de ces armes.

Au milieu du désarroi politique et militaire, recevant des ordres souvent contradictoires, il fut ardent, comme autrefois en Assyrie et en Roumanie ; par zèle et par patriotisme, il pensa, par des achats directs, éviter des pertes de temps. Il en fut mal récompensé, car cette intervention suscita contre lui de graves accusations.

En septembre 1871, rappelé d'urgence à Paris, l'ordre lui parvint au milieu de cruels malheurs personnels. Ses quatre enfants étaient atteints du croup et de la scarlatine ; deux moururent le même jour, lui-même contracta le mal et resta frappé d'amnésie, au point de ne plus se rappeler le nom de ses enfants.

Il s'embarqua en hâte, en rapportant le corps de ses deux enfants réunis dans un même cercueil : ce ne fut qu'à son arrivée en France qu'il apprit les soupçons de malversation qui pesaient sur lui et la véhémence des accusations portées par le duc d'Audiffret-Pasquier. Malgré l'absence de tout dossier justificatif — il n'avait rien réuni à New-York avant son départ — malgré la violence des passions poli-

---

1. Place ayant rencontré auprès de ses parents une forte opposition à ce mariage, pour lequel il lui fallait d'ailleurs l'autorisation de son ministre, se maria secrètement à l'église catholique de Jassy en 1860 ; le P. Zapolsky bénit leur union. Plus tard, ayant obtenu l'autorisation ministérielle et le consentement de ses parents, il se maria officiellement en 1864, à Paris, en l'église Saint-Laurent.

tiques déchaînées contre l'Empire et ceux qui l'avaient servi, enfin malgré l'opinion populaire révoltée par nos désastres et cherchant des coupables, Place fut acquitté le 19 octobre 1871, par le Tribunal de la Seine.

Les accusations portées contre lui avaient été reconnues fausses, et l'enquête menée à New-York par M. Bellaigue de Bughas<sup>1</sup>, au nom du ministère des Affaires étrangères, le justifiait, en établissant que<sup>2</sup> : « M. R... entièrement ruiné au moment de la guerre, avait profité de la confiance mise en lui par la Commission d'armement pour faire des bénéfices abusifs à notre détriment... » ; que « si M. R. paraissait, à la suite de ces affaires, mettre tant de zèle à dénoncer et à accuser les personnes qui avaient eu à traiter avec lui... c'était de sa part une manœuvre ayant pour but de détourner de l'incorrection de ses propres procédés l'attention du Gouvernement français et celle de l'opinion publique ; que cet industriel avait fait recopier par trois fois les livres de sa maison et altéré, à cette circonstance, leur rédaction primitive. »

Enfin le Consul général concluait en disant : « les opérations de M. R. ne donnent que trop à entrevoir les fraudes les plus audacieuses ».

Cependant, sur l'intervention du ministère public, la Cour d'appel condamnait Place, le 25 janvier 1872, sans autre preuve nouvelle : surprenante décision, qui contredit à toute une vie laborieuse et honorable, à une fin digne et malheureuse.

« Entré pauvre dans les Consuls, s'écriait Place à la fin de son plaidoyer, j'en suis sorti pauvre et, après de bons et loyaux services, je puis dire plus pauvre, puisque je n'ai plus à compter que sur mon travail pour faire vivre les miens et j'ai trente ans de plus.

« Du pays où m'ont frappé tant d'horribles malheurs, je n'ai rapporté que deux trésors : les corps de mes enfants qui attendent encore au Havre que j'aie pu leur donner une sépulture définitive, tant mes malheurs se sont précipités<sup>3</sup> ; et mon honneur. Cet honneur n'est pas seulement le mien, il est celui du corps consulaire auquel je suis fier d'avoir appartenu pendant tant d'années, celui des enfants qui me restent, et le seul patrimoine que je puisse désormais leur laisser.

« Cet honneur, je l'ai toujours conservé intact. »

Peu après le jugement, M. Thiers gracieait Victor Place ; mais celui qui s'était vu déshonoré, privé de tous ses titres, de sa retraite consulaire, contraint à vendre et ses meubles et son linge, ne pouvait plus supporter le séjour de la France.

En 1873, avec sa femme et ses enfants, il quittait définitivement

1. Nommé consul général à New-York, en remplacement de Victor Place.

2. Lettre de M. Bellaigue de Bughas à S. E. le Ministre des Affaires étrangères. New-York, 25 août 1871.

3. Le 2 mai 1872, les corps de ses deux enfants furent déposés dans le caveau des sœurs Augustines, dans le vieux cimetière de Courbevoie ; ce ne fut que le 27 juin 1876 qu'ils furent inhumés définitivement dans la concession qui venait d'être acquise par la veuve de V. Place.

Paris, laissant ses parents âgés et accablés de douleur, pour se retirer en Roumanie. La famille de sa femme y possédait, en effet, quelques biens, car un aïeul, Joseph Devivier, originaire de Liège, était venu se fixer là en 1812.

Victor Place, qui n'était plus que l'ombre de lui-même, brisé par les douleurs physiques et morales, vécu à Cascoësti (Tangujei) dans une propriété de campagne de ses beaux-frères, avec les seules ressources que lui servirent ses vieux parents. Son dénuement y fut une preuve nouvelle de son intégrité.

Il consacra ses dernières forces à l'éducation de ses enfants<sup>1</sup>, mais atteint de néphrite depuis 1871, il vit sa santé décliner rapidement. Le 10 janvier 1875, il s'éteignait à l'âge de cinquante-six ans et demi laissant une veuve et quatre enfants dont l'aîné n'avait pas dix ans.

Il fut inhumé à Jassy, dans le vieux cimetière catholique, situé à l'intérieur de la ville et qui fut abandonné depuis. Sa tombe était fort simple, ne comprenant qu'une modeste grille de clôture, sans dalle funéraire, et une croix de fer où se lisait : « Victor Place : 1818-1875 ». Un arbre, rejeton de celui sous lequel il aimait à se reposer à Cascoësti, l'ombrageait<sup>2</sup>.

Depuis que ces lignes furent écrites (1922), la renommée de V. Place grandit en ce pays qui, pour une si large part, lui doit la liberté. L'historien N. Jorga<sup>3</sup>, le général Rosetti, C. Costescu<sup>4</sup>, M. Emmérit<sup>5</sup>, après avoir puisé aux archives locales et aussi à celles de la famille Place, se plurent à honorer la mémoire du « fougueux consul français ».

La municipalité de Jassy, ayant décidé de supprimer le vieux cimetière, désira rendre un digne hommage à notre compatriote. Elle donna son nom à l'une des grandes rues du centre de la ville, puis fit transférer les restes de Place dans un beau monument, élevé dans le nouveau cimetière.

L'exhumation eut lieu, le 1<sup>er</sup> octobre 1931, en présence des membres de la famille et d'une compagnie d'infanterie qui rendit les honneurs militaires. Ces pauvres débris : crâne, ossements et fragments de cercueil furent pieusement recueillis et portés solennellement dans la tombe nouvelle, dont la ville prit la construction et l'entretien à sa charge.

1. Victor Place eut six enfants :

1. Charles M., né à Jassy en 1862 ; mort à New-York en 1871.
2. Henri, né à Paris le 1<sup>er</sup> décembre 1864.
3. Victor, né à Chatou le 15 juillet 1866 ; mort à Paris le 20 décembre 1932.
4. René M. L., né à Paris en 1868 ; mort à New-York en 1871.
5. Lucien, né à Paris en 1872 ; mort à Paris, 1, rue Larrey, le 2 avril 1895.
6. Alice, née à Cascoësti (Roumanie), le 18 décembre 1874.

2. *Excelsior*, dans son numéro du 17 novembre 1928 a reproduit cette tombe délabrée.

3. *Revue historique*, nos 4-6, avril-juin 1925 : Mémoires de V. Place.

4. *Victor Place*, Bucaresti, 1933 (en roumain).

5. *Victor Place et la politique française en Roumanie à l'époque de l'Union*, Bucaresti, 1931.

Un demi-siècle après sa mort, l'activité et le dévouement de V. Place recevaient enfin, à l'étranger, le témoignage de reconnaissance qu'ils méritaient, tandis que sa patrie, oublieuse des services rendus, n'a jamais songé à purifier la mémoire de son diplomate-archéologue.

*Pièce annexe :*

ACTE DE DÉCÈS  
DE  
THOMAS-VICTOR PLACE

Mairie de la commune de Tzibanechti, département de Vaslui :

Extrait (traduction) des actes de l'état civil pour les décès pour 1875 (10 janvier 1875, 2 heures après-midi).

De l'an mil huit cent soixante-quinze, le douze janvier à huit heures du matin. Acte de décès de Thomas-Victor Place de religion catholique, sans profession, marié à madame Louise-Emmeline Place de quarante-quatre ans, demeurant dans le village de Tangujei, commune de Tzibanechti, fils de Philippe Place et de Marie Place, décédé avant-hier dix janvier à deux heures de l'après-midi en la demeure de messieurs les frères Alfred et Octave Ballif du village de Tangujei commune de Tzibanechti.

Les témoins ont été MM. Alfred Ballif agriculteur, de 37 ans et Octave Ballif, agriculteur, de 39 ans<sup>1</sup>, tous deux demeurant à Tangujei, commune de Tzibanechti et beaux-frères du défunt, qui ont signé avec nous après lecture faite et après que nous avons constaté le décès nous-même Jancu Philipescu, maire de la commune de Tzibanechti et officier de l'état civil.

*Témoins :*  
Alfred BALLIF,  
Octave BALLIF.

*L'officier de l'état civil :*  
Jancu FILIPESCU.

\*  
\* \*

## 2. *La sépulture de Fulgence Fresnel.*

On vient de lire la fin misérable de Victor Place, l'artisan, après P. E. Botta, de la résurrection du palais de Sargon II à Khorsabad et des premières fouilles modernes en Mésopotamie. Plus lamentable encore fut celle de Fulgence Fresnel, qui le premier s'était attaqué aux vastes ruines de Babylone, en compagnie de J. Oppert et de F. Thomas.

Elle a été contée déjà<sup>2</sup>.

---

1. En réalité il faut lire : *Alfred Ballif... 39 ans et Octave Ballif... 37 ans*, le rédacteur de l'acte ayant interverti les âges des témoins.

2. M. PILLET, *L'expédition scientifique et artistique de Mésopotamie et de Médie*, XVIII, p. 165-175.

Le 30 novembre 1855, à 11 heures du matin, F. Fresnel mourait à Bagdad dans sa petite maison du quartier chrétien, âgé de soixante-dix ans passés<sup>1</sup>.

L'inhumation fut modeste sans doute et dut avoir lieu le lendemain<sup>2</sup>, en un lieu que je ne pus déterminer qu'en 1929, au moment d'un séjour dans la ville des Califes.

Autrefois, les chrétiens de marque, les Européens en particulier, étaient inhumés auprès de l'église de leur rite ; or, l'építaphe de Fresnel ne se trouve pas parmi celles qui ornent le parvis de l'église latine de Bagdad.

C'est qu'en effet, au moment de la mort de l'archéologue, l'église latine était alors sans prêtre, le P. Denys de Saint-Martin ayant été empoisonné par son domestique arménien, le 7 août 1855.

Le corps de Fresnel fut donc simplement enterré, sans cérémonie religieuse, dans le cimetière chrétien, commun, de Bab-el-Mouaddam (la Porte du Glorifié) ou de Abou-Hanifa<sup>3</sup>.

Le cimetière, situé au delà de cette porte Nord de la ville, était simplement toléré par les Turcs, qui défendaient même aux chrétiens de signaler leurs tombes par un pieux emblème. Ce ne fut qu'en 1886 qu'ils purent acquérir le terrain et, l'année suivante, y ensevelir officiellement. Mais les Turcs profitèrent de la guerre pour bouleverser complètement ce lieu de sépulture chrétienne. L'établissement de la voie ferrée et de la gare de Bagdad-Nord, puis le percement d'un large boulevard, prolongeant New Street, — par les Anglais, en 1924, qui rasèrent Bab-el-Mouaddam, la remplaçant par une place portant le nom de North Gate, — achevèrent la destruction totale du cimetière.

Ce n'était plus, en 1929, qu'un terrain vague, attenant à la Caserne de cavalerie : il était coupé de trous et de canaux, inondé chaque printemps et quelques maigres buissons y végétaient.

Les travaux de route et de voie ferrée en avaient tiré de nombreux débris funèbres, vite dispersés par le fanatisme musulman. Ceux de F. Fresnel, l'illustre arabisant, instruit auprès des docteurs d'El-Azhar, traducteur des inscriptions himyarites, et si souvent arbitre des cheikhs de Djeddah, subirent le sort de tant d'autres.

Les ossements du dernier représentant de la lignée des grands physiciens ont été dispersés à jamais.

M. PILLET.

---

1. *Ibid.*, p. 166.

2. *Ibid.*, p. 168.

3. Célèbre interprète du Coran ; 696-767 J.-C.

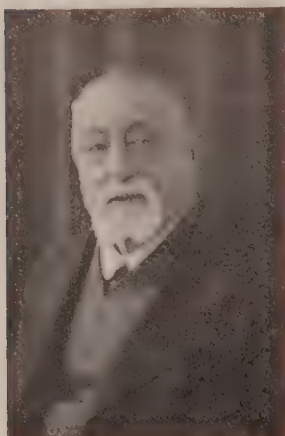


## NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

---

### RENÉ CAGNAT (1852-1937).

L'histoire et la philologie classique perdent en René Cagnat l'un de leurs représentants les plus justement réputés. Entré, en 1895,



à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, il succédait, le 21 juillet 1916, à M. G. Maspero dans les fonctions de Secrétaire Perpétuel. Administrateur habile et ferme; il devait, pendant vingt ans diriger les travaux de la Compagnie et, dans ce vaste labeur collectif, son expérience et sa sagesse ont pourvu aux multiples charges qui lui incombait<sup>1</sup>. Pendant près d'un quart de siècle, sa vie est intimement liée à celle de l'Académie; et c'est dans la salle où elle tient ses séances qu'il voulut recevoir, en 1932, les insignes de Commandeur de la Légion d'honneur. Cet attachement aux devoirs de la charge à laquelle l'avait appelé la confiance de ses confrères, ne devait céder que devant les atteintes de la maladie. Sa santé, chancelante, depuis le mois d'octobre, n'avait cessé de décliner. A la fin de janvier, il dut

s'abstenir de prendre part aux séances, et la mort venait le frapper le 27 mars dernier.

René-Louis-Victor Cagnat était né à Paris le 10 octobre 1852. Ancien élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé de grammaire en 1876, il était nommé professeur au Collège Stanislas. Quatre ans plus tard, il soutenait ses thèses de doctorat, où déjà il faisait une large part aux informations qu'apportent les inscriptions latines.

---

1. Sur l'activité académique de René Cagnat, voir A. MERLIN, *C. R. de l'Acad. des Inscr.*, 9 avril 1937.

Dans la thèse latine, *De municipalibus et provincialibus militiis in imperio romano*, il écrivait une page nouvelle de l'histoire militaire impériale. La thèse française, *Le Portorium (douanes, péages, octrois) chez les Romains*, devait, en 1882, former la partie principale de l'*Étude historique sur les impôts indirects chez les Romains jusqu'aux invasions des Barbares*, auxquelles l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres devait décerner, la même année, le prix du Budget.

La prise de possession de la Tunisie va ouvrir un champ nouveau à l'activité de René Cagnat. Un premier voyage, au début de 1881, est interrompu par les troubles qui suivirent l'établissement du protectorat, mais en décembre de la même année, il repart à la suite de nos troupes et, pendant trois ans, seul ou accompagné d'H. Saladin ou de Salomon Reinach, il parcourt en tous sens le territoire de la Régence, copiant les inscriptions, relevant les ruines. La mission que lui avait confiée le ministère de l'Instruction publique fut particulièrement féconde. Ses résultats sont consignés dans les autres fascicules des *Explorations et Nouvelles explorations archéologiques et épigraphiques en Tunisie* (Archives des Missions scientifiques, t. IX et XIV). Il a encore retracé d'une plume alerte dans le *Voyage en Tunisie* (1894), d'abord paru dans le *Tour du Monde*, les incidents qui ne manquèrent pas au long du chemin, et ces voyages dans un pays encore mal connu au point de vue archéologique devaient exercer une influence profonde sur son esprit. Au cours de sa longue carrière, il n'a jamais cessé de porter un intérêt agissant à l'histoire de l'Afrique romaine. Inspecteur des musées archéologiques de l'Algérie, il y est retourné chaque année jusqu'en 1914 ; secrétaire de la Commission de l'Afrique du Nord, il n'a jamais ménagé ni son appui, ni ses conseils aux fouilleurs et aux savants auxquels il avait montré la voie en terre africaine.

C'est encore à elle qu'il consacrera son principal ouvrage *L'Armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs* (1892 ; 2<sup>e</sup> éd. 1912), livre qui devait susciter des travaux analogues sur l'histoire de quelques-unes des armées des autres provinces de l'Empire. En 1893, avec E. Babelon et Salomon Reinach, il entreprit la publication de l'*Atlas archéologique de la Tunisie*, qu'avait précédée (1892) celle d'un livre sur *Timgad*, en collaboration avec E. Bœswilwald et A. Ballu. Dans la description de l'Afrique du Nord, entreprise par ordre du ministre de l'Instruction publique, il se chargea de l'établissement du Catalogue du *Musée de Lambèse* (1895) et, avec A. Ballu, il publiait celui du *Musée de Timgad* (1912). Avec P. Gauckler, dans *Les Monuments historiques de la Tunisie*, il étudiait *Les Temples païens* (1898). Puis, poursuivant la publication des documents relatifs à l'Afrique ancienne, il attachait son nom aux suppléments du tome VIII du *Corpus inscriptionum latinarum*, parus en 1891, 1894, 1904 et pour l'établissement desquels J. Schmidt, puis H. Dessau, avaient tenu à faire appel au savant français qui s'était fait connaître comme l'un des meilleurs épigraphistes. Dès 1923, afin de compléter les dépouillements du *Corpus*, assisté d'A. Merlin et de L. Chatelain, il donnait les *Inscriptions latines d'Afrique*.

Parallèlement à ces publications de documents, René Cagnat

poursuivait ses études d'histoire militaire et administrative de la province. Les *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres lui doivent de remarquables travaux sur les bibliothèques municipales dans l'Empire romain (t. XXXVIII), les camps de la III<sup>e</sup> Auguste à Lambèse (*ibid.*), la frontière militaire de la Tripolitaine à l'époque romaine (t. XXXIX), l'annonne d'Afrique (t. XL). Il eut, pendant un temps, le projet de donner, en parallèle à l'histoire de l'occupation militaire, une histoire administrative de l'Afrique sous l'Empire : quelques-uns de ces mémoires étaient destinés à être repris en chapitres dans ce livre qui ne fut pas poursuivi. Un petit volume, cette fois de vulgarisation, évoque pour le lecteur la connaissance directe qu'il avait des antiquités africaines. *Carthage, Timgad, Tébessa et les villes romaines de l'Afrique du Nord* mettaient à la disposition du grand public cultivé un guide attrayant et précis (1909).

Cependant les études africaines — pour si importantes qu'elles apparaissent — ne représentent pas l'essentiel de l'œuvre de René Cagnat. Dans ses thèses de doctorat, on entrevoit déjà tout le parti qu'il devait tirer des ressources qu'offrait la science des inscriptions latines. Les quelques centaines de textes qu'il rapportait de ses explorations en Tunisie et qu'il publiait avec une incontestable maîtrise le plaçaient au premier rang des épigraphistes. Après un bref passage à la Faculté des Lettres de Douai (1883-1887), il était appelé, le 3 février 1887, à occuper au Collège de France la chaire d'épigraphie et d'antiquités romaines, créée en 1861 pour Léon Renier et qu'Émile Desjardins, son successeur, n'avait occupée que quelques mois.

De son enseignement à Douai est sorti ce *Cours élémentaire d'épigraphie latine* (1885), dont la 4<sup>e</sup> édition devait paraître en 1914. Dans ce « manuel sans rival »<sup>1</sup>, il établissait de façon définitive les règles de ce langage particulier. Par son enseignement au Collège, il a formé maintes générations d'épigraphistes. Tous ceux qui prirent part aux réunions du vendredi midi, dans la petite salle meublée d'une grande table et d'un tableau noir, n'oublieront pas avec quel entrain, quelle clarté, il les initiait aux déchiffrements des textes nouveaux qu'il venait de recevoir d'Afrique. Aussi quel honneur quand le maître nous confiait un lot d'inscriptions à déchiffrer et à commenter. Beaucoup ont dû ainsi à René Cagnat d'avoir consacré leur premier mémoire imprimé aux inscriptions d'Afrique. Cette bienveillance agissante dont les bénéficiaires furent nombreux, ces anciens élèves l'ont reconnue, en lui offrant, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa nomination au Collège de France, un volume de *Mélanges*.

Le sens aigu qu'il avait des réalités l'incita à entreprendre une suite de publications destinées à faciliter aux érudits la pratique de l'épigraphie. *L'Année épigraphique* qu'il donna, dès 1888, à la *Revue archéologique* (en collaboration avec le regretté Maurice Besnier

---

1. Sur l'œuvre de René Cagnat dans le domaine des études d'épigraphie latine, voir J. CARCOPINO, *Débats*, 7 avril 1937.

de 1900 à 1933, puis avec Alfred Merlin) mettait à la disposition des travailleurs l'inventaire de toutes les inscriptions latines découvertes pendant l'année. Les *Inscriptiones græcæ ad res romanas pertinentes*, éditées depuis 1901, avec le concours de J. Toutain, P. Jouguet et G. Lafaye, complètent ce rassemblement des textes épigraphiques. Sous sa direction étaient encore publiés *La Chronologie de l'Empire romain* et le *Lexique des antiquités romaines*, de G. Goyau, *Le Lexique de topographie romaine* de L. Homo, auxquels venait s'ajouter la traduction, avec J. Toutain, du tome V de l'*Histoire romaine* de Mommsen.

La variété des sujets traités dans son cours d'Antiquités romaines au Collège de France ou dans les Conférences du Musée Guimet, dont bon nombre ont été réunies dans *A travers le monde romain* (1912) et *En pays romain* (1927), ne témoigne pas seulement de la richesse et de l'étendue de son érudition. A la clarté de l'exposition s'ajoute ce sentiment de la vie qui se retrouve dans les *Éloges* qu'il consacrait chaque année à la mémoire d'un académicien.

Dans ce vaste domaine, René Cagnat a voulu, une fois encore, servir pratiquement la cause de l'érudition classique et, de 1917 à 1920, il publiait, avec Victor Chapot, le *Manuel d'archéologie romaine*. Il fut aussi l'un des principaux collaborateurs du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Saglio-Pottier pour tout ce qui touche à l'armée, à l'administration, au commerce romains, et quelques-uns de ces articles constituent de véritables monographies.

René Cagnat était également président de la section d'archéologie du Comité des Travaux historiques et scientifiques, secrétaire de la Commission de l'Afrique du Nord, membre du Comité de la Fondation Thiers ; il présidait la Société française des fouilles archéologiques. Dans ces commissions, il mit au service de la science ses qualités de clair bon sens et d'administrateur.

« Par le rayonnement de son enseignement et de son influence, par toutes ces initiatives fructueuses, on peut dire que René Cagnat, s'il n'a pas fondé en France les études d'épigraphie latine, en a été, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, le représentant le plus autorisé, celui qui en a alors le plus largement imposé la nécessité et diffusé la méthode chez nos érudits<sup>1</sup>. »

R. L.

*Bibliographie* : Une bibliographie très précise<sup>2</sup> des travaux publiés par René Cagnat jusqu'en 1912, est insérée dans les *Mélanges Cagnat* (p. 5-15). Nous avons tenté de la compléter depuis cette date, mais nous n'ignorons pas que certains travaux ont pu échapper à nos recherches.

Ouvrages : *A travers le monde romain*, Paris, 1912 ; *En pays romain*,

1. A. MERLIN, Éloge prononcé devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 9 avril 1937.

2. Ajouter : *Les mines et les carrières de la Tunisie dans l'antiquité*, dans Revue générale des sciences, 30 novembre 1896, p. 122-124 (La France en Tunisie).



Collection d'études d'histoire et d'archéologie, de Boccard, Paris, 1927.

Ouvrages en collaboration : avec H. Dessau, *C. I. L.*, t. VIII, suppl. alt., 1916 ; avec V. Chapot, *Manuel d'archéologie romaine*, 2 vol., Paris, A. Picard, 1916 et 1920 ; *Inscriptions latines d'Afrique : Tripolitaine, Tunisie, Maroc* (avec A. Merlin et L. Chatelain), Paris, 1923 ; *Inscriptiones græcæ ad res romanas pertinentes*, t. IV, fasc. 9, 1927.

Préface au *Catalogue du Musée Alaoui* (2<sup>e</sup> suppl.), Paris, 1922.

Collaboration à des volumes de *Mélanges* : *Siena Buliciana*, 1921, p. 199-202, Remarques sur une particularité onomastique de l'épigraphie latine d'Afrique ; *Mélanges P. Thomas*, 1930, p. 82-86 : Une bizarrerie épigraphique ; *Livre jubilaire composé à l'occasion du quatrième centenaire du Collège de France*, p. 369-373, La chaire d'épigraphie latine et son premier titulaire.

Collaboration à des dictionnaires : *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Saglio-Pottier : Velum, Tiro, Titulus, Triumphus, Tumultus, Turma, Urbanæ cohortes, Vacatio militiæ, Valedudinarium, Vallum, Vectigal, Velites, Vestis militares, Vexillarius, Vicesimæ hereditatium, Vigiles, Vigiliæ, Velones.

*Conférences faites au Musée Guimet* : Visite à quelques villes africaines nouvellement fouillées (t. XXXIX) ; Temples et sanctuaires romains (t. XLI).

Eloges académiques : *Notice sur la vie et les travaux* du marquis de Vogüé, dans *C. R. de l'Acad. des Inscr.*, 1918, p. 443-473 ; de Paul Meyer, *Publications de l'Institut de France*, série in-4<sup>o</sup>, 1919, n<sup>o</sup> 22 ; d'A. Héron de Villefosse, *ibid.*, 1920, n<sup>o</sup> 18 ; de Marcel Dieulafoy, *ibid.*, 1921, n<sup>o</sup> 17 ; de Robert de Lasteyrie, *ibid.*, 1922, n<sup>o</sup> 18 ; de Charles Clermont-Ganneau, *ibid.*, 1924, n<sup>o</sup> 27 bis ; de Léon Heuzey, *ibid.*, 1923, n<sup>o</sup> 27 ; d'Ernest Babelon, dans *C. R. de l'Acad. des Inscr.*, 1925, p. 301-319 ; d'Elie Berger, dans *ibid.*, 1926, p. 262-276 ; de Gustave Fougères, dans *ibid.*, 1928, p. 333-348 ; d'Henri Cordier, dans *ibid.*, 1929, p. 292-306 ; de Gustave Schlumberger, dans *ibid.*, 1930, p. 342-356 ; de Théodore Reinach, dans *ibid.*, 1931, p. 374-393 ; de Maurice Prou, dans *ibid.*, 1932, p. 404-417 ; de Salomon Reinach, dans *ibid.*, 1933, p. 445-460 ; de Camille Jullian, dans *ibid.*, 1934, p. 312-324 ; d'Edmond Pottier, dans *ibid.*, 1935, p. 454-467 ; d'A. Bouché-Leclercq, dans *ibid.*, 1936, p. 265-277.

*Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* : t. XXXIX, 1912, p. 76-109, La frontière romaine de Tripolitaine à l'époque impériale romaine ; t. XL, 1915, p. 247-277, L'annone d'Afrique.

*Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* :

a) Communications : 1912, p. 11, 14-15, 29, La Frontière romaine de Tripolitaine ; 1913, p. 680-686, Un Temple de la Gens Augusta à Carthage ; 1914, p. 132-139, Inscription de Roscius Vitulus à Bulla-Regia ; 1915, p. 30, 50, 53, L'Annone d'Afrique ; 1915, p. 316-323, Le marché de Cosinius à Djemila ; 1916, p. 593-599, Sur l'origine de Cuicul, colonie militaire de Nerva ; 1920, p. 269-272, Un graffite de Carthage : *servate vita* ; p. 299-300, Trois inscriptions funéraires de Montignoso (Toscane) ; p. 425-433, Diplôme militaire d'Algaiola



(Corse ; 1922, p. 31-35, Deux bornes milliaires de Syrie ; 1923, p. 193-195, Inscriptions latines de Syrie, p. 373-377, Un diplôme militaire de Brestovitz (Bulgarie) ; 1925, p. 150-153 et 181-183, Nouvelles inscriptions de Syrie ; p. 227-237, L. Antistius Rusticus, Légat de Cappadoce ; p. 327-329, Nouvelle inscription de Beyrouth.

b) Notes : 1912, p. 39, Nécropole antique à l'Ouest de Tanger ; 1914, p. 583, Inscription grecque de Cirta ; 1915, p. 151, Mines et carrières de l'Afrique romaine ; p. 297, 334, Les proconsuls d'Afrique ; 1922, p. 117, L'Asclepieion de Lambèse ; 1923, p. 143, Jubilator, nom de cheval, non désignation de cocher ; 1926, p. 252, 254, Milliaires de Syrie ; 1928, p. 84-85, Inscription de Nasranyé (Syrie).

*Journal des Savants* : 1912, p. 337-346, L'Académie des Inscriptions et sa commission des médailles sous Napoléon I<sup>er</sup> ; 1914, p. 473-484, La ville romaine de Thugga ; 1916, p. 49-57, La ville de Thurbursicu Numidarum en Algérie ; 1917, p. 289-299, La ville antique de Gighthis en Tunisie ; 1919, p. 18-29, Les Musées archéologiques de l'Afrique du Nord ; 1923, p. 19-29, La question du logement à Rome ; 1924, p. 97-102, Une nouvelle mosaïque découverte en Tripolitaine ; 1925, p. 62-66, Deux diplômes militaires de Sofia ; 1926, p. 49-58, Les villas de Pline le Jeune ; p. 268-270, Nouveau papyrus d'Égypte ; p. 337-348, Les fouilles italiennes en Tripolitaine ; 1927, p. 193-202, Extraits de naissance égyptiens ; 1930 ; p. 412-416, Un nouveau diplôme militaire ; 1931, p. 193-199, Le théâtre de Sabratha (Tripolitaine) ; 1932, p. 273-276, Un nouveau diplôme de Bulgarie ; 1933, p. 29-32, Un nouveau fragment des Fasti Ostiensens.

*Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques* : 1913, p. CLXXI-CLXXIII, Inscription romaine de Philippeville ; 1915, p. xcix-xc, Borne milliaire sur la route de Tripoli à Gharian ; cxviii-cx, Inscription romaine de Lambèse en l'honneur de Julius Pollienus ; p. clxvi-clxviii, Inscriptions romaines de Lambèse ; p. 235-241, Inscriptions de la porte orientale de Timgad ; 1916, p. cxxxiii-cxxxvii, cxxxix-ccxliv, Rapports sur des inscriptions romaines de Lambèse ; p. clxvii-clxx, Mosaïque de tepidarium de Timgad ; cxcviii-ccI, Inscription gravée sur des bases de statues de Khamissa ; 1917, p. cxlvi, Inscriptions de Cherchel ; p. clxviii-clxxiii, Inscription de Lambèse ; clxxxv-clxxxviii, Inscriptions d'Algérie ; p. ccI, Inscription romaine de Tébessa, dédicace à Cælestis ; cclvii, Inscriptions romaines de Lambèse ; 1918, p. cxxxiii-cxc, Inscriptions romaines relatives à des gouverneurs de Numidie ; p. cc-ccii, Inscription romaine sur une base honorifique trouvée à Lambèse ; p. 134-143, Deux gouverneurs d'Afrique ; 1919, p. xlix-l, Inscription mentionnant la ville de Nîmes, à Rome ; p. ccxiv-ccxv, Rapport sur les milliaires découverts entre Benian et Tagremaret ; 1920, p. ccxviii-ccxix, Ruines romaines relevées par les officiers des brigades topographiques en Algérie et en Tunisie ; 1921, p. xxxix-xliii, Rapport sur des inscriptions romaines de Madaure et de Thurburbo Majus ; p. ccxxiii, Inscription romaine découverte à Nice ; p. xlvii-xlviii, Rapport sur une lampe romaine, trouvée à La Verrie ; p. cclviii, Rapport sur les relevées effectuées en Tunisie par le Service

géographique de l'Armée ; 1922, p. CLXXXIV, Rapport sur une inscription romaine trouvée à Betortillo, province de Salamanque ; 1923, p. XVIII-XX, Rapports sur des inscriptions du Musée de Fréjus ; p. CXXII-CXXXIII, sur les relevés archéologiques de la brigade topographique dans la région de Mactar ; p. CXCII, sur des milliaires de la voie romaine de Maktar à Kessera, p. XLIV-XLV, Inscription romaine à Djemila ; 1924, p. XXI, Rapports sur des découvertes archéologiques à Barcelone, à Tolède, à Alcudia ; p. CLXXXVIII, sur les documents archéologiques recueillis par les brigades topographiques de Tunisie en 1921-1923 et 1923-1924 ; sur une inscription romaine d'Ampus ; p. CLXXXIII, sur une plaque de plomb en forme de croix trouvée à Aïn-Fourna ; 1925, Rapports sur les documents archéologiques recueillis par les brigades topographiques de Tunisie en 1924 ; p. CCXVII p. LVII, sur les fouilles de Saint-Remy ; p. CLXXXI-CLXXXII, Mosaïque de Lecourbe avec inscription ; 1926, p. CC, Rapports sur les documents archéologiques recueillis par les brigades topographiques d'Algérie et de Tunisie en 1925 et 1926 ; p. CLXVII, sur une inscription chrétienne trouvée à Lyon ; 1927, p. 37, Rapports sur les inscriptions romaines recueillies par les brigades topographiques en Tunisie ; p. 174, sur les fouilles de Saint-Remy et de Saint-Bertrand-de-Comminges ; 1928-1929, p. 66, Rapports sur les découvertes faites en Tunisie par les officiers des brigades topographiques en 1926-1927 ; p. 256, sur les documents archéologiques recueillis par les brigades topographiques en Tunisie et au Maroc (1927-1928) ; 1930-1931, p. 176-180, Inscriptions romaines intéressantes l'Afrique du Nord ; p. 306-309, Note sur un milliaire de la route de Théveste à Cirta ; p. 403-405, Note sur la carte de la région de Volubilis ; 1932-1933 : p. 285, Note sur une inscription romaine trouvée à Herbillon ; p. 391-417, Rapports sur : les découvertes faites en Algérie, au Maroc et en Tunisie par les officiers des brigades topographiques ; p. 333, une note de M. Truillot, concernant une inscription et trois mosaïques romaines de Tébessa.

*Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France* : 1912, p. 347-348, Inscription chrétienne de Cherchel ; 1913, p. 279-280, Inscriptions chrétiennes et mosaïques de Djemila, Algérie ; 1914, p. 230-231, Milliaire de l'année 216, trouvé en Tripolitaine ; 1915, p. 196-200, Inscription de Djemila ; p. 204-205, Mosaïque de Cheïk-Zouede ; p. 238-241, Inscriptions relatives au légat de Numidie A. Julius Piso ; 1917, p. 161-162, Mosaïque au nom des Thybridiorum Basilianorum ; 1918, p. 229-231, Tessère gladiatorielle fautive, dans une collection anglaise ; p. 123-124, Signalement de recrues d'après un papyrus d'Oxyrhincus.

*Revue archéologique* : 1924, I, p. 24-28, A propos du mot *Jubilator* ; II, p. 47-48, *Theos Hypsistos*.

*Revue des Études anciennes* : 1915, Inscription de Djemila (Algérie), p. 183-185 ; 1916, p. 57, Sévère et les Helvètes ; 1920, p. 97-103, C. Julius Crescens Didius Crescentianus, fondateur de la basilique Julia à Djemila (Algérie) ; 1930, p. 38-40, Note sur deux inscriptions d'Algérie.

*Syria* : t. V, 1924, p. 108-112, Inscriptions latines de Syrie ;

t. VII, 1926, p. 67-70, M. Sentius Proculus de Beyrouth ; t. VIII, 1927, p. 53-54, Inscription romaine du Sindjar au nom de Trajan ; t. IX, 1928, p. 25-31, Nouveau diplôme militaire relatif à l'armée de Syrie ; t. XVII, 1936, p. 99-100, Un nouveau milliaire de Syrie.

*Revue Épigraphique*, nouv. série t. I, 1913, p. 1-14, Colonia Concordia Carthago.

*Revue des Deux-Mondes* : 1<sup>er</sup> mars 1920, L'Armée d'occupation de l'Égypte sous les Romains ; 15 nov. 1921, Les récentes fouilles d'Alésia ; 15 oct. 1924, La véritable Carthage ; 15 août 1926, Les Fouilles en Tripolitaine ; 1<sup>er</sup> déc. 1929, Nos savants dans l'Afrique du Nord depuis un siècle.

*Bulletin de la Société archéologique de Sens* : XXXIII, 1924, Les Tables de patronat.

*Bullettino del Museo dell' Impero romano* : I, 1930 (1931), p. 77-85, Africa vetus e Africa nova.

*Le Musée belge* : XXVII, 1923, p. 113-129, La Colonie romaine de Djemila ; XXXIII, 1928, p. 157-160, Une inscription relative à la reine Bérénice.

*Atti della Pontificia Academia romana di archeologia*, série III : t. I, 1923, p. 81-83, L'Asclepieium de Lambèse (Numidie).

*Rivista della Tripolitania* : 1924-5, p. 323-342 ; 1925-6, p. 75-90, Les Romains dans l'Afrique du Nord. L'occupation romaine en Afrique ; ses méthodes, ses résultats.

#### JOSEPH CHAMONARD (1866-1936).

Né à Lyon, d'une vieille famille très estimée du pays, J. Chamonard fit ses études aux Chartreux, puis à Stanislas. Il fut successivement élève de l'École Normale Supérieure, et membre de l'École française d'Athènes. Son séjour au Levant devait décider de l'orientation de toute sa vie. Membre et secrétaire dans la maison française du Lycabette, il devint — au temps de Maurice Holleaux, dont il était l'ami et le dévoué collaborateur (il quitta l'École en même temps que lui) — témoin actif et permanent de l'activité archéologique



française en Grèce. Ceux qui ont bénéficié de son accueil dans le petit pavillon, modeste, mais décoré avec tant d'art, dont il avait su faire dans le jardin de l'École un *coin français*, n'oublieront jamais son rôle précieux. C'était un humaniste des plus fins, qui connaissait la Grèce bien autrement que par les livres ; peu de savants en auront comme lui senti le charme et compris l'enseignement. Méthodique et pratique, il a été un conseiller précieux pour tous, et jusqu'à la fin.

L'œuvre scientifique de J. Chamonard date de son arrivée comme membre à Athènes (1890), dans la promotion qui comptait aussi De Ridder et Couve, si prématurément disparus. Une des illustrations du livre de G. Radet le montre aux fouilles de Lagina avec Hamdi-bey (son mémoire sur la frise de Lagina : *BCH.*, XIX, 1895, p. 235-262, pl. X-XV, utilisé par G. Mendel qui le loue justement, avait beaucoup préparé le récent livre de A. Schober). Il avait fait avec Ph.-E. Legrand plusieurs explorations au cœur de l'Asie-Mineure : en Phrygie (*BCH.*, XV, 1891, p. 456 ; XVII, 1893, p. 39-51, p. 241-293 ; en Ionie (ci-après) ; en Paphlagonie : sept. 1891 ; *BCH.*, XV, 1891, p. 679). Elles ne furent ni sans risques, ni sans profit épigraphique et cartographique (G. Radet, *l. c.*, p. 267) ; il est permis de rappeler ici qu'une des premières inscriptions de Claros fut publiée par ces deux voyageurs. — Quand, après la guerre, on eut besoin d'un directeur avisé pour l'organisation de l'exploration archéologique de la Syrie, c'est à J. Chamonard qu'on s'adressa, comme au meilleur connaisseur de tout l'Orient. Le général Gouraud l'avait remarqué aux Dardanelles, où il servait volontairement dans un rang obscur, et où il fit, en juillet-déc. 1915, avec F. Courby et E. Dhorme, sur la ligne même de feu, les fouilles de la Nécropole d'Éléonte (*BCH.*, 39, 1915, p. 135 sqq.). Sa modestie lui fit renoncer trop vite à une mission temporaire à Beyrouth, tâche pour laquelle il ne s'estimait pas, pourtant, assez « orientaliste ».

Il a passé en précurseur sur d'autres sites de Grèce : à Pérachora en 1891, où il découvrit un lion de tuf ; à Phigalie (*BCH.*, XV, 1891, p. 448). En Attique, il avait fait avec Convert une étude sur le tracé de la Voie sacrée éleusinienne (*BCH.*, XVII, 1893, p. 195 ; cf. G. Perrot, *Rapp.* 33, 2 fév. 1894, p. 13-17). Mais son grand domaine fut Délos à partir de 1892 : il termina l'exploration du théâtre et eut le grand mérite de provoquer là une révision des théories sur le dispositif de la scène (*BCH.*, XX, 1896, p. 256-318, 390-392). Attiré de ce côté, il devait explorer tout le lot de maisons gréco-romaines qui constituent ce qu'il a appelé le Quartier du Théâtre ; à partir de 1896 (*BCH.*, XX, p. 314 sqq.) le *Bulletin* de l'École a enregistré périodiquement ses travaux minutieux dans les maisons déliennes, où son habileté d'archéologue, son goût, ont tant facilité la résurrection d'une « Pompéi des Cyclades ». Encore aujourd'hui, il n'y a pas d'étude à la fois plus exhaustive et plus évocatrice, sur l'habitation antique que celle qu'il a donnée dans le t. VIII de l'*Explor. archéol. de Délos* : rien n'y manque, et la vie gréco-romaine y est reconstituée avec une dévotion intelligente qui n'a été nulle part ailleurs égalée. Après la guerre, revenu en mission, J. Chamonard reprenait l'exploration commencée de la *Maison des masques*. Elle a fait l'objet, en 1933, d'un nouveau



fascicule de l'*Expl. archéol.*, t. XIV, et a révélé alors les mosaïques les mieux conservées qu'on ait trouvées à ce jour dans l'île.

Rentré en France en 1911, J. Chamonard ne voulut pas convertir en thèse telle ou telle de ses études ; ancien professeur à Moulins, à Marseille, il accepta de servir, non moins modestement, mais d'une façon magistralement fructueuse, au Lycée Michelet, où il a formé des générations d'élèves aux leçons de l'antiquité gréco-latine. J'ai souvent recueilli le témoignage émouvant de leur reconnaissance pour ce « bon maître », qui savait rendre les « langues mortes » si attrayantes, en commentant ses cours par l'image, et qui enseignait, avec un dévouement infatigable, un humanisme libéré de toute emphase comme de tout à peu près. L'Exposition de 1937 doit rappeler ses idées à ce sujet (*Rev. univ.*, 1933), et son rôle qui fut un rôle de combat. Sa santé fut ébranlée par ce dur métier ; d'autant que délié d'obligations militaires, J. Chamonard avait tenu à faire, en volontaire, toute la guerre d'Orient jusqu'en 1918. Lors de sa retraite, ses nombreux amis, savants et artistes, sensibles à son inépuisable complaisance pour les autres, durent s'inquiéter à la fois de son repos et de son travail, car les difficultés de la vie ne l'épargnèrent pas alors. — Elles le ramenèrent au métier philologique. Il avait déjà collaboré à une traduction de Flavius Josèphe. Son dernier ouvrage a été ainsi une édition en 2 vol. (avec traduction) des *Métamorphoses* d'Ovide, dans la série des classiques Garnier ; elle démontre supérieurement l'avantage qu'il y a pour de tels textes à être maniés par des archéologues ; car tout le livre peut se lire sans qu'on ait à souffrir comme ailleurs, de la version, ou des notes. Je ne pensais pas, recevant cet ouvrage au début de novembre 1936, que j'aurais à le mentionner d'abord en cette notice. J. Chamonard, de plus en plus éprouvé par les hivers et l'état de son cœur, l'envoya de province, avec l'annonce d'un retour à Paris qui ne s'est pas réalisé. — Son testament distribuait généreusement ses collections de livres, de photographies, d'œuvres d'art : notamment à des établissements scientifiques comme le Lycée Michelet, et notre Institut d'archéologie de la Sorbonne ; il venait souvent travailler là depuis six ans ; son souvenir y persistera.

Ch. P.

#### MAXIME PRINET (1867-1937).

Ancien élève de l'École des Chartes, bibliothécaire à Besançon, archiviste aux Archives nationales, Max Prinet fut chargé, en 1914, de la chaire d'héraldique à l'École pratique des Hautes-Études où, pendant plus de vingt ans, il allait enseigner avec une rare autorité. S'il n'a pas cru devoir prendre le temps de rédiger le grand ouvrage qu'on pouvait espérer de sa connaissance approfondie de la science du blason et de la sigillographie, il a laissé une énorme documentation, réunie au cours de cinquante années de labeur, pendant lesquelles il n'a cessé de prodiguer, avec une extrême libéralité, à ses élèves, à ses correspondants français et étrangers, les renseignements d'une érudition sûre et précise.



Originaire d'une vieille famille franc-comtoise, Prinnet avait été attiré dès sa jeunesse par l'histoire de sa province natale. En 1894, sa thèse de l'École des Chartes traitait de *L'Industrie du sel en Franche-Comté*. Ce travail devait l'amener à étudier le gouvernement de Charles-Quint et de Marguerite d'Autriche. Au reste, il ne devait jamais renoncer à ces recherches d'histoire locale, et nombreux sont les articles qu'il laisse sur les antiquités et les monuments de sa province.

R. L.

### Crète et Asie.

Les rapports que nous signalions ici-même (*Rev. arch.*, 1936-II, p. 80-91) ne font que se préciser. En Crète, M. Pendlebury a fouillé, en mai 1936, au voisinage du village de Tzermiado<sup>1</sup>, sur le haut plateau du Lassithi, une grotte qui servit de charnier au MA II-MA III (*Arch. Anz.*, 1936, col. 162-8, fig. 17-20 ; *JHS.*, 1936, p. 152 et 154, fig. 14-15) : il y trouva une tête d'ivoire dont les yeux étaient rapportés, importation orientale (Mésopotamie ?), ou imitation d'objet oriental ; un sceau d'ivoire en forme de singe assis, etc. A cet ivoire, on attribuera volontiers une origine syrienne plutôt qu'égyptienne, étant donné qu'on accède à ce plateau soit du Nord, par le chemin venant de Mallia par Krasi (où fut trouvée la première *tholos* de la Crète septentrionale), soit de l'Est, par les voies issues des ports de Mirabello (aujourd'hui route de Saint-Nicolas).

Cette même année, découvertes et sondages appelaient de nouveau l'attention sur un des carrefours les plus importants du Proche-Orient. Dans une tombe du 2<sup>e</sup> niveau de Ras Shamra (Moyen Empire) la présence d'une tasse « egg shell » du MM II attestait l'influence égéenne : M. Schaeffer (*Syria*, 1936, p. 142-4), comme sir Arthur Evans (*JHS.*, 1936, p. 133), la tiennent en effet pour importée de Crète. Mais si Ras Shamra, comme Byblos, s'ouvrait aux influences de l'Ouest, aucun lieu de passage ne dut être plus fréquenté que la basse vallée de l'Oronte : au coude du fleuve en particulier (l'actuelle plaine d'el Amk), se croisent la route qui, venue de Mésopotamie, descend vers la mer, Chypre, l'Égée et celle qui, originaire d'Anatolie, après avoir franchi les passes de l'Amanus, enfila la moyenne vallée de l'Oronte, vers la Syrie du Sud, la Palestine et l'Égypte (sur cette région de grande importance géographique et commerciale qui constitue aujourd'hui le sandjak d'Alexandrette, cf. R. Blanchard, *Géographie universelle*, VIII, p. 207-8 et carte, fig. 31). On comprend que C. L. Woolley, à la tête d'une mission du British Museum, ait jeté les yeux sur ce point privilégié de la Syrie du Nord. Au printemps 1936 des sondages n'ont rien donné à Mina, sur la côte ; mais ils ont déjà réalisé plus que des promesses à Tal Atchana, dans la plaine d'el Amk (*JHS.*, 1936, p. 125-134) : à côté d'objets nettement asiatiques, de très curieux tessons « light on dark » (pl. VI-VIII), apparentés à la

---

1. Et non Tzermiada, comme l'impriment les comptes rendus.

céramique crétoise MM III, posent un passionnant problème. Woolley et Evans s'accordent à les attribuer à une fabrique locale, tant en raison de la technique que parce que le décor combine avec des motifs qui pourraient être crétois (rosettes, « double axe-tree ») des éléments étrangers, à cette époque, à la céramique crétoise (oiseaux, bouquets). L'industrie locale a-t-elle accommodé à sa guise une technique étrangère, ou bien avons-nous là les témoins d'un art asiatique beaucoup plus vaste dont l'influence aurait contribué peut-être à la formation du Camarès ? Nous suivrons avec le plus grand intérêt le développement de ces fouilles<sup>1</sup>.  
Pierre DEMARGNE.

### Taraxippos ou Zeuxippos ?

M. K. F. Johansen a publié dans les *Acta archæologica* VI, 3, 1935, p. 167-213, les fragments d'un important sarcophage de Clazomènes conservé à la Glyptothèque Ny-Carlsberg, n° 1512 *b* (fig 1, La pl. I (ici, fig. 2), fait apparaître sur le timon du char représenté au chevet un petit personnage démoniaque que M. J. a considéré comme représentant Taraxippos. Il consacre une notice érudite, au passage<sup>2</sup>, à ce démon du turf, qui troublait les chevaux de course et provoquait des accidents redoutés. — Mais pourquoi eût-on fait apparaître ce Kobold si malin au chevet d'un sarcophage de Clazomènes, là où, seuls, les dieux et leurs cortèges ont, ailleurs, place marquée ?

Observons que le Taraxippos d'Olympie, — démon dont les pouvoirs furent usurpés par Poseidon Hippios (VI, 15, 20), — épouvantail des chevaux, avait la forme d'un autel de forme ronde : c'est devant cette borne redoutable que les chevaux s'emballaient parfois, fracassant chars et conducteurs. — Pour éviter le maléfice, on avait évidemment consacré l'autel ! Pausanias donne à ce sujet toutes sortes d'explications ingénues et locales, toutes liées à des accidents de courses, dont le premier fut celui d'Enomaos. On disait d'ailleurs que Enomaos lui-même se plaisait à nuire à ceux qui courent avec des chevaux ; ailleurs, il est parlé du fantôme d'Alcathos, un des treize prétendants d'Hippodamie tués en course nuptiale, à cette place. Le démon était connu, notons-le, à l'Isthme, où Glaucos, fils de Sisyphe, avait été tué par ses chevaux dans les jeux funéraires célébrés par Acaste à la mémoire de son père. Si à Némée, il n'y avait pas de Taraxippos personnifié, du moins, une *roche rouge*, signalée par Pausanias, y terrorisait aussi les chevaux, à l'extrémité de la lice (rite de passage ; franchissement de la borne) ; nous retrouvons partout la forme *monumentale*<sup>3</sup>.

1. Dès 1924 (*Syria*, 1924, p. 309, n. 1) le P. Vincent suggérait, contre Wooley, qu'on devait s'attendre à rencontrer, au MM., des vases crétois sur le littoral syro-palestinien.

2. A la bibliographie, ajouter les deux belles études de R. VALLOIS (*REA.*, 1926, 1929), sur les jeux d'Olympie.

3. Cf. J. JÉRÉMIAS, *Zeitschr. d. deutschen Palaestina-Vereins*, 1931, p. 279-288 : sur le Taraxippos de l'Amphithéâtre de Césarée.

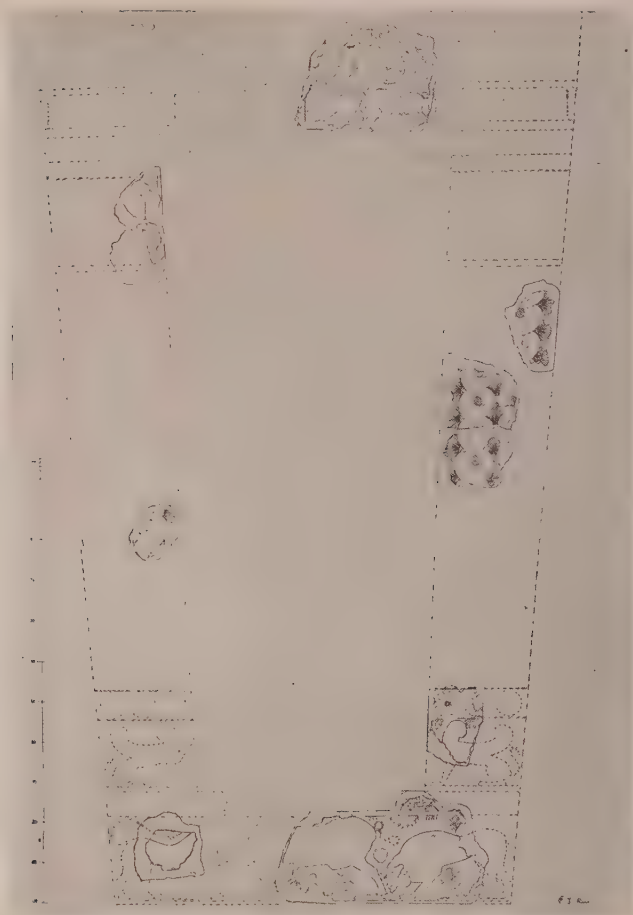


Fig. 1. — Sarcophage de Clazomènes  
à la Glyptothèque de Copenhague.

Le petit personnage du sarcophage de Clazomènes n'est-il donc pas, plutôt qu'un Taraxippos, un Zeuxippos, qui serait de meilleur présage ? Moins connu que son frère ennemi, Zeuxippos maintenait l'attelage et les chevaux ; il serait mieux à sa place *sur le timon*, dont il assurait la sécurité. On l'a honoré près des Hippodromes : à Byzance-

Constantinople, notamment, où le Gymnase du Zeuxippos, voisin de l'Atmeidan (St. Casson, *Gaz. B. Arts*, 1930, I, p. 213 sqq ; cf. 230-336), lui doit son nom<sup>1</sup>. — Les cochers l'invoquaient, soucieux d'avoir des chevaux semblables au blond Phérénique, le favori d'Hieron de



Fig. 2. — Détail du char, montrant Zeuxippos sur le timon.

Syracuse, qui fussent à la fois « porteurs de victoire » et « sans péril pour leur guide » (Bacchylide, *Odes*, V). Car les rois couraient parfois eux-mêmes, ou du moins, leurs familiers (p. ex. : Carrhotos, l'aurige d'Arcésilas de Cyrène). Ch. P.

#### Le téménos des Tyndarides à Agrigente.

L'importance en était attestée par la III<sup>e</sup> *Olymp.* de Pindare, v. 1 sqq., et le poète, qui l'avait vu, avait passé l'automne de 476 près de Thérôn. C'est là que Thérôn même offrait des banquets de théoxé-

1. M. JOHANSEN a cité, pour Taraxippos, les superstitions du cirque à Rome et Carthage.

nies (il y avait donc un *hestiatérion*) aux Dioscures « hospitaliers » (Pindare), et à Hélène « aux belles tresses ».

On a eu grand tort (Nilsson, *Griech. Feste*, 421<sup>1</sup>) de croire qu'il avait pu s'agir seulement là d'un culte de particuliers ; d'autant que Pindare a toujours tiré ses développements religieux des grandes religions locales : dans l'*Olymp.* III, il célèbre les Tyndarides et Héraclès, tous représentés à Agrigente au temps de Thérôn. De plus, nous avons sur le terrain, par une bonne fortune singulière, le lieu-saint jusqu'ici méconnu, des Dioscures et d'Hélène ; c'est celui que M. P. Marconi a fouillé et publié (*Atti Magna Grecia*, 1931 (1933), p. 1 sqq.) en y voulant, à tort, je crois, reconnaître un *téménos* des Deux-déeses. Car nous savons, grâce à M. P. Marconi lui-même, où était le culte de celles-ci, dans Agrigente : vers San Biagio ; et il ne pouvait être ainsi répété du côté de la *Limné*, non loin de la *Kolymbétra*.

Dans le péribole retrouvé là<sup>2</sup>, il y avait trois grands temples, et des autels significatifs, les uns ouraniens, d'autres chthoniens, *bómoi* ou *bothroi*, qui ne conviennent qu'à la double destinée des Tyndarides, à la fois héros et dieux, voire à Hélène, par ailleurs. On a retrouvé sur place des *Couroi* (le Couros de marbre dit de Girgenti vient de là, comme je l'établirai) ; des *atlantes* significatifs (*dokana*), tout un matériel relatif aux sports ; mais surtout les énigmatiques « tubes », dérivés de ceux de la déesse aux serpents : symboles de cette « unknow faceless goddess », qui fut *Hélène* : à elle revient ce *colossos sans visage*, inexpliqué jusqu'ici, mais rappelant la Dendritis, la Platanitis, déesse-colonne qui avait d'ailleurs aussi ses mystères. Elle seule a pu partager avec ses frères le complexe sanctuaire retrouvé, à cultes mixtes, où la région Nord, la plus « chthonienne », lui était, semble-t-il, dévolue. — Je tenterai de montrer prochainement tout cela plus en détail.

Ch. P.

### Les frises du Porche Nord de l'Érechtheion<sup>3</sup>.

M. L. Pallat a consacré récemment une nouvelle étude technique, très documentée, à la frise du porche Nord de l'Érechtheion. L'auteur propose d'ajouter à la liste des documents appartenant à cette frise et déjà cités dans la grande publication de l'École américaine d'Athènes (*The Erechtheum*, 1927), plusieurs fragments de sculptures récemment retrouvés sur le versant Nord de l'Acropole, dont un rocher avec sabot et départ de patte de cheval, un bras avec pan de draperie provenant d'une figure féminine et un fragment d'une tête féminine semblant appartenir à une femme âgée.

1. Cité par F. CHAPOUTHIER, *Les Dioscures*, 1935, p. 132, qui, *ibid.*, attribue par erreur à Sparte la fondation de la colonie d'Agrigente.

2. Cf. pour d'utiles observations sur l'architecture (et les fouilles !), R. VALLOIS, *REA.*, 36, 1934, p. 303 sqq.

3. Cf. Ludwig PALLAT, *Der Fries der Nordhalle des Erechtheion : Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, t. 50, 1935, Walter de Gruyter ; Berlin, p. 79-135, pl. 1, 9 figures.





Fig. 1. — Nouveau dispositif proposé par M. L. Pallat pour les inses de l'Erechtheion (Porche Nord).

Les combinaisons possibles des divers fragments retrouvés feraient supposer que nous possédons les restes d'au moins 55 figures différentes, alors que l'examen des trous de scellements nous fait reconnaître qu'il y en avait au plus 69. La reconstitution de la frise du porche Nord n'est donc pas impossible, mais cette fois, pour éviter les reproches qui lui ont été faits précédemment, et selon lui, à tort, l'auteur ne la risque qu'en l'appuyant sur une étude très approfondie de la disposition des trous de scellement et des trous de surface conservés sur les fragments de sculpture et sur les plaques auxquelles ceux-ci étaient fixés (fig. 1). Il admet que les mythes attiques relatifs à Érechthée-Erichthonios sont les seuls qui puissent s'accorder avec la disposition des scellements de cette frise : notamment avec sa disposition où prédominent les personnages assis et les figures féminines.

M. Pallat voit sur la plaque III de la face Est une naissance, d'Erichthonios et reconnaît dans le fragment : *Erechtheum*, pl. 45, 101, une partie de la figure d'Athéna, vêtue du *péplos* et du manteau. A cette nativité assisterait Zeus assis sur un trône, le torse nu. En pendant aurait été un Cécrops, dont nous n'avons plus aucun fragment. A droite du groupe central, M. Pallat voit sur la frise Est du porche Nord, deux groupes de figures féminines : les Cécropides et les Horai. Sur la face Nord, la disposition inégale des trous de scellement fait pressentir une action mouvementée, qui peut avoir un rapport avec le sacrilège des filles de Cécrops. Sur la partie gauche de cette frise, on peut placer le groupe de deux femmes : *Erechtheum* pl. 43, 19, dont l'une est agenouillée devant l'autre, interprété comme : Pandrose suppliant Athéna. La figure : *Erechtheum*, pl. 41, 18 serait encore Athéna, reconnaissable à son siège particulièrement orné, le seul qui se rapproche par la forme du trône de Zeus. La face Ouest se distingue, selon M. Pallat par de grands écarts entre les trous de scellement des plaques, ce qui indique qu'il s'y trouvait, non seulement des personnages humains, mais aussi des attelages de chevaux. L'auteur reconnaît en tout, sur cette face, les traces de plus de trois quadriges, dont deux s'enlevant au galop. Chacun est accompagné d'une figure féminine courant (Niké aptère ?) La scène représentée serait la suivante : Erichthonios, le protégé et le disciple d'Athéna, prenant part pour la première fois à une course en quadriges, à l'occasion de l'« agôn » panathénaique fondé par lui-même. La frise Sud du porche Nord de l'Érechtheion n'avait probablement que 0 m. 74 de long ; M. Pallat lui attribue quelques fragments provenant de figures féminines debout : *Erechtheum*, pl. 41, 36, pl. 41, 37, pl. 42, 43, pl. 42, 51.

Il considère comme stylistiquement importante la figure d'Athéna assise, dont le drapé recherché et d'un caractère artificiel ne marque pas un retour timide à la raideur archaïque, mais plutôt la volonté de s'écarter du style simple et naturel de l'époque précédente pour tendre à des effets d'un charme visuel raffiné et quelque peu linéaire. A ce point de vue, plusieurs fragments de la frise du porche Nord de l'Érechtheion pourraient être rapprochés de la base de la Némésis de Rhamonte, attribuée à Agoracrite de Paros.

Jenia GRODECKI.

### Notes pratiques concernant un voyage archéologique en Italie Méridionale.

Ayant eu, en juillet et août 1936, l'avantage de faire un voyage dans l'Italie méridionale, grâce à la libéralité de la « Stichting voor Archaeologie » dirigée par M. Rutgers van der Loeff, je présente ici à mes collègues archéologues certaines observations qui pourraient, me semble-t-il, leur épargner beaucoup de difficultés.

D'abord : un horaire des chemins de fer est indispensable (section Italie Centrale et Méridionale) ; il est impossible de se renseigner d'une autre manière ; achetez-le à Rome, car vous risquez de ne point en trouver dans le Sud. Puis procurez-vous un *abbonamento turistico* : ainsi, vous éviterez les difficultés quotidiennes de la petite monnaie, introuvable souvent, même dans les banques ; cet abonnement peut être prorogé dans n'importe quelle gare. Mais faites-le avant le jour de l'échéance, puisque les chefs de gare des lignes secondaires ne sont pas tous au courant, de sorte qu'il faut parfois attendre une journée.

*Pæstum* et *Velia*. Ceux qui voudront combiner la visite des deux sites (ce qui est très instructif) trouveront bon logis à Agropoli, petite ville située entre les deux fouilles<sup>1</sup>. On m'a averti que le paludisme règne toujours à *Pæstum* (d'autres le nient), et un séjour à Ascea (première gare après *Velia Scavi*) ne m'a pas paru recommandable en y passant en chemin de fer. Il y a maintenant un bon guide de *Pæstum* (liv. 3.50) de la main de M. A. Marzullo, avec de jolies illustrations et un plan<sup>2</sup>.

*Vibo* (le nom : Monteleone n'est plus usité). Surtout si l'on arrive à la nuit close, il faut tenir compte du fait que la ville est très loin de la gare : la seule communication est une ligne des *Ferrovie Lucano-Calabrese*, dont la gare se trouve en face de celle des *Ferrovie delle Stale*. Trouver les antiquités de *Vibo* est chose pénible : les habitants ne les connaissent point ; ils vous indiquent constamment comme *mura greche* un château médiéval. Il y existe sur place une collection d'antiquités (Cordopedi), mais on m'a assuré qu'il est très difficile d'y accéder. Une partie d'ailleurs est incorporée au Museo Civico de Reggio.

*Reggio Cal.* Il faut se méfier des renseignements fournis sur le Musée par les habitants. On me débarqua d'abord devant un édifice qui n'avait rien à voir avec un musée quelconque. Là, on me dit que le dépôt cherché était en face. En effet, j'y distinguai en gros caractères : Museo della Magna Grecia. C'était le nouveau musée, édifice imposant, mais en voie de construction (tout près de la gare Reggio C. S. = Reggio-Cal. Succursale). Pour le moment il n'abrite que des ouvriers ; plus tard, il englobera les deux musées existant aujourd'hui.

1. On trouve à *Pæstum* même, au Ristorante Nettuno, pour passer la nuit, deux bonnes chambres et deux autres moins confortables. *L. Réd.*

2. Un guide beaucoup plus complet a été récemment édité à Naples, sous le nom de M. Wladimiro Frenkel. Il contient notamment quelques précisions sur les récentes fouilles du Silaris. *L. Réd.*

Ce sont : 1) Museo Civico (dans Via dei Pritanei derrière une petite grille, non loin du bureau de poste : directeur le Pr Putorti) ; 2) L'Antiquarium della Soprintendenza, dans une école de la Piazza Castello. Pour visiter l'Antiquarium, il faut obtenir la permission du *Soprintendente*, le Pr Mancini (résidant 23, Via Reggio Campi : suivre le Corso jusqu'à la Via S. Paolo ; en gravissant les escaliers de celle-ci, on aboutit exactement devant la Soprintendenza). Notons enfin que le théâtre antique se trouve au-dessous de l'Uffizio dell' Ente edilizie, 30-2, Via del Torrione, section Nord.

*Locri* (le nom Gerace n'existe plus) a un joli Musée (directeur M. Serafino) : s'adresser au *custode*, que les habitants vous indiquent sans faute. Il y a aussi une collection Scaglione, non loin du musée, mais on ne la visite pas, vu qu'elle a été mise à la disposition de la justice ; elle entrera, paraît-il, plus tard au Musée civique. Le même *custode*, un homme assez instruit, accompagnera aussi pour montrer les restes de la ville ancienne, à quelques kilomètres de la ville moderne (impossible de les trouver seul). Les ruines sont pauvres, mais c'est une belle excursion, instructive si l'on veut se renseigner sur le caractère du pays, toutefois un peu fatigante (souliers de montagne de rigueur). Locri a une belle plage et on y trouve fort bon logis.

A *Caulonia*, il n'y a plus rien à voir, selon mes informations.

*Catanzaro* : joli Museo Provinciale della Calabria, dans le parc en face du Municipio : objets préhistoriques surtout, aussi collection numismatique.

*Cosenza* a un musée dans le Municipio, mais il ne contient que peu de chose, m'a-t-on dit. Aussi ne l'ai-je pas visité ; les communications (du moins en chemin de fer) sont assez compliquées.

*Cotrone* : musée dans le Castello, c'est-à-dire dans la *zona militare*. En raison de cela, il faut obtenir une permission du Municipio, qui ferme à 14 heures. Après, rien à faire, comme j'ai pu le constater en personne.

Si je mentionne ici le Musée de *Tarente*, ce n'est certes pas pour prodiguer des éloges superflus à l'adresse de cette collection qui s'enrichit toujours par les fouilles et les trouvailles fortuites ; elle est d'une richesse qui ne cède que devant celle du Vulci d'il y a un siècle ; le nouveau Directeur, le Prof. Drago, se déclare tout à fait disposé à fournir renseignements et photos dans la mesure du possible. De son côté, il serait très content si on voulait bien lui envoyer des publications ou des tirages à part, surtout concernant l'Italie Méridionale, parce que le musée manque de bibliothèque. Le photographe Wickers, qui résidait autrefois à Tarente et était au courant très des collections privées de la région, est parti.

*Matera* a un musée intéressant, non seulement pour la préhistoire, mais aussi pour les périodes suivantes. Je regrette de n'avoir pas pu le visiter.

*Potenza*. Le Museo Provinciale della Basilicata (directeur le Prof. Concetto Valente) se trouve en dehors et en contrebas de la ville (un autobus passe par là, service peu fréquent), non loin de la gare

Potenza Superiore, sur la ligne de Foggia. Le Musée contient des matériaux de toute la région, et ne manque point d'intérêt.

*Lucera*. Le Museo Civico ne se trouve plus au Municipio, où l'on verra pourtant des morceaux décoratifs, des inscriptions et des fragments architectoniques de l'amphithéâtre augustéen (la fouille se trouve à l'Est de la ville; ici : autres restes *in situ*; publication : Renato Bartoccini : *Anfiteatro e Gladiatori in Lucera*, Estratto di *Iapigia*, Nuova Ser. VII (1936), I, 3 ss.; se vend aussi séparément). Le Musée n'est ouvert que les dimanches; les autres jours on s'adresse à la Biblioteca Municipale : prix d'entrée et pourboire. Belles terres-cuites votives; quelques sculptures intéressantes.

*Campobasso* peut servir de base à des excursions à *Larino*, *Sepino* (où le mauvais temps d'ailleurs m'a empêché d'aller), et *Baranello*, où l'on m'a affirmé qu'il existe une collection; je ne la connais pas. Les murs mégalithiques du Castello (dont on trouvera des dessins dans le Museo Sannitico, près de la gare, dans la Biblioteca Provinciale, et l'Istituto Tecnico; peu important) ont disparu : bien que j'aie parcouru toute la colline, je n'en ai pas trouvé la moindre trace.

Les murs polygonaux d'*Isernia* sont réduits à des restes misérables (et retouchés?). Il se trouve là un petit musée (Antiquarium, dans l'église de S. Maria delle Monache; directeur l'avocat Armando d'Apollonia, Via Marcello). On prendra la ville comme point de départ commode (ce qui d'ailleurs n'est que façon de parler; les communications de chemins de fer sont difficiles) pour *Castel di Sangro* (Aufidena : les murs mégalithiques au-dessous du Castello signalés par le Bædeker n'existent pas), *Alfedena Scontrone* (Aquilonia, restes d'édifices et un musée : je n'ai pas pu y aller), et *Pietrabbondante* (Bovianum Vetus), qui mérite certainement d'être mieux connu. Malheureusement la visite de ce bourg, situé à plus de 1.000 mètres et d'un aspect rien moins qu'accueillant, est un peu compliquée. On prend le train (ligne Vairano-Sulmona) jusqu'à Pescelanciano, de là un tramway électrique (Agnono-Pescelanciano) mène à travers une région boisée. En quittant la gare, on descend vers la grand'route; on prend à droite (en laissant le village qui occupe la colline opposée à celle de la ville antique). Suivre la route pendant une dizaine de minutes; alors, étant passé devant une grange, on aperçoit, à l'endroit où une rangée de poteaux télégraphiques touche le chemin, à gauche et en bas, deux mamelons dont celui de gauche est caractérisé par un rocher aigu. Là, on trouvera un sentier qui descend à travers les champs de blé, tout droit vers ces mamelons (ne pas suivre le chemin muletier à g., il va au village) et passe entre eux : subitement, près d'une deuxième rangée de poteaux télégraphiques, on trouvera à g. le temple, à dr. le théâtre (important et bien conservé : type romain, appareil polygonal, construit d'après l'exemple du petit théâtre de Pompéi). On ne voit plus rien, hélas, des maisons entre le théâtre et le temple, qui d'ailleurs se trouvent en plein terrain agricole; mieux vaut donc attendre la fin de la moisson. L'assistance du *custode* qui habite le village est entièrement superflue.

*Arpino* : on peut arriver aux belles murailles polygonales directe-



ment de l'entrée de la ville en remontant le long de l'église qui se dresse là, et en entrant dans le premier *oliveto*, mais je conseillerais une autre route, qui permet de faire la visite en descendant de la montagne. On entre dans la ville en continuant jusqu'à la Piazza del Municipio ; puis on prend au fond de la place une rue aménagée en guise d'escalier, et on la suit jusqu'à la Via Civitavecchia (à g.), que l'on ne quittera plus avant d'être arrivé au village en haut. Là, il faut suivre à dr. la Via della Torre. Promenade assez fatigante.

*Sera.* Ici encore les murs polygonaux mentionnés par le Bædeker n'existent pas : il n'y a sur la colline du Castello que des constructions médiévales (estimées trop bas dans le même guide). Celui qui voudra contrôler mes assertions suivra le Corso jusqu'au *Monumento ai Caduti* pour prendre à g. la Via Ravo qui mène tout droit en faisant le tour des maisons. Souliers de montagne nécessaires !

*Avezzano.* On sait que la région a terriblement souffert du tremblement de terre du 13 janv. 1915 : on a dû rebâtir la ville entière, ainsi que les villages aux environs. A la suite de cet événement, le Musée devant le Palazzo Orsini a disparu. La collection du Palazzo Torlonia, avec les reliefs bien connus, subsiste, mais elle ne peut être visitée qu'en l'absence du Prince.

A *Albo* (Alba Fucens) on peut toujours étudier l'ancien temple devenu l'église S. Pietro, quoiqu'il ne reste de celle-ci, avec ses œuvres, que des lambeaux. Elle se dresse, sécularisée, sur la colline à dr. de l'entrée du village. Mais si l'on veut entrer, il faut chercher le *custode*, qui habite dans la rue principale à g., en face de la nouvelle église. Des deux autres temples, on ne voit plus rien ; les pauvres restes de la ville antique — théâtre (?) et amphithéâtre — n'ont aucune valeur, sauf l'enceinte polygonale, qui est de toute beauté. L'excursion est utile et peut se faire à pied ; la distance Avezzano-Antresano est d'env. 6 kilomètres par une bonne route ; après, pour arriver à Albe, il faut prendre un sentier en pente, mais pas trop difficile.

Ces notes m'ont paru assez utiles pour être publiées, parce que je sais trop combien de temps j'ai mis moi-même à me procurer ces connaissances d'ordre purement matériel, pourtant indispensables.

C. C. VAN ESSEN.

Zwolle (Hollande), août 1936.

### Codex Topographicus Pompejanus.

The work which I am now undertaking, the first completed section of which I offer in the following pages, is to be a descriptive album of photographs of all Pompeii thus far excavated, taken systematically, Insula by Insula. The illustrations are to be accompanied by a running description which will state briefly the essential features of each building in the Insula and of almost each particular illustrated. The need for such a complete and thorough work is great. It is superfluous for me to remark that Pompeii offers an unexhaustible source

of first hand material for our study of the ancient world. Every archæologist knows that in the ruins of Pompeii are hundreds of subjects for research, until now hardly touched upon, which when treated will contribute vastly to our knowledge of ancient Roman life. My album « Codex topographicus Pompejanus » will place this tremendous storehouse of material within easy reach. I plan to write a short description of each individual Insula with all its public and private buildings, following their numeration on the plan of the city; to give the complete bibliography of all published material concerning the Insula; to take note of all frescoes, whether preserved in situ, now destroyed and known only from old reproductions, or transferred to the National Museum in Naples. In the case of these last, I shall include photographs of the walls from which the paintings were cut, and, where possible, photographs of the paintings themselves. I shall include the numbers of inscriptions found in each Insula.

When I have finished this work for all Insulæ, I shall make complete indices of every kind: indices for example of houses with limestone atria, houses of the tufa period; indices of workshops, taverns, shops; indices of mosaics and frescoes, listing them according to their style and according to the subjects represented; indices of water pipes, puteals and all marble objects however preserved.

My purpose is to enable anyone seeking material of a given sort to turn it without difficulty.

Tatiana WARSHER.

### Les Juifs dans l'ancienne Grèce.

Il n'existe pas de travail d'ensemble sur les Juifs dans l'ancienne Grèce. Mais en revanche il leur a été consacré de nombreux articles. Mlle Belle Mazur a entrepris une étude d'ensemble à laquelle elle prélude par une revision des documents connus, ou tout récemment découverts. Le premier fascicule de ses *Studies on Jewry in Greece* (Athènes, imprimerie de l'Hestia, 1935, in-8°, 35 p., 5 planches h.-texte) débute par un aperçu chronologique et historique sur la *diaspora* en Grèce avant la destruction du temple de Jérusalem en 70 ap. J.-C. Mlle Mazur reprend ensuite l'étude de la « synagogue » de Délos, fouillée par l'École française d'Athènes et publiée par M. A. Plassart (*Mélanges Holleaux*, 1913, p. 201 et suiv.); elle discute l'identification de cet édifice: le plan rappellerait, dans son premier état, un établissement du type de celui des Posédoniastes; le siège, dit de Moïse, ne diffère pas de ceux que les théâtres nous ont fait connaître; l'orientation n'est pas conforme à celle qui est prescrite pour une synagogue, et l'on ne peut invoquer, pour justifier cette anomalie, la situation voisine de la mer. Enfin, les inscriptions, où la divinité est désignée sous le nom de Θεὸς Ὑψιστος, ne prouvent guère non plus, car elles ne suffisent pas pour impliquer un culte à Jéhovah. Il a certainement existé une communauté juive à Délos, mais il faut

chercher la synagogue ailleurs, et elle sera découverte, il faut l'espérer, nous dit-on, dans l'une des régions encore non fouillées. La synagogue de l'ancienne ville d'Égine, au contraire, est connue de manière certaine depuis les fouilles exécutées à partir de 1932 (*BCH.*, LVII, 1933, *Chronique*, p. 255-256; *Arch. Jahrbuch, Anz.*, 1932, p. 164 et suiv.); Mlle Mazur en expose les résultats; elle donne un plan d'ensemble, avec une photographie de la mosaïque; l'édifice doit dater d'environ 300 à 350 ap. J.-C. Le fascicule se termine sur cette remarque historique : après la destruction de la synagogue, la communauté juive se réfugia à l'intérieur des terres, avec les habitants qui fuyaient devant les pirates; elle a dû demeurer jusqu'en 1555 environ à Palaeochora, où l'on avait jadis trouvé une inscription hébraïque aujourd'hui disparue. Il faut souhaiter que l'élève de M. G. Welter puisse poursuivre ses recherches et faire bientôt paraître les fascicules suivants.

Y. BÉQUIGNON.

### Musée d'antiquités d'Istanbul.

La collection des catalogues dont la revue a fait connaître à plusieurs reprises l'enrichissement s'est accrue récemment de deux fascicules. L'un d'eux, consacré à Sainte-Sophie, est rédigé en turc (*Resimli Ayasofya klavuzu*, Istanbul, 1935, 26 p., 22 pl. h.-t. et 2 plans, 22 kourouch) et s'il demeure inintelligible à bien des lecteurs, il met du moins sous leurs yeux des photographies de l'édifice transformé depuis les recherches des archéologues anglais. Un second volume, rédigé en anglais, est destiné aux visiteurs de Top Kapou Sérail (*Guide to the Museum of Topkapu Saray*, Istanbul, 1936, 88 p., 48 pl. h.-t. et 1 plan, 75 piastres)<sup>1</sup>; il les promènera successivement à travers les cours, le musée des armures, la salle du trône, dans le musée des porcelaines et dans le trésor, puis dans les divers kiosques et dans les bibliothèques; l'exposé, joliment illustré, se termine par la visite au harem. — Dans les « Publications du Musée des Antiquités » viennent de paraître les fascicules XIII et XIV; le premier, en turc et en allemand (Arif Müfid Mansel, *Yalova ve civari, Yalova und Umgebung*, Istanbul, 1936, 80 p., 10 pl. h.-t.) est une monographie de Yalova, célèbre par ses sources thermales, où des fouilles furent exécutées en 1932 (*BCH.*, LVII, 1933, *Chronique*, p. 304). Après deux pages qui conduisent des temps les plus anciens jusqu'à l'époque de Constantin, l'auteur s'attarde davantage sur la période byzantine et sur les temps modernes. Des trouvailles de 1932, il publie cinq stèles votives, d'époque romaine, à Héraclès et aux Nymphes et quatre stèles funéraires — qui ne sont pas toutes inédites<sup>2</sup>. — L'ouvrage se termine par des recherches sur l'histoire reli-

1. Un guide sommaire avait paru en 1924, mais le nouvel ouvrage est plus qu'une réédition.

2. Les inscriptions sont peu lisibles sur les photographies.

gieuse du site. Les dédicaces à Héraclès et aux Nymphes en un tel site n'ont rien d'étonnant<sup>1</sup>. Enfin, le fascicule 14, *Istanbulda iki irfan evi*, etc., dû à Halil Etem (Istanbul, 1937, 34 p.), retrace l'histoire des instituts archéologiques étrangers d'Istanbul. Ce court aperçu (17 p.) est suivi d'une analyse des publications de l'Institut allemand et de l'Institut français. Autant de publications qui témoignent de l'activité du directeur, M. Aziz Ogan.

Y. BÉQUIGNON.

### Pressoirs à huile provençaux.

L'excellent commentaire à la carte archéologique des Bouches-du-Rhône que nous devons à M. F. Benoit (*Rev. archéol.*, 1937, I, p. 120) est certainement à la source de l'étude qu'il publie dans les *Mém. de l'Institut hist. de Provence* (1936, p. 106 et suiv.), sur *Les Pressoirs à levier et contrepoids en Provence et en Afrique*. La culture de l'olivier a été, depuis la conquête romaine, l'un des principaux facteurs de la richesse provençale : aussi les ruines de pressoirs sont-elles nombreuses dans la campagne. Dérivé du système romain, le type est le même qu'en Afrique. Il est plus compliqué que les presses rudimentaires, signalées en Espagne, à plusieurs reprises, dans les établissements agricoles contemporains du second âge du Fer (Le Tolmo, à Minateda, Albacete).

R. L.

### A Vaison-la-Romaine.

Le volume de *Rhodania*, consacré au compte rendu du XVI<sup>e</sup> Congrès de l'Association, tenu à Orange et à Vaison-la-Romaine en 1934, apporte un nouveau rapport (p. 149-156) de M. le chanoine J. Sautel sur les fouilles du versant oriental de la colline de Puymin. Un nouveau quartier gallo-romain a été mis au jour, avec ses trois rues parallèles qui grimpent le versant de la hauteur, ses maisons et un nymphée à plan carré, recouvert par une toiture portée par des colonnes. La physionomie de la ville antique se trouve ainsi complétée par la découverte de cette partie de l'agglomération.

A La Villase, on nous annonce la découverte d'un grand portique, et là aucune bâtisse moderne ne vient mettre obstacle au dégagement.

Mais il n'y a pas que des fouilles à Vaison. La générosité de M. Maurice Burrihus a permis de faire plus encore. Des jardins parent les ruines, et cela est fort bien. On ne pourrait en dire autant de la complète reconstruction des gradins du théâtre, et il y aurait encore bien d'autres observations à présenter sur la façon dont on a reconstitué les parements de petit appareil.

R. L.

### La Provence romaine à l'écran.

Après le Mont-Saint-Michel, le cinématographe s'est attaqué à la Provence romaine, sujet excellent, « spectaculaire », et qui devait

---

1. P. 71, n. 10 : du vers d'Aristophane, *Nuées*, 1051 (et non 1050), on ne peut conclure qu'Héraclès avait un temple aux Thermopyles.

fournir une bande remarquable. Mais si les prises de vues sont excellentes et témoignent d'un goût très sûr, il y a une terrible maquette d'un blanc odieux, qui afflige la vue pendant de longues minutes. Si encore elle ne passait qu'une seule fois ! Cette reconstitution d'une ville coloniale africaine est, pour la Gaule, d'un intérêt très secondaire, et l'enseignement qu'elle prétend apporter, bien rudimentaire. Son apparition répétée sur l'écran a le grave inconvénient d'interrompre la projection de sites ou de ruines autrement parlants. Pour un documentaire, la bande est trop longue, près d'une demi-heure ; il y aurait donc intérêt à couper tout ce qui a trait à cette encombrante maquette. C'est assez que de ne pouvoir interrompre la musique fracassante qui devient intolérable quand elle prétend reproduire les grouillements de la foule dans le théâtre ou les arènes, et — disons le mot — ridicule, quand elle veut évoquer quelque vague tragédie antique.

Le plus grave défaut de ce film est le texte ; il fait regretter les temps où le cinéma était muet. Serait-ce trop demander au « parolier » de faire un léger effort pour se mettre au courant, oh ! non pas du dernier bateau, mais plus simplement de ce qu'un homme cultivé devrait connaître. On éviterait ainsi le lieu commun des cinq cents ans de paix romaine, alors qu'on a bien du mal à en aligner quelque cinquante ; on ne parlerait pas de spectacles de music-hall dans les théâtres antiques, et l'on garderait le silence sur les Ligures.

Le film présente également quelques truquages désagréables. Pourquoi remplacer l'image de César, dont la nécessité ne se fait pas sentir, par celle, encore plus inutile, de l'Auguste de Prima Porta ? Pourquoi, parmi la multitude de petits objets dont fourmillent les musées provençaux, avoir choisi deux figurines égyptiennes qui trompent un public peu averti ? Enfin, pourquoi donner une photographie, d'ailleurs excellente, de route stratégique moderne en l'accompagnant d'un commentaire sur les voies romaines qui grimpent par monts et par vaux ? Une vue de traille ou de vieux sentier muletier aurait bien mieux fait l'affaire.

R. L.

#### Guide d'Istanbul.

La *Revue* a eu l'occasion de signaler<sup>1</sup> la tentative heureuse du directeur général, M. Aziz Ogan, de faire paraître un *Annuaire des Musées*. Cette activité louable ne s'est pas ralentie et nous devons au même auteur un *Guide illustré des sculptures grecques, romaines et byzantines* (Istanbul, Devlet Matbaisa, 1935). Ce petit volume est établi d'après le *Catalogue* de Gustave Mendel, et il conserve les mêmes numéros. Les nouvelles acquisitions, précédées de la lettre I, sont faciles à retrouver. Je noterai p. 18, I-4027, un sarcophage du type de Sidamara, provenant de Sardes ; p. 19, I-4094 des ornements de bronze provenant de la porte d'un tombeau ; p. 56, I-3317, une

---

1. *Revue archéologique*, 1934, II, p. 79.



statue colossale du dieu Bès ; p. 79, I-4281, la statue d'un dieu barbu couché (le Caystre ?), provenant d'Éphèse ; p. 90, I-4026, une tête d'Auguste, provenant de Yalovag ; parmi les antiquités byzantines, p. 98, I-4309, la fameuse icône représentant Eudoxie ; p. 100, I-2995, la base de la statue de Porphyrios, etc. Cet ouvrage n'a aucune prétention scientifique ; il ne renferme aucune bibliographie ; c'est un volume de poche destiné au visiteur, très bien présenté<sup>1</sup>, accompagné de bonnes illustrations. Tel qu'il est, il rendra donc des services. Mais qui essaiera maintenant de donner un supplément au *Catalogue* de Gustave Mendel ?

Y. BÉQUIGNON.

#### « Cheirisophos ».

Nous avons reçu la lettre suivante, accompagnée des illustrations ici reproduites. Nous en laissons la responsabilité à l'auteur.

« Dans ma protestation contre la falsification moderne créatrice d'objets d'art dits antiques, j'ai signalé comme faux — jusqu'à présent, en différentes publications — les monuments suivants :

« 1. Le trône Ludovisi, à Rome<sup>2</sup> et son « Pendant », à Boston ;

« 2. La « Déesse debout » et la « Déesse assise sur un trône », à Berlin.

« 3. Le « Couros » du Metropolitan Museum, à New-York ;

« 4. Le « Trésor de Vettersfeld », à Berlin.

« A la suite de mon examen des pièces d'or de Vettersfeld, repré-



Le vase de Cheirisophos (Hoby), Copenhague : Priam et Achille.

1. Les fautes d'impression ou les incorrections y sont peu fréquentes.

2. *Note de la Rédaction* : Les arguments de M. A. Scheueren ce qui touche à cette œuvre ne nous ont pas, certes, paru décisifs.

sentant si bien l' « art d'Olbia » des falsificateurs russes — les modèles des reliefs du trésor se trouvent dans les *Ausgewählte Vasenbilder* de Gerhardt et dans les *Antiquités du Bosphore Cimmérien* ! — je me suis occupé des coupes de *Cheirisophos* au Musée National de Copenhague. A ma connaissance, le dernier savant qui écrivit sur ce sujet (1927) a été le Prof. G. Rodenwaldt dans la *Propyläen-Kunstgeschichte*. Les documents sont considérés là comme produits « de l'art augustéen<sup>1</sup> ».



Bertel Thorwaldsen, Priam implorant Achille.



A g. : Sarcophage Borghèse, Mus. du Louvre ; à dr., Priam auprès d'Achille, par Asmus Jacob Carstens (dessin).

1. *Die Kunst der Antike (Propyläen-Kunstgeschichte)*, 1927, Berlin, Propyläen Verlag : « Augusteische Epoche : Cheirisophos-Becher. »



Vase de Hoby, signé par Cheirisophos.

Or, *Cheirisophos* « l'homme à la main habile » a fait les reliefs de ses coupes, qui, en 1920, comme on sait, furent recueillies dans un tourbeau romain sur l'île *Hoby*, au *Danemark*<sup>1</sup>, d'après les figures du livre connu : *Sehen und Erkennen* de Brandt<sup>2</sup>; donc en partie d'après un sarcophage romain (Brandt, fig. 250), et en partie d'après les compositions du dessinateur Carstens (*id.*, fig. 271) et du fameux sculpteur danois Thorvaldsen (*id.*, fig. 252). On en jugera ici par les figures. De même que, dans le procès de Wacker, on exhortait de la sorte les Berlinoïses : « Allemands, n'achetez que des Van Gogh allemands ! » c'est avec raison qu'on pourrait dire aux archéologues de Copenhague : « Danois, n'achetez que des coupes de Cheirisophos danoises ! »

Le 17 août 1936.

« Alfred SCHEUER.

« Teplitz-Schönau, Tchécoslovaquie. »

#### Découverte de l'abbaye cistercienne de Santa Maria de Realvalle.

Les registres de la chancellerie angevine avaient fait connaître dans ses détails l'histoire de l'abbaye cistercienne de Santa Maria de Realvalle, construite au XIII<sup>e</sup> siècle, par Charles d'Anjou, roi de Sicile, en commémoration de sa victoire de Bénévent, en 1268, sur Manfred, fils de Frédéric II. Mais toutes les recherches entreprises pour en retrouver les vestiges étaient restées vaines.

1. S. REINACH, *Gaz. B.-Arts*, 1923, II, p. 129-134.

2. 6<sup>e</sup> Auflage, 1925, Leipzig, Verlag Kröner.

MM. Alain et Michel de Boüard ont fait connaître, le 16 avril dernier, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, la découverte qu'ils venaient de faire des ruines de ce monastère, sur le territoire de la commune de Scafati, au Nord-Est du hameau de San Pietro, dans les bâtiments actuellement occupés par l'Instituto Suore Alcantarina.

De l'église subsistent cinq des colonnes avec leurs chapiteaux. Dans une petite cour, adossée au bas-côté du mur méridional, le cloître ; au Sud, de celui-ci les réfectoires et les cuisines, dans la basse-cour des sœurs ; au Nord, les celliers et les magasins, occupés par le logement des religieuses. Les fouilles que se proposent de faire MM. Alain et Michel de Boüard permettront de dresser le plan du monastère et d'en retracer l'histoire monumentale. R. L.

#### A Gergovie.

Les fouilles de 1936 ont amené la découverte d'une partie intéressante de l'ancien rempart, contemporaine de La Tène III, et située à l'Ouest du plateau, en bordure de la table basaltique. Le mur, épais de 2 m. 20, est à double parement de pierre sèche et remplissage interne de terres et de pierrailles. Il était coupé par une porte, large de 3 mètres, flanquée d'un corps de garde. Les montants reposaient sur deux fortes bases carrées en pierre de Jussac.

Un second chantier a été ouvert dans les parcelles cadastrales n<sup>os</sup> 926 et 927. Adossées à l'ancien rempart, s'étendent les ruines d'une construction comprenant plusieurs petites pièces. Détruite par le feu, la maison a été rebâtie à deux reprises. La partie la plus ancienne, à 2 m. 40 de profondeur sous le sol actuel, est en pierres sèches et n'a donné que des tessons de poterie grossière. Elle est surmontée d'une seconde habitation que la céramique permet de dater de La Tène III, puis d'une troisième, édifiée en pierres liées par d'excellent mortier, du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. R. L.

#### A Genève.

La chronique des découvertes archéologiques dans le canton de Genève en 1935, publiée par M. L. Blondel (*Geneva*, t. XIV, 1936) apporte des précisions sur le tracé de l'aqueduc qui alimentait la cité. Les recherches récentes tendent à prouver que le parcours d'Ambilly reste le seul possible. Des opérations de voirie ont également permis de retrouver le passage de la voie romaine Lyon-Seyssel-Genève dans le secteur Saint-Julien-Carouge. Au sortir de Saint-Julien, elle limitait le *fundus* de la villa de Perly, dont l'aspect général peut être reconstitué : au Nord d'un grand rectangle étaient disposés les bâtiments de l'exploitation rurale, au centre, l'habitation du propriétaire, au Sud et au couchant jardins, terrasses et pergola. Dans le quartier du port romain, sur le cours de Rive, la forme antique du rivage a pu être repérée : il y avait là un petit golfe.

On possède maintenant les éléments pour rétablir *Les Fortifications de l'oppidum gaulois de Genève* (p. 46-64). Les habitants avaient su tirer parti du large col naturel du Bourg-du-Four que protégeait un ouvrage en demi-lune et un ensemble de défenses artificielles, fossés, remparts de terre et palissades. Une particularité de tous ces ouvrages est un dédain voulu de la ligne droite. Il est intéressant de remarquer qu'au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., avec les invasions barbares, ces tendances nettement gauloises reparaissent. Il semble que de nombreuses sépultures découvertes dans la plaine du Bourg-du-Four, ne doivent plus être rapportées au temps de la domination burgonde. M. L. Blondel les attribue à l'époque des grandes invasions du III<sup>e</sup> siècle, pendant laquelle les habitants construisent à nouveau d'épaisses murailles et enterrent leurs morts dans les ruines des anciens faubourgs. De même qu'à Carthage, on assiste alors à l'occupation des ruines des principaux édifices, témoignage d'une époque d'insécurité et de misère.

R. L.



## BIBLIOGRAPHIE

---

**Carl Schuchhardt**, *Alteuropa, Kulturen, Rassen, Völker* (3<sup>e</sup> éd.), Berlin, W. de Gruyter & Co, 1935 ; gr. in-8° de xi-355 p. avec 43 pl. et 186 fig. — Le livre que réédite pour la troisième fois M. C. Schuchhardt reste encore le seul ouvrage de synthèse sur la plus ancienne histoire de l'Europe. Son auteur compte parmi les tenants de cette théorie qui met au premier plan les Indogermains et les considère comme les civilisateurs de la vieille Europe. Cette « indogermanisation » du continent serait confirmée par les faits archéologiques, et dans une certaine littérature passe facilement pour un dogme. Après le mirage oriental, si cher à Salomon Reinach, nous voilà menacés d'un mirage « septentrional ». Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait une part importante de vérité dans ce livre. Abstraction faite de la prééminence que l'on veut bien attribuer à l'élément germanique, il est exact que les découvertes archéologiques rendent de jour en jour plus apparent le grand rôle joué, jusqu'en Grèce, par les barbares européens. Mais il n'y eut pas que des Germains en Europe centrale, et il n'eut certes pas été inutile de tenir compte des pages qu'Henri Hubert consacra aux civilisations des porteurs des gobelets à zones et de la céramique à impressions de cordelettes (*Les Celtes*, I, p. 222 et suiv.). C'est là un grave défaut de ce livre, souvent si remarquable, que de faire table rase de maints travaux importants parus au cours de cette dernière décade. Les chapitres qui traitent de la préhistoire européenne sont loin d'être au courant des progrès réalisés, et l'on est en droit de s'étonner de ne pas trouver, même discutées, les positions de la chronologie nouvelle du Paléolithique ancien et moyen, la répartition des industries entre éclats et bifaces. Il y aurait également autre chose à dire sur la Péninsule ibérique que les quelques lignes (p. 290) consacrées au premier âge du Fer. Là encore, l'*Etnologia de la Peninsula ibérica* de M. P. Bosch Gimpera apporte de nombreuses et nouvelles précisions.

Ces réserves faites, la synthèse de M. Schuchhardt reste l'un des tableaux les mieux venus de l'histoire de l'Europe avant l'Histoire. S'il y a désaccord sur le nom des porteurs de civilisations, le rôle des Européens n'en reste pas moins au premier plan. R. L.

*Deutsches archäologisches Institut, Römisch-Germanische Kommission*. 22 Bericht, 1932. Frankfurt am Main, J. Baer & Co, 1933 ; in-8° de 254 p. avec 39 pl. et fig. — Deux mémoires remplissent ce

gros volume. Dans le premier, M. Ion Nestor expose l'état des recherches pré-et protohistoriques en Roumanie (*Der Stand der Vorschichtforschung in Rumänien*, p. 11-181). C'est là un excellent travail, solidement documenté, qui a le mérite de ne pas considérer seulement la préhistoire roumaine, mais de la rattacher à l'histoire plus générale dont elle est tributaire, celle du monde balkano-danubien. Dès le Néolithique et pendant l'âge du Bronze, malgré la diversité des civilisations que caractérise leur céramique, il semble qu'il y ait cependant une certaine unité. Celle-ci est constituée par le genre de vie des populations qui ont installé leurs demeures et leurs champs sur les terrasses des cours d'eau roumains. Ces groupes ont des rapports avec l'Égée ; surtout avec la Hongrie ; malgré des périodes troublées, ils semblent avoir mené une existence assez paisible jusque vers le <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle avant notre ère, au moment où les Daces, porteurs de la civilisation du Fer, pénètrent dans le pays. La présence de nombreuses cachettes de bronze, contemporaines de la fin du Bronze et du début du Fer, témoignent de l'état d'insécurité du Balkan à cette époque. L'étude de cette période indécise est particulièrement à retenir dans ce mémoire. On saura également gré à l'auteur d'avoir entrepris une critique serrée des travaux de Vasile Parvan pour la période géto-scythe et celle de La Tène.

Les découvertes se rapportant aux invasions normandes ont fait de très grands progrès au cours de ces vingt dernières années. Le mémoire de M. Peter Paulsen, *Der Stand der Forschung über die Kultur der Vikingerzeit* (p. 182-254), est une bonne introduction à ces études qui ne sont guère en honneur chez nous. Après un exposé des diverses théories stylistiques relatives à l'art des Vikings, l'auteur montre l'importance des voyages qui conduisirent les Vikings jusqu'en Russie, de leurs rapports de commerce avec Bagdad, l'Inde et la Chine. Tout cela suppose des comptoirs établis au loin. Deux de ceux-ci sont connus par des fouilles récentes, Birka, en Suède, avec forteresse et remparts, Haithabu, dans l'Allemagne du Nord. Ailleurs ce sont des tombes. Toutes ces découvertes complètent une page importante de l'histoire de l'Europe septentrionale aux <sup>ix</sup><sup>e</sup> et <sup>x</sup><sup>e</sup> siècles.

R. L.

*Deutsches Archäologisches Institut, Römisch-germanische Kommission, 23<sup>e</sup> Bericht*, 1933. Frankfurt am Main, Baer & Co, 1934 ; gr. in-8<sup>o</sup> de 206 p. avec 16 pl., 1 carte et fig. dans le texte. — M. Harold Kœthe donne un relevé méthodique des petits temples gallo-romains ronds ou polygonaux dont les ruines sont disséminées à travers la Gaule (*Die keltischen Rund- und Vielecktempel der Kaiserzeit*, p. 10-108). C'est apporter ainsi un précieux complément à cette catégorie de monuments de caractère religieux, particuliers au terroir celtique, et qui s'ajoute au livre de L. de Vesly sur les *fontaines* à plan carré de la Normandie. M. Kœthe a été attiré par les problèmes architecturaux que posent des édifices qui diffèrent étrangement des constructions circulaires ou polygonales du monde romain. La question d'origine reste obscure,

et c'est avec raison que, délaissant l'hypothèse facile d'un prototype dérivé de la hutte ronde, l'auteur s'attache à mettre en lumière le caractère sacré du plan circulaire. Il propose des rapprochements ingénieux avec Stonehenge, les cercles de pierre entourant les tumulus. Stonehenge, il ne faut pas l'oublier, a été pour un temps un lieu de culte celtique. Hypothèse d'étude, mais qui est vraisemblable. De la répartition géographique de ces monuments, il n'y a guère d'enseignement précis à retirer. Les deux types apparaissent le plus souvent mélangés et leur aire d'extension comprend les territoires situés entre le Sud-Est de la Grande-Bretagne et le cours du Rhin. Entre Saône et Loire, le *fanum* à plan carré paraît dominer. Mais là encore, il faut faire une large part aux études locales. Sur une carte du pays lingon, les temples indigènes sont nombreux, mais on possède pour cette région l'excellente monographie de M. l'abbé Drioux.

A la suite de cet important mémoire (p. 109-143), le même fascicule publie les *Studien an Göttertypen der römischen Rheinprovinzen*, de M. W. Schleiermacher, qu'accompagnent de très bonnes cartes de répartition : Mercure, Mars, le Dieu au maillet et leurs parèdres, Epona. L'aire d'expansion de ces cultes dépasse vers la Gaule les frontières des deux provinces germaniques. Un fait intéressant est à noter, et qui paraît contradictoire avec ce que l'on sait des survivances celtiques en Gaule : alors qu'au 1<sup>er</sup> siècle, le type gréco-romain de la divinité semble prévaloir, au second siècle on observe une tendance vers un retour aux vieilles conceptions celtiques. En deçà du Rhin, le phénomène est inversé.

Le travail de M. P. Reinecke, *Die kaizerzeitlichen Germanenfunde aus dem bayerischen Anteil an der Germania Magna* (p. 144-206) donne, accompagné d'un commentaire historique, la liste des découvertes d'objets et de monnaies romaines recueillies dans une partie de la grande Germanie. La carte montre les trouvailles réparties le long des grandes voies naturelles de communication que sont les fleuves et les rivières, Danube, Main, Regnitz, Saale, Altmühl, partie de la vallée de la Naab voisine de son confluent avec le Danube. Elles sont particulièrement denses au Sud du *limes* vers le cours du Danube. Dans le temps, elles suivent les vicissitudes de la politique de Rome.

R. L.

**Werner Buttler und Waldemar Haberey.** *Die bandkeramische Ansiedlung bei Köln-Lindenthal.* Römisch-germanische Kommission des deutschen archäologischen Institut zu Frankfurt am Main, römisch-germanische Forschungen, B. II, Berlin-Leipzig, W. de Gruyter & Co, 1936 ; in-4° de 178 p. avec 1 pl. et 20 fig. ; album de 83 pl. et 2 plans. — Les lecteurs de la *Revue archéologique* (1933, I, p. 104) ont été tenus au courant des recherches pratiquées dans le village néolithique de Cologne-Lindenthal, contemporain de la civilisation de la céramique rubanée. Une remarquable publication de la Commission romano-germanique de Francfort vient de faire connaître le site en détail. L'album de planches met à la dis-

position des travailleurs tous les documents qu'ils peuvent souhaiter : plans d'ensemble et spéciaux, coupes et plans des huttes et des greniers, parallèles ethnographiques modernes, essais de restitution des habitations et des magasins sur pilotis, croquis relatifs aux divers modes possibles de couvertures, etc. Des tables de fréquence, judicieusement établies, permettent de déterminer par couches et par époques la répartition des types céramiques locaux ou importés. Des cartons montrent le développement, période par période, de la station, d'autres sont consacrés à un type déterminé de construction. La publication est un modèle de compte rendu d'une fouille conduite avec la méthode des recherches dirigées par G. Bersu.

Le village appartient à un groupe d'établissements néolithiques installés à l'Ouest de Cologne, sur le rebord oriental de la grande bande de loess, contre laquelle vient s'arrêter l'agglomération moderne. L'occupation du site s'est faite en quatre temps. Tout d'abord, ce ne fut qu'un groupe de greniers à céréales, avec quelques huttes de gardiens, une aire à battre le grain et qui semblent relever de l'une des agglomérations voisines. Puis, les cultivateurs se rapprochent des emplacements de leurs granges, celles-ci tombant en ruines, sont reconstruites dans les parties septentrionale et méridionale de la vallée, et les huttes se groupent dans leur voisinage, au cours d'une seconde période. Un fait nouveau se produit : la céramique indique l'arrivée d'un groupe d'étrangers, probablement l'avant-garde de ceux qui construiront, à la quatrième période, le village à défense de palissades, remparts et fossés. Les greniers sont installés au voisinage immédiat, mais hors de la bourgade. Celle-ci fut à son tour abandonnée, mais ce ne fut pas par le fait d'un incendie ou de tout autre accident. On peut estimer à 200 le nombre des habitants du second village, à 300 celui du quatrième, pendant le demi-siècle que dura l'occupation.

La construction des remparts de la dernière bourgade fait connaître un temps d'insécurité correspondant à la fin de la civilisation à céramique rubanée.

Habitations et greniers représentent une économie sociale ayant pour unité la famille. Ces agriculteurs de Lindenthal pratiquaient un genre de vie qui n'est guère différent de celui des gens des palafittes. Ce sont des itinérants qui se déplacent à mesure que leurs terres s'épuisent. Sont-ce des laboureurs à la charrue ou à la houe ? Les fouilles ne donnent aucun renseignement valable. Ils ne sont cependant pas isolés, des marchands les visitent. On en a pour témoignage les poteries importées.

Ce bref résumé est insuffisant pour faire connaître tout ce que le volume apporte de nouveau à l'histoire des agriculteurs de la céramique rubanée. C'est une page nouvelle qui se tourne. Cet épisode de la vie agricole, aux temps néolithiques, au moment où nous le saisissons, montre une civilisation très développée et dont certains éléments ont leur origine au Mésolithique.

R. L.

**Biagio Pace**, *Arte e civiltà della Sicilia antica*, vol. I (*I fattori etnici e sociali*). Milano-Genova, Roma-Napoli, Società Dante Alighieri, 1935 ; 1 vol. in-4°, de 503 p., avec figures et pl. hors-texte. — Voici déjà un premier volume, bien illustré, assez copieux — touffu, un peu confus ! — sur un sujet qui semble devoir être traité par l'auteur très en détail. On ne se plaindra pas qu'un savant italien, lui-même archéologue et historien de l'art, veuille réviser le dossier de la civilisation sicilienne antique, même après les histoires générales d'Holm, Freemann, etc. — Les fouilles récentes ont beaucoup transformé le domaine, encore qu'il reste à faire, un peu sur tous les sites, plus qu'il n'a été fait jusqu'ici, avouons-le.

L'auteur avait marqué sa position dès 1917, en publiant dans les *Rendiconti* de l'*Acad. dei Lincei*, un mémoire où il visait à dégager l'originalité artistique de la Grande-Grèce. Depuis lors, M. Biagio Pace n'a pas changé d'avis : son enquête ethnographique et économique le prouve ici, en même temps qu'elle apporte les raisons d'une conviction lentement mûrie.

On utilisera fructueusement, en toutes ses parties, ce répertoire de faits. L'introduction détaillée (p. 1-96) rappelle les études consacrées à la Sicile antique. On n'y trouverait pas volontiers à reprendre, tant il est précieux d'obtenir ces renseignements si difficiles à réunir ! Excusons la part un peu complaisante faite dès le début à la science locale ; nos voyageurs, nos archéologues de France sont en général sacrifiés. Il eût fallu, pourtant, leur faire place à Sélinonte, et rappeler que l'identification du Démarateion a été due, par exemple, notamment, au Duc de Luynes. — Cette réserve faite, l'introduction nous aide heureusement à retrouver bien des sources, traditions ou monuments perdus.

M. B. P. traite ensuite, — sans refaire la géographie de l'île<sup>1</sup>, — du problème des races, puis de la vie économique ; il utilise tour à tour les données historiques, les textes antiques, les fouilles, etc. — Une des observations à retenir (p. 137 sqq.), sur ce qui fait la confusion des recherches en ce qui touche la Sicile préhellénique, c'est qu'on a tendu à tort à introduire, à travers l'étude des diverses périodes, un ordre de succession fictif ; tout s'est mélangé, au vrai, et il y a eu plus de coexistences que de séquences. D'autre part, l'auteur abaisserait certaines dates ; il lui semble que le *Sicule I* n'est pas antérieur à la période 1300-1000, puisqu'il est pénétré d'importations submycéniennes ; la colonisation grecque a commencé avant la fin du *sicule III* (vers le VIII<sup>e</sup> s.). D'ailleurs, le *progrès* ne fut pas uniforme ; il y a eu des zones plus réceptives (chez les Sicules), des pénétrations plus actives (cf. la carte, à laquelle on comparera celle qui a été donnée récemment dans le volume dédié à *Paolo Orsi*). M. B. P. aborde naturellement la question des Sicanes et des Elymes. — Les

---

1. Il y a une carte à la fin, mais elle n'est guère de nature à satisfaire ni les géographes, ni même peut-être les historiens : pas d'orographie, pas de tracé des routes, hélas !



Sicules lui paraissent venus certainement de la péninsule italique, représentant un premier apport « aryanisé » ; les autres races seraient méditerranéennes. Mais il reste difficile de les localiser assez précisément. — Pour l'histoire de la colonisation grecque — où l'auteur ne s'asservit guère aux textes antiques ! — on sent la préoccupation de montrer le caractère *mixte* de la civilisation obtenue. Mais n'est-ce pas un peu diminuer la part grecque ?

La deuxième partie utilise habilement un matériel souvent dispersé et lacunaire pour une intéressante tentative de reconstitution de la vie sociale et matérielle en Sicile : milieux indigènes, colons. Les voies d'échange sont étudiées, et les questions financières, jusqu'aux temps gréco-romains ; on montre l'économie plus ou moins fermée des cités grecques. Là aussi, l'attention donnée aux races *venues d'Italie* est très sensible : il y aurait eu 90 000 Sicules dans la région de Syracuse ; il est vrai que pour le peuplement de l'île, M. B. P. élargit le chiffre proposé par G. Beloch (800.000 h.) : de 600.000, dit-il, à 1.200.000 (?). On se reportera fréquemment aux indications données sur les routes terrestres et maritimes : mais peut-être le tableau économique est-il un peu trop immobilisé, des débuts à la fin, sans qu'on voie assez parfois à quelle période il se rapporterait plus spécialement ; on a le sentiment que les destinées historiques de la Sicile ont dû beaucoup influencer les statistiques, et qu'il y aurait lieu de tenir plus grand compte, çà et là, de la période grecque à la période romaine, des changements imposés du dehors.

Ch. P.

**Ch. Vellay.** *Controverses autour de Troie*. Paris, Les Belles-Lettres, 1936 ; in-8° de iv-180 p., avec 2 plans hors-texte et 4 croquis dans le texte. — La guerre de Troie continue... M. Vellay rassemble, fort commodément, en livre, ses articles parus, ici et là, dans les dernières années. Il s'en prend à ses adversaires avec autant de vivacité que les héros achéens ; malgré cet exemple, nous n'aimons guère le ton de sa polémique contre MM. G. Radet et C. W. Blegen : certains qualificatifs nous paraissent tout à fait déplacés dans une discussion scientifique. Ceci dit, faisons le point sur ces questions controversées :

W. Dörpfeld et l'*Hellespont homérique*. On sait que D., sur le tard, transporta le camp des Achéens dans la baie de Bésika ; M. Vellay, dans ses *Nouveaux aspects de la question de Troie*, montra comment cette hypothèse était impossible ; il réfute ici les explications de W. D. (touchant l'extension géographique du mot Hellespont dans Homère), et nous lui donnons volontiers raison, comme M. G. Radet.

La « *Grossroja* » d'*Alfred Brückner et le témoignage d'Hellanicos*. D'après un texte d'Hellanicos, A. B. imaginait une Troie gigantesque s'étendant d'Hissarlik à Kara Your qui serait la Pergame d'Homère (8 kilomètres de distance) ; M. Ch. V. montre aisément les impossibilités géographiques et philologiques de cette hypothèse (il eût pu ajouter que la mission américaine n'avait pas trouvé de restes préhistoriques à Kara Your : *AJA.*, 1935, p. 33). Reprenant le texte d'Hellanicos, il essaie de montrer que celui-ci avait en vue, très nettement, un site

de collines étagées qui n'est ni Hissarlik ni Kara Your : le même où, selon Hérodote, monta Xerxès.

*La durée de l'armistice du chant VII et la construction du mur des Achéens.* On sait que, après Seyk, M. Ch. V. fait du mur d'Hissarlik une section du mur de défense du camp achéen, et aussi qu'il verrait dans la partie centrale d'Hissarlik le *polyandron* crématoire des Grecs. Ces deux points me paraissent encore à prouver. Ici, deux problèmes de détail sont discutés : le débordement des fleuves n'aurait détruit que les parties du mur situées en plaine ; la durée de l'armistice, plus longue qu'on ne croit, a pu permettre l'érection de ce mur. Car M. Ch. V. désire justifier, nous le savons, les moindres précisions du texte homérique !

*Parvula inter magnas.* La superficie d'Hissarlik est extrêmement réduite, par rapport aux autres sites préhistoriques ; on attend d'autres dimensions pour la Troie homérique. Aux exemples que cite M. V., ajoutons-en un : notre champ de fouilles de Mallia, en Crète, mesure au moins 800 mètres sur 800 (toutefois la ville n'était pas bâtie de façon continue). Étudiant les dimensions des autres sites de la Troade, M. V. marque ses préférences pour l'ensemble Bali Dagh (acropole) -Bounarbachi (ville basse).

*De Platon à Alexandre et d'Alexandre à M. Radet.* Discussion âprement menée sur deux points : Alexandre est-il allé à Ilion ? et croyait-il visiter la Troie homérique ?

*Quelques témoignages sur l'abandon du site de l'ancienne Troie.* La tradition antique, de Lycurgue à Eustathe, affirme que Troie est devenue un désert, cela au temps même où fleurit l'Ilion hellénistique, romaine et byzantine ; Strabon d'autre part, affirme le déplacement de la ville. La concordance de ces témoignages est impressionnante et difficile à éluder.

*La dernière bataille de Bésika.* Retour à la question du camp achéen. La discussion de M. Ch. V. (contre Patroni) sur le détournement des fleuves, sur l'orientation de l'armée troyenne, est convaincante. La dernière bataille de Bésika est bien perdue.

*Les nouvelles fouilles d'Hissarlik.* L'exposé que fait M. Ch. V. des dernières fouilles américaines (depuis 1932) me paraît quelque peu tendancieux. Il se méprend sur les intentions de la mission C. W. Blegen qui s'intéresse beaucoup moins à la question de l'identification du site qu'aux problèmes archéologiques : révision stratigraphique, description exacte des niveaux, correspondances avec la chronologie helladique. Personne ne niera, je pense, sur ces points, la parfaite compétence de M. C. W. Blegen. Quant à la prétendue dépendance de la mission américaine à l'égard des théories de W. Dörpfed, elle ne l'a pas empêchée d'affirmer contre W. D. que Troie VI n'était pas la Troie homérique, mais bien Troie VIIa ; ni de reconnaître loyalement que le mur d'enceinte ne se prolongeait pas vers le Nord.

Tantôt les résultats de ces recherches paraissent insignifiants à M. Ch. V., et tantôt il les utilise. Disons seulement que les problèmes stratigraphiques s'éclairent peu à peu, sans parti pris.

Les dernières trouvailles ne paraissent guère favorables à l'hypo-

thèse de Troie-nécropole. La découverte d'un cimetière à incinération, correspondant à Troie VI, a un grand intérêt historique, même si c'est la petite nécropole d'une petite ville.

M. Ch. V. souhaite, et nous aussi, que la mission américaine poursuive ses recherches sur les autres sites de la Troade : des fouilles dans la région de Bounarbachî, par exemple, permettraient peut-être de faire avancer la discussion. M. Ch. V. serait d'ailleurs forcément satisfait des résultats, car ou bien on y trouvera la Troie homérique, ou bien, si l'on ne trouve rien, c'est que les Achéens auront tout détruit.

Pierre DEMARGNE.

**K. Kourouniotis**, 'Ελευσίς, ὁδηγὸς τῶν ἀνασκαφῶν καὶ τοῦ Μουσείου. Athènes, Presses de l'*Hestia*, 1934; in-8° de 100 p., avec 71 fig. et un plan du sanctuaire; éd. anglaise : *Eleusis, a guide*, translated by O. Broneer, Athènes, 1936, 124 p., 71 fig., un plan du sanctuaire. — Dix ans après la publication d'une édition première, d'un format plus réduit, et qui comptait seulement 70 p., une quinzaine de figures et un plan, M. K. Kourouniotis, le dernier en date des explorateurs grecs d'Éleusis — last not least — a republié un *Éleusis* agrandi, enrichi tout spécialement par ses propres fouilles. Une traduction anglaise vient de paraître; à quand la nôtre ? Le plan est quadruplé, et étendu à la ville sainte; pour le sanctuaire, il suffira de comparer l'une à l'autre les deux éditions successives, si l'on veut connaître les gains réalisés par la science hellénique. Faut-il considérer un tel travail aussi modestement que le voudrait l'auteur, qui parle de son « petit » guide ? Il n'est pas d'ouvrage, même l'important *Éleusis* de Fr. Noack qui soit mieux informé, et plus à jour; plus prudent aussi dans l'histoire des lointains débuts du sanctuaire, la prudence étant de dire qu'ils ont été lointains ! On trouvera, en tête, un état du « *hiéron mycénien* », le plus ancien qui ait été retrouvé sous le *Telestérion* (le *guide* anglais, comme le guide grec, s'en tient à l'état n° I publié en 1934, et qui avait légèrement été modifié par l'auteur même, à la suite de nouvelles recherches, dans un article de l'*Archiv. f. Religionswiss.*, XXXII, p. 52 sqq., cf. pl. I, fig. 2). Sur le dispositif de cette construction avec son escalier d'accès et ses deux colonnes intérieures, il a été présenté, à propos du temple de Dréros, diverses observations : *Rev. arch.*, 1936, I, p. 116-118. — La ressemblance du Kallichoros avec les autels creux circulaires du sanctuaire d'Agrigente, dit des « Divinités chthoniennes », est notable : cf. P. Marconi, *Atti Magna Grecia*, 1931 (1933). Mais à Éleusis, on n'a que des puits de ce type et des *escharai* creuses, du type funéraire; le mélange des autels à feu, à Agrigente, attestait un culte spécial, qui n'a pu être que celui des Tyndarides. La fouille de la cité d'Eleusis donne un avantage marqué à ceux qui n'ont jamais douté des connexions du culte local avec la Crète; on verra que M. G. Mylonas (*AJA.*, XL, 1936, p. 426 sqq.) lit maintenant l'inscription du vase à étrier (fin XIII<sup>e</sup> s.), trouvé au S.-E. des Petits Propylées (non loin du Ploutonion !) à la manière de M. A. W. Persson; il propose d'y déchiffrer ainsi — en lettres apparentées à l'écri-

ture crétoise, à celles d'Asiné et de Chypre — une offrande du *κουεδών* à Coré. Quoi qu'on en pense, la lecture est symptomatique !

L'avantage du travail de M. K. est qu'il donne côte à côte l'étude du site et l'étude du musée, un musée qui a l'attrait d'être *sur place*, et d'avoir été formé dans la place, exclusivement. Le relief n° 35 est expliqué sagement, sans qu'il soit fait acception de l'hypothèse Dacira (cf. là-dessus, *Rev. arch.*, 1936, II, p. 208-209).

L'illustration comporte maints éléments nouveaux, notamment des vases et des statues archaïques ; des représentations concernant les cultes et le personnel d'Éleusis (fig. 9 : le dadouque en costume officiel) ; des vues d'Éleusis au temps des guerres de l'Indépendance (p. 7) et en 1810 (p. 15, 16), par ailleurs. Ch. P.

**Charline Hofkes-Brukker**, *Frühgriechische Gruppenbildung*, Würzburg, K. Triltsch, 1935 ; gr. in-8° de 80 p., avec 26 fig. sur XII pl. — J'ai déjà dit (*REG.*, XLIX, 1936, p. 175), l'intérêt de ce petit livre, où Mme Hofkes-Brukker a si diligemment rassemblé et comparé les exemples des représentations de personnages *par paires*. Son enquête (cf. déjà Hermine Speier, *Röm. Mitt.*, XLVII, 1932, p. 1-94) débute dans l'art géométrique, pour nous faire comprendre le passage de la figure unique à l'assemblage binaire : au pied des *klinai*, dans les scènes de *prothésis* funéraire, et dans les batailles où les duellistes s'associent parfois vase de Copenhague, pl. 1, n° 2) à la curieuse « paire » des fauves androphages. C'est le moment où la langue grecque adopte l'usage du *duel*<sup>1</sup> ; déjà l'on pourrait saisir, dans l'apprentissage plastique comme dans l'ascèse intellectuelle, les mêmes besoins de classement et d'antithèse, à l'occasion. — Mais dans la période de 700 à 550, apparaissent les styles, avec leurs différences régionales. Certains thèmes se localisent (l'auteur aurait pu songer aux paires de *lutteurs* qu'on trouve dès alors dans l'art chypriote, ou dans l'art étrusque). Les centres d'art perfectionnent, indépendamment, l'emploi de la figure, isolément et dans le groupe ; on pourrait aboutir à certaines discriminations d'ateliers, et en effet — un peu dogmatiquement, peut-être ! — on nous parle ici (p. 18) d'une « Korinthische Bildkomposition ».

De 570 à 530, c'est surtout l'art attique qui a perfectionné le groupement par paires. On sort peu à peu des Rencontres nuptiales, des Batailles, connues par les ivoires de Sparte ou d'ailleurs, et qui développaient des formules crétoises un peu immobiles (vase d'Afrati, pl. III, 6), passées en Occident telles quelles, plus tard aussi (Sicile)<sup>2</sup>. L'art attique se caractérise surtout par le goût d'analyse et de mouvement. Les figures des cortèges funéraires n'y sont plus juxtaposées,

1. M. J. Vendryès a présenté récemment sur l'apparition et la disparition de cette forme, d'intéressantes remarques (*CRAI.*, 1936).

2. Il n'a pu être fait état de la nouvelle métope d'Héraclès aux Cercopes, trouvée en Grande-Grèce au Silaris (VI<sup>e</sup> s.) ni de la *paire* de métopes plus récentes qui représente, là même, deux femmes courant ou dansant, côte à côte (Héraon du V<sup>e</sup> s. ; cf. ci-après).

mais, dirait-on, « en jeu » ; une animation extrêmement personnelle en dispose ; dans les thiasés, dans les présentations à l'Olympe, dans les cortèges funéraires, dans les rencontres de palestres ou les scènes de banquets. Y a-t-il bien une « *Gruppenbildung* d'Exékias », à distinguer d'une autre chez Amasis, d'une autre chez Lydos ? Variations peut-être un peu subtilement définies ; mais les rapports et différences avec l'art ionien s'établissent sans provoquer nul scepticisme (p. 31).

Dans la période de 530-510 av. J.-C., l'apogée de la céramique à figures noires, le progrès de la céramique à figures rouges, déterminent de nouveaux changements. On revient aux effets de masse, et on se rapproche des tendances ioniennes (p. 44-46). On cherche des contrastes entre personnages couchés, assis et debout. Entre 510 et 470, s'achève, à Athènes surtout, le mouvement qui entraînait la représentation binaire à sa plus expressive individualisation<sup>1</sup> ; on verrait chaque figure *vivre* avec le minimum de notations individuelles, cependant que s'accroît l'opposition au goût ionien. Les peintres de vases associés à Brygos, à Panaitios, à Cléophradès, et aussi Macron et Douris, servent à faire prédominer les nouvelles tendances. L'art attique marque ainsi la charnière entre l'archaïsme et le classicisme.

L'auteur aurait pu trouver en Grande-Grèce (ci-dessus, p. 272, n. 2), dans la représentation plastique des Létoides à Delphes (fronton Ouest du temple dit des Alcéméonides (cf. le groupe masculin-féminin, pl. VI, fig. 14 du vase de Berlin), de quoi étendre ses observations, qui ne touchent pas non plus, malgré ce qu'on eût attendu, les deux groupes des Tyrannoctones, celui d'Anténor et celui de l'époque suivante (Critios et Nesiotes). Les luttas de Thésée et du Minotaure n'ont pas été seulement traitées sur les vases ; il eût été intéressant de comparer des reliefs comme ceux du combat du chien et du chat (pl. VIII, 17), et la frise de Teichionsa (VIII, 18), avec des représentations en ronde bosse. Pourquoi, d'autre part, a-t-il fallu s'arrêter aux environs de 470 ? On est tenté de le regretter, l'étude n'ayant jusqu'à  
Ch. P.

Mme Chevallier-Vérel, *Sculptures du Musée de l'Acropole : les Archaiques*, texte, notices et planches. Paris, éditions Louis Carré, 1936, in-4° de 8 p., avec 34 pl. — En mai 1934, les Parisiens virent avec plaisir, pour la première fois installé chez eux, villa Guibert, un petit « Musée de l'Acropole d'Athènes », où d'excellents moulages, finement animés par des couleurs exactes, et présentés avec beaucoup de goût sur un fond d'azur, leur permettaient de comprendre la vivante gaieté des sculptures primitives d'Attique, le style hardiment conventionnel de cette polychromie (si passagère !), la finesse nerveuse d'une production que les guerres médiques allaient plus ou moins

---

1. Il n'a pu être fait usage du mémoire de M. W. Deonna, *Genève*, XIII, 1935, p. 80-201, sur la conquête du mouvement.



détruire, et, du moins, faire oublier rapidement. Les organisateurs de cette savoureuse exposition ont montré qu'ils ne conduisaient pas moins bien, au lendemain, d'autres entreprises ; leur album de photographies, très brièvement commentées, est un chef-d'œuvre de présentation. La couverture évoque le ciel attique. La photographie a partout merveilleusement rempli son double office, documentaire et esthétique, grâce à la signataire des notices, qui est très informée, et à M. Jean Picart Le Doux, bon artiste chargé de la mise en pages. — Voilà donc un indispensable recueil — vision durable — où l'on regrette, hélas ! seulement qu'il n'ait pas été possible déjà de faire place aux nouvelles conquêtes de l'archéologie, celles qui ont rendu une patrie à la Coré à la chouette Lyon-Athènes, et complété le Cavalier de la Tête Rampin. — Quelques documents importants ici reproduits (fronton d'Héraclès-Typhon-Nérée) ont été ajoutés à dessein à ceux qui figuraient dans l'Exposition de mai 1934<sup>1</sup>.

Ch. P.

**G. Lippold**, *Die Skulpturen des Vaticanischen Museums*, III, 1. Berlin et Leipzig, Walter de Gruyter & Co, 1936 ; in-8° de 220 p. — Poursuivi sous les auspices de l'Institut archéologique allemand à Rome, cet important Répertoire n'a pas été abandonné, grâce à M. G. Lippold, après la mort de W. Amelung, qui avait fait paraître en 1903 et 1908, les tomes I-II : *Die Skulpturen*, etc. — La première partie du tome III, qui prend place à la suite, recense le matériel par lequel le visiteur du Vatican est accueilli dès l'entrée : les documents de la Salle des Muses, de la Salle Ronde, de la Salle à Croix grecque. — Les formes et la méthode des précédents volumes ont été quasi conservés ; le manuscrit de W. Amelung s'arrêtait au n° 505 de la Salle des Muses. On trouvera ici, avec cette terminaison révisée en 1931-32 (488 a sqq.) tout ce qui fait suite jusqu'à 597 a. Partout, une mise au point serrée, savante, de la 3<sup>e</sup> édition du guide d'Helbig. L'auteur explique dans l'avertissement les légers changements qu'il a introduits dans la conception du catalogue<sup>2</sup>.

On sait que l'Octogone à coupole qu'est la Salle des Muses, ornée de seize colonnes d'applique, a été construit sous Pie VI par Simonetti pour abriter le groupe des Sept Muses de la Villa dite de M. Brutus au S.-E. de Tibur. La salle contient en outre des portraits plus ou

1. Par raison d'économie, les photographies ont dû être présentées sur les deux faces des feuillets, hélas ! — Quelques vétilles : le Moschophore (Rhombos plutôt que (K)ombos porte une *chlaina*, et non une chlamyde, vêtement thessalo-macédonien qui n'est entré dans la grande sculpture qu'à l'époque de la domination macédonienne et de Lysippe. Pl. XXII : le « jeune homme du dernier quart du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. » est certainement un Cavalier, comme H. Schrader l'a reconnu depuis longtemps (*Arch. Marmor-Skulpturen*, 1909, fig. 71 à la p. 80), et son mouvement de tête est annoncé par celui du cavalier Rampin : la présentation serait à modifier selon la figure de H. Schrader.

2. Les mosaïques de la salle ronde seront désormais publiées à part par M. B. Nogara.

moins hypothétiques (Bias, Périandre, Thémistocle, Épiménide, Périclès, Aspasia, Alcibiade, Lycurgue, Euripide, Socrate, Platon, Eschine, Démosthène, etc.) et des reliefs : pyrrhique de Palestrina, n° 489, pl. 28) ; naissance de Dionysos (493), œuvre néo-attique d'après une composition du milieu du iv<sup>e</sup> s. ; un sarcophage avec des Combats de centaures (513, pl. 29) ; un autre, avec le Rapt de Perséphone (n° 529, pl. 30).

Apollon et les Muses<sup>1</sup> alternent avec les portraits ; W. Amelung voyait là les Thespiades de Praxitèle ; mais G. Lippold montre que l'ensemble est hétéroclite, et que l'Apollon citharède n'y est pas à sa place. Les dates des prototypes doivent être abaissées de la fin du iv<sup>e</sup> s. (*Röm. Mitt.*, 33, 1918, p. 102) au iii<sup>e</sup> s. (p. 67 sqq.). Les originaux, créés dans l'Orient grec, étaient des bronzes. Les Muses assises sur rocher seraient du début du iii<sup>e</sup> s. ; Thalie et Polhymnie sont plus récentes, Eratô archaisante.

Les statues 504 et 520 sont restaurées en Muses. Les statues du monument chorégique de Thasos (iii<sup>e</sup> s. av. J. C.) pourraient être rapprochées des allégories des genres dramatiques, n°s 537-538.

La Salle Ronde est du même temps et du même architecte que la Salle des Muses, et que la Salle en forme de Croix grecque (ci-après). On y voit (n° 539), le masque colossal du Zeus d'Otricoli, qui devait être complété en stuc, et pour lequel L. a ratifié l'attribution de W. Amelung (cycle de Bryaxis), en signalant (*Festschr. Arndt*, p. 123) des affinités de travail avec l'Égypte. L'auteur ne prononce pas de nom d'artiste pour la statue 542 (pl. 37-38) dite Héra ou Déméter<sup>2</sup>, que Furtwaengler et Flasch avaient voulu rapporter à Agoracrite de Paros ; il signale les rapports de la technique avec celle des maîtres de la frise et du Parapet du temple d'Athéna Niké.

Pour la Héra Barberini (n° 546, pl. 37-39), agrandissement du type de la Héra Borghèse, cf. maintenant les études de Mme P. Zaccani-Montuoro, *Bullett. comun. Roma*, 61, 1933. M. E. Michon a fait noter que le fragment de sarcophage 546 a, pl. 48, de la Coll. Barberini, rappelait celui même qui avait servi de support à la Suppliante. La Salle Ronde contient comme on sait, l'Héraclès en bronze doré (3 m. 88) du Palais Righetti, la statue de Juno Sospita, et des portraits romains (Claude, Nervà, Plotine, Julia Domna, Pertinax, Antinoüs, Faustine l'Aînée, etc.) ; on y voit aussi le buste du Génie de la mer, n° 547 : copie romaine d'après un original du début du ii<sup>e</sup> s. av. J.-C.

Dans la Salle en forme de croix grecque, il y a l'Auguste d'Otricoli (n° 565), et d'importants sarcophages en porphyre, celui de Constantina (n° 566, pl. 67-68) celui de sainte Hélène (589, pl. 69-73), de nombreux portraits romains, l'Apollon citharède n° 582 (pl. 51), qui semble dériver du Patrôos d'Euphranôr.

Pour tous les documents ici étudiés, M. G. Lippold est un guide

---

1. Au Vatican en 1775 ; à Paris, sous Napoléon. Copies du ii<sup>e</sup> s. de notre ère.  
2. Transportée aussi à Paris sous Napoléon.

admirablement informé et sage, qui nous fait bénéficier d'un immense travail. Il a vérifié, comme il le fallait, toutes les erreurs des restaurations, tous les changements fantaisistes des têtes, pour lesquelles un véritable *puzzle* a été réalisé par les *scarpellini* des grands amateurs italiens. Un cas curieux est celui de la statue de femme 567 de la Salle à Croix grecque, une *Peplosfigur* copiée d'un modèle de la fin du v<sup>e</sup> s., qui porte une tête où L. Curtius, *Röm. Mitt.*, 48, 1933, p. 184 sqq., fig. 3, pl. 25-27, a reconnu la célèbre Cléopâtre (VII), d'après le tétradrachme d'Ascalon, notamment. M. G. Lippold accepte cette ressemblance (p. 170), mais il est moins sûr de la trace d'une petite main d'enfant sur la joue gauche, ce qui porte atteinte à la trop ingénieuse théorie d'après laquelle nous aurions là une copie de la Cléopâtre en Venus Genitrix installée par Arcesilaos, à la commande de César dans le temple de la déesse. On sait d'ailleurs que M. J. Carcopino (*CRAI.*, 29 janv. 1937; cf. *Annales Hautes Études Gand : Études archéol. romaine*, 1937, p. 71 sqq.), considère aussi l'hypothèse comme inacceptable, la statue de Cléopâtre mentionnée par Dion Cassius ayant été en or, et ayant été plutôt dédiée par César-Octavien, sur le butin rapporté d'Alexandrie en 30 av. J.-C. Ch. P.

**G. E. Rizzo.** *Monumenti della pittura antica scoperti in Italia*, sezione terza, *La Pittura ellenistico-romana*, Roma, fasc. III: *Le pitture della « Casa di Livia » (Palatino)*. Rome, Libr. dello Stato, 1936; un vol. in-4<sup>o</sup> de texte avec 60 p. de 43 fig. dans le texte; un album gr. in-4<sup>o</sup> de 11 pl. dont plusieurs en couleurs. — L'auteur a apporté à cette publication monumentale, — qui « sauve » littéralement quelques-uns des documents les plus précieux de la peinture vers la deuxième moitié du dernier siècle de l'époque républicaine à Rome, — le soin dont il est coutumier, et la pénétration dont font foi tous ses écrits. L'œuvre étudiée peut être considérée comme inédite, et ce livre apporte ici le reflet d'une grandeur disparue, car les peintures de la maison aristocratique dite « de Livie » au Palatin, découvertes dans les fouilles de Pietro Rosa en 1869 sur l'initiative de Napoléon III, n'ont pas eu la chance d'être conservées autant qu'elles eussent mérité<sup>1</sup>. On n'en sera que plus reconnaissant à une entreprise qui les fait en quelque sorte si bien revivre, avec leurs *couleurs* évanouies, et leur faste. Il faut admirer notamment de ce point de vue, les trichromies de la Salle du Polyphème, leurs curieuses fabriques architecturales, ornées de *colonnes d'acanthé* qui rappellent le célèbre ex-voto delphique. Ailleurs les guirlandes florales à masques cornus de la *Sala del monochromo* ont pu être rapprochées par M. G. E. R. de celles de l'*Ara Pacis*. La salle I assemble de curieuses figures décoratives ailées, humaines et animales.

Dans la Salle du Polyphème II, certains « tableaux » mythologiques sont traités à la mode « campanienne », et selon celle des *pinakes* alexan-

1. Cf. Léon Renier, *Rev. archéol.*, XXI, 1870, p. 326 sqq.

drins. Ils montrent notamment le tourment amoureux du Cyclope, épiant dans la mer, et sous l'œil malicieux d'Eros (qui le tient en laisse), la coquette Néréide Galatée ; par ailleurs, on avait peint la délivrance d'Iô, qu'Argus surveille, mais qu'Hermès vient protéger<sup>1</sup>. Les visages de Galatée, d'Iô, sont d'un charmant dessin ; on constate que les peintures un peu sèches de Leyraud, à l'École des Beaux-Arts, ne les avaient guère avantagés.

Dans la Salle des paysages (III), outre la frise monochrome en jaune (III, a-c), d'un éclat si ardent, qui dresse sous nos yeux l'évocation féerique de paysages « campaniens » peuplés çà et là de statues, de sanctuaires en plein air, et animés par la pastorale hellénistique, il y a d'autres compositions pittoresques, dont la source se révèle aussi alexandrine. Elles permettent de comparer les stucs de la Farnésine, et de deviner les origines possibles, pour certains de ceux de la Basilique de la Porta Maggiore.

M. G. E. R. a tout interprété en connaisseur et en artiste, et son travail constituera une fois de plus un modèle difficilement imitable. Ch. P.

**O. Waldhauer.** *Die antiken Skulpturen der Ermitage. Dritter Teil*, dans la collection : *Archäologische Mitteil. aus russischen Sammlungen*, Berlin et Leipzig, W. de Gruyter, 1936 ; 35 x 26 de 86 p. avec 107 fig. dans le texte, et 44 pl. — Le tome II de ce magnifique catalogue avait paru en 1931. Depuis lors, l'auteur a été enlevé par la maladie, le 14 janvier 1935 : cette troisième partie des *Sculptures antiques de l'Ermitage* est posthume. On l'a publiée sans retouches, car le manuscrit était au point ; M. Kurt Gebauer a ajouté seulement quelques références à de récentes publications.

Les statues divines tiennent ici la plus grande place. Sont étudiés, en premier lieu, divers types d'Athéna, datant du v<sup>e</sup> s. ; le torse du Pausilippe, d'abord (Villa de Lucullus ?), que son Gorgoneion ferait dater de la première moitié du v<sup>e</sup> s. (213, pl. I) ; cf. aussi le torse 217, pl. V. L'Athéna trouvée en 1825 sur le Palatin (Coll. Falconieri, puis Vescovali) fut un modèle célèbre, dont il y a plus de quinze répliques connues, et qui pourrait ainsi se rapporter à une création de Praxitèle (n° 218, pl. VI-VII). Parmi les Aphrodites, il y a à l'Ermitage deux témoins (pl. IX, 225-226), dont un assez intact, du type « Genitrix » attribué à Callimaque (Naples, dit de Fréjus). L'auteur s'en tient à l'hypothèse Alcamène, Aphrodite des Jardins, mais il signale justement le rapport de la draperie avec celle de la Suppliante, type Barberini, n° 26 (ci-après). Il y a, pour représenter le iv<sup>e</sup> s., des « Cnidiennes », et correspondant à la création de Doidalsès, une Aphrodite au bain (n° 237, fig. 17), groupée avec un Eros conservé et un dauphin ; à signaler aussi une curieuse *imitation* hellénistique de la Genitrix (n° 228, pl. XI-XII). Plusieurs documents se rapportent à Cybèle, à Hécate ;

---

1. Une composition analogue a été trouvée au « Macellum » de Pompei.

une statue de Muse-Caryatide (n° 260, pl. XVIII-XIX) évoque, ce qui eût pu être marqué, la pose et la figure de la Danseuse, en bronze, d'Herculanum : Naples, 843.

La statue n° 261, pl. XX, est une médiocre réplique (époque antonine<sup>1</sup>) de la Suppliante Barberini, maintenant au Louvre. Elle n'était pas fort connue ; même ainsi, elle n'a pas échappé à l'attention si diligente de M. E. Michon, dans le bel article qu'il a récemment consacré à la nouvelle acquisition du Louvre<sup>2</sup>. O. Waldhauer, représentant une interprétation qu'il avait déjà présentée (*Pythagoras*, 1915, p. 170 sqq. : en russe), écarte les hypothèses de la Suppliante sur un autel (Matz), de la Pleureuse sur un cippe (Max. Collignon), de la Niké aptère sur un *bómos* (Kalkmann), de la Pythie (Hauser). Mais il retient le serpent d'Hauser<sup>3</sup>, et d'après le mouvement de la figure — mouvement d'éveil, dit-il — il suggère une interprétation nouvelle : Erinye s'éveillant dans l'*adyton* delphique (poursuite d'Oreste) ! L'œuvre serait à mettre en rapport avec *Calamis*<sup>4</sup> (?) et le Sanctuaire athénien des *Semnai*. Mais il paraîtra fort difficile de remonter jusqu'à la première moitié du v<sup>e</sup> s. (E. Michon : 450 ?) ; et le beau visage de la jeune femme (Louvre) ne paraît ni terrifié, ni terrifiant.

Quelques types intéressants d'Hygie, des Deux déesses ; un fragment de Grande Herculanaise (n° 277, pl. XXX) ; des Muses (nos 282-283 ; 287-293) ; une Lédà au cygne (284). Une « déesse Rome » (n° 299, fig. 46) dérive des types de l'Étolie sur les trophées galates, mais elle siège sur un rocher. Une Isis (n° 303, fig. 50), copie du 11<sup>e</sup> s. ap. J.-C., d'après un modèle hellénistique, porte le nœud caractéristique, accommodation d'un vieux signe hiéroglyphique égyptien. Parmi les bustes et les têtes isolées, des Artémis type Gabies ; une déesse ou mortelle au cécryphale, type « Sappho » ; une belle tête de captive (?) germanique, aux longs cheveux épanchus, qui eût pu être rapprochée des prisonnières de St-Bertrand-de-Comminges.

Ce troisième volume est digne des précédents, texte et illustrations<sup>5</sup>. Ch. P.

Otto Kern, *Die Religion der Griechen*, II<sup>e</sup> Band, *Die Hochblüte bis zum Ausgange des fünften Jahrhunderts*. Berlin, Weidmann, 1935, in-8° de v + 319 p. — M. Otto Kern, vétéran en Allemagne des études concernant la religion grecque, a donné en 1935 cette suite, fermement pensée, à son premier volume *Die Religion der Griechen*

1. Provenance : Coll. Goltzsyn ; marbre de Carrare.

2. *Mon. Piot*, XXXV, 1935-1936, p. 115 sqq.

3. A tort, car la main droite qui le tenait est une restauration, justement supprimée au Louvre ; cf. aussi, E. Michon, *l. l.*, p. 114-115, contre l'hypothèse du serpent.

4. Ce nom avait été déjà proposé par Kalkmann, *Bonner Studien*, p. 50, d'après une monnaie de Locres Épizephyrioi, et parce que K. voyait dans la figure une *Eiréné*.

5. La bibliographie donnée pour l'Athéna de Poitiers, p. 1, n. 1, ignore à tort l'article essentiel, en français.



1926, dont nous avons dit en 1927 tout l'intérêt, dans la regrettée *Revue critique* (15 août). L'ouvrage était attendu, et il n'est pas peu intéressant de le comparer avec l'étude de U. v. Wilamowitz, *Glaube der Hellenen*, t. II, parue au total depuis 1932. M. O. K. n'est plus à l'âge où l'on modifie ses théories, ni même à celui où l'on tient compte encore des idées du prochain, qu'il soit séparé ou non par des frontières, linguistiques ou autres. La documentation de ce beau travail est partout presque rigoureusement allemande. Il arrive ainsi qu'elle semble un peu injuste, soit dans ses silences, soit dans ses recommandations : nombre de petites dissertations, citées ici avec un vif éloge, comme celle de M. von Massow sur le coffret de Cypselos, celle de O. Wolfgang sur les cultes messéniens, ne sont là que pour attester l'indulgence d'un maître qui a formé beaucoup d'élèves. On s'accommodera aisément de cette limitation des points de vue, en voyant tout ce que le livre a apporté d'études directes — correspondant à toute une vie de labeur désintéressé — et d'observations originales, produit d'une pensée riche et toujours en éveil<sup>1</sup>.

Le premier chapitre est intitulé *Die olympische Religion und Homer* ; le second traite sous le titre *Législateurs et poètes*, du mouvement intellectuel et social qui a commencé au VII<sup>e</sup> s. ; vient ensuite une étude sur la *Religion du temps des princes*. Les observations présentées sur la religion homérique mettent bien justement en évidence (p. 7) le caractère citadin et aristocratique des cultes dont l'épopée a fait état ; la croyance populaire des campagnes et des provinces y intervient peu, et ce parti pris a fait écarter, dans l'ombre, certains dieux. On eût souhaité que l'auteur, en 1935, marquât déjà l'intérêt explicatif des cosmogonies retrouvées dans la Bibliothèque d'Ougarit pour expliquer l'*Iliade*, ses longues généalogies, et certains de ses combats, de dieux à hommes, si étranges pour nous. A-t-on déjà remarqué (je ne le crois pas), que la lutte d'Achille contre le Scamandre-Xanthe, au chant XXI de l'*Iliade* emprunte à des textes comme celui de la Révolte de Koser contre Baal (*Syria*, XVI, 1935, p. 29-45, p. 196-204) sa justification, par ailleurs inattendue dans la plaine de Troie ? Toutes les Disputes d'Héraclès contre les fleuves ont eu elles-mêmes des origines orientales, et notre explication devra s'orienter désormais vers les sources d'Ougarit, antérieures d'au moins cent ans à la guerre de Troie elle-même, et si représentatives de la longue tradition d'Asie.

Au sujet de l'*Odyssée*, O. K. a donné d'intéressantes notations, et il a montré la longue influence de ce poème, « Bible » hellénique (sur les « Agoras des dieux », cf. p. ex. p. 39 sqq.). Il n'est pas sûr que l'étude du contenu religieux de l'*Odyssée* ne doive pas elle-même être renouvelée, depuis qu'on aperçoit, de mieux en mieux, par les textes d'Ougarit, combien *terriens* au II<sup>e</sup> millénaire étaient ces Phéniciens, les prétendus inspirateurs des navigations aventureuses vers la Porte du couchant. Les périple épiques des Grecs (*Odyssée*, *Argonautiques*)

---

1. On regrette, cette fois, l'absence d'un *Index* : le premier volume en avait un.

ont eu assurément un contenu *mystique*, dont l'Orient lui-même fut source. Si l'île des Phéaciens est située contradictoirement, selon la géographie, dans l'*Odyssée*, elle est toujours vers l'outre-tombe : au pays des « dernières brumes ». Le palais d'Alcinoos y est « enchanté » ; les seigneurs, roi et reine, y évoquent Dionysos et Coré<sup>1</sup> ; après le meurtre des prétendants, l'expiation imposée par Tirésias à Ulysse, cette marche expiatoire d'un insulaire vers une terre où la mer est inconnue, le sacrifice prescrit à Poseidon *chthonien* (XI, v. 119 sqq) ; tout cela n'est concevable que dans un poème déjà ordonné comme une sorte de *Quête du Graal* des temps païens. On viendra peu à peu à cette conception nouvelle, en reconnaissant combien la prétendue « géographie » de l'*Odyssée* est « poétique », errante. Le temps me paraît passé de chercher à tout expliquer, exclusivement, les *Instructions nautiques* en mains : comme faisaient du haut de la dunette d'un « stationnaire », les jeunes Athéniens, aux temps où fut écrit ce beau livre : *Les Phéniciens et l'Odyssée*.

Le chapitre sur les législateurs touche à la question des ἀπαί (p. 48), sur laquelle la documentation de l'auteur est loin d'être exhaustive. Pour les consécérations sicyoniennes à Delphes, il n'est guère fait mention, hélas ! que des travaux de Pontow (p. 65) ; la documentation française n'eût pas nui. Pour Karnos et les Karneia, O. K. paraît ignorer le grand vase tarentin de Ceglie di Bari, dont P. Willeumier et G. E. Rizzo ont montré l'intérêt : les danses des *Karneia* y sont représentées (p. 70). Les cultes de fleuves, en Messénie (p. 73), auraient dû être signalés. Le paragraphe sur la Sicile (p. 77-8) est d'une brièveté qu'on déplore. Pour les dieux d'Athènes, O. K. a le mérite de noter, en passant, que l'épithète d'Athéna Ἡφαίστεια sent son IV<sup>e</sup> s. (p. 81, cf. p. 11), et qu'on ne sait pas au juste où était l'Héphaïstieion. — Étrange est la doctrine exprimée à la p. 83, que la Brauronia de l'Acropole aurait été une Artémis Propylaia à la manière de celle d'Éleusis. Mais celle d'Éleusis avait été *rejetée* du sanctuaire, avec Poseidon, par des raisons profondes que j'ai déjà expliquées (*Rev. hist.*, janv. 1931) ; elle n'était pas, comme il est dit, *vor dem Telesterion* ; la Brauronia, elle, était dans l'intérieur de l'Acropole, derrière les Propylées.

On multiplierait les observations, voire ça et là les réserves : cela prouve combien ce précieux travail gagne à être lu la plume en mains, et scruté de près : les hellénistes, même s'ils n'acceptent pas toujours les thèses proposées, auront à glaner partout dans ces pages. Voici, après les débuts si denses, l'ordre des chapitres, tous suggestifs : Delphes, l'oracle ; les faiseurs de prodiges et les *theologoi* ; les mystères d'Éleusis ; le combat autour de la foi ; les cultes étrangers ; le sursaut religieux des guerres médiques ; l'apogée de la civilisation hellénique ; la fin du V<sup>e</sup> siècle ; le triomphe d'Asclépios. Ch. P.

1. On trouve des arguments pour cette vue chez un élève d'O. Kern : A. Klinz, Ἐπεὶ γάμος : je l'ai relevé : *RHR.*, CXIV, 1936, p. 109.

**Georges Méautis**, *Eschyle et la Trilogie* ; Paris, B. Grasset, 1936 ; in-8° de 284 p. — Un sentiment d'admiration émue engage M. Méautis à nous révéler, chez Eschyle, quelques-uns de ces « aspects ignorés » qu'il a le secret de discerner dans toutes les manifestations, écrites et figurées, de la pensée et de la piété grecques. Ainsi veut-il, cette fois, « préciser davantage » la personnalité d'Eschyle, en nous montrant notamment « la finesse extrême de sa psychologie » ; son dessein général étant d'« étudier non plus seulement en elle-même l'œuvre du grand poète d'Éleusis, mais bien en fonction de ce qu'on appelle la trilogie » ; laquelle « fut l'instrument forgé par Eschyle qui lui permit d'exprimer ses vues sur les dieux et le destin ». Ces quelques lignes donnent le ton de l'ouvrage, qui se présentera surtout en commentaire détaillé des pièces eschyléennes, après avoir débuté en plaidoyer prononcé à leur défense contre « l'incompréhension » d'Aristote et de tout l'aristotélisme jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le livre entier est en effet un peu « parlé » : c'est Eschyle mis en conférences, et qui, imprimées, gardent l'accent convaincu et convaincant, la chaleur persuasive de l'exposé oral, parfois même sa contexture assez détendue : facilité qui lui assurera d'emblée la faveur du public cultivé. Mais les spécialistes se laisseront séduire, eux, aussi par les analyses, plus denses, où l'auteur nous convie à goûter avec lui et comme lui l'*Orestie*. A quelques-uns, il arrivera peut-être, devant certains jugements un peu brefs, de se demander au passage si vraiment Wilamowitz se laisse mesurer à l'aune de M. Méautis ; tous pourtant feront leur profit de mainte remarque pertinente (en particulier sur l'importance de l'élément scénique), et tiendront désormais grand compte d'un ouvrage où la plus attachante sympathie ne cesse de soutenir un bel effort d'intime compréhension. Quant aux archéologues — dont il faut bien, ici, faire entendre la voix — ils sauront gré à M. Méautis d'avoir rappelé que leur « science » pourrait être d'un précieux secours aux « philologues ». En l'occurrence, toutefois, ne seront-ils pas tentés de se récuser modestement ? Pour « résoudre un problème controversé jusqu'à présent, celui de l'ordre des pièces de la trilogie qui comprenait les *Supplantes*, et, en une certaine mesure, du contenu de chacune de ces pièces », c'est à « l'archéologie » que l'auteur fait appel : au Parthénon, à Olympie, nous dit-il, alors que la scène du fronton postérieur se joue sur terre, le fronton principal est réservé aux choses divines, au « monde des causes » ; de même en sera-t-il de la troisième pièce d'une trilogie, où « nous passons du monde des hommes au monde des dieux, du monde des effets au monde des causes ». Y a-t-il bien là un argument ? Plutôt, semble-t-il, une manière d'ingénieuse comparaison, quelque chose comme la notation d'une possible « résonance », d'une de ces subtiles « correspondances » baudelairiennes auxquelles M. Méautis est sensible ; mais rien qui ait force de preuve. D'autant que la justesse même de la comparaison souffrirait discussion ; car enfin, dans un édifice, il y a deux frontons, et, dans une trilogie, trois (ou quatre ?) pièces ! D'ailleurs dans beaucoup de temples les deux frontons appartiennent ensemble au même « monde » (« divin » le plus souvent, mixte parfois,

rarement tout à fait « humain ». — Mais un débat sur cette question mènerait loin ; bornons-nous, pour conclure, à reconnaître qu'il y a dans le livre de M. Méautis, non seulement bien de la « finesse », comme il aime à dire, mais beaucoup de véritable pénétration.

P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE.

**J. Kirchner**, *Imagines inscriptionum atticarum, ein Bilderatlas epigraphischer Denkmäler Attikas*. Berlin, Verlag gebr. Mann, 1935 ; in-4° de 30 p., avec 54 pl. — En 1907, H. Lattermann avait commencé de réunir à Athènes, d'après les inscriptions, une collection de photographies représentant les spécimens de l'écriture attique au cours des temps : entre le VIII<sup>e</sup> s. avant J.-C. (ép. « géométrique ») et le IV<sup>e</sup> s. de l'ère chrétienne. Le projet n'ayant pu être mis à exécution avant la guerre qui coûta la vie à son auteur, il n'a été donné suite à l'entreprise qu'en 1935, mais alors parfaitement.

Le *Corpus* présenté par J. Kirchner, vétéran des études épigraphiques, assemble ici les décrets de cités, les pièces administratives, les comptes de construction, les inscriptions chorégiques, funéraires, celles de la céramique attique. Un soin minutieux a été apporté à n'utiliser que des textes bien datés, et ainsi l'ouvrage constitue un sûr répertoire des variations de l'écriture attique. Encore faut-il remarquer que les certitudes chronologiques ne sont pas également réparties d'un siècle à l'autre. Jusqu'au début de l'époque impériale, il y a eu une assez grande abondance de documents pour qu'on puisse suivre le développement *pas à pas*, disait-on. Mais cette sécurité nous est refusée pour l'époque romaine impériale, pendant laquelle il y a eu des phénomènes *archaisants*, un mélange parfois déroutant de formes neuves et anciennes, d'où résulte une plus grande difficulté de datation que pour les temps antérieurs à notre ère.

Les notices concernant les textes utilisés devaient être primitive-ment, d'après le plan de 1907, en latin : de cet état premier du projet, n'est ici resté que... le titre, et les commentaires nous sont donnés en allemand. Les photographies des planches sont de toute première qualité. Pour la première moitié du VIII<sup>e</sup> s. — on sait que la question des débuts de l'écriture grecque est encore soumise à de vives discussions — ce sont les céramiques qui ont fourni les plus anciens documents. Viendrait en tête le vase d'une tombe du Dipylon (Athènes, Mus. Nat., 192 = IG, I<sup>2</sup>, 919) que Schweitzer et Fr. Poulsen datent du VIII<sup>e</sup> s., mais d'autres seulement du VII<sup>e</sup>. On classe ensuite les vases de l'Hymette, à dater du milieu du VIII<sup>e</sup> s. (C. W. Blegen, *AJA.*, XXXVIII, 1934, p. 12, nos 3-4).

Un grand intervalle sépare ces premiers spécimens d'écriture — où sont encore visibles, pour l' $\alpha$  couché, pour l' $\epsilon$ , certains emprunts phéniciens — des suivants, puisqu'il faut ensuite descendre jusqu'à la dédicace du *lamias* Chairion (début du VI<sup>e</sup> s. : IG, I<sup>2</sup>, 467) qui provient de l'Acropole d'Athènes. Elle précède dans le recueil celle de Rhombos (Moschophiore Acropole, 624 : IG, I<sup>2</sup>, 469), pour la première moitié du même siècle, et la plaquette de bronze IG, I<sup>2</sup>, 393, dédicace des  $\tau\alpha\mu\lambda\alpha$  à la fille de Zeus.



On a aussi, au <sup>vi</sup> s. des inscriptions céramographiques : celle d'une amphore à figures noires des environs de 570, représentant la naissance d'Athéna (Berlin, Altes Mus.), trouvée à Cære, où Ilithyie assiste Zeus, et où paraît, nommément désigné par lui-même, l'Hermès du *Cyllène*.

Les signatures d'Exékias, d'Eucheiros, postérieures à 550, sont à la suite ; elles précèdent la dédicace de Néarchos IG, I<sup>2</sup>, 485 : (après le milieu du <sup>vi</sup> s. av. J.-C.), pour laquelle la date aurait pu être resserrée : la comparaison de la Coré d'Anténor, la plus « sculpturale » de toutes, œuvre d'un bronzier, avec les statues féminines du fronton Est de Delphes, et le texte d'Hérodote sur le temple des Alcéonides, offraient des précisions, ici à tort ignorées. — Rien non plus, malheureusement, pour Endoios, qui eût pu fournir des signatures.

On descend vers la fin du <sup>vi</sup> s. avec l'autel de Pisistrate le Jeune (512/1 ou peu avant) qui a fixé si utilement la place du Python de l'Ilissos ; Thucydide nous a dit que l'inscription était illisible (?) (ἀνυδροῖς γράμμασι) en son temps (VI, 54). A-t-elle été refaite ou reprise, puisqu'on la déchiffre (pl. V) si nettement ? Mais peut-être l'historien voulait-il entendre seulement que la lecture de ces caractères archaïques n'était pas à la portée de tous ses concitoyens ?

Le décret de la fin du <sup>vi</sup> s. concernant Salamine (IG, I<sup>2</sup>, 1), la dédicace sur colonne d'Iphidicé à Athéna (IG, I<sup>2</sup>, 487) accompagnant une œuvre perdue d'Archerinos de Chios, le disque de marbre de New-York, et l'épigramme d'un des vases de l'Acropole (IG, I<sup>2</sup>, 522) terminent la liste des documents du <sup>vi</sup> siècle.

Le <sup>v</sup> s'ouvre par la dédicace de Timarchos, où reparaît l'invocation à Athéna : Διὸς κρατερόφρ[ονι Κόρει], comme à ci-dessus, sur la tablette de bronze des *ταμίαι*.

Les spécialistes de l'épigraphie classique savent combien les renseignements à tirer de la gravure des lapicides ont de valeur ; mais aussi ils risquent d'égarer les novices, si l'on oublie que chaque cité avait ses ateliers, donc ses usages, et que les constatations faites en un point ne valent sûrement *que là*.

On sera partout reconnaissant à J. Kirchner d'avoir préparé une illustration si utile des IG, pour l'Attique, en donnant sur 54 planches impeccables, la reproduction (totale ou partielle) de 151 documents.

Nombreux, les textes du <sup>v</sup> s. nous conduisent, par exemple, à petits pas et peu à peu jusqu'à la période de 410-412 ap. J.-C.

Les découvertes récentes y ajouteront, puisqu'on a maintenant par exemple (B. D. Meritt, *Hesperia*, V, 3, 1936, p. 355-358) un fragment précieux de la dédicace des statues d'Harmodios et Aristogeiton, refaites en 477/6 par Critios et Nésiotés<sup>1</sup>. La forme du θ se retrouve dans la dédicace de Léagros aux Douze dieux, publiée par *Hesperia*

1. Est-il sûr que sur les deux fragments retrouvés, le premier correspond bien à l'épigramme de Simonide (distique cité par Héphaistion : Bergk, *Poet. lyr. gr.*, fragm. 131). Du texte d'Héphaistion, on ne retrouve ici que... le nom d'Harmodios, et rien ne prouve qu'il ait été à la fin d'un pentamètre.



à la suite (n° 2) et qui doit dater de 490-480. L'interponction rappelle celle de l'inscription de l'Hécatompédon : 485/4, et l'épigramme consacrée aux morts de Marathon : *Hesperia*, II, 1933, p. 480 ; cf., 1936, p. 232 : *Imagines*, n° 18-19. Pour ce texte, A. S. Arvanitopoulos vient de proposer de nouvelles restitutions, pensant que les deux courts pèmes se réfèrent à *Marathon*, et célèbrent les survivants après les morts ('Ελληνική Ἐπιγραφική, 1937, p. 118-120). M. E. Löwy vient de son côté : *Zur Datierung attischer Inschriften*, *Akad. d. Wiss. Wien, Sitzb.* 216, 4, 1937, de reprendre la question de l'inscription de l'Hécatompédon (*Imagines* 19, pl. X), et celles des dédicaces du Portique des Athéniens à Delphes, du Trésor des Athéniens, là même ; au passage, il évoque, pour comparaison, toute l'épigraphie attique du temps. — Pour l'inscription du socle de Marathon, situé au S. du Trésor des Athéniens, notons ici que M. E. L. reconnaît, avec J. Audiat, que le graveur de l'inscription renouvelée s'en est tenu strictement à l'ancien texte, sauf pour quelques très légers détails ; mais il pense que ce texte serait au plutôt des environs de 460, d'après la graphie, ce qui permet, dit-il, de prolonger jusqu'à ce terminus *ante quem* (?) la construction du Trésor voisin et la date de ses sculptures.

Les fouilles américaines de l'Agora ont récemment rendu un bouclier de Sphactérie (*AJ.A.*, 1936, p. 189) qui entrera dans la série des textes datés ; mais pour lui, les explications fournies par les fouilleurs d'Amérique appelleront des revisions. Il paraît douteux que Cléon ait chargé un soldat *ionien* de graver en hâte l'inscription, avant même d'être revenu dans Athènes, ce qui expliquerait, nous dit-on, l'emploi de l'alphabet ionien. En réalité, les lettres ont été dessinées avec soin, visiblement par un professionnel. Il n'est pas impossible qu'elles l'aient été dès 425, mais il n'est pas impossible non plus que la gravure ait été postérieure.

La comme ailleurs, toute discussion aura désormais pour point d'appui le recueil des *Imagines*. Ch. P.

**W. W. Tarn**, *La Civilisation hellénistique*, traduit de l'anglais par E. J. Lévy, Paris, Payot, 1936 ; in-8° de 350 p. — Les ouvrages de ce genre peuvent être précieux. Car les histoires générales, cursives, ne donnent pas, sur des périodes aussi définies et caractérisées, les synthèses, même relatives, qui puissent permettre un jugement ; des livres plus spéciaux, comme l'a été celui de P. Jouguet sur *L'Impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient*, n'apportent pas partout non plus les mêmes clartés substantielles (on avait déjà remarqué combien le bon livre en question est surtout indispensable pour la connaissance de l'Égypte ptolémaïque).

En Angleterre, dès 1930, M. W. W. Tarn avait comblé la lacune pour ses compatriotes, avec une *Civilisation hellénistique*, qui apportait bien des renouvellements à l'ouvrage allemand de Poland et Baumgarten, nettement dépassé par le progrès des fouilles. C'est ce tableau dressé par l'historien anglais que la maison d'éditions Payot utilise... avec retard, nous en procurant après six ans la traduction ;

effort méritoire, et juste initiative, que l'on louerait plus volontiers encore, si le livre avait été mis au point, comme il eût convenu, pour la période des *six* dernières années, de telle sorte que le lecteur français de cette « *nouvelle monographie* (prospectus) » ne fût pas trop obligé de se résigner à être moins bien renseigné, partout, que l'amateur britannique, sur les transformations apportées dans le monde par la conquête d'Alexandre<sup>1</sup>.

M. W. W. Tarn est, avec W. S. Ferguson en Angleterre, un des meilleurs historiens du monde hellénistique, et son mérite militant est d'avoir travaillé « de première main », par des enquêtes personnelles, qui, çà et là, soutiennent le récit, l'animent, et en font la valeur. L'auteur a procédé clairement : par petites touches pragmatiques, par juxtaposition de renseignements démonstratifs. Il se défie des idées générales, et il a au passage, étant épigraphiste, maintes appréciations critiques assez sévères pour les sciences auxiliaires qui ne sont pas la sienne : celle, p. ex. (cf. p. 294) « qui a réussi, dit-il, durant les quelques dernières années à attribuer à la Victoire de Samothrace toutes sortes de dates entre 322 et 31, dont certaines mêmes sont pour l'historien franchement absurdes »<sup>2</sup>. — Mais la complication du problème de la Victoire de Samothrace n'est-elle pas aussi un peu épigraphique ?

Après une esquisse historique des événements de 323 à 31, le livre étudie les formes des gouvernements hellénistiques : ce qui restait du régime des cités, l'apparition des grandes monarchies, celle des Liges. Dans les cités, les conditions sociales et économiques nouvelles ont créé alors à la Grèce propre un régime d'instabilité ; en Asie, les Séleucides, les Attalides ont déterminé divers pouvoirs nouveaux et indépendants, sur lesquels il reste beaucoup à apprendre. On est plutôt mieux informé pour l'Égypte, p. 163 sqq., pour les régions palestiniennes (un chapitre général sur l'hellénisme et les Juifs, p. 190 sqq., est ici des plus suggestifs).

Viennent ensuite de convenables études sur le commerce et l'exploration à l'époque hellénistique, la littérature et la science, la philosophie et la religion. On louera moins, je crois, le demi-chapitre sur l'art, qui est d'une insuffisance, hélas ! traditionnelle. Pour l'urbanisme, les études faites à Délos auraient pu être mises plus à profit : on nous dit que l'incrustation de marbre a été inventée à Alexandrie ; mais elle existait déjà à Mari, au temps d'Hammourabi ! Est-il exact (p. 293) de répéter que Didymes, par sa forme, était « absolument différent de tous les temples grecs » ? On eût pu comparer déjà l'Apollonion G. de Sélinonte, un peu plus grand, et le *manteion* même d'Apollon à Delphes. — Alexandrie a vu se développer la vogue du *musivum opus* (p. 295), mais elle ne l'a certainement pas inventé (cf.

1. On regrettera ici l'absence d'illustrations et de cartes.

2. Cela vise surtout W. Klein, *Rokoko*, 106, qui pensait, *seul*, à Actium ! Cf. p. 298 où l'auteur indique lui-même la date de 258 environ (bataille de Cos).

Olynthe). On est surpris d'apprendre que l'école rhodienne (p. 296) était une « école virile » qui avait le « goût... des femmes soigneusement drapées », et qu'à l'époque hellénistique, Tychè n'était pas encore déesse (*ibid.*). N'y eut-il vraiment qu'un portrait d'Alexandre (p. 298), par Lysippe ? P. 301, la date donnée pour le Tombeau de Petosiris (certainement des environs de 300) est bien hésitante, et l'on s'étonne que l'auteur cite l'étude de M. P. Montet (période perse !), sans mentionner qu'elle a été dûment réfutée. Au total, la période d'art qui s'étend entre la mort d'Alexandre et Actium n'a pas été, dans cet ouvrage comme tant de fois ailleurs, hélas ! caractérisée convenablement. L'immense mouvement de recherche sculpturale et picturale de ce temps si ingénieux eût dû être signalé, autrement que par des notations péjoratives (p. 293 : absence de calme, « affirmation du soi », etc.). On croit trop que l'art grec a mené alors simplement le deuil bruyant des traditions antérieures : c'est une erreur et une injustice.

La maison Payot a-t-elle fait vœu de ne trouver que des *traductrices* ignorant à la fois le sujet dont elles traitent, et la langue étrangère à interpréter<sup>1</sup> ? Le livre fourmille, hélas ! de cocasseries dues à l'impéritie de l'intermédiaire, sous ce double aspect. La traductrice s'est révélée en particulier incapable de distinguer en anglais comme en grec les singuliers des pluriels, ce qui fait qu'elle nous parle de l'*Aitia* de Callimaque (p. 253) et de l'*Argonautica* d'Apollonios de Rhodes (p. 255-256), de la fameuse « femme de Syracuse » (il s'agit des *Syracusaines* de Théocrite, p. 256)<sup>2</sup>. Il y a des erreurs qui font contre-sens : p. ex. p. 133 : le mégabyze du Roi-Abeille (lire : *ou*). Il serait cruel d'insister sur certaines bévues comme celles qui ont transformé Antiochos IV en Auguste (p. 9), l'Apocalypse de Saint Jean en « *Révélations* » (p. 323 : les sept anges et fioles des *R* : nom anglais), et le cantique du *Daniel* grec (III) en un « Chant des trois enfants » (p. 255). Quant à l'« Apollon de Canaque » à qui le visiteur du Didymeion (et non *Dydimeion*, p. 291) tournait le dos (?), qu'on n'oublie pas trop que c'est tout de même le Philésios de Canachos de Sicyone (p. 293) !

Ch. P.

**Bartolomeo Nogara**, *Les Étrusques et leur civilisation*, édition française par Mme Dromardt-Mairot, Paris, Payot, 1936, 14 × 23, de 270 p., avec 10 figures dans le texte et 74 hors-texte sur 32 planches. — Linguiste et archéologue à la fois, l'auteur, spécialiste réputé, bon organisateur du musée étrusque du Vatican, était tout désigné pour écrire en 1933 le livre italien qui a servi de base, trois ans après, à cette trop médiocre traduction française. Dans le traité original, fait de conférences professées à Pérouse, Oxford, Cambridge et Rome,

1. Innombrables fautes d'orthographe, et d'accent dans les citations grecques.

2. Il est vrai que nous trouvons, tantôt au pluriel : les *politeuma* (p. 146) ; tantôt le galatè *Troemi* (p. 160), au singulier, et le *Poseidoniasae* phénicien de Délos (p. 240) ! Tant de méprises auraient pu être corrigées par un vrai lecteur... Quand donc le livre de vulgarisation français aura-t-il souci de sa dignité ?

de 1921 à 1932, tout compte, et sous le texte, on reconnaîtrait partout la preuve de l'examen minutieux donné aux documents, la profonde connaissance initiale. M. B. Nogara avait été très réservé, se gardant de donner à l'occasion ses hypothèses pour autant de certitudes. On a parfois l'impression pourtant, aujourd'hui, qu'il a été trop bon Étrusque, — trop bon Romain, en tout cas, — et qu'à force de vouloir écarter les influences orientales du berceau et du « faisceau » de la race des Lucumons, çà et là, et excessivement, il a cédé à l'attrait de théories trop « nordiques » : théories qui n'ont pas pour elles le maximum de crédibilité !

Même ainsi, on eût aimé rendre hommage à un travail sévère et fructueux, apte à nous permettre, et de nous défaire de certaines illusions sur le déchiffrement de l'étrusque (mais l'importance donnée aux billevesées de M. Butavand surprend un peu !), et de connaître mieux ce qui reste connaissable d'une civilisation sans laquelle les origines de Rome seraient si obscures.

Ceci dit, M. B. Nogara a-t-il eu raison d'autoriser qu'on traduise (?) (en le réduisant, d'ailleurs !) son livre de 1933, qui était en réalité un livre fait de 1921 à 1932 ? Devait-il le rendre ainsi au public sans tenir compte de tout ce qui avait été changé ou retrouvé dans l'intervalle ? Le maître qui est, au Vatican, le plus accueillant des savants, n'a certainement pas, en tout cas, pensé que l'opinion des autres érudits fût vaine, et s'il a eu tort de laisser présenter en son nom, comme dit la promesse de l'introduction, un soi-disant « état actuel », déjà périmé, c'est péché de désintéressement plus que d'orgueil. Notons que l'édition italienne Hoepli comptait 478 pages et deux chapitres, essentiels, qui n'ont pas été repris dans le livre édité par la maison Payot<sup>1</sup> : un sur l'état présent de l'étruscologie, un autre, historique et rétrospectif, sur le progrès des études de la Renaissance à nos jours. Le lecteur eût trouvé là une information bien nécessaire, avec d'utiles réponses aux questions qu'il est amené à se poser à toutes pages.

La traduction française est lamentable. Elle prouverait tout au moins qu'on peut acquérir aujourd'hui en Sorbonne le titre de docteur ès lettres (porté sur la couverture !) avec une très insuffisante connaissance, non seulement des institutions latines, ou de l'italien, mais même du français. Tant d'ignorances si diverses, ce ne devrait pas être un encouragement à se charger de la traduction d'ouvrages écrits à Rome ; mais notre temps encyclopédique — place aux incomptences ! — est si paradoxal... On ne pourrait que recommander, en tout cas, à l'éditeur de s'assurer dorénavant... un lecteur pour éviter la disgrâce de semblables négligences, qui rendent *inavouable* l'édition en notre langue. Que Mme D.-M. ignore l'accord des temps et la conjugaison des verbes (*acquérir*ent, p. 23, l. 1), cela n'est que trahison nationale ; mais on a laissé *en italien* tant de noms si connus chez nous, que l'ignorance éclate à toute page, trop sensiblement ! — Ne pouvait-

---

1. L'illustration a été elle-même ramenée, notons-le, de 230 fig. à 83 !



on vérifie que Lenno — parfois Lenne — est l'île de Lemnos, et *transcrire* les noms de Timeo, Teopompo, Zeusi, Parrasio ou Adone ? Il y a pis : le savant italien Conestabile, dûment appelé « il Conestabile » par l'auteur italien, devient, dans cette traduction « le Connestable » ! Mme D.-M. a-t-elle rencontré mention des sectes « (sette) » des Orphico-Pythagoriciens, voici qu'elle nous parle des « sept orphiques » ! On sent partout le travail pris à l'entreprise, mené en somnolant, et où l'impéritie dépasse irrésistiblement les limites du comique. Pauvre « grand public cultivé » à qui, paraît-il, on s'adressait ; et comme il était peu audacieux de dire que « ce livre n'est pas pour les spécialistes » !

Nous avons trop de respect pour la science de l'auteur italien pour nous en tenir à ces pauvres constatations, qu'il eût été agréable de n'avoir pas à faire. — Nous avons dit ci-dessus ce qu'il fallait penser des opinions exprimées dans la querelle des origines étrusques, et d'une attitude trop condescendante vis-à-vis de l'opinion « nordique » de Niebuhr, de plus en plus invraisemblable aujourd'hui. Les débutants liront avec grand profit les chapitres nourris qui concernent l'État et la famille, l'industrie, le commerce, la religion (doctrines sur l'haruspicine, la cosmogonie, etc.). Pour les arts, le livre souffre trop d'être en réalité daté d'il y a dix ans environ. Il néglige à la fois les études de Schachermeyr, de Messerschmidt, d'Akerström, de G. Hanfmann ; il ignore les découvertes faites à Chiùsi et ailleurs, et en particulier la série continue, datée, des portraits de famille recueillis dans la *Tomba della Pellegrina*<sup>2</sup>.

Ch. P.

**G. Hanfmann, *Alletruskische Plastik I : Die menschliche Gestalt in der Rundplastik bis zum Ausgang der orientalisierenden Kunst***, Würzburg, 1936, in-8° de 135 p., avec 20 fig. (numérotées de I à 15 b). — Ce livre constitue la publication d'une partie seulement d'une dissertation présentée à l'Université de Berlin. Non seulement le sous-titre marque les limites du champ d'études volontairement acceptées (ronde-bosse, type humain jusqu'à la fin de l'art orientalisant), mais l'auteur, qui a dû supporter beaucoup de limitations (illustration ici insuffisante) nous avertit qu'il a dû renoncer à poursuivre ses études en Italie, et aussi détacher du premier état de son travail deux *excursus*, l'un sur la petite plastique importée d'Égypte (inédit), l'autre sur une statuette syrienne de Berlin, reproduite à part (*Arch. Jahrb.*, 1935, *Anz.*, p. 49-58). Certaines parties de l'exposé, enfin, paraissent en abrégé

1. Notons encore : le poème des frères Arvali, les poèmes Saliare, la tombe de l'Ourse (Tomba dell'Orco = Orso !) Il paraît superflu de noter que la traductrice n'entend rien à l'étrusque ; elle écrit *sez* le nom signifiant fille, faute d'avoir reconnu le  $\chi$  grec ; elle parle imperturbablement du roi Larte Tolumnio de Veio ; de Lardia Scianti (pour Larthia Seianthi), de la Tombe de la Sammia à Chiùsi (Scimmia = Singe !), etc. On eût respiré si le grec eût été moins massacré que le latin ou l'étrusque. Hélas, M<sup>me</sup> D.-M. nous parle des  $\delta\omega\delta\epsilon\chi\ \theta\epsilon\sigma\iota$ .

2. Pour les problèmes actuels, cf. le compte rendu documenté qu'a donné M. A. Grenier, *Rev. hist.*, 1936, II, p. 502-523.



(sur les importations orientales, et dans les conclusions). Ainsi réduit, l'ouvrage n'est plus, certes, aussi utile qu'on l'eût attendu ; mais le soin méthodique de l'auteur en a fait néanmoins, en un domaine si difficile, un bon instrument de travail, ce dont on doit marquer ici une juste reconnaissance.

Après avoir trop brièvement étudié la plastique pré-étrusque en Italie (qui n'aurait pas eu de suites immédiates ?), et notamment les idoles de Latium, l'auteur aborde la plastique étrusque proprement dite. Rien — à tort — sur les bronzes sicules, ni sur le guerrier de Capestrano, ni sur les antiquités des nécropoles du Picenum, récemment si bien étudiées par P. Marconi, et où les ivoires, notamment, marquent aussi des influences orientalisantes. — Dès les premières pages, M. H. montre très justement, au passage, l'existence et même l'importance des importations venues d'Égypte, sous la forme de pacotilles de commerce : c'est l'Égypte qui aurait influencé ces curieuses statuettes féminines d'acrobates (fig. 1-2) que M. H. a étudiées ; mais plus loin, il est question d'acrobates sous l'influence grecque. — Puis l'auteur passe à l'Orient asiatique, dont on reconnaîtra volontiers avec lui combien l'action sur l'Étrurie a été prépondérante. On voit étudier les « différents échelons » de cette influence, et notamment les types démoniaques (mi-oiseaux, mi-hommes) des « attaches d'Assur », trouvées à Præneste et Vétulonia. M. Fr. de Ruyt rattachait hardiment, notons-le au passage, le Charun étrusque à la démonologie orientale. Or, on peut suivre ici en Étrurie (Hanfmann, p. 15 sqq.) les imitations locales des « attaches d'Assur ».

Il y a eu aussi en Étrurie une docilité assez poussée aux modèles d'art phénicien (représentations féminines des fig. 3-5 ; provenance : Cæré, ville maritime). M. H. étudie à ce sujet diverses têtes étrusques, et des appliques en métal précieux ; des attaches à double décor, et des vases de *bucchero* qu'il appelle les « Straussen? reiter », et où les formes humaines se mélangent, à l'orientale, avec celles de la monture chevauchée. Sous l'influence syrienne sont, principalement, les ivoires étrusques, d'après leur type et leur technique même : combats de fauves, représentations d'hommes nus, têtes barbues, etc. Divers bronzes ont aussi subi, en Étrurie, une influence de même source.

Mais on nous fait noter peu à peu les réactions grandissantes de l'esprit italique sur l'art orientalisant : d'après certains bustes, déjà (p. 35) ; aussi bien, à propos des sculptures du Tumulus « della Pietrera » à Vetulonia, l'auteur vise à parler de l'association d'un « contenu italique » à des formes orientalisantes. Ce mélange est minutieusement dosé (p. 37-51). Sont ensuite examinés successivement les motifs orientalisants restés plus ou moins traditionnels dans le style italique : femmes nues portant des vases, et ce qui est appelé ici les « Topfgucker », et divers motifs d'anses ou de vases plastiques. Mêmes observations pour les types de femmes vêtues (position des bras, arrangement des chevelures, des draperies) ; pour les figures masculines (guerriers, cavaliers, centaures, hommes debout dans la position des figures hittites, sagittaires). A cette enquête appartiennent aussi les *protomés*,

les têtes, les représentations de chars avec leurs occupants, certaines figures ailées, l'homme entre deux *protomés*, et un motif dit « chypriote » (?) : les paires de lutteurs (p. 84, Chiusi, Tarquinia).

Au compte de l'influence grecque, M. H. ferait entrer, d'autre part, certaines appliques, les figures d'hommes entre des animaux, diverses représentations acrobatiques, celles des porteurs d'épées. Puis l'ouvrage dégage, pour conclure, la valeur des motifs purement *italiques*, avec l'originalité du style italique : dans le groupe des vases de Tarquinia, p. ex., où l'utilisation décorative des figures a été si caractéristique, non moins que sur les poteries d'argile de Chiusi.

Après ces analyses très poussées et minutieuses, de brèves conclusions nous sont présentées sur les circonstances et les dates (en général, celles de Mac Iver, adoptées) : pour la production étrusque primitive, et le développement des influences étrangères qui n'ont pas empêché le passage progressif d'un art orientalisant à un art plus italique. Au total, c'est là une contribution de détail, mais riche, et précise : travail « à la loupe » sur les rapports de la civilisation étrusque avec les civilisations étrangères, tant orientale que plus purement italique. On trouvera marqués aussi à la fin certains rapports avec les bronzes sardes (p. 117-118). Ch. P.

**Pirro Marconi**, *La cultura orientalizzante nel Piceno*, dans *Monumenti antichi*, XXXV, 1935, p. 255-264, 50 fig. dans le texte et 34 pl. — Ouvrage richement documenté, et qui, pour une région insuffisamment explorée jusqu'ici, apporte bien du nouveau à l'étude. L'auteur procède méthodiquement, à partir des faits et des découvertes. Son point de départ est la Nécropole de Fabriano : situles de bronze gravées, avec figures d'animaux géométrisés, boucliers ou tympanons, objets d'argent, d'ivoire, armes. Des cistes (situles) proviennent aussi de Cupra Maritima ; des casques, de Fermo.

L'auteur classe tous les objets d'importation, selon l'origine : « villanovienne », ou orientalisante. Il met à part les documents orientalisants non étrusques (nombreux ivoires : Castelbellino, Numana, Belmonte).

C'est après tout ce travail préparatoire qu'il cherche à déterminer les affinités de la civilisation du Picenum avec l'extérieur, en faisant leur part, d'abord aux éléments indigènes, en montrant les contacts avec l'art « villanovien », avec la plus ancienne civilisation étrusque, avec l'Orient ionique même. Comme les ivoires de Marsiliana d'Albegna, ceux de Castelbellino, Numana, Potenza évoquent en effet parfois des ressemblances jusqu'à Éphèse et Sardes d'une part, Arslan-Tash, Nimroud et Samarie, par ailleurs (cf. pl. XXIX, a-b : la déesse ailée accostée de deux personnages mi-grandeur).

Le mouvement des échanges commerciaux expliquerait la formation d'un style propre au Picenum (cistes et bronzes de Numana, petits masques d'ambre, bronzes sculptés à types d'animaux) ; la part indigène n'a pas la qualité des œuvres d'importation, mais il serait grandement injuste de la négliger désormais. Ch. P.

**Louis Bréhier.** *La sculpture et les arts mineurs byzantins*, coll. Les Éditions d'art et d'histoire, Paris, 1936 ; gr. in-4°, de 111 p. avec 96 pl. hors-texte. — Ce somptueux volume prend place dans la monumentale *Hist. de l'art byzantin* entreprise sous la direction de M. Ch. Diehl, où ont paru déjà, par ailleurs, *La Peinture*, par Ch. Diehl et les *Monuments d'Architecture*, par feu Ebersolt. L'auteur ajoute ici à la sculpture proprement dite certaines techniques décoratives — dans lesquelles il faut comprendre non seulement les arts appelés (à tort !) *mineurs* — travail des pierres dures, de l'ivoire, du bronze, orfèvrerie, émailerie, monnaies, tissus, céramiques, — mais aussi ce qu'on aimerait nommer la sculpture architectonique, très développée à Byzance où la plastique libérée par la Grèce était revenue mourir à son berceau : donc, tributaire de l'architecture, et pourrait-on dire, « à sa charge ».

De tels recueils où il y a presque autant de planches que de pages ne sont utiles que s'ils sont excellents : dès lors, on louera ici d'autant plus volontiers l'érudit qui a combiné une illustration où il n'y a rien à changer, et un texte sûr, qui, quoique condensé, éclaire à point maints problèmes d'art d'un temps difficile. — L'exposé préliminaire, la description détaillée des planches, l'illustration même, très bien venue, tout a été porté à un même niveau : supérieur.

On ne peut naturellement donner même une idée du contenu de la première partie, théorique, qui nous montre d'abord la résorption de la sculpture, après le v<sup>e</sup> s., en Orient comme en Occident. Elle a cessé au iv<sup>e</sup> s. d'être humaine ; elle ne commente plus — ronde-bosse ou relief — en images frontales, que la majesté divine ou celle des empereurs (soubassement de l'obélisque de Théodore I<sup>er</sup>, colosse de bronze de Barletta, groupe de porphyre de St Marc, pour lesquels auraient dû être signalées les recherches de M. Delbruck<sup>1</sup> ; torse en porphyre de Ravenne ; pour le sarcophage de Constantina au Vatican, mention était attendue du récent Cat. G. Lippold, et des recherches (*id.*, sarcophage de Ste Hélène) de E. Sjöqvist et A. Westholm, 1934. Les « écoles d'Asie » sont représentées par le sarcophage au Christ de Psamathia, en liaison avec la série païenne dite de « Sidamara » (notons que l'usage du trépan considéré comme « caractéristique », n'a eu de caractéristique ici que *l'abus* : c'est une très vieille technique, connue de l'Égypte pharaonique (III<sup>e</sup> dyn.), de la Grèce archaïque, mais à qui, par commodité, de médiocres artistes ont tout demandé à la fin ; on décorait tout alors, pourrait-on dire, « à l'emporte-pièce » ! La décadence du modelage explique cet excès ; elle amené d'ailleurs aux « techniques impressionnistes d'imitation picturale », qu'illustrent les chapiteaux « théodosiens ». Avec l'époque des Iconoclastes, fin du viii<sup>e</sup>-ix<sup>e</sup> s., la force sculpturale se dessèche encore un peu plus avec la broderie de pierre, imitatrice des étoffes : la matière sous-jacente est désormais traitée comme un simple canevas de tapisserie : procédé originaire d'Orient (cf. les recherches du R. P. de Jerphanion

---

1. Il y a des bibliographies avec les commentaires des planches ; mais pas partout, et parfois, pas assez.

sur les églises de Cappadoce). — Mais ce cruel appauvrissement épargna relativement Byzance ; de même, la technique du champlévé, aux  $x^e$ - $xi^e$  s., a surtout fructifié de l'Anatolie à Venise. Au  $xi^e$  s. à Byzance, il y a eu une réapparition passagère du modelage sculptural, lors de la « renaissance classique » des princes macédoniens, et surtout sous les Comnènes, puis sous les Paléologues. De ce moment, date une nouvelle iconographie chrétienne (Christ de Kharié-Djami, Vierge des Blachernes : ajouter celle de la Pointe du Sérail : *Hodigitria*). Ce sont là des feux de cendres ; car les techniques d'asservissement de la sculpture aux arts décoratifs continuent à prospérer pendant ce temps ; une esthétique nouvelle y apparaît, orientalisante : de l'Occident barbare à la Perse, elle a préparé les arts musulmans.

Byzance, ville usée, aimait le luxe plus que la pensée, la couleur plus que la forme, et elle a beaucoup fait ainsi pour les techniques dites de magnificence ou d'agrément. L'ornemaniste byzantin n'est qu'un enlumineur ; du  $v^e$  au  $vii^e$  s., on suit encore chez lui des traditions hellénistiques ; mais au temps des Iconoclastes, l'Orient l'emporte, *faex Orontis* ; et c'est alors le triomphe des techniques picturales, voire hiéroglyphiques, du Caucase à l'Arabie et à la Syrie. Il y aura pourtant, fin  $ix^e$  s., un sursaut classique, qu'après la conquête latine (1204) a servi la renaissance des études classiques : la « mythologie » païenne reprend alors ses droits, mais, vidée de la foi animatrice, elle n'est plus guère qu'une broderie d'agrément. M. L. Bréhier a examiné et expliqué tout cela, avec autant de minutie patiente que de goût. On trouvera dans son livre de quoi étudier tour à tour la sculpture sur pierre précieuse (sardoine d'Honorius et de Marie, stéatites de l'Athos), les ivoires (chaire de Ravenne,  $vi^e$  s., diptyque de Stilicon, feuillet Barberini, belle série de pyxides et de coffrets). D'autres documents illustrent la précieuse sculpture copte sur bois, le travail du bronze (portes de Ste Sophie, et du Katholicon de Vatepédi, Athos). L'orfèvrerie et l'argenterie sont représentés comme il fallait : par le bouclier de Théodose, le calice d'Antioche ; le vase d'Émèse ; parmi les émaux cloisonnés, on remarque la staurothèque de Limburg-am-Lahn, la couronne de St Étienne, et la Pala d'Oro (Venise).

Les recherches récentes des céramographes, des numismates, celles des spécialistes du tissu, ont permis ici d'illustrer divers arts « mineurs » particulièrement brillants à Byzance : la dalmatique dite de Charlemagne, et l'émouvant *Epitaphios* de Salonique, — d'un terme, ou presque, à l'autre du monde byzantin ! — sont d'admirables chefs-d'œuvre. — Ce riche album, si dignement commenté, était le complément attendu des excellents *manuels* dont nous disposons pour l'art byzantin. Mais pour nous en donner le bénéfice, il fallait un maître ; on l'a trouvé<sup>1</sup>.

Ch. P.

1. Les deux sujets sur la pl. XXXIX ont été intervertis dans la mise en pages. ce qui exposerait un lecteur trop naïf à confondre la pièce de Darmstadt (Ascension d'Alexandre, en haut, n° 1, sur la planche, mais n° II dans le texte et à la table), avec Moïse couronnant Aaron (Bologne).



**Guide illustré du Musée préhistorique et gallo-romain (Palais des Rohan) et du Musée lapidaire (Palais du Rhin).** Strasbourg, Société pour la conservation des Monuments historiques d'Alsace, 1936, 4<sup>e</sup> éd. ; in-8° de 31 p. avec V pl. et 21 fig. — Il serait à souhaiter que les musées provinciaux pussent disposer de pareils petits guides, aussi rapidement tenus au courant des enrichissements de leurs collections. Parmi ces pièces, on signalera les reproductions du Jupiter à l'anguipède du Donon, du grand lion funéraire de Brumath, de l'une des phalères d'argent au sanglier, de la trouvaille d'Iltenheim.

R. L.

**Harald Koethe, Die Hermen von Welschbillig. Jahrluch des deutschen archäologischen Instituts, t. 50.** Berlin, Walter de Gruyter, 1935, p. 198-237, 44 fig. — Le musée provincial de Trèves conserve les fragments de 70 hermès retrouvés à Welschbillig, aux environs de la ville. Ceux-ci formaient primitivement l'ornement d'une balustrade de pierre, qui courait autour d'un étang artificiel rectangulaire de 58 mètres de long sur 18 de large, muni de deux absides sur chaque long côté ; il devait être attenant aux architectures malheureusement disparues d'une luxueuse Villa, mais nous n'avons plus là que quelques débris de maçonnerie et de mosaïque. Ces hermès sont des figures d'hommes et de femmes, dont l'identification est rendue impossible par l'absence d'inscriptions, par les types très peu particularisés des visages, qui ne se distinguent entre eux que selon la variété des coiffures et des ornements. Les têtes sont rondes, les cous courts, les yeux plats et d'un dessin schématisé, le modelé à la fois lisse et dur, non sans finesse. L'auteur remarque particulièrement la coiffure « celtique » de certains de ces hermès (cf. fig. 12 et 13, p. 209). Les personnages représentés portent les cheveux courts peignés sur le front en frange régulière. On trouve aisément des parallèles à cette sculpture dans les œuvres de la seconde moitié du iv<sup>e</sup> siècle, par exemple dans le portrait dit d'Arcadius à l'Altes Museum de Berlin (cf. l'hermès de W., fig. 37, p. 231), ou dans celui de Valentinien II au Musée ottoman d'Istanbul (cf. l'hermès de W., fig. 35, p. 231). L'art plastique de cette époque n'est plus l'art tendu et âpre du début du iv<sup>e</sup> siècle ; il cherche plutôt à se vider de tout contenu formel, en visant à une distinction un peu molle. De curieuses survivances stylistiques de l'art classique sont à noter sur ces œuvres décoratives, sans doute commandées par Valentinien I<sup>er</sup> lors de son séjour à Trèves entre 367 et 381 ap. J.-C. La datation très antérieure proposée par Hettner semble définitivement réfutée par M. Koethe.

J. GRODECKI.

**Dora Ivanyi. Die pannonischen Lampen. Eine typologisch-chronologische Übersicht.** Dissertationes pannonicae ex Instituto archaeologico Universitatis Petro Pazmany nominatae Budapestinensis. Série 2, n° 2. Budapest, 1935, in-4° de 351 p. avec 1 album de XCIX pl. — Cet inventaire méthodique et précis d'un matériel en bonne partie



inédit n'apporte rien de bien nouveau à notre connaissance du luminaire d'époque romaine. Tous ces objets s'inscrivent dans les limites de l'histoire, depuis le règne de Tibère jusqu'à ceux de Valens et Valentinien. La fabrication ne diffère pas de ce qu'on observe dans les autres régions de l'Empire : au 1<sup>er</sup> siècle, l'industrie italienne inonde le marché de ses productions, qui, plus ou moins rapidement, sont imitées dans les ateliers pannoniens. Sur ce courant italique se greffe une influence orientale ; puis, à l'époque chrétienne, on retrouvera les modèles qui prirent naissance, paraît-il, en Afrique du Nord. Formes et ornements ne témoignent pas d'une plus grande originalité : on rencontre les mêmes images de divinités, les mêmes scènes des jeux de l'arène, peut-être moins de figurations se rapportant au théâtre. Le bestiaire ne diffère pas de celui des autres lampes romaines.

L'intérêt de cette excellente monographie est plus général. Elle fournit tout d'abord une copieuse et bonne documentation graphique, et, pour un certain nombre de pièces, des éléments précis de chronologie. Elle apporte enfin une nouvelle contribution à l'histoire du commerce de l'Italie avec les provinces.

R. L.

**Pierre Paris.** *Promenades archéologiques en Espagne. Le Musée archéologique national de Madrid.* Paris, Les éditions d'art et d'histoire, 1936 ; gr. in-4° de 159 p. avec LXIV pl. — Ce livre posthume forme la troisième partie des *Promenades archéologiques en Espagne*, dans lesquelles, d'une plume alerte, mais à l'aide d'une information pas toujours très sûre, Pierre Paris faisait connaître au grand public les découvertes archéologiques, alors dans toute leur nouveauté, faites dans la Péninsule ibérique.

Dans la *Note préliminaire*, M. Maurice Legendre écrit à propos de ce livre : « Il paraît tel que Pierre Paris l'a laissé, car le manuscrit était prêt à l'automne de 1931. » La pitié des éditeurs n'a pas cru devoir aller au delà de « vérifications » ayant porté « presque uniquement sur l'illustration, sur l'adaptation de l'illustration au texte », si bien que le livre n'est plus au courant au moment même où il paraît. Ce grave défaut aurait pu être évité si les éditeurs avaient pris le soin d'indiquer, en quelques notes précises, la position nouvelle prise par certains problèmes depuis la rédaction du livre. M. Legendre n'a pas cru devoir le faire, arguant de son incompétence en archéologie.

C'est ainsi que pour le chapitre IV, *Animaux et monstres tartessiens*, Pierre Paris avait cru pouvoir écrire qu'« aucune étude n'a été faite sur ces sculptures ; plusieurs sont publiées ici pour la première fois ». Cela n'était déjà exact qu'en partie, en 1931. Mais la note est complètement fautive en 1936, M. Garcia Bellido ayant publié, en 1931, un très important mémoire sur le plus intéressant de ces monuments, *La Vicha de Balazote*.

Au chapitre suivant qui traite des *Figurines ibériques de bronze*, on regrettera que dans les pages que Pierre Paris a consacrées au problème de l'origine de ces innombrables ex-voto, aucun compte ne soit tenu des travaux nouveaux de M. Garcia Bellido (*Archivo*

*español de arte y arqueología*, 1930, p. 128-140), et de moi-même (*IPEK*, 1930, p. 40-47), dans lesquels nous avons essayé de mettre en lumière la part très importante qui revient à l'Étrurie dans la formation de l'art ibérique. Dans cette étude des *muñecos* ibériques, où une très large part est faite aux figurines découvertes dans le sanctuaire de Castellar de Santisteban (Jaen) et qui sont conservées, depuis 1929, dans les collections du Musée archéologique de Barcelone, on s'étonne de ne voir même pas signalées, par la bibliographie, les découvertes faites dans d'autres lieux de culte importants, La Luz ou La Serreta de Alcoy.

Trop souvent, le lecteur ne trouve dans ce gros livre que de brillantes descriptions, et les œuvres y sont étudiées avec cette préoccupation trop dominante de rattacher les productions ibériques aux arts et industries de la Grèce. Dans ces Échelles d'Occident que représente la Péninsule ibérique dans l'antiquité, les influences les plus diverses ont abordé avec les pacotilles des navigateurs, et, comme pour l'Europe barbare, l'action de la Grèce n'est pas parvenue directement, mais au travers de multiples intermédiaires.

Décrivant les figurines de terre-cuite, découvertes dans l'île d'Ibiza, dont la robe est surchargée d'ornements en relief et la tête couronnée d'un lourd diadème, Pierre Paris affirme qu'elles n'ont « d'équivalentes nulle part dans le monde antique ou moderne ». Cette affirmation ne semble pas exacte. P. Gauckler a publié dans le tome I<sup>er</sup> du *Catalogue du Musée Alaoui*, un ensemble curieux de stèles en pierre, découvertes en divers points de la Tunisie et que caractérise justement cette surcharge d'ornements. Elles appartiennent à une époque contemporaine de la domination romaine, et représentent les dernières manifestations de l'art punique. Les statuettes d'Ibiza pourraient bien, elles aussi, être les derniers témoins de l'art de Carthage aux premiers temps de la domination romaine aux Baléares.

R. L.

**Carl Watzinger.** *Denkmäler Palästinas. Eine Einführung in der Archäologie des Heiligen Landes.* I. Band. *Von der Anfängen bis zum Ende der israelitischen Königszeit.* II. Band. *Von der Herrschaft der Assyrer bis zur arabischen Eroberung.* Leipzig, J. C. Heinrichs, 1933-1935 ; 2 vol. gr. in-8° de VII-117 et VIII-169 p. ; avec 80 pl. — Bien informé, clairement rédigé, cet ouvrage sera un guide très utile pour ceux qu'intéresse l'archéologie de la Terre Sainte. Un chapitre d'introduction traite de la géographie physique du pays et retrace les étapes de l'exploration archéologique. Après avoir résumé les dernières conquêtes de la préhistoire, M. W. aborde l'étude de la période cananéenne, pour laquelle les fouilles ont apporté tant de documents nouveaux. Leur confrontation avec les résultats acquis en Égypte permet l'établissement d'une chronologie dans laquelle on est amené à reconnaître trois périodes : la première qui se termine avec le début du II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère correspond à l'Énéolithique ; les deux autres (2000-1550, 1550-1200) à l'âge du Bronze. De même qu'en

Syrie et en Phénicie, l'influence égyptienne est prépondérante pendant le second millénaire. Mais, pour le même temps, il faut encore compter avec les éléments venus de Babylonie et d'Assyrie, dont les traces se font particulièrement sentir dans l'Écriture. C'est toute la civilisation palestinienne que M. W. retrace d'après les découvertes archéologiques, et dans cette étude une part importante est faite à l'analyse de la céramique de l'âge du Bronze. On retrouvera le même souci de précision à travers les autres parties de ces deux volumes. Pour les temps de la royauté israélite, l'auteur s'est efforcé de concilier les données archéologiques et les descriptions des livres saints, en ce qui a trait au temple de Salomon.

Les planches qui reproduisent les monuments les plus caractéristiques de l'archéologie palestinienne jusqu'à la conquête arabe mettent à la disposition des travailleurs un ensemble de documents qu'il n'est pas toujours aisé de se procurer.

R. L.

**G. Belov**, *Musée et fouilles de Chersonèsos. Guide*. Simferopol, 1936; in-8° de 100 p., 33 fig. et un grand plan (en russe). — Le sujet de ce livre dépasse de beaucoup son modeste titre. Le Musée archéologique de Chersonèsos se trouve depuis 1925 au milieu de l'antique cité, sur le terrain des fouilles. La direction a su utiliser cette heureuse coïncidence topographique : une visite « au Musée » est considérée ici, non seulement comme celle du bâtiment dans le sens propre du mot, mais de l'ensemble du terrain des fouilles. M. Belov a réussi à donner, dans son guide, à la fois un inventaire des trouvailles et un tableau vivant de la vie privée et publique dans l'ancienne cité (rues, vieilles maisons, etc.). En même temps, se développe l'histoire de Chersonèsos, grecque d'abord, romaine ensuite, histoire appuyée sur les découvertes et trouvailles dont M. G. Belov est un des auteurs. On trouvera là utilisées, avec les fouilles, les sources historiques des auteurs anciens. Le livre rendra bien des services aux archéologues, car il apporte aussi pour la première fois, et chemin faisant, la description de toutes les découvertes faites depuis les premières fouilles (1827) jusqu'à nos jours (1934). La seconde partie, conçue d'après le même plan que la première, est consacrée à Chersonèsos à l'époque byzantine.

J. POLONSKI.

**G. Belov**, *Fouilles archéologiques à Chersonèsos en 1934*. Simferopol, 1936; in-8° avec figures dans le texte et 4 grandes cartes. — L'exploration archéologique de l'antique Chersonèse (rive septentrionale de la Mer Noire) a été reprise activement depuis 1931 sous les auspices du Musée archéologique local; elle est poursuivie depuis systématiquement. Dans le présent compte rendu, M. V. Belov, le savant conservateur du Musée et un des principaux animateurs des fouilles, nous donne un bilan provisoire — en attendant la parution d'une étude complète. Le but immédiat des fouilles actuelles a été l'exploration de ce quartier de l'antique cité, que la mer a déjà commencé à ronger, et qui est menacé d'être submergé par les flots.

Dans cette zone, on a découvert une grande maison de l'époque hellénistique (IV-III s. av. J.-C.) ; les restes témoignent de l'habileté des constructeurs. La dite maison, à côté des pièces habitées, abritait des ateliers industriels avec trois bassins en pierres, couverts à l'intérieur d'une couche épaisse d'ocre rouge. Des morceaux non dissous de même ocre rouge se trouvent au fond de chacun d'eux. Il est probable que ces bassins servaient à teindre des peaux. Pourtant, d'après les résultats des fouilles aucune certitude n'est admise. Dans un autre atelier de la même maison, on a trouvé des objets en fer (clou, anneau, couteau, etc.) extrêmement rares dans la couche de l'époque hellénistique à Chersonèsos. En outre, ont été recueillis dans ce quartier de très nombreux morceaux d'amphores, qui sont, d'après leurs marques, de production locale, des restes de vaisselle en argile avec des motifs décoratifs très variés, et des statuettes en terre-cuite, également d'une production locale. Un grand nombre de débris de céramique attique, des anses d'amphores provenant de Thasos et de Rhodes confirment une fois de plus les relations qui existaient entre Chersonèsos, Athènes (IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.), et les deux îles (III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> s. av. J.-C.). Il est à noter qu'on ne connaissait jusqu'à présent à Chersonèsos que quelques débris insignifiants d'édifices du style ionique. Or, cette année on a découvert trois chapiteaux ioniques.

À l'époque romaine, on a construit dans ce quartier, sur les restes de la maison hellénistique, plusieurs bâtiments, dont la technique architecturale et l'aménagement intérieur sont visiblement inférieurs. On y a découvert des citernes pour saler le poisson, analogues à celles qui ont été mises au jour pendant la campagne de 1931-1932. C'est alors qu'ont été introduits à Chersonèsos des objets en verre. Parmi les ustensiles en bronze retrouvés, notons une lampe d'un travail perfectionné, en très bon état, et d'une forme qui n'avait jamais été encore découverte dans la région.

La deuxième partie de la même publication est consacrée par Mme Belova-Kud à une description très consciencieuse des trouvailles numismatiques.

J. POLONSKI.

**Rostovtzeff, Bellinger, Hopkins, Welles.** *The Excavations at Dura-Europos. Preliminary Report of sixth Season of Work, Oct. 1932-March, 1933.* New Haven, 1936 ; in-8° de 518 p. avec LIII pl. — Ce volumineux rapport sur la sixième campagne de fouilles à Doura mentionne une si grande abondance de trouvailles qu'il serait impossible de les passer toutes en revue. Nous ne pouvons dresser ici qu'un inventaire général de ces richesses, en indiquant sommairement les principales découvertes, qui ont toujours été commentées par les divers collaborateurs avec une érudition très sûre.

Les fouilleurs ont déblayé un grand nombre de maisons dans divers quartiers de la ville. Leurs recherches n'ont pas seulement apporté des précisions nouvelles sur le plan des habitations privées et sur leur installation, et retrouvé les débris d'une quantité de menus



objets servant à l'usage domestique ; elles nous ont beaucoup appris sur la décoration artistique de ces demeures, et les graffites, inscriptions ou dessins tracés à la pointe dans le crépi des murailles, qui ont été minutieusement relevés, sont dans leur ensemble fort instructifs. Je noterai, pour citer un exemple, un calendrier ou *parapegme* où, sous les images des sept planètes, sont dénombrés les jours du mois lunaire, une fiche pouvant indiquer à quel jour de la semaine ils correspondaient. Les peintures qui décorent ces maisons s'apparentent à celles des temples et les complètent. Les plus remarquables sont celles d'une chambre qui a probablement servi d'oratoire domestique, et est malheureusement à demi détruite. Dans un *triclinium* orné de guirlandes et de fleurs, se célèbre un double repas, l'un d'hommes, l'autre de femmes, qui tiennent à la main des coupes de vin. A côté des convives masculins, un archer galope et tue des onagres à coups de flèches. Comme l'a noté M. Hopkins, la présence d'un Eros abaissant sa torche, et les rapprochements qui s'imposent avec des sculptures de Palmyre, indiquent que nous avons affaire à des « banquets funéraires ». Leur caractère religieux est confirmé par une inscription palmyrénienne qui commence par les mots : « Que les hommes qui sont peints ici soient rappelés et bénis devant Bel et Yarhibol et Aglibol et Arsou... » Les commensaux, dont les noms sont en partie conservés, sont les personnes qui ont autrefois, dans cette chapelle privée, participé à des repas sacrés, prélibations et gages du « festin céleste »<sup>1</sup>. La chasse est souvent représentée sur les sépultures, parfois jointe au banquet, parce qu'elle était dans l'antiquité étroitement unie à la religion, et conçue même par les philosophes non comme un délassement sportif mais comme une pratique vertueuse<sup>2</sup>.

La « Maison des scribes » qui fut occupée par des sous-officiers romains (*actuarius*, *lesserarius*, etc.) a fourni aussi, avec une belle image d'Aphrodite Anadyomène, nimbée, accompagnée d'un Eros et de deux autres figures, une copieuse série de plaques de terre-cuite provenant des caissons d'un plafond et décorées tantôt de fleurs et de fruits, tantôt de têtes de divinités, tantôt de portraits accompagnés du nom du personnage représenté.

Comme monuments publics, il faut d'abord signaler quatre thermes dont un, datant de l'époque parthe et d'un type oriental très particulier, n'était plus en usage quand, à l'époque de Caracalla, on installa dans ses ruines un petit amphithéâtre militaire, dont l'inscription dédicatoire a été retrouvée. Les trois autres bains furent construits après l'occupation romaine sur un plan semblable qu'a étudié en détail M. Brown. Dans la mosaïque qui formait le pavement de l'un d'eux, on lisait l'acclamation : Μεγάλη Τύχη τοῦ βασιλέως. On

1. L'idée est courante dans le paganisme ; cf. nos *Religions orientales*, p. 202 sqq. et *passim*.

2. Je me borne à renvoyer à l'article d'A. J. Reinach : *Venatio*, dans Saglio-Pottier, *Dict.*, p. 680 ss., 694 s.

3. J'ai réuni d'autres exemples de formules analogues, commençant par Μεγάλη Τύχη dans *Syria*, 1926, p. 148.



se demande comment on pouvait puiser dans l'Euphrate l'eau qui, recueillie dans des réservoirs, était distribuée en abondance par des tuyaux de terre cuite. M. Brown pense qu'on la faisait monter de palier en palier par des roues hydrauliques, mais on usait peut-être aussi d'une machine élévatoire construite sur le principe de la vis d'Archimède, car, en Commagène, dans une gorge de l'Euphrate une inscription signale la construction d'une *cochlea* de ce genre par un légat de Vespasien<sup>1</sup>.

Au point de vue militaire, les fouilles du Comte Du Mesnil du Buisson ont permis de reconstituer les opérations qui ont amené la prise de Doura par les Perses en 256. Nulle part on n'a retrouvé, comme ici, les sapes creusées par des assiégeants, les contre-sapes des défenseurs de la place, la rampe qui a conduit les assaillants sur les remparts; aucune ville n'a fourni des précisions aussi frappantes sur la poliorcétique des Anciens. De plus, les armes trouvées avec les squelettes des soldats tués dans les galeries souterraines forment toute une panoplie. Les pièces les plus remarquables sont des cottes de cuir, couvertes d'écaillés de fer imbriquées, qui protégeaient le corps des chevaux, et un bouclier rectangulaire (*scutum*) dont la face bombée est entièrement décorée de brillantes peintures.

Au point de vue de la sculpture, cette campagne a été moins fructueuse que les précédentes. Signalons cependant un bas-relief funéraire, avec une épitaphe palmyrénienne, où un cavalier, vêtu de la robe médique (?) est accompagné de l'aigle solaire portant une couronne, tel qu'il apparaît souvent sur les tombeaux de la Syrie du Nord<sup>2</sup>.

De nouvelles excavations pratiquées par M. Brown dans le temple d'Artémis-Nanaïa, qui était le plus vaste de la cité, ont montré que ce grand édifice de type oriental, élevé en 40-32 av. J.-C., avait été précédé par un temple de style grec, probablement consacré à Apollon et Artémis, et qui remontait au II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> siècle avant notre ère. C'est un des rares restes de constructions qui soient conservés pour la colonie des Séleucides, en dehors des remparts.

Mais la découverte la plus sensationnelle de la campagne de 1932-33 fut celle de la Synagogue, décorée de peintures, qui a été reconstituée au Musée de Damas. Pour la première fois, nous trouvons dans ce *Report* une étude exacte de ce monument, due à M. Pearson, et M. Kraeling a décrit au complet le cycle de ses peintures, dues à la collaboration d'un artiste grec, d'un Syrien et d'un Iranien. Il serait superflu d'insister sur l'importance de cette décoration, unique en

1. Dessau, *Inscr. sel.* 8903; cf. V. Chapot, *Bull. corr. hell.*, XXVI, 1912, p. 206, et nos *Études syriennes*, p. 248.

2. Cf. nos *Études syriennes*, p. 38 sqq. — Pour la robe, comparer les archers de la Colonne trajane où Cichorius a voulu reconnaître des Palmyréniens (*Reliefs der Trajanssäule*, pl. L, fig. 70; et t. I, p. 325 ss.; pl. LXXIX, fig. 108, cf. t. II p. 193); cf. notre article sur l'*Adoration des mages*, dans *Memorie Accad. Rom. Archeologia*, III, 1932, p. 84, n. 23.

son genre, qui déjà est devenue célèbre dans les deux hémisphères. Le chapitre substantiel et érudit qui lui est consacré dans le sixième *Report* permettra d'attendre avec moins d'impatience la monographie où ces œuvres extraordinaires seront l'objet d'études plus approfondies, en rapport avec leur valeur.

Enfin, nous trouvons dans ce volume d'une richesse presque exubérante l'inventaire d'un lot de parchemins et de papyrus, qui est venu enrichir la collection de ceux que l'on avait précédemment recueillis. En dehors de documents juridiques intéressants, on a mis au jour deux textes littéraires, un fragment liturgique hébreu et quelques lignes de la rédaction grecque du *Dialektikon* de Tatien, un morceau de choix qui a déjà été abondamment commenté par les exégètes du Nouveau Testament.

F. CUMONT.

**Paul-E. Martin.** *La fin de la domination romaine en Suisse et l'occupation germanique.* Extrait du *Bulletin de la Société historique et archéologique de Genève*, t. VI, 1935 ; in-8° de 30 p. — L'auteur pose en principe que l'occupation des cités suisses par les Alamans ne peut être placée qu'au début du VI<sup>e</sup> siècle. Ce n'est pas à dire que le mouvement n'ait pas commencé auparavant : dès le V<sup>e</sup> siècle, ces mêmes populations se livrent à des « incursions continuelles qui ont eu pour résultat des établissements stables et un début de colonisation de plus en plus développée... » Au cours du VI<sup>e</sup> siècle, les Alamans continuent leur progression vers le Sud et arrivent au lac de Biennet et à l'Aar. Mais la population romaine se maintient dans les hautes régions du Jura bernois et du plateau suisse jusqu'au delà du VI<sup>e</sup> ou du VII<sup>e</sup> siècles.

R. L.

**Eva Nissen, Meyer.** *Reliefspenner i Norden.* Bergens Museums Aorbok 1934, historisk-antikvarisk rekke, n° 4 ; in-8° de 125 p. avec 25 fig. — Le présent mémoire apporte des éléments nouveaux pour la datation des fibules scandinaves de l'âge du Fer récent, à pied incurvé ou droit, ornées d'un riche décor fondu et repris au burin. L'évolution du type paraît avoir duré environ un siècle et se place entre la moitié du V<sup>e</sup> et la seconde moitié du VI<sup>e</sup>. On trouvera encore dans cette utile monographie des renseignements précis sur la répartition géographique de ces objets que leurs caractéristiques permettent de répartir entre six groupes distincts.

R. L.

**Aage Roussel.** *Norse-building customs in the scottish Isles.* Copenhague, Levin & Munksgaard, et Londres, Williams & Norgate, 1934, 1934 ; in-8° de 113 p., avec 56 fig. — Ce petit volume, illustré avec soin d'excellents plans et croquis, intéressera les archéologues par les documents qu'il met à leur disposition pour l'étude de la maison de type nordique. Le parallélisme est très apparent, aussi bien dans la construction que dans le détail de l'aménagement intérieur (voir

fig. 45 et 46, intérieurs de cuisine norvégienne et foyer aux îles Orkney) et il n'est pas douteux que le type de la ferme insulaire reproduise le dispositif de l'établissement agricole scandinave. R. L.

*Histoire ancienne de l'Église, depuis les origines jusqu'à nos jours*, publiée sous la direction de **Augustin Fliche** et **Victor Martin**. T. I, *L'Église primitive* ; t. II, *De la fin du II<sup>e</sup> siècle à la paix constantinienne*, par **Jules Lebreton** et **Jacques Zeiller**. Paris, Bloud & Gay, 1934-1935 ; 2 vol. gr. in-8° de 480 et 510 p. — Ces deux livres ouvrent une collection qui ne comprendra pas moins de 24 volumes ; la rédaction est confiée, à l'instar des grandes histoires universelles en cours d'édition, à de nombreux collaborateurs. Dans cette histoire des premiers temps du christianisme, le lecteur doit être prévenu qu'il s'agit d'une histoire « orthodoxe ». Ce caractère confessionnel est particulièrement apparent dans les chapitres I et VI du tome I : *Jésus-Christ et l'origine de l'Église, La Vie chrétienne à la fin du I<sup>er</sup> siècle*. Le R. P. Lebreton élude la discussion de la valeur des textes évangéliques et fait vraiment trop peu de cas des recherches des « historiens comparatistes ». Ces réserves faites, il faut reconnaître les qualités de ces deux volumes, documentation très au courant des travaux les plus récents, précision et clarté de l'exposition. Elles apparaissent plus particulièrement dans le tome II, dans lequel M. J. Zeiller suit pas à pas les étapes de la vie de l'Église, l'organisation de la hiérarchie, la formation de la propriété ecclésiastique. L'histoire des persécutions est ramenée à de justes proportions, leur caractère juridique bien mis en valeur, ainsi que le changement de politique qui se manifeste au moment où, sous Septime-Sévère, commence l'ère des persécutions par édit, intervention directe du pouvoir impérial qui eut pour effet d'endormir la méfiance des particuliers à l'égard des chrétiens (p. 114). R. L.

**Victor de Meyere.** *L'art populaire flamand*. Bruxelles, Nouvelle société d'éditions, 1935 ; in-4° de 332 p. avec 243 fig. hors texte et 272 fig. dans le texte. — Ce livre ne relève pas directement des sujets habituels à cette *Revue*, mais par le caractère même des objets qu'il étudie, dont beaucoup ne sont plus en usage, il reproduit une matière archéologique, qui, bien que contemporaine, se rattache aux plus anciennes traditions artistiques, religieuses ou magiques d'un groupe ethnique. On retiendra cet essai de définition de l'art populaire (p. 20) : « L'art populaire est un art issu des plus basses couches du peuple, un art qui est senti et compris par tout le peuple, aussi bien par les classes supérieures que par les classes inférieures. Par son caractère, cet art doit être un art pur issu de la communauté ; les éléments dont il se compose doivent être communs à la race, à la foi au métier, etc. » R. L.



# TABLES

## DU TOME IX DE LA SIXIÈME SÉRIE

	PAGES
Le geste d'Apollon au fronton Ouest d'Olympie, par Emile CAHEN.....	3
Imago clipeata et εἰκὼν ἑνοπλος, par A. SALATCH.....	14
Un établissement celtique à la Croix de Hengstberg, commune de Walscheid, Sarrebourg (Moselle), par C. E. STEVENS.....	26
La technique des ponts-de-fascines de César, par Georges MATHERAT.....	38
Variété : Matériaux nouveaux pour l'étude de la civilisation lacustre, par C. F. A. SCHAEFFER.....	63
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : Antoine Meillet. — Louis Deglatingny. — Charles Portal. — Le Commandant Lefebvre des Noëttes. — Michel Vlastos. — Alan-Albert Blakeway. — Luigi-Maria Ugolini. — Fonds de cabanes néolithiques de Dachstein (Bas-Rhin). — Un nouveau site néolithique à Chypre. — Un architecte royal au xiv <sup>e</sup> s. av. J.-C. : le temple funéraire d'Amenhotep. — Fouilles de Gölludag. — A quoi servait le décor des vases grecs ? — La lance d'Alexandre. — A propos des tumuli de Karalar. — Stèles grecques au Père-Lachaise. — Les récentes fouilles du Musée d'Odessa (1929-1933). — Fours de potiers romains à Kertch et à Phanagorie. — Découvertes archéologiques en Lorraine. — Stoffel et les fouilles de Gergovie. — Les fouilles de Vindonissa (Suisse). — Le cimetière helvète-romain de Locarno. — Carnyx. — Nouvelles précisions au sujet de Laure de Noves. — Le Congrès international des Sciences préhistoriques et protohistoriques, 2 <sup>e</sup> session, Oslo, août 1936. — L'exposition du Cinquantenaire de l'Ecole anglaise d'Athènes. — Opinions téméraires.....	74
<i>Bibliographie</i> : G. FOUGÈRES, G. CONTENAU, P. JOUGUET, R. GROSSET, J. LESQUIER. — G. FRAIPONT. — A. VAYSON DE PRADENNE. — Moshé STÉKÉLIS. — D. DUVILLÉ. — A. WEIGALL. — Comte DU MESNIL DU BUISSON. — J. I. SMIRNOV. — E. GJERSTAD, J. LINDROS, E. SJÖQWIST, A. WESTHOLM. — Charles PICARD. — Y. BÉQUIGNON. — Gisela M. A. RICHTER et Marjorie J. MILNE. — H. KESTERS. — Claire PRÉAUX. — Raymond LANTIER. — Jocelyn M. C. TOYNBEE. — M. M. GORCE. — <i>Forma orbis romani. Carte archéologique de la Gaule romaine</i> . — Eugène H. DUPRAT. — Chanoine Frédéric HERMET. — D <sup>r</sup> André RAHOURDIN. — Fernand BENOIT. — Adrien WEIRICH. — William HARVEY. — Edouard SALIN. — Ljubo KARAMAN. — P. J. ARNE. — Louis RÉAU et Gustave COHEN. — Pierre LAVEDAN. — <i>Mededeelingen van het Nederlandsch Historisch Instituut te Rome tiende Deel. — Centenaire du Service des Monuments historiques et de la Société française d'archéologie</i> . — 1 <sup>er</sup> Congrès de la Fédération des Sociétés savantes de l'Afrique du Nord. — <i>Archaeological Survey of Mysore</i> . — Hilma GRANQVIST. — D <sup>r</sup> Bimala CHURN LAW. — Maulvi Muhammad Ashraf HUSAIN.....	103
<i>Illustrations</i> : Personnage central du fronton O (Olympie) (p. 5) ; cratère de Florence (p. 8) ; fronton Ouest d'Olympie : partie centrale (p. 10) ; autre restitution (p. 11). — Décret de Mésambria, en l'honneur d'un médecin (p. 15). — Etablissement celtique de la Croix de Hengstberg (p. 29). — Tracé des ponts-de-fascines sur les marais de Breuil-le-Sec et de Giencourt (Oise) (p. 39) ; vestiges du pont Nord (p. 40) ; la travée élémentaire (p. 41) ; une travée (p. 42) ; vestiges d'une travée élémentaire (p. 43) ; longerons (p. 46) ; vestiges du plancher (p. 47) ; clayonnage supérieur (p. 48) ; lignes de piquets des sablières internes dans la partie médiane du pont Nord (p. 49) ; types de pièces normales (p. 51) ; pièces diverses ou exceptionnelles (p. 53) ; renforcement de la couche portante de fascines par des troncs d'arbre (p. 54) ; débris d'une vinea sur le tablier du pont Nord (p. 60) ; types de pièces de vinea (p. 61). — Région de Dachstein (p. 79) ; coupe d'un fond de cabane de Dachstein	



	PAGES
(p. 80) ; mobiliers recueillis dans les fonds de cabane de Dachstein (p. 81). — Cimetière romano-helvète de Locarno : coupes en verre (p. 94) ; coupe en verre peint (p. 95) ; statuette en terre cuite (p. 94).	
Les fouilles en Asie Occidentale (1935-1936), par G. CONTENAU .....	137
Deux piliers décorés trouvés à Cyzique, par P. DEVAMBEZ .....	176
Borne thasienne d'un lieu de culte de Zeus, par P. GUILLON .....	195
Subserice vestes, par M.-Th. SCHMITTER .....	201
Variété : Sur la mort d'orientalistes français, par M. PILLET .....	226
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : René Cagnat — (avec bibliographie). — Joseph Chamonard. — Max. Prinnet. — Crète et Asie. — Taraxippos ou Zeuxippos ? — Le téménos des Tyndarides à Agrigente. — Les frises du Porche Nord de l'Erechtheion. — Notes pratiques concernant un voyage archéologique en Italie Méridionale. — Codex topographicus Pompejanus. — Les Juifs dans l'ancienne Grèce. — Musée d'antiquités d'Istanbul. — Pressoirs à huile provençaux. — A Vaison-la-Romaine. — La Provence romaine à l'écran. — Guide d'Istanbul. — « Cheirisophos ». — Découverte de l'abbaye cistercienne de Santa Maria de Realvalle. — A Gergovie. — A Genève .....	234
<i>Bibliographie</i> : Carl SCHUCHHARDT. — <i>Deutsches archäologisches Institut, Römisch-Germanische Kommission</i> , 1932. — <i>Deutsches archäologisches Institut, Römisch-Germanische Kommission</i> , 1934. — Werner BUTLER et Waldemar HABERY. — Biagio PACE. — Ch. VELLAY. — K. KOUROUNIOTIS. — Charline HOFKES-BRUKKER. — Mme CHEVALLIER-VÉREL. — G. LIPPOLD. — G. E. RIZZO. — O. WALDHÄUER. — Otto KERN. — Georges MÉAUTIS. — J. KIRCHNER. — W. W. TARN. — B. NOGARA. — G. HANFMANN. — PITTO MARCONI. — Louis BRÉHIER. — Guide, Mus. Strasbourg. — Harald KÖTHE. — Dora IVANYI. — Pierre PARIS. — Carl WATZINGER. — G. BELOV. — G. BELOV. — ROSTOVTZEFF, BELLINGER, HOPKINS, WELLES. — Paul-E. MARTIN. — Eva NISSEN, MEYER. — Aage ROUSSEL. — J. LEBRETON et J. ZEILLER. — Victor DE MEYERE .....	264
<i>Illustrations</i> : Statue de Cyzique, Istanbul, n° 4506 (p. 178) ; statue-pilier de Cyzique, n° 4506 (p. 180) ; statue-pilier de Cyzique, n° 4507 (p. 182) ; statue-pilier de Cyzique, n° 4507 (p. 184) ; détail de la statue-pilier n° 4507 (p. 190) ; pilier-relief de Liverpool (p. 192). — Borne thasienne de Zeus (p. 195) ; fac-similé de l'inscription (p. 197). — Tunique avec <i>clavi</i> (p. 208). — Victor Place (p. 227). — René Cagnat (p. 234). — Joseph Chamonard (p. 241). — Sarcophage de Glazomènes, à la Glyptothèque de Copenhague (p. 246) ; détail du char, montrant Zeuxippos sur le timon (p. 247). — Nouveau dispositif proposé par M. L. Pallat pour les frises de l'Erechtheion (porche Nord) (p. 249). — Le vase de Cheirisophos (Hoby) (p. 259) ; Berthel Thorwaldsen, Priam implorant Achille (p. 260) ; sarcophage Borghèse (p. 260) ; Priam auprès d'Achille, par Asmus Jacob Carstens (p. 260) ; vase de Hoby, signé par Cheirisophos (p. 261).	

## TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

CAHEN (E.). — Le geste d'Apollon au fronton Ouest d'Olympie .....	3
CONTENAU (G.). — Les fouilles en Asie Occidentale (1935-1936) .....	137
DEVAMBEZ (P.). — Deux piliers décorés trouvés à Cyzique .....	176
GUILLON (P.). — Borne thasienne d'un lieu de culte de Zeus .....	195
MATHERAT (G.). — La technique des ponts-de-fascines de César .....	38
SALATCH (A.). — <i>Imago clipeata et εἰκὼν ἑνοπλῶς</i> .....	14
SCHMITTER (M.-Th.). — Subserice vestes .....	201
STEVENS (C. E.). — Un établissement celtique à la Croix de Hengstberg, commune de Walscheid, Sarrebourg (Moselle) .....	26

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

**Raymond LANTIER**

Conservateur  
du Musée des Antiquités nationales.  
Professeur à l'École du Louvre.

**Charles PICARD**

Membre de l'Institut,  
Professeur à la Sorbonne,  
Directeur honoraire de l'École française d'Athènes.

## COMITÉ DE RÉDACTION

M. AUBERT. — A. BLANCHET. — J. CARCOPINO. — FR. CUMONT.  
— G. DAUX. — CH. DIEHL. — CH. DUGAS. — R. DUSSAUD. —  
E. ESPÉRANDIEU. — P. JAMOT. — A. MERLIN. — E. MICHON.  
— P. MONCEAUX. — S. DE RICCI. — L. ROBERT. — P. ROUSSEL.

---

## SIXIÈME SÉRIE. — TOME IX

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

JANVIER-MARS 1937

---

**LIBRAIRIE ERNEST LEROUX**

# SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

	PAGES	
Le geste d'Apollon au fronton Ouest d'Olympie, par <b>Emile CAHEN</b> .....	3	
Imago clipeata et εἰκὼν ἑνοπλος, par <b>A. SALATCH</b> .....	14	
Un établissement celtique à la Croix de Hengstberg, commune de Walscheid, Sarrebourg (Moselle), par <b>C. E. STEVENS</b> .....	26	
La technique des ponts-de-fascines de César, par <b>Georges MATHÉRA</b> .....	38	
Variété : Matériaux nouveaux pour l'étude de la civilisation lacustre, par <b>C. F. A. SCHAEFFER</b> .....	63	
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : Antoine Meillet. — Louis Degligny. — Charles Portal. — Le Commandant Lefebvre des Noëttes. — Michel Vlastos. — Alan-Albert Blakeway. — Luigi-Maria Ugolini. — Fonds de cabanes néolithiques de Dachstein (Bas-Rhin). — Un nouveau site néolithique à Chypre. — Un architecte royal au xiv <sup>e</sup> s. av. J.-C. : le temple funéraire d'Amenhotep. — Fouilles du Gölldag. — A quoi servait le décor des vases grecs ? — La lance d'Alexandre. — A propos des tumuli de Karalar. — Stèles grecques au Père-Lachaise. — Les récentes fouilles du Musée d'Odessa (1920-1933). — Fours de potiers romains à Kertch et à Phanagorie. — Découvertes archéologiques en Lorraine. — Stoffel et les fouilles de Gergovie. — Les fouilles de Vindonissa (Suisse). — Le cimetière helvète-romain de Locarno. — Carnyx. — Nouvelles précisions au sujet de Laure de Noves. — Le Congrès international des Sciences préhistoriques et protohistoriques, 2 <sup>e</sup> session, Oslo, août 1936. — L'exposition du Cinquantenaire de l'Ecole anglaise d'Athènes. — Opinions téméraires.....		74
<i>Bibliographie</i> : G. Fougères, G. CONTENAU, P. JOUGUET, R. GROSSET, J. LESQUIER. — G. FRAIPONT. — A. VAYSON DE PRADENNE. — MOSHÉ STÉKÉLIS. — D. DUVILLE. — A. WEIGALL. — Comte du MESNIL DU BUISSON. — J. I. SMIRNOV. — E. GJERSTAD, J. LINDROS, E. SJÖQVIST, A. WESTHOLM. — Charles PICARD. — Y. BÉQUIGNON. — Gisela M. A. RICHTER et Marjorie J. MILNE. — H. KESTERS. — Claire PRÉAUX. — Raymond LANTIER. — Jocelyn M. C. TOYNBEE. — M. M. GORCE. — <i>Forma orbis romani. Carte archéologique de la Gaule romaine</i> . — Eugène H. DUPRAT. — Chanoine Frédéric HERMET. — D <sup>r</sup> André RABOURDIN. — Fernand BENOIT. — Adrien WEIRICH. — William HARVEY. — Edouard SALIN. — Ljubo KARAMAN. — P. J. ARNE. — Louis RÉAU et Gustave COHEN. — Pierre LAVEDAN. — <i>Mededeelingen van het Nederlandsch Historisch Instituut te Rome, tiende Deel</i> . — <i>Centenaire du Service des Monuments historiques et de la Société française d'archéologie</i> . — 1 <sup>er</sup> Congrès de la Fédération des Sociétés savantes de l'Afrique du Nord. — <i>Archaeological Survey of Mysore</i> . — Hilma GRANQVIST. — D <sup>r</sup> Bimala CHURN LAW. — Maulvi Muhammad Ashraf HUSAIN.....		103
<i>Illustrations</i> : Personnage central du fronton O. (Olympie) (p. 5) ; cratère de Florence (p. 8) ; fronton Ouest d'Olympie : partie centrale (p. 10) ; autre restitution (p. 11). — Décret de Mésembria, en l'honneur d'un médecin (p. 15). — Etablissement celtique de la Croix de Hengstberg (p. 29). — Tracé des ponts-de-fascines sur les marais de Breuil-le-Sec et de Jéricourt (Oise) (p. 39) ; vestiges du pont Nord (p. 40) ; la travée élémentaire (p. 41) ; une travée (p. 42) ; vestiges d'une travée élémentaire (p. 43) ; longerons (p. 46) ; vestiges du plancher (p. 47) ; clayonnage supérieur (p. 48) ; lignes de piquets des sablières internes dans la partie médiane du pont Nord (p. 49) ; types de pièces normales (p. 51) ; pièces diverses ou exceptionnelles (p. 53) ; renforcement de la couche portante de fascines par des troncs d'arbre (p. 54) ; débris d'une <i>vinea</i> sur le tablier du pont Nord (p. 60) ; types de pièces de <i>vinea</i> (p. 61). — Région de Dachstein (p. 79) : coupe d'un fond de cabane de Dachstein (p. 80) ; mobiliers recueillis dans les fonds de cabane de Dachstein (p. 81). — Cimetière romano-helvète de Locarno : coupes en verre (p. 94) ; coupe en verre peint (p. 95) ; statuette en terre cuite (p. 94).		

## Conditions de l'abonnement pour l'année 1937

Pour la France. Un an (à dater de janvier) 120 »  
 Étranger : tarif 1, 150 » ; tarif 2, 180 »  
 Les numéros 1, 2, 3, chacun..... 35 »  
 Le n° 4 contenant *L'Année épigraphique*. 45 »

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger  
 et à la

**Librairie Ernest LEROUX**, 108, boul. Saint-Germain, PARIS (6<sup>e</sup>)  
 Compte chèques postaux : PARIS 1024-92

RÉDACTION : 7, place de la Sorbonne, PARIS (5<sup>e</sup>)  
 Le lundi de 15 heures à 16 heures

Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées

## AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être  
 admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.

REVUE  
ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Raymond LANTIER

Conservateur  
du Musée des Antiquités nationales,  
Professeur à l'École du Louvre.

Charles PICARD

Membre de l'Institut,  
Professeur à la Sorbonne,  
Directeur honoraire de l'École française d'Athènes.

COMITÉ DE RÉDACTION

M. AUBERT. — A. BLANCHET. — J. CARCOPINO. — FR. CUMONT.  
— G. DAUX. — CH. DIEHL. — CH. DUGAS. — R. DUSSAUD. —  
E. ESPÉRANDIEU. — J. GAGÉ. — P. JAMOT. — A. MERLIN. —  
E. MICHON. — P. MONCEAUX. — S. DE RICCI. — P. ROUSSEL.

---

SIXIÈME SÉRIE. — TOME IX

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

AVRIL-JUIN 1937

---

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX



## SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

	PAGES
Les fouilles en Asie Occidentale (1935-1936), par G. CONTENAU .....	137
Deux piliers décorés trouvés à Cyzique, par P. DEVAMBEZ .....	176
Borne thasienne d'un lieu de culte de Zeus, par P. GUILLON .....	195
Subserice vestes, par M.-Th. SCHMITTER .....	201
Variété : Sur la mort d'orientalistes français, par M. PILLET .....	226
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : René Cagnat (avec bibliographie). — Joseph Chamonard. — Max. Prinçet. — Crète et Asie. — Taraxippos ou Zeuxippos ? — Le téménos des Tyndarides à Agrigente. — Les frises du Porche Nord de l'Erechtheion. — Notes pratiques concernant un voyage archéologique en Italie Méridionale. — Codex topographique Pompejanus. — Les Juifs dans l'ancienne Grèce. — Musée d'antiquités d'Istanbul. — Pressoirs à huile provençaux. — A Vaison-la-Romaine. — La Provence romaine à l'écran. — Guide d'Istanbul. — « Cheirisophos ». — Découverte de l'abbaye cistercienne de Santa Maria de Realvalle. — A Gergovie. — A Genève.....	
<i>Bibliographie</i> : Carl SCHUCHHARDT. — <i>Deutsches archäologisches Institut, Römisch-Germanische Kommission</i> , 1932. — <i>Deutsches archäologisches Institut, Römisch-Germanische Kommission</i> , 1934. — Werner BUTTLER und Waldemar HABERY. — Biagio PACE. — Ch. VELLAY. — K. KOUROUNOTIS. — Charline HOFKES-BRUKKER. — Mime CHEVALLIER-VÉREL. — G. LIPPOLD. — G. E. RIZZO. — O. WALDHAUER. — Otto KERN. — Georges MÉAUTIS. — J. KIRCHNER. — W. W. TARN. — B. NOGARA. — G. HANFMANN. — PITO MARCONI. — Louis BRÉHIER. — Gulde, Mus. Strasbourg. — Harald KETHE. — Dora IVANYI. — Pierre PARIS. — Carl WATZINGER. — G. BELOV. — G. BELOV. — ROSTOVITZEFF, BELLINGER, HOPKINS, WELLES. — Paul-E. MARTIN. — Eva NISSEN, MEYER. — Aage ROUSSEL. — J. LEBRETON et J. ZEILLER. — Victor DE MEYERE .....	264
<i>Illustrations</i> : Statue de Cyzique, Istanbul, n° 4506 (p. 178) ; statue-pilier de Cyzique, n° 4506 (p. 180) ; statue-pilier de Cyzique, n° 4507 (p. 182) ; statue-pilier de Cyzique, n° 4507 (p. 184) ; détail de la statue-pilier n° 4507 (p. 190) ; pilier-relief de Liverpool (p. 192). — Borne thasienne de Zeus (p. 196) ; fac-similé de l'inscription (p. 197). — Tunique avec <i>clavi</i> (p. 208). — Victor Place (p. 227). — René Cagnat (p. 234). — Joseph Chamonard (p. 241). — Sarcophage de Clazomènes, à la Glyptothèque de Copenhague (p. 246) ; détail du char, montrant Zeuxippos sur le timon (p. 247). — Nouveau dispositif proposé par M. L. Pallat pour les frises de l'Erechtheion (porche Nord) (p. 249). — Le vase de Cheirisophos (Hoby) (p. 259) ; Berthel Thorwaldsen, Priam implorant Achille (p. 260) ; sarcophage Borghèse (p. 260) ; Priam auprès d'Achille, par Asmus Jacob Carstens (p. 260) ; vase de Hoby, signé par Cheirisophos (p. 261).	

### Conditions de l'abonnement pour l'année 1937

Pour la France. Un an (à dater de janvier)	120 »
Étranger : tarif 1, 150 » ; tarif 2, 160 »	
Les numéros 1, 2, 3, chacun.....	35 »
Le n° 4 contenant <i>L'Année épigraphique</i> .	45 »

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger  
et à la

**Librairie Ernest LEROUX**, 108, boul. Saint-Germain, PARIS (6°)

Compte chèques postaux : PARIS 1024-92

RÉDACTION : 7, place de la Sorbonne, PARIS (5°)

Le lundi de 15 heures à 16 heures

Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées

#### AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être  
admisés que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.



# LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

108, boulevard Saint-Germain, PARIS (6°)

Téléphone : Danton 48-64

R. C. Seine 226-007 B

Ch. post. : Paris 1024-92

## ÉTUDES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE

Collection dirigée par André PIGANIOL, professeur à la Sorbonne

**EUGÈNE CAVAINAC**

Professeur à l'Université de Strasbourg

# LE PROBLÈME HITTITE

Avec VIII planches hors-texte

### TABLE DES MATIÈRES

*La hittitologie. — Le pays. — Les antécédents de l'histoire hittite. — Les Hittites avant le « nouvel empire ». — Le « nouvel empire ». — Subbiluliuma. — Mursil. — Muvatallu. — Urhi-Tesup. — Hattusil. — Dudhalijas. — Arnuwandas. — Civilisation hittite de l'époque impériale. — Le temps des « Hittites hiéroglyphiques » (1200-1700). — Les monuments et la langue « hiéroglyphiques ». — La tourmente cimmérienne et scythe (VII<sup>e</sup> siècle). — Iraniens et Grecs (600-30 avant Jésus-Christ). — Strabon.*

Un volume in-8° écu..... 30 fr.

Précédemment paru dans la même collection

**ROBERT FORRER**

Conservateur du Musée Gallo-Romain de Strasbourg

# L'ALSACE ROMAINE

Avec XLI planches hors-texte

Un volume in-8° écu..... 30 fr.

**DOMIEN ROGGEN**

Professeur à l'Université de Gand

# LES PLEURANTS DE SLUTER A DIJON

*Avec cinquante et une illustrations*

Un volume in-4° (19,5 × 15,5  $\frac{\text{cm}}{\text{m}}$ )..... 24 fr.

# LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

108, boulevard Saint-Germain, PARIS (6°)

Téléphone : Danton 48-64

R. C. Seine 226-007 B

Ch. post. : Paris 1024-92

ACADÉMIE DE MARINE DE BELGIQUE

TOME I

## LE LIVRE DE MER

*Manuscrit de la Bibliothèque communale d'Anvers*  
(N° B 29166)

DESCRIPTIONS ET COMMENTAIRES

PAR

**J. DENUCÉ**

Archiviste de la Ville d'Anvers  
Président de la section historique  
de l'Académie de Marine

**G. GERNEZ**

Capitaine au long cours  
Lieutenant de vaisseau honoraire  
de la Marine française

Deux volumes in-8° (16 × 20  $\frac{5}{8}$ ), avec reproductions de manuscrits en fac-similé et des cartes..... 132 fr.

L.-E. DE ALMASY

## RÉCENTES EXPLORATIONS DANS LE DÉSERT LIBYQUE

(1932-1936)

Un volume in-4° (16,5 × 24,5  $\frac{5}{8}$ ), avec 17 planches hors-texte et une carte. 36 fr.

SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

Catalogue général  
des

ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES  
DU MUSÉE DU CAIRE

## STATUES ET STATUETTES DE ROIS ET DE PERSONNAGES PRIVÉS

par

**LUDWIG BORCHARDT**

*Cinquième partie*

**AVERTISSEMENT D'AKSEL VOLTEN**

(Texte allemand)

Un volume in-4° (25 × 35  $\frac{5}{8}$ ), de 148 pages..... 154 fr.